

**Université Libre Internationale de Moldova
Universitatea Liberă Internațională din Moldova**

**Institut de Recherches Philologiques et Interculturelles
Institutul de Cercetări Filologice și Interculturale**

LA FRANCOPLYPHONIE

Revue annuelle accréditée (catégorie B)

Revistă anuală acreditată (categoria B)

Numéro 8/2013

vol. 1

L'INTERCULTURALITÉ ET LA MONDIALISATION SÉMIOTIQUE À TRAVERS LA LINGUISTIQUE ET LA TRADUCTION

Contributions du Colloque International

*L'interculturalité et la mondialisation sémiotique
à travers la linguistique, la littérature, la traduction et la communication*

coorganisé avec l'Université Paris-Est Créteil

Chișinău, ULIM, le 29/03/2013

La publication de ce numéro a été rendue possible
grâce au soutien financier
*de l'Université Libre Internationale de Moldova (ULIM),
de la banque MOBIASBANCA Groupe Société Générale,
de l'Alliance Française de Moldavie,
du Service culturel de l'Ambassade de France en Moldavie
et du Bureau Europe Centrale et Orientale
de l'Agence universitaire de la Francophonie*

Chișinău, ULIM - 2013

Approuvé par le Sénat de l'Université Libre Internationale de Moldova
Recomandat spre publicare de Senatul Universității Libere Internaționale
din Moldova (proces-verbal nr. 8 din 26 iunie 2013)

Directeur de l'édition / Director de ediție: **Ana GUȚU**, ULIM

Rédacteur en chef / Redactor șef: **Elena PRUS**, ULIM

Co-rédacteur / Co-redactor: **Victor UNTILĂ**, ULIM

Comité scientifique / Comitetul științific:

Jacques DEMORGON, Universités Bordeaux, Reims, Paris,
expert ENA, UNESCO.

Răzvan THEODORESCU, Académie Roumaine.

Ana GUȚU, ULIM.

Alain VUILLEMIN, Université Paris-Est, France.

Elena PRUS, ULIM.

Philippe HAMON, Université Paris III, Sorbonne Nouvelle, France.

Bernard CERQUIGLINI, Recteur AUF.

Marc QUAGHEBEUR, Musée des Archives Littéraires, Bruxelles.

Mihai CIMPOI, Académie des Sciences, R. Moldova.

Thanh-Vân TON-THAT, Université Paris-Est Créteil, France.

Ion GUTU, Université d'État de Moldova.

Pierre MOREL, Professeur associé ULIM, Canada.

Constatntin FROSIN, Université *Danubius*, Galați, Roumanie.

Elena-Brandusa STEICIUC, Université *Ștefan cel Mare*, Suceava, Roumanie.

Liudmila HOMETKOVSKI, ULIM.

Victor UNTILĂ, ULIM.

Elena BONDARENKO, Université *S.A. Gherasimov*, Moscou, Russie.

Coollège de rédaction / Colegiul redacțional:

Elena PRUS, prof. univ. dr. hab., ULIM

Dragoș VICOL, prof. univ. dr. hab., ULIM

Margareta DAVER, conf. univ. dr. hab., ULIM

Victor UNTILĂ, conf. univ. dr., ULIM

Zinaida RADU, conf. univ. dr., ULIM

Ana MIHALACHI, conf. univ. dr., ULIM

ISSN 1857-1883

© ULIM, 2013

© Institutul de Cercetări Filologice și Interculturale

CUPRINS / SOMMAIRE

Avant-propos	6
---------------------------	---

INTERCULTURALITÉ, SÉMIOLOGIE ET LE NOUVEL ENTENDEMENT HUMAIN

Jacques DEMORGON

Le défi sémiotique de l'interculturel mondial. Moyens et fins.

<i>Hominisation et humanisation</i>	9
---	---

Răzvan THEODORESCU

<i>Europe de l'Est - Europe de l'Ouest: la diversité d'une unité</i>	35
--	----

Victor UNTILĂ

Horizons linguistiques et traductologiques

<i>d'une sémio-logique situationnelle</i>	55
---	----

N. SAMSON, O. RUSU, M. GRIGOROVSKI, D. CIOLACU

Hétérotopies socio-culturelles de participation aux pratiques

<i>de régénération des friches industrielles</i>	68
--	----

Ștefan Lucian MUREȘANU

<i>Conceptul de sine în semiotica identității interculturale</i>	76
--	----

INTERCULTURALITÉ ET SÉMIOLOGIE

Ana GUȚU

Le pouvoir judiciaire de la langue: vers une approche sémiotique

<i>de la plaidoirie</i>	87
-------------------------------	----

Irina CONDREA

Integrarea codului lingvistic prin dublare și subtitrare

<i>în sistemul semiotic al producțiilor audiovizuale</i>	104
--	-----

Tamara NESTSIAROVICH

Particularités interculturelles du fonctionnement des modèles

<i>métaphoriques dans le discours économique</i>	114
--	-----

Angela SAVIN-ZGARDAN

Factori motivaționali semiotici privind apariția unităților

<i>polilexicale stabile</i>	120
-----------------------------------	-----

Irina IONOVA

<i>Гидронимы в языковой картине мира жителей Кишинёва</i>	126
---	-----

Elena UNGUREANU

<i>(Inter)net-lingvistica în societatea informațională globală</i>	137
--	-----

Ana MIHALACHI	
<i>La sémiologie des constructions verbales à double transitivité en français et en roumain.....</i>	148
Tatiana VERDEȘ	
<i>Analiza semiotico-pragmatică a discursului politic.....</i>	157
Ina PAPCOV	
<i>Les modifications syntagmatiques des unités figées en contexte.....</i>	163
Viorica MOLEA	
<i>Expresia pragmatică a unor elemente lexicale orale în textul publicistic.....</i>	173
Eleonora MIHAILĂ	
<i>Éléments de sémiotique du discours politique en tant que sous-catégorie du discours argumentatif.....</i>	183
Viorica CEBOTAROȘ	
<i>Aspecte semio-pragmatice ale actului de limbaj „scuza” : dimensiuni interculturale.....</i>	195
Marin BUTUC	
<i>Terminologia militară contemporană din perspectivă semiotică.....</i>	202

INTERCULTURALITÉ ET ALTERNATIVES SÉMIOTIQUES DE LA TRADUCTOLOGIE

Ludmila HOMETKOVSKI	
<i>InfoTerminographe Communautaire: architecture, actualisation et consultation.....</i>	213
Richard GARRETT	
<i>The Power of Language: Chaucer as Translator in The Manciple’s Tale.....</i>	221
Constantin FROSIN	
<i>Le vocabulaire français dans le miroir de l’imagé, de l’imaginable et de l’imaginaire.....</i>	234
Oxana MIHAILOVA	
<i>Отражение интеркультурологических особенностей военной субкультуры в переводе художественного фильма.....</i>	243
Angelica VÂLCU	
<i>La traduction – une pratique de mise en discours des cultures.....</i>	253
Elena GHEORGHÎȚĂ	
<i>La sémiotique et le jeu de la traduction.....</i>	260
Carmen ANDREI	
<i>Stratégies de médiation interculturelle dans la traduction de l’humour. Étude de cas : les blagues roumaines socioculturelles et politiques.....</i>	269
Natalia SPANCIOC	
<i>Aspects du transfert des connotations culturelles dans les traductions de Mircea Ioniță.....</i>	282

Avant-propos

Engager une approche nouvelle sur la culturalité humaine en général, et sur l'interculturalité en particulier, est un impératif de l'époque de la mondialisation. La méthodologie interculturelle, loin d'être parfaite, se bute encore à la résistance relative des méthodologies classiques et aux visions cavalières, ne permettant d'identifier que des stéréotypes. Mais c'est précisément parce qu'il y a *intérité humaine* (J. Demorgon) que l'interculturel se déploie et que les solutions se cherchent. Explorer l'hétérotopie culturelle et ses pratiques n'exclut pas que l'on repère une constante : donner un sens nouvel à l'unité du monde et à la diversité de ses expressions.

Au-delà de leurs différences, de leur histoire, de leurs univers spirituels, des inégalités dans le développement, les cultures humaines partagent des traits fondamentaux qui les rendent commensurables et comparables : les langues peuvent être apprises et traduites, les pratiques quotidiennes et les formes d'organisation socioculturelle peuvent être étudiées et comprises.

Dans une *Société-monde* (E. Morin), de plus en plus multilingue et interculturelle, l'apport de la réflexion sémiotique devrait s'imposer. Nous sommes *immergés dans un univers de signes* (Ch.S. Peirce) qui sont de plus en plus étranges/étrangers à notre culture, à notre sensibilité, à notre expérience de vie et à notre compréhension du monde. Les traits culturels existent sous la forme de représentations (signes) symboliques qui sont sujettes aux métamorphoses et enrichissements réciproques. Tout chercheur, projecteur de stéréotypes d'hier, devrait, dans ces circonstances, devenir un médiateur de l'intersubjectivité. La sémiotique *se globalise* (XI Congrès Mondial de Sémiotique, 5-9 octobre 2012) et apparaît aujourd'hui comme trait d'union entre différentes civilisations, matrice *existentielle* (E. Tarasti) de la *fédéralisation* (F. Rastier) des sciences humaines. En effet, elle transforme les pratiques socio-historiques en systèmes signifiants, dégageant des formalismes, des structures qui permettent le renouvellement de l'entendement humain. Sans quitter le terrain du signe et du système, la sémiotique est amenée à se pratiquer comme une critique de sa démarche traditionnelle et fondamentale, c'est-à-dire à débloquent l'enclos du *signe* et du *système* pour rendre compte de la production effective, matérielle, corporelle, sociale et historique des pratiques signifiantes. Ainsi, l'interculturalité, comme visée dialogique, impose de nouveaux enjeux et nouvelles pratiques sémiotiques dans les sciences des Lettres.

L'exigence d'une *linguistique* plus informée par la sémiotique, l'interrogation sur la signification dans la circulation du discours entre le linguistique et l'extralinguistique, de la référence, du rapport au monde, de l'énonciation, impose le déplacement de l'intérêt vers une articulation équilibrée et un fonctionnement pragmatique des signes : *langage-esprit-monde* parce que le signifiant et le signifié ne sont saisissables que dans le mouvement et le devenir.

La *sémiotique littéraire*, fondée sur le principe d'une sémantique des textes ou images, une sorte d'anthropologie structurale du texte littéraire, le carré

sémiotique, la narrativité, le parcours génératif et d'autres canons pourraient être réévalués. La *praxis* énonciative, une énonciation particulière – *parole littéraire* (J. Geninasca) doit prendre le dessus et redonner toute sa place à l'acte dynamique d'actualisation des hyper signes narratifs pour mieux réussir à faire émerger des significations linguistiques et des sens axiologiques.

La *traductologie*, discipline protéiforme, en quête d'une autonomie convoitée, faisant appel, entre autre, à la sémiologie traditionnelle – *substitutionniste, représentationniste, télémentationnelle* fait l'impasse sur toute fonction, autre que la communication d'un contenu cognitif. La traductologie *productive* (Ladmiral) d'aujourd'hui devrait devenir demain *inductive*. La sémiotique est appelée à (re)venir à la conception du signe non dualiste, bien que fondée sur une dualité, car dans la traduction c'est tout à la fois l'expression (signifiant) et le contenu (signifié) qui sont transposés. *L'alternative sémiotique* (F. Rastier) de la traduction c'est de faire appel à une linguistique interprétative, à une pratique réflexive et pragmatique qui assurent une meilleure valeur sociale et créative.

Le phénoménal vise aussi à tracer une sémiotique de *média-tions* qui ne se limite pas au modèle classique de la *communication*, évitant la dégradation du langage comme signe de communication, traitant les objets de sens non pas comme des réalités évidentes mais comme des objets de sens en circulation et résultat d'un processus d'objectivation construit par le consensus dialogique.

La culturalité composite de l'humanité, la pluralité des *cultures-signes* est loin de se réduire à une pluralité de désignations d'une chose; elles sont différentes perspectives de cette même chose et quand la chose n'est pas l'objet des sens externes, on a affaire souvent à autant de choses autrement façonnées par chacun. L'enjeu n'est pas réductionniste, il est complexe, ouvert et prometteur parce qu'entre la réalité brute et la (re)(con)quête de la réalité pure il y a tout le « voyage » du Logos.

Le comité de rédaction

**INTERCULTURALITÉ, SÉMIOTIQUE
ET LE NOUVEL ENTENDEMENT HUMAIN**

Le défi sémiotique de l'interculturel mondial. Moyens et fins. Hominisation et humanisation

Jacques DEMORGON

Universités Bordeaux, Reims, Paris/

Expert ENA, Entreprises, UNESCO

*Les hommes en tant qu'espèce sont parvenus depuis des millénaires au terme
de leur évolution mais l'humanité en tant qu'espèce est encore au début de la sienne.*

/Walter Benjamin/

Résumé

Il y a un triple défi sémiotique de l'interculturel mondial : comment découvrir et comprendre son fondement anthropologique, son déploiement historique planétaire, sa situation au cœur de l'évolution humaine ? Dans notre première partie, nous plaçons cette question de la *semiosis* de l'interculturel mondial sous l'éclairage de la néoténie comme fondement de l'hominisation. Celle-ci fait que l'acteur humain, non programmé par la nature, doit se donner à lui-même ses propres fins. Dans notre seconde partie, nous voyons varier ces fins au cours de quatre époques successives de l'histoire. Il en résulte un sentiment contrasté. En dépit des fins différentes choisies, les sociétés humaines n'ont jamais pu éviter des catastrophes d'une gravité extrême. Des comportements inhumains, répétés, démentent les humanisations pourtant mises en avant, qu'elles soient religieuses, politiques, économiques. Ce constat prégnant et pesant s'accompagne cependant d'un autre constat, positif, celui des réussites exceptionnelles, éblouissantes des acteurs humains dans les domaines techniques, médicaux, scientifiques, esthétiques. Or, ces réussites proviennent de l'exercice appliqué mais spontané de leurs moyens d'hominien. Dès lors, notre troisième partie doit étudier la *semiosis* de l'interculturel mondial sous l'angle des dialogiques entre fins ; entre moyens ; et entre moyens et fins. Des contributions exceptionnelles d'Agamben, de Van Lier, de Ricœur sont nécessaires. Nous voyons que la *semiosis* de l'interculturel mondial est en question et s'engendre entre les moyens de l'hominisation, les fins esquissées par ces moyens et les fins que les acteurs humains se choisissent. Le chemin, non linéaire, multiplement interactif, entre hominisation et humanisation a même reçu de Michel Serres son beau nom : l'hominescence.

Mots-clés: *anthropologie, Divin marché, Droits de l'Homme, fins et moyens de l'humain, géopolitique, hominisation, humanisation, interculturel mondial, néoténie, semiosis, traduction.*

Abstract

There is a triple semiotic challenge of the intercultural world: how to discover and understand its anthropological base, its planetary historical deployment, its situation in the middle of the human evolution? In our first part, we place this question of the *semiosis* of intercultural world under the lighting of the neoteny like base of the hominization. This one makes that the human actor, not programmed by nature, must give himself his own purposes. In our second part, we see varying these purposes during four successive times of history. It results a contrasted feeling from it. In spite of different chosen purposes, the human societies never could avoid catastrophes of an extreme gravity. Inhuman behaviors, repeated, contradict humanizations however put ahead, that they are religious, political,

economical. This prevalent and heavy report is accompanied however by another report, positive, that of the exceptional successes, dazzling human act economic. This heavy report accompanied however by another report, positive, that of the exceptional successes, dazzling human actors in the technical, medical, scientific, and esthetical fields. However, these successes come from the exercise applied but spontaneous of their means of hominoid. Consequently, our third part must study the *semiosis* of intercultural world under the angle of the dialogical ones between purposes; ones between means; and between means and purposes. Exceptional contributions of Agamben, Van Lier, Ricoeur are necessary. We see that the *semiosis* of intercultural world is in question and is generated between the means of the hominization, the purposes outlined by these means and the purposes which the human actors choose. The way, non-linear, multiple interactive, between hominization and humanization even received from Michel Serres his beautiful name: the hominescence.

Key words: *Anthropology, Divine market, Human Rights, Human's purposes and means, geopolitics, hominization, humanization, World intercultural, neoteny, semiosis, translation.*

Introduction. L'interculturel : de la géohistoire à l'anthropologie.

Le défi sémiotique de l'interculturel mondial est perceptible dans le conflit des interprétations à son sujet. Pour les uns, l'interculturel est méprisé ou ignoré, pour d'autres, il est l'*alpha* et l'*oméga*. Une construction du concept s'impose. Avec déjà trois perspectives : a/ Le réel humain déborde l'interculturel « de bonne volonté » ; l'interculturel est avant tout le « fait » de toutes les interactions humaines « multi, trans, inter » ; b/ L'interculturel factuel concerne personnes, petits groupes, organisations et sociétés ; c/ L'interculturel, géohistorique, mondial, est la matrice de l'aventure humaine. Nous développons dans la première partie du présent texte, une quatrième perspective : d/ L'interculturel mondial géohistorique suppose un « interculturel anthropologique » où s'inscrit la néoténie humaine révélant des humains peu programmés par des fins naturelles, devant se donner leurs propres fins au cours de l'histoire.

Dans notre seconde partie, nous parcourons les richesses et les tragédies interculturelles de l'histoire humaine en quatre époques de sens différents, constituées autour de fins différentes. Bien que fort valorisées, ces fins différentes furent souvent, et sont toujours, à l'origine des pires tragédies.

A côté, nous voyons, aussi que les humains avec enthousiasme, courage, constance et joie mettent en œuvre leurs moyens de simples hominiens. Alors, vivants créateurs, ils déploient arts, techniques, langues, littératures, religions, politiques, philosophies, droits et sciences. Notre troisième partie peut alors s'engager dans une pensée possible de la *semiosis* de l'interculturel mondial : entre la néoténie de l'interculturel anthropologique et les contradictions de l'interculturel géohistorique.

Au travers de trois recherches fondamentales, les dialogiques des moyens et des fins se découvrent autrement plus complexes. Pour Agamben, les humains doivent se fonder dans leurs purs « moyens sans fins » d'hominien. Pour Van Lier, les

humains doivent se soucier et se jouer des atouts et à-coups de leurs moyens et de leurs fins. Pour Ricœur, l'interculturel mondial doit relier traduction et géopolitique.

L'adaptation des humains, entendue au sens le plus ouvert, est au cœur de la semiosis. Le recours à la convention existe bien, mais si tout est possible, adaptation et désadaptation ne sont pas privées de jugement. Fins choisies par les humains et moyens mis en œuvre sont soumis à la question de leur interprétation adaptative. Hominisation méconnue, humanisation détournée, l'interculturel mondial pour Michel Serres est en « hominescence ».

I. L'humain « sur-indéterminé » par sa néoténie : l'adaptation et la culture.

1. Adaptations et sens partagés chez les Vervets et les Saimiris.

La question du sens est inséparable de celle de l'adaptation. L'animal doit s'adapter et, pour y parvenir, la nature l'a doté de signaux-stimuli guidant ses conduites avec une possibilité de communication dans le groupe et l'espèce. Ainsi, « les loups émettent des sons buccaux à résonance insistante qui permettent aux membres de la horde de savoir où ils sont, combien ils sont, qui ils sont ». Jared Diamond (2000 : 78) fait état d'études sur les Vervets du parc national d'Amboseli au Kenya. Ces singes, inférieurs aux chimpanzés, ont différents cris pour alerter des menaces diverses qui surgissent. Au cri pour « serpent », ils s'enfuient dans les arbres. A celui pour « aigle », ils se plaquent au sol. A celui pour « léopard », ils se dispersent. Lorsque c'est un jeune qui alerte, un adulte vérifie avant de confirmer ou non. Ils ont d'autres cris pour signaler l'approche de Babouins ou d'animaux comme chacals et hyènes qui les attaquent rarement ; ou encore pour l'apparition d'un être qui ne leur est pas familier, comme l'homme. Ils ont également des grognements signalant une troupe rivale d'autres vervets. Au sein de leur groupe, les grognements varient entre dominant et subordonné.

Un autre singe, le saïmiri, possède une communication vocale encore plus élaborée. Vingt-six appels sont répertoriés concernant réclamation et mise en œuvre du contact, soumission, frustration, protestation, accouplement et, bien entendu, tout un ensemble de cris d'alarme. Leur appel principal concerne la recherche alimentaire pour laquelle ils communiquent des informations sur eux-mêmes, leur localisation et leurs trouvailles. Ils tiennent de véritables dialogues coordonnés, voire de quasi conversations privées en relations amicales. Leurs vocalisations varient d'une région à une autre et chaque population possède même quelques vocalisations qui n'appartiennent qu'à elle. Ces exemples montrent combien le sens relève des antagonismes adaptatifs. Vervets et Saimiris traduisent les différentes possibilités bénéfiques ou maléfiques de leur milieu fait d'individus dans le groupe, de groupes dans l'espèce, et surtout peuplé d'autres espèces.

2. Quand la convention masque l'adaptation : le A ; le oui et le non.

Le philosophe italien, Carlo Sini (1973) pense que le code s'invente toujours en référence au réel d'une situation où s'exprime un vécu prégnant. C'est le cas, selon

Kalir, pour les lettres de l'alphabet phonétique et, déjà pour la première, le A. Loin qu'elle soit convention, il découvre qu'elle est condensé de sens oublié, l'image du joug adapté à la tête d'un bœuf, objet quotidiennement perçu par le laboureur de la place où il laboure. Le joug vu ainsi à l'horizontal se retrouve simplement redressé dans le A. Pour Sini, le signe le plus abstrait a peu de chance de n'être que pure convention, il est toujours un condensé d'expérience remarquable et remarquée. Croire en une codification arbitraire, c'est risquer de rester inconscient de la possibilité qu'une expérience réelle puisse être à l'origine du signe. Voyons-le pour les signes « oui » et « non ».

a./ Pour l'assentiment, on abaisse la tête, puis on la relève, une ou plusieurs fois, avec une accentuation dans la position basse, comme si l'on commençait une révérence. Les aborigènes australiens faisaient ainsi et cela bien avant l'arrivée des blancs. Desmond Morris (2008) souligne que ce signe est « observé par des sourds-muets de naissance et chez des microcéphales, incapables de parler ». On a trouvé dans certaines parties de la Grèce, de la Bulgarie, de la Yougoslavie, de la Turquie, de l'Iran, du Bengale, un « oui » non vertical. Dans le « oui » bulgare, la tête penche alternativement pour s'incliner vers l'épaule gauche puis vers l'épaule droite. Comme s'il s'agissait de mimer une oscillation symbolisant plutôt une attitude conciliante. Cette attitude a sa correspondance au plan de la langue bulgare dans une expression fréquente : « prêter l'oreille à son partenaire ». Balancer la tête à l'horizontal relève de l'écoute et d'une recherche oscillant vers la conciliation. On est bien dans l'adaptation.

b./ Dans la négation « classique », la tête pivote, assez vivement, de droite à gauche et de gauche à droite, autour d'un axe fixe. L'expression du « non » est très proche du mouvement qu'effectue spontanément le petit enfant qui détourne sa bouche à droite et à gauche, pour ne pas la maintenir face à la nourriture (téton ou biberon). On a trouvé dans certaines parties de la Turquie et de la Grèce, un « non » exprimé par ce que l'on a pris pour un hochement de tête « vertical ». En regardant mieux, on voit qu'il n'y a pas n'a pas une verticalité complète de haut en bas mais un simple rejet de la tête en arrière qui n'est suivi d'aucun abaissement. Cela est très proche d'un second mouvement qu'effectue aussi le petit enfant pour s'éloigner, en haut et en arrière, du sein ou de la nourriture avancée. Rencontre étonnante que signale Van Lier. (2010 : 108) Les Grecs connaissent bien ce mouvement de tête vertical, d'avant en arrière, qu'il nomme « neFsis », c'est celui de Zeus quand il toise tous les dieux. Il les tient en respect. On est bien loin du oui de soumission tête verticale mais baissée ! Les deux expressions horizontale et verticale du non se réfèrent à deux variantes motrices d'un même refus de subir une contrainte la contrainte !

3. Le double antagonisme des humains avec la nature et entre eux. Du sens à l'interprétation.

a./ La magistrale théorie de l'adaptation proposée par Piaget reste précieuse. Pas d'adaptation si je ne tiens pas compte du milieu en m'accommodant à lui mais l'adaptation comporte aussi la perspective où, à l'opposé, j'assimile le milieu à mes

caractéristiques personnelles. Quand l'accommodation au milieu prime, Piaget nomme « imitation » cette orientation. Quand c'est l'assimilation qui prime on a une orientation vers le « jeu ». L'équilibre supérieur qu'il nomme intelligence résulte de la meilleure adéquation possible entre l'imitation qui respecte la nature et le jeu qui respecte l'humain. Piaget, retrouve ces deux orientations dans l'opposition qu'il reprend à Saussure. D'un côté, le signe est arbitraire car son signifiant n'a rien du référent qu'il vise. En français, pour tout un chacun, le mot cheval renvoie bien à l'animal mais dans une autre langue ce sera un autre mot. À l'opposé, le symbole dans lequel le signifiant partage quelque chose avec le référent. L'anneau de mariage ou de confrérie, par sa circularité globalisante, exprime quelque chose d'un accord relationnel entre deux êtres ou plusieurs. Brisé en deux et détenu à moitié par chacune de deux personnes, il exprime bien la séparation. Il pourra être reconstitué quand elles se retrouveront.

b./ De son côté, Peirce distingue aussi bien évidemment les différentes modalités de constitution du signe. Il met lui aussi en avant deux signes dont les signifiants ont à voir avec le référent. Ce sont l'image et l'indice. Quant au troisième signe, il est fonction d'une loi sociale qui le constitue. Il se trouve que Peirce le nomme symbole d'où le télescopage entre les deux systèmes de dénomination. Le symbole de Peirce n'est pas doté d'un signifiant qui aurait à voir avec le référent. Du coup, il a besoin d'un interprétant. Ainsi le mot cheval est un symbole et il perdrait son caractère de signe s'il n'y avait pas de langue française pour l'interpréter. La confusion des mots ne doit pas entraîner celle des idées. Cette confusion disparaît si l'on choisit une vue plus englobante de ces questions. Si symbole désigne ce qui tient lieu pour quelque chose d'absent, c'est aussi le cas de signe. Dans cet esprit, fonction sémiotique et fonction symbolique coïncident. Cela n'empêche pas de différencier les signes ou les symboles. Benveniste s'est d'ailleurs employé à nuancer l'opposition motivé, non motivé, de même que l'opposition associée entre analogique et digital. Ce qui résulte de ces analyses est que la constitution du sens ne peut se dispenser ni d'une relation au réel extérieur aux humains, ni d'une relation des humains entre eux. C'est la séparation-reliance d'acteurs et locuteurs humains à partir du monde de leurs expériences qui constitue le fondement de la *semiosis*.

c./ Cette inséparabilité des acteurs et de leurs contributions n'est jamais qu'à moitié donnée, comprise, voulue. À cet égard, François Dosse évoque une mise en garde de Ricœur « contre toute dissociation de deux niveaux absolument complémentaires : le plan explicatif représenté par l'analyse sémiologique et le stade interprétatif qui consiste en une réappropriation du sens du texte permettant de lui donner non seulement un sens mais une signification ». (Dosse 136)

F. Dosse complète en rappelant le quadrilatère du discours de Ricœur. D'abord, le couple « locuteur – événement singulier de la prise de parole – et interlocuteur – émergence du caractère dialogique du discours ». Ensuite, le couple « sens – thème même du discours – et référence, ce dont on parle ». Il se trouve que, du fait, de leurs productions culturelles et identitaires séparées, les humains finissent par s'opposer jusqu'à se détruire, au lieu d'en tirer une injonction de reliance à

construire. C'est le moment de bifurcation de la *semiosis*. Les moyens d'échanger et de construire de façon antagoniste sont abandonnés au bénéfice de fins différentes dont certaines seront qualifiées par les groupes humains parce qu'elles sont les leurs et dont les autres seront disqualifiées parce qu'elles ne sont pas les leurs. L'interstratégique et l'interculturel ne passent plus alors par les constructions mais par les destructions. On atteint l'inhumain et il est bien nommé puisque les humains y abandonnent l'usage de leurs moyens au bénéfice des fins réductrices des autres et d'eux-mêmes. D'où la nécessité d'une reconnaissance et d'une interprétation judicieuse de la *néoténie*. Les humains croient qu'ils l'ont dépassée alors qu'elle reste un « plus » incompris

4. À l'origine, la néoténie et l'hominisation.

a./ Les néologismes ont rarement bonne presse. Ils disparaissent ou mettent des décennies avant de s'imposer pour leur pertinence. Ainsi « néoténie », inventé en Allemagne, dès 1883, par le biologiste J. Kollman, est présent en France dès 1900. Son étymologie est grecque : *neos* pour « jeune » et « *tenein* » prolonger. Selon Boris Cyrulnik, les philosophes grecs Anaximandre et Anaxagore évoquaient déjà « la manière dont l'Homme s'originait dans la nature pour mieux s'en évader ». La mythologie grecque, à sa façon, traitait le problème. Dans le Protagoras, Platon présente l'être humain comme mal conçu et même « salopé » par un étourdi, Epiméthée, qu'il l'a fait dépourvu de qualités propres. Pour Dany-Robert Dufour (2012), c'est bien là le néotène humain : « Cet être sans équipement n'aurait pu que succomber si Prométhée n'avait dérobé le feu aux Olympiens pour le lui donner. Du coup, ces animaux faibles et sans poils ont pu s'assembler autour d'un foyer et survivre ». Si la question de la néoténie humaine refait surface, elle est traitée depuis longtemps. D.-R. Dufour rappelle Louis Bolck, Julio Cortazar, Georges Lapassade, Stephen Jay Gould, Giorgio Agamben, Steven Pinker, Peter Sloterdijk et Marc Levivier (thèse sur le sujet).

b./ Un mot de la néoténie animale. Dans certains contextes de vie restrictifs, des êtres vivants devant prolonger leur phase de jeunesse, sont incapables de réaliser leur métamorphose conduisant à leur forme d'adulte reproducteur. La « nature » les dote alors d'une reproduction ad hoc dans leur état néotène. Cette espèce a donc désormais deux formes. Ainsi l'amblystome tigrée ou salamandre est la forme adulte programmée par métamorphose. L'axolotl des hauts lacs mexicains est l'espèce jeune, immature, avant métamorphose désormais reproduite directement comme telle. Comme si au lieu de devenir grenouille le têtard finissait par se reproduire ainsi. Ou encore la chenille se reproduirait telle qu'elle sans plus devenir papillon. « La » nature n'est pas à une singularité près. Dans une même espèce, on peut avoir des régimes opposés d'évolution pour le mâle et la femelle. C'est le cas pour le « ver luisant » : le mâle, devient adulte reproducteur par métamorphose de l'état de ver à celui de coléoptère, insecte ailé aux ailes à élytres. La femelle reste ver, et luisant, pour que le mâle – par cette lumière émise à terre – puisse la retrouver depuis son monde aérien.

c./ L'humain néotène s'inscrit dans un remaniement plus conséquent. Jean Rostand qualifie le néotène humain de « singe mal réussi ». Jean-Pierre Changeux (1983, 2012) écrit « L'homme ressemble à un fœtus de chimpanzé qui serait subitement devenu adulte ». Henri Chapouthier (2001) publie « L'homme, ce singe en mosaïque ». Il est difficile de séparer les déterminants biologiques de la néoténie, et ce que la néoténie détermine. Selon Henri Reymond (2009), il n'est pas encore possible de « s'installer tranquillement dans le concept de néoténie ». Le phénomène n'est pas linéaire mais enchevêtré en une suite d'actions-réactions. Henri Van Lier (2010) parle de « convergence ». La néoténie dépend d'une évolution en cours, à laquelle elle prend part et qu'elle renforce. Comme Chapouthier, Van Lier signale les accroissements du cervelet et du néocortex, indispensables aux « apprentissages post-nataux » rendant possible la culture, au-delà des « automatismes ancestraux », construits dans la vie utérine ». La constitution d'un tel cerveau, encombrant faisait problème. Le bassin d'homo femelle devait rendre compatibles « des exigences contraires » : assurer la mise bas de ce petit à grosse tête, sans compromettre la course bipède requise par la distance de fuite d'un animal debout, vulnérable ». A la néoténie d'ensemble, la néoténie cérébrale ajoute, avec ce cerveau qui n'est achevé qu'au tiers et donc plus programmable aux acquis que celui déjà programmés aux deux tiers des autres primates. Ainsi, cervelet et néocortex, plus puissants, allaient, en fonctionnement post-natal, permettre cette source nouvelle des conduites : la culture et ses programmes inventés en contexte adaptatif.

d./ Inconvénients et avantages de la néoténie humaine. La nature programme relativement l'animal. L'araignée sait tisser sa toile ; l'oiseau sait construire son nid. Il y a donc, inscrits dans leur structure même, des programmes d'action pour entretenir leur vie. Les animaux en ont plusieurs et en disposent. L'humain ne dispose pas d'un programme d'architecture. Il doit inventer les dispositifs à partir desquels il aménagera un séjour dans une grotte, construira une hutte, un igloo, une maison, etc. L'inachèvement de l'être humain - sa néoténie - se transforme ainsi d'inconvénient en avantage. L'être humain, ne recevant pas de la nature un programme d'architecture, c'est d'abord un manque ! Mais, s'il l'invente, il ne sera pas tenu d'avoir toujours le même, comme l'ont, dans l'ensemble, les animaux. Bref, il pourra évoluer avec un nouvel atout considérable, celui de suivre, voire même d'anticiper, les évolutions de son environnement, pour mieux s'adapter.

5. De la néoténie à l'intérité anthropologique.

La néoténie ne pose pas l'humain démuni comme devant seulement constituer son être une fois pour toutes mais comme devant continuer à le faire toute sa vie. Elle le pose aussi comme incapable d'y parvenir seul, au moins au début, sinon ensuite. A la naissance, en témoigne le devenir « non-humain » des enfants isolés, délaissés ou élevés par des animaux, comme les célèbres « enfants-loups ». La néoténie entraîne l'impossibilité pour chaque humain de s'humaniser seul. Est-ce faux ensuite, sinon pour l'humanisation même, du moins pour son usage ? Chaque humain n'est-il pas dans l'impossibilité de s'humaniser seul ? Une correction de

notre pensée habituelle est indispensable. L'individu, le groupe, l'espèce sont partenaires pour l'homínisation et pour l'humanisation. Les humains, constamment soucieux de se distinguer comme individu, groupe, entreprise, société, opposent leur identité valorisée à l'altérité souvent dévalorisée. A côté de l'identité et de l'altérité, ils ne nomment même pas l'intérité humaine, indispensable à l'homínisation, mais aussi à l'humanisation. Un univers d'intérités la précède : l'intérité cosmique, l'intérité du monde vivant avec lui-même dans l'évolution créatrice : végétaux et animaux interdépendants ; l'intérité collective des espèces (nuées des oiseaux, bancs des poissons, hordes ou bandes des loups, etc.) ; l'intérité temporelle qui va de l'hérédité intergénérationnelle jusqu'à l'éducation familiale.

La néoténie est ce qui condamne un petit d'humain à ne jamais devenir homínien s'il n'est pas élevé par des humains. La néoténie est aussi ce qui condamne un homínien à ne pas pouvoir s'humaniser s'il n'est pas partie prenante de groupes, d'organisations, de sociétés qui s'humanisent avec lui. Dans *Soi-même comme un autre*, P. Ricoeur (1997) évoque la nécessité de se réapproprier l'intérité de la communauté. Il précise qu'au-delà d'un sujet transparent, supposé maître du sens, une ontologie de l'action se fonde sur la mise en relation triangulaire du soi (l'ipséité), de l'autre (l'altérité) et du fond institutionnel, (la communauté). F. Dosse (2006 : 137) y voit une nécessité de « rappeler la métaphysique de l'acte, l'éthique interpersonnelle et le problème du lien social, tâche d'autant plus impérieuse au moment où l'on constate la faillibilité de la démocratie ». L'intérité anthropologique est bien là au fondement de l'interculturel mondial.

6. *L'humain néotène en quête de fins.*

La culture développée comme possibilité de la vie humaine est prise dans une ambivalence lourde de conséquences. Si elle n'est que comblement acquis *a posteriori* d'une programmation que la nature aurait pu fournir *a priori*, à quoi bon ? D'un autre côté, si aucune culture humaine n'a vocation à devenir nature humaine, à quoi l'humain est-il suspendu ? A rien, peut-être au néant ? Ce nihilisme, qu'il séduise ou terrorise, est rarement bon conseiller. Mais l'épreuve est sévère car, à partir de la néoténie, les humains doivent à la fois décider de l'usage de leurs moyens, des fins qu'ils élisent, des buts qu'ils poursuivent et de la façon dont ils articulent et composent moyens, fins et buts. Dans ce maelstroem, l'interrogation sur le sens découle clairement du contraste radical qui existe entre réussites culturelles exceptionnelles, éblouissantes et échecs tragiques monstrueux d'inhumanité. Ces deux perspectives apparaissent comme incompatibles ne pouvant pas résulter des conduites d'êtres appartenant à la même espèce. Cette scission constitutive de leur être, de nombreux humains la projettent de manière à se considérer eux comme humains et les autres comme inhumains. Le déni, ou l'oubli, l'inconscience concernant la référence commune de tous à l'homínisation, fruit de la néoténie, a des conséquences extrêmes. L'humanisation de l'espèce humaine planétaire, fruit de ses interactions stratégiques et culturelles en devient, sinon impossible, du moins sans cesse de nouveau compromise. L'interprétation de l'humanisation est d'une difficulté extrême. Elle est obligée de se référer à une

interprétation de l'histoire longue et planétaire, c'est à dire à l'interculturel mondial que nous allons évoquer dans notre seconde partie. Première époque, une préhistoire et une Antiquité plurielles mais qu'impressionnent toujours les faiblesses humaines comparées aux forces animales et divines.

II. Les fins de l'homme en quatre époques.

7. L'interculturel (pré)historique mythique de l'humain néotène.

a./ Philippe Descola (2005) ouvre à l'interculturel le domaine délaissé des relations entre humains et non-humains. L'humain s'est pensé non dans un simple face à face avec lui-même mais avec l'ensemble de l'univers constitué de minéraux, végétaux, animaux, esprits, astres et dieux. Descola met en évidence quatre ontologies concernant ces relations. Dans les conceptions du totémisme, humains et non humains sont considérés semblables en extériorité comme en intériorité. Dans les conceptions de l'animisme, les non humains sont différents des humains pour ce qu'il en est de l'apparence extérieure mais ils partagent la même intériorité, d'où des possibilités de communication et même de quasi négociations au cours de la chasse. Dans l'analogisme, troisième ontologie, humains et non humains sont en tous points différents. Ceci n'empêche pas les relations car tout un univers d'analogies peut être pensé entre les humains et les non humains. A tel point d'ailleurs que, dans la pensée de l'Inde classique l'Homme ne peut jamais être isolé des animaux puisque le cycle des renaissances les associe dans son déploiement dynamique. Dans le naturalisme, quatrième ontologie, humains et non humains sont pensés comme radicalement différents en intériorité mais semblables dans leur extériorité commune profonde puisque les uns et les autres relèvent des sciences naturelles physico-chimiques. Ces interculturels pratiques et théoriques entre humains et non humains méritent cette dénomination puisqu'ils sont sources de cultures humaines différentes selon les temps et les lieux puis de croisements entre eux. Totémisme et animisme priment aux époques préhistoriques ; l'analogisme aux périodes de développement des royaumes et des empires ; le naturalisme avec son orientation scientifique prime dans la modernité. Tout cela entraîne des interculturels seconds interférents et décalés.

b./ Les cultures humaines se sont construites sur la base de déficits de puissance constatés par les humains au regard des performances animales. En ce sens, presque tous les animaux ont impressionné l'imaginaire des humains. Concernant les représentations préhistoriques des figures animales, ce sont d'abord les études statistiques de Leroi-Gourhan qui ont mis en évidence une polarité. La représentation du pôle masculin passe par le cheval. Celle du pôle féminin, par le taureau, l'auroch, le bison, l'ours, animaux symbolisant la puissance de la nature féconde à des époques où sa liaison avec le masculin n'était pas établie. Ici ou là, les humains imaginent aussi des déesses mères androgynes dont le taureau symbolise le versant masculin.

c./ Les performances qui leur manquent, les humains les découvrent chez les animaux et les projettent sur les dieux, mêlant les deux. La civilisation égyptienne

est à cet égard significative. Ainsi, le taureau Hap ou Apis, fait l'objet d'un culte sous Ménéès, premier Pharaon historique qui unifie la basse et la haute Égypte. L'association « roi, taureau » s'installe et perdure. C'est par là que Toutmosis 1^{er}, de la 18^{ème} dynastie, commence son Édikt de couronnement : « mes titres sont : taureau puissant qui s'élève comme une flamme, le plus vaillant de tous... le dispensateur de vie ». Les grands rapaces, aigles et faucons, impressionnent aussi les humains par leurs capacités : d'élévation dans le ciel face au soleil, de repérage à grande distance, d'atteinte à grande vitesse de leurs proies. Toujours en Égypte, Horus, Hor, le grand dieu du ciel, est figuré par un faucon, ou par un corps d'homme à tête de faucon. Un même dieu peut revêtir des représentations animales différentes, selon les lieux et les époques, dans un même pays. Rê, le dieu du soleil a pu être figuré par un faucon mais aussi par un lion. Le dieu germanique Odin, souvent figuré par un ours, peut aussi se transformer en faucon. En Égypte encore, la déesse chat Bastet, bienfaitrice et protectrice des humains fut autrefois figurée en lionne. Sous la trentième dynastie, le dieu Sobek a pour effigie le crocodile. Ses adorateurs momifient les crocodiles et l'on a retrouvé ces momies dans plusieurs temples. Ce culte perdure et les Grecs nomment Krokodilopolis la principale ville où s'impose ce culte. Un même dieu peut coïncider avec diverses expressions animales et autres. Les avatars de Vishnu sont célèbres : poisson, tortue, serpent, sanglier, cheval blanc, homme lion. Chez les Grecs, on connaît bien Protée. Il est capable d'être lion, dragon, panthère, porc géant et même grand arbre ou bien eau courante. On se rappellera aussi Zeus séducteur capable d'être pluie d'or, cygne ou taureau.

d./ Nos exemples situés dans l'Antiquité ne doivent pas tromper. Les références à l'aigle vont de la Perse à l'Empire romain. En Europe, elles subsistent dans nombre de royaumes et empires : Allemagne, Pologne, Russie, Albanie. Les cultes rendus aux animaux traversent les millénaires. Dans l'ancienne Égypte, Anubis prenait la forme d'un grand chien sauvage ; en 1560 encore, en Europe de l'Est, un évêque samarite reproche à ses fidèles de pratiquer le culte du chien. L'humain néotène s'est donc bien attaché à des représentations animales ou divines, mêlées dont il adore la puissance. D'où la profonde rupture du Nouveau Testament chrétien qui opère à l'inverse : c'est Dieu qui se fait homme. Indication d'une humanisation ayant à exercer son hominisation plutôt qu'à imaginer des idoles. Les Grecs le dirent à leur façon. Au fronton du Temple de Delphes, on pouvait lire : « Connais-toi toi-même et tu connaîtras l'univers et les dieux ».

8. La fin des grands récits royaux et de leurs finalités prescrites.

Pour une large part l'histoire humaine oppose tribus nomades et royaumes ou empires sédentaires. La constitution laborieuse de ceux-ci, s'est accompagnée d'un imaginaire de grands récits restés vivants pendant des millénaires souvent à partir de grands textes religieux ou philosophiques. Ces récits appuient l'alliance prédominante entre acteurs du politique, administratif et militaire, et acteurs du religieux. Georges Dumézil (1995) met en évidence, pour toute l'aire indoeuropéenne, ses panthéons et ses épopées, une tripartition sociale hiérarchisant

« prêtre-roi », guerrier, paysan-artisan-commençant. Au plan familial, Emmanuel Todd (2011) montre que les devenirs tribaux, royaux et impériaux affrontés et mêlés, conduisent au développement de la prédominance patriarcale, masculine. Dans la famille patrilinéaire souche avec l'héritier masculin, souvent l'aîné. Ensuite, dans la famille communautaire patriarcale conjoignant l'autorité du père et l'égalité des frères. Au plan psychique, les Grecs se réfèrent à la tripartition hiérarchisée : « *noûs, thumos, épithumia* », « esprit, cœur, désir ». Les enjeux sont précis : la loi, le contrôle, la mesure contre la démesure personnelle et le désordre social, Apollon primant Dionysos. La pensée grecque est impressionnée par certains épisodes de la période tribale. Des chefs, courageux, chanceux et victorieux, deviennent, en temps de paix, incontrôlables, insatiables. En fondant les Cités, les Grecs inventent les sports de compétition régulant des ambitions sous le regard des Dieux ; et conjointement la tragédie montrant la catastrophe qui arrive fatalement quand on se soustrait aux lois des Dieux. Ils développent aussi une éducation mettant en avant la mesure dans les mathématiques et dans la musique. Quelles que soient leurs formes – poétique, théâtrale, ludique, sportive tous les récits théologico-politiques, éducatifs, associent soucis de l'ordre moral personnel et de l'ordre social. Ils accompagnent l'unification de grands ensembles humains. C'est vrai bien au delà de l'aire indoeuropéenne. Pour les Hébreux puis pour les Chrétiens, l'Ancien, et le Nouveau Testament, la Bible et les Evangiles en témoignent. On retrouve de tels récits dès que se constitue une société royale ou impériale. Pour ne prendre qu'un exemple supplémentaire, citons le Popol Vuh des Mayas. Ces récits de fondations construisent l'identité sociétale. Ils règlent les occupations et les relations humaines jusque dans le détail des vêtements, des aliments. Les religions mettent en œuvre des saturations de l'espace et du temps. Tout reçoit un sens précis et constant : heures dans la journée, journées dans la semaine, semaines et mois dans l'année. Le déficit hominien de finalité naturelle est comblé par cette surabondance, ce surcroît d'indications culturelles. Le croyant a sa vie toute tracée. Avec Schiller et Hölderlin, Max Weber nomme enchantement cette organisation totale des vies humaines et des sociétés. Ceci n'exclut pas sa contrepartie en soumissions multiples. L'ordre social inégalitaire - nobles, clergé, et tiers-Etat n'ayant pas les mêmes droits - est supposé fondé sur une différence naturelle : les « manants » n'ont pas le même sang que les nobles. Enfin, l'État, celui de la souveraineté royale est posé comme d'origine divine. Des croyances répétées sans preuve dans le domaine de l'information entraînent une stérilisation des esprits. D'autres contraintes paralysent les entreprises d'ordre économique. Ces dogmes souvent intolérants, rétrécis, vont céder devant le dynamisme de différents acteurs humains. Penseurs, chercheurs, fabricants et marchands vont agir contre les contraintes politiques et religieuses qui entravent les initiatives.

Avant même Copernic, la mise en cause des vérités révélées se fait à mesure que la voie s'ouvre sur les vérités découvertes. La mise en cause des royaumes et des empires, de leurs fondements supposés divins et de leurs hiérarchies prescrites, périssent les récits qui les accompagnent, mais non pas tout récit. Agamben le souligne, en se référant à Hobbes : « La puissance absolue et perpétuelle qui

définit le pouvoir étatique ne se fonde pas, en dernière instance, sur une volonté politique, mais sur la vie nue qui est conservée et protégée seulement dans la mesure où elle se soumet au droit de vie et de mort du souverain (ou de la loi) ». Ce qui est ainsi révélé concernant l'Ancien Régime ne va pas disparaître avec le Nouveau Régime. Un nouveau récit va naître.

9. *Difficultés du récit « moderne » des Droits de l'Homme et du Citoyen.*

a./ La Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen est liée à la Révolution française. Celle-ci s'oppose radicalement à l'arbitraire royal, aux privilèges de la noblesse, aux abus du clergé catholique. C'est contre l'autorité et l'inégalité typique de la société royale que l'on écrit : « Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droit ». Agamben (2002 : 31-32) écrit : la Déclaration est « à considérer comme le lieu où se réalise le passage de la souveraineté royale d'origine divine à la souveraineté nationale. Elle assure l'insertion de la vie dans le nouvel ordre étatique qui devra succéder à l'écroulement de l'Ancien Régime. Que le « sujet » se transforme à travers elle en « citoyen » signifie que la naissance, c'est-à-dire la vie nue naturelle comme telle, devient ici pour la première fois (par une transformation dont nous pouvons seulement commencer à mesurer maintenant les conséquences biopolitiques) le porteur immédiat de la souveraineté ». On commence à comprendre l'ambiguïté de la « Déclaration ». Elle se dit « des Droits de l'Homme et du Citoyen ». Mais pourquoi des deux ? Dans une perspective idéale d'égalité, le Citoyen c'est tout Homme ! Dans la réalité de la géohistoire, le nouveau régime, celui du citoyen, celui de l'Etat-nation, n'est pas universel. C'est le Royaume de France qui devient la République Française. C'est la protection du citoyen français qui est promise, pas celle de tout homme, même pas celle de tout humain français puisque déjà pas égalitairement des femmes. Il est aussi clair que la République exige de tout citoyen le sacrifice suprême dans la lutte contre d'autres hommes, étrangers barbares, décrits tels dans « La Marseillaise » !

b./ Agamben observe que, stimulée par son propre exil à Londres, Hannah Arendt (1943) produit l'article « *We refugees* » (« Nous autres réfugiés »). Elle y revient dans *Les Origines du Totalitarisme* (1951) au 5^{ème} chapitre : « Le déclin de l'État-nation et la fin des Droits de l'Homme ». En fait, l'État-nation ne parle que pour ses citoyens, pas pour l'espèce humaine. Agamben écrit : « Que, dans l'ordre politique de l'État-nation, il n'y ait guère d'espace pour le pur homme en soi est prouvé par le fait que le statut du réfugié a toujours été considéré, même dans les meilleurs des cas, comme une condition provisoire, qui doit conduire à la naturalisation ou au rapatriement ». Notre actualité en témoigne entre « naturalisation » des « sans papiers » et reconduction à la frontière. Phénomène massif pour des États-nations modernes vivant en permanence la « dissociation-association » de leurs membres entre « *Citizens* » et « *Denizens* » selon la distinction de Tomas Hammar (1990) reprise par Agamben : « Les États industrialisés sont aujourd'hui confrontés... à une masse de résidents stables non citoyens, qui ne peuvent ni ne veulent plus être ni naturalisés ni rapatriés. Ces non citoyens ont souvent une nationalité d'origine, mais, du moment qu'ils préfèrent ne

pas jouir de la protection de leur propre État, ils se trouvent, tout comme les réfugiés, dans la condition d'apatrides de fait ». Par ailleurs, les citoyens à part entière délaissent les droits acquis, détournés, où la démocratie se défigure : « Les citoyens des États industriels avancés (aux États-Unis comme en Europe) manifestent, par une désertion de plus en plus marquée des instances codifiées de la participation politique, une propension évidente à se transformer en « *Denizens* », résidents stables non citoyens. « *Denizens* » et « *Citizens* » s'inscrivent, du moins pour certaines couches sociales, dans une zone d'indistinction potentielle ». Affaibli, le récit moderne des Droits de l'Homme reste comme possibilité de critiquer d'autres sociétés. Par contre, là où il est né, il a perdu sa portée révolutionnaire. Même si comme récit imaginaire, il garde une puissance théorique, il ne parvient plus à être, pour l'État-Nation qui l'a engendré, prescripteur de valeurs et de conduites effectives.

10. Le récit postmoderne spectaculaire du Divin marché.

Après ce récit de la révolution mythologisée, on a le récit postmoderne du divin marché et de sa société généralisée de concurrence et de consommation. L'humain des droits de l'homme n'est qu'un « animal politique » attendant de ces « droits » la bonne réalisation de son existence. Or, les luttes sociales s'y opposent. Au 20^e siècle, les voies du politique se sont montrées illusoire et gravement destructrices. Les voies de l'économie ont prouvé leur puissance. Elles ont gagné la Guerre froide sans moyens militaires. Elles ont, sans guerre chaude, fait implorer l'URSS et conduit la Chine à des évolutions. Le récit du Divin marché pose un individu ne voulant plus remettre son avenir à des paradis, céleste ou terrestre mais toujours futurs. Pour Hartmut Rosa (2010), l'accélération technique, sociale, individuelle porte un désir de satisfaction immédiate. Problème : la satisfaction devenue sa propre finalité, n'a pas de limite. Les Grecs ont déjà repéré ce désir d'avoir toujours plus, nommé pléonexie. D-R. Dufour (2011) rappelle que, pour le philosophe Carrasco, la République de Platon (*De la Justice*) est tout entière construite contre la pléonexie. Marcel Mauss souligne que les sociétés tribales ont « horreur de la pléonexie ». Hier, l'usure entre coreligionnaires est inadmissible. Calvin, consulté, conseille dans « *Concilium de usuris* » d'en finir avec cet interdit. Cette révolution des pratiques économiques s'accompagne d'une révolution des mœurs morales personnelles. Il y a conjonction entre l'économie et la nouvelle « morale » qui lui ressemble : Fin d'interdit pour l'amour propre ». Hier, Pascal écrit : « le moi est haïssable ». C'est fini, chacun suit ses propres désirs. Selon D.-R. Dufour, Pascal même, y a contribué quand, certes dans la souffrance, il rétablit la *libido sciendi* : passion de voir, de concevoir, de savoir. Un siècle auparavant, Jean de la Croix fondait la mystique sur la nuit des sens et sur celle de l'esprit. Au 18^e siècle, Nicole et Bayle libèrent la *libido dominandi* de toute opprobre et chantent la passion de s'enrichir, de posséder toujours plus ». Bernard de Mandeville confirme et légitime une troisième concupiscence : « la *libido sentiendi*, liée aux passions des sens et de la chair ». Le capitalisme se trouve ainsi fondé dans ce récit mythique du « Divin Marché ». La main invisible et divine

transforme en « bonheur public commun » les « vices privés » De plus, le Marché, comparant les prix de toutes choses, ordonne l'univers et le rend indéfiniment permutable. Le libéralisme politique des Lumières françaises et allemandes est supplanté par le libéralisme économique des Lumières anglaises. Au début de l'aventure capitaliste, les grands récits théologico-politiques des royaumes et des empires et le récit de la modernité politique des Droits de l'homme résistent ensemble par leur antagonisme même. Les deux guerres mondiales du XXe siècle sont leur tombeau ; l'économie triomphe. Le nouveau régime de pouvoir se veut et se pense pragmatique, appuyé sur l'économie informationnelle mondialisée, périmant le religieux et le politique d'hier. Il résulte des possibilités des économies financières associées aux informations technoscientifiques et médiatiques. Le régime des Etats nations singuliers est remplacé par un régime de concurrence mondiale généralisée. Les multiples fins humaines sont conduites à s'y ramener, à s'y réduire. Ce sont les moyens mêmes de l'échange humain véritable, partagé, interactif, créatif qui sont perturbés, affaiblis. Ne pensons qu'à la poésie raréfiée en comparaison de la folle arrogance du matraquage publicitaire. Au plan politique, la démocratie finit par être vidée par les sondages, par les balanciers répétés des alternances partisans devenues interchangeable. La politique devient impuissante à traiter des fins véritables. Elle est nocive aux moyens de l'humain faits pour la soutenir. Ainsi, la communication devient « la com », politicienne, tactique et trompeuse. Les échanges langagiers répètent sans y croire les formules arrangées. Les visages et les gestes se font mimes répondant aux attentes convenues. Sans fin, le rythme ne coordonne plus que lui-même. Le mouvement devient bougisme. Le muscle, musculation. L'amour, au-delà de la prostitution, devient pornographie marchande. Enfin, la question des crédits, originellement celle de la confiance mutuelle, dans le piège du surendettement puis de la spoliation pour solde de tout compte. La crise, d'origine américaine, commencée dès 2007, a suivi l'hyperconcurrence exacerbée, désordonnée et cette fallacieuse hyperconsommation à crédit. Cet échec se camoufle dans la mesure où il s'étale, se répartit dans une échelle infinie des inégalités et des malheurs pourtant conçus à l'ombre du mythe du bonheur promis et prétendu possible pour tous. Nombre d'économistes dont des Prix Nobel dénoncent « la société de cupidité », la pléonexie retrouvée, magnifiée. Or, par la vertu du mythe, la crédibilité du système n'est qu'à peine atteinte. Les catastrophes effectives ne viennent pas à bout des fantasmes. L'imaginaire culturel commun est sous la loi des médias spectaculaires célébrant la pléonexie au cœur des austérités nouvelles des uns et des malheurs poursuivis ou aggravés des autres. Dans la logique mimétique des mêmes fins pléonexiques de concurrence, consommation, pouvoir, les moyens de l'humain se trouvent constamment tirés vers des affaiblissements, des soumissions et des compromissions. Ils sont pris dans des glissements, détournements, perversions. La vue devient spectacle. La photographie se généralise tous azimuts. La surveillance extérieure partout s'installe. Le mythe de la transparence totale masque l'obscurité des événements, des volontés et des actions. Le secret des intérêts réduit la pensée. L'intelligibilité partagée est à la traîne. Agamben (2002 : 97) s'inquiète : « L'État spectacle intégré

constitue l'étape extrême... vers laquelle s'abîment monarchies et républiques, tyrannies et démocraties, régimes racistes autant que progressistes. Ce mouvement global alors même qu'il semble parfois vouloir redonner vie aux identités nationales tend à la constitution d'une sorte d'État policier supranational où les normes du droit international sont tacitement abrogées les unes après les autres ».

III. Dialogiques des moyens et des fins de l'humain : Agamben, Van Lier, Ricœur.

11. Ambivalence humaine et contraste des fins incertaines et des moyens créateurs.

a./La tentative de penser quelques millénaires de l'aventure humaine met en évidence la capacité de croyance – sans précautions et sans limites – des acteurs humains dans les buts qu'ils poursuivent et les fins qu'ils se donnent. Ces fins peuvent avoir au départ des conséquences positives et sont gratifiantes parfois au-delà de ceux qui les ont choisies. Mais comme elles réussissent, ils s'y installent et les valorisent au-delà de l'expérience et de la raison. Alors, les conséquences deviennent négatives jusqu'aux catastrophes extrêmes. Notre parcours de l'aventure humaine, si rapide soit-il, met clairement en évidence qu'à côté des tribus, les humains ont d'abord choisi des fins religieuses et politiques pour, sur une longue période, inventer les royaumes et les empires contrôlant l'économie et l'information. Ensuite, ils ont renforcé les fins politiques quand ils ont dû remédier aux erreurs graves et tragiques des religions affrontées. Or, ces fins politiques ont même pu, ici et là, se transformer en pourvoyeuses des catastrophes monstrueuses des Première et Deuxième Guerres mondiales. Les fins économiques, à l'œuvre déjà depuis quelques siècles, ont finalement pris le pouvoir en lieu et place du politique. Aujourd'hui, elles font la preuve de leur incapacité à satisfaire les besoins et les souhaits d'une humanité planétaire. Ces situations de notre géohistoire sont si complexes que nous commençons seulement des analyses en mesure de distinguer entre apports positifs et négatifs parfois étroitement liés entre eux.

b./A côté de ces imbroglios, de ces nœuds gordiens et de leurs catastrophes, une grande part des humains, à tous les niveaux, n'en sont pas moins d'exceptionnels créateurs contribuant à des performances techniques, linguistiques, scientifiques, artistiques grâce auxquelles se renforce l'offre de vie sur la planète en même temps que s'accroît la durée de vie des personnes. Qu'est-ce qui fait le partage entre les fins, contrastées, qui s'obstinent, s'épuisent, deviennent souvent si négatives, et les créations – poursuivies entre patiences, exceptions et magnificences – qui font le génie humain. La réponse importe d'autant plus qu'elle est absente des esprits. La part la plus heureuse de la création humaine n'est pas d'abord un problème de fins choisies, elle dépend avant tout de l'exercice rigoureux, étendu, approfondi des moyens hominiens. Cette référence devrait être évidente elle l'est si peu qu'un chercheur comme Fukuyama (1999, 1992) – centré, lui aussi d'abord sur la question des fins élues et poursuivies – prétend, haut et fort, que le régime politique de la démocratie américaine est indépassable et constitue « la fin de l'histoire ». Il

va revoir sa position fautive pour une raison décisive qu'il n'aurait pas dû oublier. Les moyens d'homo – enfant, fraternel et aimant ; explorateur, locuteur, penseur ; chercheur, polémiste et contemplateur – restent source irréductible de réflexion, d'expérience, d'expérimentation, d'inventions pratiques, de savoirs et de connaissance. D'où, les renouvellements des techniques et des sciences, des droits, des lettres, des arts et des jeux, entraînant ceux des organisations sociétales collectives et individuelles. La fin, catastrophique, de l'histoire peut résulter des fins (mal) choisies par les humains. Par contre, s'ils s'impliquent activement dans l'exercice attentif, étendu, approfondi des moyens de l'humain, l'histoire se renouvelle en dépit des pires aléas.

c./Mac Luhan a jadis insisté sur le fait que les médias, au sens de médiations entre les humains eux-mêmes et avec le monde, sont les prolongations de nos sens, de nos membres, de nos mouvements, de nos échanges. On pense d'abord aux techniques et aux sciences pour leurs résultats prodigieux, magiques dans certaines maîtrises physiques, dans la préservation de la santé et la prolongation des vies. On ne voit pas assez le réseau multiple, diversifié, raffiné de l'intercérébralité humaine en actes. Ce réseau se retrouve au cœur de chaque moyen de l'humain comme l'univers entier dans la perle de rosée. Nombre d'artistes et de penseurs ont ainsi pu mettre l'art, tel art, au foyer de l'humanisation. Valéry découvrant que Léonard de Vinci avait la peinture pour philosophie. Beethoven écrivant en 1810 « la musique est une révélation plus haute que toute sagesse et toute philosophie ». En fait, nous continuons de croire que la révélation est advenue, ou qu'elle nous manque et qu'elle est à venir. Nous la trouvons, ou nous l'attendons, séparée, figurée quelque part alors que nous vivons en son cœur. Reste qu'à ne pas l'entendre, à ne pas la voir, à ne pas vouloir l'accompagner, nous lui manquons. De ce fait, elle pourrait, pour le moment, disparaître et nous avec elle. Nous vivons comme s'il pouvait exister une évolution cosmique sans que nous soyons concernés. Pour nous mieux situer, librement, pendant que c'est encore possible, il nous faut repartir du fruit que nous sommes dans cette évolution : un hominien fort incertain. « L'homme est l'animal qui doit se reconnaître humain pour l'être » comme dit si bien Agamben. A lui comme à Van Lier et Ricœur nous demandons de nous ouvrir un chemin dans la dialogique des fins et des moyens, pour mieux relier l'humanisation et l'humanisation.

12. *L'humain des purs « moyens sans fins » (Agamben).*

a./ Le philosophe italien Giorgio Agamben (1985, 2002) consacre une large part de son œuvre à la remise en évidence du miracle factuel des *Moyens sans fins* de l'hominien. Les grandes fins que se donnent les humains prétendent produire son humanisation. Très souvent c'est l'inhumain qu'elles produisent. A l'inverse, l'humain quand il exerce les moyens qu'il tient de l'humanisation, répond à l'injonction de Montaigne *bien faire l'homme*. La *semiosis* de l'interculturel mondial commence avec une intuition : l'humanisation ne peut s'assurer que si elle prend la mesure et la charge de l'humanisation. Agamben nous convie à prendre conscience de nos moyens originaires qui ne dissocient pas individuel et collectif.

Ces moyens sont à éprouver, à expérimenter comme un ensemble de faits qui sont aussi des valeurs : communauté, visage, geste, langage, pensée, amour et politique. Pour souligner leur statut de faits, il emploie même les termes latins : *factum* et *experimentum*.

b./Ainsi du *factum pluralitatis*. L'expérience de la communauté non programmée coïncide avec l'ouverture aux possibles : « Parmi des êtres qui seraient toujours déjà en acte, qui seraient toujours déjà telle ou telle chose, telle ou telle identité et auraient en celles-ci épuisé entièrement leur puissance, il ne pourrait y avoir aucune communauté, mais seulement des coïncidences et des divisions factuelles ». Nous sommes à distance infinie de tout communautarisme – ethnique, religieux, politique, associatif – défini comme un devoir-être exclusif. La communauté est liée au visage lui aussi moyen sans fin : « Le visage... est la *simultas*, l'être-ensemble des multiples faces qui le constituent... Saisir la vérité du visage signifie appréhender... la simultanéité des faces, la puissance inquiète qui les maintient ensemble et unit ». Pareillement, moyen sans fin, « le geste consiste à exhiber une médialité, à rendre visible un moyen comme tel... Il n'est plus question en lui ni de produire, ni d'agir mais d'assumer et de supporter... Si la danse est geste, c'est parce qu'elle consiste tout entière à supporter et à exhiber le caractère médial des mouvements corporels.

c./Pour le langage, même formulation avec le *factum loquendi et experimentum linguae*. L'expérience, ici, « n'a aucun contenu objectif et n'est pas formulable en propositions sur un état de choses où une situation historique. Elle n'a rien à voir avec un état mais avec un événement de langage, elle ne concerne pas telle ou telle grammaire mais, pour ainsi dire, le *factum loquendi* comme tel ». Il est important de penser la possibilité et les modalités d'un libre usage du langage. Même formulation, enfin, concernant la pensée : « Nous n'entendons pas par là l'exercice individuel d'un organe ou d'une faculté psychique, mais une expérience, un *experimentum* qui a pour objet le caractère potentiel de la vie et de l'intelligence humaine... Nous pouvons communiquer seulement à travers ce qui, en nous comme chez les autres, est resté en puissance, et toute communication (comme l'avait compris Benjamin pour la langue) est avant tout communication non pas d'un commun, mais d'une communicabilité ». Il s'agit d'une expérience « concernant la matière même ou la puissance de la pensée ». Agamben évoque Wittgenstein : « l'expérience de la pure existence du langage (*factum loquendi*) correspond à l'éthique » ; aussi Benjamin qui confie à une « pure langue », irréductible à une grammaire et à une langue particulière, la forme de l'humanité sauvée ». Enfin Valéry qui, poétiquement, concentre : « Honneur des Hommes, Saint LANGAGE ». Agamben précise : « L'homme avant de transmettre quoi que ce soit doit d'abord transmettre le langage ».

d./Dans un texte resserré, analysant le concept d'amour, Agamben (2003) écrit : « Ce que l'homme a introduit dans le monde, son « propre », n'est pas simplement la lumière et l'ouverture de la connaissance, mais, avant tout et pour la première fois, l'ouverture à une clôture et à une opacité. La vérité est la garde de la non-vérité ; la mémoire, la garde de l'oubli ; la lumière, la sauvegarde de l'obscur ».

Communauté, visage, geste, langage, pensée, amour » ne sont jamais d'emblée des fins mais des faits valeurs, de portée directement éthique. Cela permet de comprendre leurs liens avec la politique : « Ce dont il est question dans l'expérience politique, ce n'est pas d'une fin plus élevée, mais de l'être-dans-le-langage même comme condition générique irréductible des hommes. La politique n'est pas la sphère d'une fin en soi, ni des moyens subordonnés à une fin, mais celle d'une médialité pure et sans fins comme champ de l'action et de la pensée humaine ». Agamben cite Dante qui, dans *De Monarchia*, affirme l'inhérence d'une *multitudo* dans la puissance même de la pensée : « Puisque la puissance même de la pensée humaine ne peut être intégralement et simultanément réalisée en acte par un seul homme et par une seule communauté en particulier, il est nécessaire qu'il y ait dans le genre humain une multitude à travers laquelle cette puissance tout entière soit réalisée... La tâche du genre humain, pris dans sa totalité, est de réaliser constamment toute la puissance de l'intellect possible, en premier lieu afin de spéculer, et par voie de connaissance afin d'agir ». Pour Agamben, seule cette pensée, cette forme de vie, peut « devenir le concept-guide et le centre unitaire de la politique qui vient ».

e./En conclusion de ce parcours concernant *les moyens sans fins* comme contribution irréductible de l'humanisation au possible déploiement de l'humanisation, mettons en évidence la nouvelle triade fondamentale qui s'y inscrit. L'être humain se donne des fins et le philosophe pose la finalité. L'être humain rencontre des choses qui produisent sur lui nombre d'effets et le philosophe pose la causalité. Cette dualisation classique « finalité, causalité » est insuffisante, appauvrissante. Elle nuit au développement de l'humain. Elle doit être complétée. Entre les causes des situations et ses propres fins, l'homme doit recourir à ses moyens. Tout autant que « finalité et causalité », l'Humain est médialité. La relation mérite d'être faite avec une précédente dualisation elle aussi mutilante. L'identité et l'altérité doivent être complétées par l'intérité (Demorgon, 2010a,b).

13. *L'humain entre atouts et à-coups des moyens et des fins (Van Lier).*

a./*Anthropogénie* (2010), genèse de l'humain dans son évolution vitale et géohistorique paraît en 2010, suivi au Centre Pompidou, lors du printemps 2011, d'un hommage à Henri Van Lier (1921-2009). *Anthropogénie* évoque à grands traits les fins que les humains choisissent pour faire face « aux béances du Réel ». Les articulations sociales proposent des parades parfois dangereuses qui rassurent de façon trompeuse. Van Lier évoque Pascal écrivant que sur toutes les questions pratiques et en particulier politiques : « Il faut qu'il y ait une erreur commune qui fixe les esprits ». Il en va très souvent de même au plan des personnes. Un vaste et profond système de « vies » offre à *Homo* des remèdes à ses béances. Ce seront tantôt des comblements au moyen d'actions diverses, des évasions en marge du Réel comme dans les jeux, des survols du Réel avec toutes sortes de spéculations. Ce seront des franchissements tranchant avec les habitudes : l'art, l'amour, la foi avec ses variantes religieuse, philosophique, politique. Nommons aussi la fusion

mystique, les dispersions et dissolutions festives ; sans oublier non plus la vie comique et ses défis.

b./ *Anthropogénie* traite de ces vies et de leurs fins dans sa troisième partie « Les articulations sociales ». Par contre, les moyens de l'humain occupent les deux tiers de l'ouvrage. La première partie traite des bases et la seconde des accomplissements. Comme Agamben, Van Lier part de la néoténie pour situer les exceptionnels moyens de l'humain. Au-delà de la régulation des fins entre elles et des fins avec leurs moyens, il faut assurer aussi la régulation des moyens. Si précieux et irréductibles qu'ils soient, ils comportent des bifurcations avec de possibles conséquences positives ou négatives. Trois régulations principales apparaissent : entre « index et indices » ; entre « effets de champs » non excités et « excités ouverts ou fermés » ; entre « fonctionnements » et « présence, absence ».

c./ *Anthropogénie* souligne la complexité de la genèse sémiotique : « Il y a une tension permanente chez Homo entre ses signes et son corps. Le corps humain a beau être orthogonalisé, frontalisé, latéralisé, indexateur, il demeure sensible, sensitif, immédiat, concret, labile, périssable. Au contraire, les signes sont de soi insensibles, médiats, abstraits, parfois presque impérissables. Entre corps et signes, il ne s'agit même plus de courbures-inflexions, mais souvent de véritables annulations alternantes ». Les mains ne sont pas en reste : séparer, segmenter, trier, réunir, articuler ; aplanir, surfacer, faire face à, plier, etc. Ni la marche et le pas, avec leurs extensions aux musiques et aux danses. Les signes se libèrent des actions et des techniques et constituent un monde à part. Au-delà de sa prise en compte de Peirce (image, indice, symbole) et de Saussure (Sa, Sé), Van Lier clarifie autrement cette question des signes en distinguant index et indices comme le latin et contrairement à l'anglais qui les mêle. Les index, mouvements des doigts, de la tête, du visage, des jambes, du corps entier pointent vers l'environnement. Les indices, traces significatives des objets et des êtres au monde, viennent de l'environnement. Van Lier souligne la difficulté de les coordonner étant donné leurs orientations opposées : « les indices sont des signes non intentionnels et pleins tandis que les index sont des signes intentionnels et vides. Les indices vont de l'objet au sujet, tandis que les index vont du sujet à l'objet. En sus, les indices nourrissent la prégnance tandis que les index provoquent ou confirment la saillance ». Le travail de construction de la relation représentative et adaptative au monde, aux autres, à soi, se fait donc dans cette régulation conjointe difficile entre index et indices. Indices indexés, index indicialisés : perturbations ou associations se font. La régulation entre index et indices soutient la construction poursuivie et permanente des actions et des savoirs. Il y va d'une connaissance ajustée au réel et pragmatiquement efficace. Trop d'index et l'acteur humain laisse primer ses perspectives subjectives ; trop d'indices et il est submergé par tout ce qui l'entoure et n'est plus en mesure d'y trouver le chemin de ses besoins, de ses désirs, de ses opérations constructives. Il ne peut y avoir de régulation équilibrée une fois pour toutes entre index et indices, la régulation est toujours à faire en fonction de la situation. Pour Van Lier, « les signes comme les perceptions sont saisis à travers de multiples modes d'existence : exploration, isolement, affrontement ou soumission,

coquetterie, bluff, sérieux ou jeu, rêve et rêverie. Ou encore, à travers les modes du possible : « le non-réalisé, le supposé, l'imaginé, le réalisable, le nécessaire, l'impossible ».

d./La problématique « index, indices » montre les moyens de l'humain aux prises avec des contextes multiples. Ces contextes s'ouvrent sur des organisations relatives que Van Lier nomme des « effets de champs ». Statiques, cinétiques, dynamiques et surtout « excités », ils constituent la seconde problématique qui met en évidence atouts et à-coups des moyens de l'humain. Les notions de « champ » avec Kurt Lewin, et de « forme » avec la psychologie de la Gestalt sont connues de longtemps. Van Lier use de l'expression « effets de champ », perceptivo-moteurs en rapport aux objets mêmes, et logico-sémiotiques en rapport aux signes. Ils sont statiques relatifs à la cohérence d'un sujet ou d'un objet : proie, prédateur, partenaire, milieu, moment ; cinétiques relatifs à des objets-buts en mouvement ; dynamiques quand il faut évaluer des forces à l'œuvre, à la chasse, dans les techniques, les jeux, les sports. Reste un quatrième type, l'effet de champ « excité » quand l'acteur est en situation de submersion, de dépassement. L'« excitation » prise au sens de la mathématique physique de Thom (1994) comporte de grands écarts internes et externes : de l'attraction à la répulsion, du resserrement à la fermeture, de la courbure à la fracture ; elle entraîne changements de formes, implosions, explosions, « catastrophes ». Cela peut conduire à la panique à partir d'un « sens dessus dessous », selon le titre que Michel Granger (2004) donne à son album où il écrit : « Je peins pour traverser la vie ». La difficulté de réguler les effets de champs excités, ouverts ou fermés, conduit à l'alternative entre santé et maladie physique ou mentale. Le traitement de cette excitation peut s'envisager selon trois perspectives principales. En se fixant sur une donnée prioritaire, l'acteur est délivré d'avoir à maintenir l'attention à tout ce qui l'envahit mais avec un coût élevé en fermeture, en rigidité, en risque d'inadaptation grave et définitive. Dans l'abandon aventureux à tout ce qui arrive, ce sera aussi bien la réussite ou l'échec. Dans la volonté de faire face, il faudra explorer l'antagonisme entre fermeture et ouverture à l'excitation, au débordement. Avec la possibilité de s'installer dans l'équilibration du rythme capable de coordonner le non coordonnable et de « nous accompagner dans nos tentatives d'appivoiser nos colères, nos tristesses, nos malheurs ». Van Lier précise, les atouts et les à-coups du rythme à travers huit tensions : « il se déploie dans l'alternance périodique ; il s'auto-engendre et se suspend ; il se stabilise et se déstabilise ; il s'affaiblit ou s'accroît ; il se diversifie dans le *tempo* ; il se distribue dans un aller-retour (strophisme : couplets, refrain) ; et sa convection (contagiosité) lui permet d'associer les êtres présents. Reste à comprendre que le recours au rythme ne clôt pas l'adaptation. Certes, il est lui-même fait de repos et de mouvements et peut se reproduire assez longtemps. Entre stimulation et fatigue, il maintient, relève, épuise l'excitation. Eventuellement, il laisse apparaître la possibilité d'une coordination régulatrice satisfaisante et reproductible comme celle d'une marche pas après pas. Toute recherche de réponse adaptée passe par des oscillations entre orientations opposées. Le rythme s'est constitué en art de faire déjà de la transition oscillatoire une quasi solution. Il tend

toujours la main aux acteurs pris dans des effets de champs excités entretenant des « interstabilités inépuisables » : équivoque, humour, indignation, et surtout ambiguïtés de la présence et de l'absence, de la « présence-absence ».

e./ Ces lignes de Van Lier nous font passer à la question de la « présence-absence pure conduisant aux alternatives « monde, au-delà » et « vie, mort ». Question ultime, celle du Sens des multiples sens de tous ordres. Pour Van Lier, elle intervient au cœur de l'opposition entre « fonctionnements », descriptibles, et « présence-absence » irréductible, indescriptible. Les existences surviennent, se poursuivent, s'interrompent dans une incertitude qui demeure en dépit des connaissances biologiques et des techniques médicales. Sans parler des recours aux horoscopes et à la voyance. L'existence du monde, sa survenue (*Big Bang*), ses aléas, les disparitions de parties de monde (étoiles) et de mondes (galaxies) sont connus grâce aux sciences de l'infiniment grand croisées à celles de l'infiniment petit. Or, elles ne diminuent pas, elles accroissent la complexité et reconduisent l'indétermination et l'incertitude. Hier, on croyait avoir un univers. On a aujourd'hui des uni-multivers. L'atome « insécable » révèle sans cesse de nouvelles particules. Mais alors, ne peut-on rien dire de la « présence, absence » ? Si, des milliers de choses jamais descriptives ! Avec Paul Valéry, la poésie s'y essaye : « Comme le fruit se fond en jouissance - Comme en délice il change son absence – Dans une bouche où sa forme se meurt – Je hume ici ma future fumée ». Plus près de nous, Christian Bobin (1999) intitule même l'un de ses recueils *La Présence pure*. Pour Van Lier, il s'agit d'une « distinction universelle initiale » fondatrice de l'anthropogénie. Il importe de clarifier l'absolu qu'il pose ainsi. La référence aux fonctionnements peut conduire à tous les excès, à tous les abus, à toutes les illusions. Les humains, tels des apprentis sorciers mobilisent les fonctionnements, sans limite les uns contre les autres, voire même contre dieu comme dans la construction de la Babel. Seuls l'intuition, la conscience – on pourrait dire avec Kant, le respect – du fait de la « présence, absence » pure, indécidable, constituent pour les humains un sens possible de la limite. Fustel de Coulanges, Ernst Troeltsch, Frank Borkenau ont même pensé que les civilisations étaient, en alternance, prises entre le choix « mortaliste » préoccupé des fonctionnements humains et le choix « immortaliste », « escapist » préoccupé d'un Au-delà. Pour Michel Serres (2001 : 2), les questions : « vais-je vers la mort ou m'en délivré-je ? construisent le sens ». On le voit, les moyens de l'humain le mettent en relation directe avec la « présence-absence pure ». Non sans atouts et à-coups car il peut aussi s'en détourner, vouloir la réduire à ses fonctionnements habituels. C'est dans cette perspective que l'on peut comprendre la critique de l'humanisme en tant que prétention à connaître et à imposer les prétendus bons chemins de l'humanisation. Celle-ci doit être pensée d'abord en référence à l'humanisation. C'est loin d'être le cas ! Pascal l'a dit : « Bien penser, c'est le principe de la morale ».

14. Interculturel mondial, traduction et géopolitique (Ricœur).

a./ Pour situer, dans toute son ampleur, la question du sens de l'interculturel

mondial, après l'histoire et l'anthropologie, les grands mythes religieux ne seront pas de trop. Gérard Abensour (2010) souligne la relecture du mythe de Babel par Ricœur. Unis, se sentant tout puissants, les humains projettent de construire cette tour jusqu'au ciel. Ils défient Dieu qui donne tout de même un sens à leur folie. En effet, cette unité dont se réclament les humains n'est que fantasme, fiction, faiblesse car elle n'est pas en travail avec la diversité renouvelée. Pour instruire les hommes de cette diversité indispensable, Dieu les immerge dans une multiplicité de langages et de langues. Dès lors, les hommes ont à se comprendre. Une nouvelle ère commence que l'on pourrait nommer l'ère de la traduction. Appliqués à traduire, les humains découvrent le trésor de leurs différences, faites d'expériences, contraintes ou libres, poursuivies ainsi par les uns, autrement par les autres. La traduction n'est plus seulement un intermédiaire dans les échanges interculturels et interlinguistiques, elle est « la condition de possibilité de toute connaissance en sciences humaines et sociales ». On est au delà des transparences traductives, des équivalences esthétiques des belles infidèles. Dans l'esprit de Gilbert Simondon (2007), la traduction inventive est aussi « transduction », naissance de l'humain. Pour cela, référons entre eux l'intraduisible interne à chaque langue, l'intraduisible entre les langues, et l'ensemble des malheurs humains. C'est l'intraduisible qui garantit la subjectivité des acteurs humains et l'objectivité du monde. Là où l'autre résiste et devient éthique et vérité, selon Levinas. Plus que signal de la différence culturelle, l'intraduisible est le signal d'alarme de l'insuffisante intelligibilité de nos relations au réel, à nous-mêmes et aux autres. L'intraduisible n'est ni corvée ni peine, il devient une chance, « *un merveilleux malheur* » selon le bel oxymore de Cyrułnik.

b./ Paul Ricœur (2004), interrogé par l'Unesco : « Où vont les valeurs ? », transforme la question : « Par où vont les valeurs ? » Il s'agit de trouver « un chemin et non pas un lieu ». Ce chemin, il le situe entre deux pôles interactifs. « D'un côté, le fait de la pluralité : il y a des cultures, des langues, des nations, des religions [...] d'autre part, nous avons un horizon qui est l'humanité, mot au singulier alors que les cultures sont au pluriel ». Il poursuit : « Je me représente la carte culturelle du monde comme un entrecroisement de rayonnements à partir de centres, de foyers, qui ne sont pas définis par la souveraineté de l'État-nation mais par leur créativité et par leur capacité d'influencer... les autres foyers de réponses. C'est donc par ce phénomène d'entrecroisement, d'effets, d'illuminations formant des réseaux aux mailles serrées que je définirai la notion d'interculturel par opposition à la notion de frontière ». Différence et traduction, histoire et deuil constituent les deux foyers complémentaires de l'interculturel mondial.

c./ Ricœur se fait solennel : « Je parlerai du miracle de la traduction et de la valeur emblématique des traductions. Je dirai que la traduction constitue la réplique au phénomène irrécusable de la pluralité humaine avec ses aspects de dispersion et de confusion résumés par le mythe de Babel ». Il ajoute : « nous sommes après Babel. » Il précise : « la traduction constitue un paradigme pour tous les échanges non seulement de langue à langue mais aussi de culture à culture... ». La traduction est « ce phénomène d'équivalence sans identité » qui engendre une figure de

l'humanité « dans la chair même de la pluralité... c'est dans cette ressemblance créée par le travail de la traduction que se concilient *projet universel et multitude d'héritages* ». La traduction, tâche en partie réalisable, est en même temps toujours inachevée, inachevable. Ricœur répond ainsi aux craintes de Michel Serres et de Bruno Latour d'une traduction autoritaire qui saurait comment et quoi traduire. Les acteurs humains sont généralement privés de l'intuition que les langues-cultures sont des trésors d'expérience humaine répondant à la complexité des problématiques adaptatives. S'ils avaient cette intuition, ils pourraient comprendre que les différences entre les langues-cultures servent ainsi les possibilités de tous de s'inventer demain moins inhumains. En ce sens, la traduction déjoue elle-même l'idéalisation que l'on pourrait en faire : « La traduction ouvre sur des universels concrets et non pas du tout sur un universel abstrait coupé de l'histoire ». En fait, la traduction tend constamment la main à l'histoire.

d./ Ainsi construit, le recours à la traduction permet le retour au géopolitique, second foyer de l'interculturel. La géopolitique égare toujours « dans des identités faussement immuables ». Reste le tragique advenu, du fait de ces heurts identitaires qui déchirent l'histoire. Pour être proche de ce réel irréductible, et parvenir à le traiter dans un partage *a priori* impensable, Ricœur nous propose « l'identité narrative » : « les collectivités vivantes ont une histoire qui peut être racontée, et je ferai du récit l'un des chemins de ce que je viens d'appeler le rayonnement croisé des cultures. » Il est clair maintenant que ce rayonnement ne peut plus être séparé des frontières et du géopolitique : « Il n'est pas de pays qui n'ait eu à souffrir d'une perte : de territoire, de population, d'influence, de respectabilité, de crédibilité, à une époque ou à une autre. Le cruel vingtième siècle européen impose cette prise en compte ». Sur ces bases historiques irrécusables, le travail de l'interculturel consiste à « faire le deuil du caractère absolu de notre propre tradition... Il faut accepter dans nos échanges culturels qu'il y ait de l'irréconciliable dans nos différends, de l'irréparable dans les dommages subis et infligés. Quand on a admis cette part de deuil, on peut se confier... à la réinterprétation mutuelle de nos histoires et au travail – à jamais inachevé – de traduction d'une culture dans une autre ».

Conclusion. *Semiosis* de l'interculturel mondial : « l'hominescence ».

Nous avons suivi un long parcours anthropologique, mythique, historique et réflexif en regardant dans trois directions. D'abord, du côté d'humains relativement démunis de programmations naturelles et se donnant à eux-mêmes leurs propres fins. Nous avons découvert une histoire faite de bruits et de fureurs dont les humains ne trouvent pas le sens. En même temps, les humains illuminent leur histoire d'une multitude de performances magiques, d'exploits exemplaires, de créations si sublimes qu'entre humains toute défense devrait tomber. Et pourtant, c'est toujours « Mozart assassiné » ! On est en présence d'une histoire contrastée et d'une ambivalence humaine déroutante. Quelle est donc la différence entre les D'un côté, cruels, horribles échecs ; de l'autre, réussites exemplaires, sublimes.

Mais d'où vient la différence ? Pour le comprendre, il nous faut revenir à ces moyens de l'humain ou plutôt de l'hominien et aux antagonismes fondamentaux qu'ils agencent constamment comme le montrent les travaux sollicités d'Agamben, de Van Lier, de Ricœur. Grâce à ces auteurs, nous comprenons mieux que les moyens de l'hominien sont structurés comme des antagonismes. Les créations admirables d'homo sont des articulations, des compositions régulant, équilibrant des forces en opposition. Ses échecs monstrueux sont toujours des abandons aux forces non régulées. Les antagonismes qui sont la loi bénéfique des moyens de l'humain deviennent la loi maléfique des fins à partir desquelles ils s'opposent au cœur de leur déficit d'identité. La composition est là, toujours possible, sous la condition que les humains veulent, sachent, peuvent s'affronter, se conjuguer, se construire. On voit trop la représentation comme *post*. Ah ! Si l'on avait su ! Mauvaise méthode, l'humain sait déjà, d'avance, Nietzsche l'a souligné. Il sait du fait que l'animent ses moyens producteurs. Il sait comment ils produisent et comment ils détruisent. Partout où les humains exercent leurs moyens, ils produisent, de façon décalée, mimée, symbolique, ce dont ils ont besoin ailleurs. C'est précisément le cas pour ce qui est des langues-cultures. D'où la rencontre fondatrice de deux face à face. Le face à face anthropologique des hominiens entre eux du fait de leurs moyens. Le face à face historique des humains du fait de leurs fins au cœur des cultures et des événements advenus et en cours. Opinions hostiles et divergences d'intérêts conduisent à des conflits extrêmes. On ne sait pas voir les prémisses au sein des intraduisibles des langues-cultures. Il faudrait comprendre que les langues-cultures ne sont pas seulement à parler mais à penser, à vivre. Elles recèlent la présence de problématiques dans leurs expressions ludiques, artistiques, littéraires, philosophiques. En les ignorant, les acteurs humains se privent de moyens supplémentaires de traiter mieux leurs problématiques géopolitiques et transpolitiques en cours. Asgarally (2005) à qui ne manque pas l'intuition des moyens de l'humain écrit avec sagesse : « On aurait dû aimer les langues parce qu'on aime les hommes. Aïmons au moins les langues, toutes les langues, reconnaissons leurs influences mutuelles : on finira peut être par aimer les hommes ». La relation entre traduction et géopolitique est encore à fonder. De même qu'entre les villes, on construit, à grands frais, de nombreux moyens de communication, il faut en construire entre les langues-cultures grâce aux échanges de toutes sortes, grâce à l'interprétariat et à la traduction fondés sur une transdisciplinarité systémique (Demorgon, 2012). Traduire est vital et indispensable si l'on souhaite pouvoir contribuer à produire l'humanisation : l'humanité moins inhumaine. Au delà de Babel, elle est déjà dépeinte dans le mythe de la Pentecôte. C'est dans leur langue-culture que les émetteurs s'expriment et c'est aussi dans leur langue-culture à eux que les récepteurs les entendent. Comment dire plus brièvement que l'intelligibilité doit être plurielle et partagée. Il n'y aura pas d'humanisation si les humains ne sont pas en mesure d'échanger et d'entendre leurs diversités culturelles et langagières. Quand comprendront-ils qu'ils peuvent ainsi anticiper leurs dévoiements à venir et les

corriger avant la catastrophe assurée ? Ricœur le dit à sa façon : « nous laisser raconter par les autres dans leurs propres cultures ».

Michel Serres (1974, 2001) a posé *La traduction* en troisième pilier de son *Hermès* après *La communication* et *L'interférence*. Il est si bien conscient du long chemin devant nous qu'il veut nous encourager en proposant la crase sémantique heureuse de son néologisme : « hominescence ». « Un mot pour évoquer « adolescence : encore enfant l'adulte se forme » ou « luminescence : de faible leur naît lumière ». Il est donc possible de situer la *semiosis* de l'interculturel mondial. Entre l'homínisation incontournable et l'humanisation possible, l'hominescence figure le chemin commencé mais certainement pas garanti. D'ailleurs, d'autres, le penseur mauricien Asgarally (2005) et son préfacier Le Clézio présentent avec une brutalité tranchante l'alternative de cette *semiosis* : « l'interculturel ou la guerre ».

Références bibliographiques

- Abensour, Gérard. « Les trois âges de la traduction », *L'archicube*. Paris : E.N.S., 2010, p. 95-100.
- Agamben, Giorgio. *L'ombre de l'amour, le concept d'amour chez Heidegger, (avec Valéria Piazza)*, Paris : Payot Rivages, 2003.
- . *Moyens sans fins. Notes sur la politique*. Paris : Payot, Rivages, 2002.
- . *Idea della Prosa*, Feltrinelli. Tr. fr. Paris : Bourgois, 1985, 1988.
- Arendt, Hannah. *Les Origines du totalitarisme*, Paris : Seuil, 2006, (1951).
- . « Nous autres réfugiés », *La tradition cachée*. Paris : Bourgois, 1993.
- Asgarally, Issa. *L'interculturel ou la guerre*. Préf. J.M.G. Le Clézio. Port-Louis : MSM, 2005.
- Bobin, Christian. *La présence Pure*. Paris : Gallimard, 1999.
- Changeux, Jean-Pierre. *L'homme neuronal*. Paris : Fayard, 1983, 2012.
- Chapouthier, Georges. *L'homme ce singe en mosaïque*. Paris : O. Jacob, 2001.
- Demorgon, Jacques. « Critique de la raison interculturelle. Une nouvelle intelligibilité de l'histoire humaine », *La Francopolyphonie 7 : L'interculturalité à travers la linguistique et la littérature*, Chişinău : ULIM, 2012, p. 13-22.
- . *Complexité des cultures et de l'interculturel. Contre les pensées uniques*. Paris : Economica, 2010a.
- . *Déjouer l'inhumain. Avec Edgar Morin* Préf. J. Cortès. Paris : Economica, 2010b.
- . *Critique de l'interculturel. L'horizon de la sociologie*. Paris : Economica, 2005.
- . *L'histoire interculturelle des sociétés. Pour une information monde*, Paris : Economica, 2002.
- Descola, Philippe. *Par delà nature et culture*. Paris : Gallimard, 2005.
- Diamond, Jared. *Le troisième chimpanzé*. Paris : Gallimard, 2000.
- Dosse, François. « Structuralisme et Sciences humaines », S. Mesure, P. Savidan, *Dictionnaire des sciences humaines*. Paris : PUF, 2006.
- Dufour, Dany-Robert. *Il était une fois le dernier homme*. Paris : Denoël, 2012.
- . *L'individu qui vient... après le libéralisme*. Paris : Denoël, 2011.
- Dumézil, Georges. *Mythe et épopée*. I-II-III, Paris : Gallimard, 1995.

- Fukuyama, Francis. « La posthumanité est pour demain, retour sur la fin de l'histoire », *Le Monde des Débats*. Paris : juillet-août 1999.
- Fukuyama, Francis. *La fin de l'histoire ou le dernier homme*. Paris : Flammarion, 1992.
- Granger M. *Sens dessus, dessous*. Paris : Glénat, 2004.
- Hammar, Tomas. *Democracy and the Nation State : Aliens, Denizens and Citizens in a World of International Migration*, Aldershot : Avebury, 1990.
- Morris, Desmond. *Le langage des gestes. Un guide international*. Paris: Marabout, 2008.
- Reymond, Henri. « L'intérêt géographique de la logique de S. Lupasco et de la théorie de la néoténie », *Cybergeo : European Journal of Geography*, 30 avril 2009.
- Ricœur, Paul. *Sur la traduction*, Paris : Bayard, 2004.
- . *Soi-même comme un autre*. Paris : Seuil, 1990, 1997.
- Rosa, Hartmut. *Accélération*, Paris : La découverte, 2010.
- Serres, Michel. *Hominescence*. Paris : Le Pommier, 2001.
- . *Hermès 3, La Traduction*. Paris : Minuit, 1974.
- Simondon, Gilbert, *L'individuation psychologique et collective*, Paris : Aubier, 2007.
- Sini, Carlo. « La culture comme information: le « A » de Kalir », Verdiglione, dir. *Recueil de textes*, Paris : 10/18. 1973.
- Thom, René. *Les sciences de la forme aujourd'hui*. Paris : Seuil, 1994.
- Todd, Emmanuel. *L'origine des systèmes familiaux*. Tome 1. *L'Eurasie*. Paris : Gallimard, 2011.
- Van Lier, Henri. *Anthropogénie*. Liège : Les Impressions Nouvelles, 2010.

Europe de l'Est - Europe de l'Ouest: la diversité d'une unité

Răzvan THEODORESCU,
Académie Roumaine

Résumé

L'auteur réalise une lecture géohistorique de la carte européenne pour mettre en exergue la construction identitaire européenne moyennant la diversité géographique, historique et idéologique complexe du vieux continent. La division en « deux parties de l'Europe » débuta avec la fin de *l'Imperium Romanorum* ou bien avec la *devastatio Constantinopolitana*. Même le triomphe de l'unique religion (IV^e siècle), en tant qu'unique religion du monde romain, s'est avéré plutôt un divorce spirituel entre l'Occident et l'Orient, qu'un clivage idéologique. Un Occident attaché au *res* pragmatique, peu sophistiqué, même arien, cherchant Jésus l'homme – face à un Orient métaphysique, attaché au Logos, croyant en Jésus divin ; l'Aristote d'un Thomas d'Aquin pour l'Occident et le Platon d'un Plotin pour l'Orient.

Malgré les morcèlements géographiques, politiques, idéologiques, religieux et autres l'Europe c'est la rencontre, des mondes divergents mais complémentaires. Être européen c'est partager des valeurs qui furent connues sur le continent lorsque celui-ci naquit, il y a deux mille ans à la fois à l'Est et à l'Ouest ; c'est démontrer des attitudes et des sentiments fondamentaux de l'homme : anthropocentrisme, philanthropie, mesure esthétique et morale.

Mots-clés : *lecture géo-historique, construction identitaire européenne, diversité géographique, historique et idéologique complexe, anthropocentrisme, philanthropie, mesure esthétique et morale.*

Abstract

The author makes a geo-historical reading of the European map to highlight the European identity construction through the complex geographical, historical and ideological diversity of the old continent. The division into "two parts of Europe" began with the end of the *Imperium Romanorum* or with *devastatio Constantinopolitana*. Even the triumph of one religion (the IVth century), as the only religion of the Roman world, proved rather a spiritual divorce between the West and the East, an ideological divide. The West attached to a *res* pragmatic, unsophisticated, even Arian, seeking Jesus the man – facing a metaphysical East attached to the Logos, believing in divine Jesus; Aristotle of Thomas Aquinas for the West and Plato of Plotinus for the East.

Despite the geographic, political, ideological, religious and other divisions Europe is a meeting of differing but complementary worlds. Being European is to share the values that were known on the continent when it was born two thousand years ago in both the East and the West, it is to demonstrate the basic attitudes and feelings of rights: Anthropocentrism, philanthropy, aesthetic and moral action.

Key words: *Geo-historical reading, European identity construction, complex geographic, historical and ideological diversity, anthropocentrism, philanthropy, aesthetic and moral action.*

A. Le clivage de la *Respublica christiana*.

Il y a soixante-douze ans, lors d'un Congrès international d'histoire tenu dans la capitale de la Norvège, un des fondateurs des études sur le Sud-Est européen

Nicolae Iorga, abordait un sujet d'actualité qui reste le nôtre aujourd'hui. Il s'agissait de la rencontre de l'Orient européen avec l'Occident, dans un contexte médiéval (Iorga, 1928), sujet qui, au début d'un nouveau siècle et millénaire, est bien dans notre cas contemporain.

Champion d'une histoire totale, globale, et d'une vraie et profonde unité européenne, le professeur d'histoire universelle de l'Université bucarestois finissait son intervention sur des mots qui ont une résonance fort actuelle:

On parle aujourd'hui très souvent, presque à toute occasion, d'un internationalisme, qui ne signifie en fait que s'entretolerer puisque, aussi, on ne peut pas s'entre-tuer. Ce qu'il faut c'est autre chose: *revenir par l'interpénétration aux vieilles unités morales*. Pour cela, il n'y a rien à sacrifier dans ce qui nous est plus cher, les nations sont des organes ayant leur rôle autonome, mais ceci ne dénie pas la nécessité de l'organisme unitaire qui vit d'autant mieux si cette autonomie se conserve saine et pure. (Iorga 38)

L'existence des « deux parties de l'Europe » (Iorga 1) séparées depuis la fin de l'*Imperium Romanorum* depuis l'Iconodème et Charlemagne ou bien depuis la *devastatio Constantinopolitana* lors de la IV^e Croisade - selon les opinions tellement divergentes des historiens - est universellement acceptée, tandis qu'un bon nombre de savants partagent l'opinion « qu'il y avait (de) l'Orient dans l'Occident lui-même » (*ibidem* : 5), cet Occident « en pleine formation douloureusement retardataire ». (*ibidem* : 14)

Bien que l'idée de l'empire unique dura jusqu'à l'âge carolingien, que les mêmes barbares asiatiques menacèrent les deux moitiés de l'Europe, que l'on trouve des moines orientaux en Irlande et des écrits pseudo-dionysiens dans les milieux francs ou bien des guerriers vikings à Constantinople et des seigneurs occidentaux à Jérusalem, Tripoli et Antioche. l'histoire postromaine de ce que furent les *pars orientis* et *pars occidentis* a connu des sentiers très différents aussi bien qu'au niveau spirituel qu'événementiel.

En réalité, le IV^e siècle, consignant à sa lin extrême le triomphe du Christianisme en tant qu'unique religion du monde romain, était le moment très éloigné d'un clivage mental, d'un début de divorce spirituel entre l'Orient romain et l'Occident romain, bien au-delà d'une division administrative de l'empire en deux parties distinctes.

Si la première génération d'intellectuels européens orientaux - je pense aux Pères conciliaires de Nicée et de Constantinople - a senti le besoin d'une définition dogmatique par un *credo*, symbole de la foi basé sur un équilibre de la théologie trinitaire - le même que, bientôt l'Occident brisera par l'institution du célèbre *Filiaque* - le fondement de cette même séparation chrétienne sera, une fois de plus, le résultat de la réception - il est vrai, diflérente - de la leçon de l'Antiquité païenne. Tandis que l'Occident des Pères de l'Église tel Augustin de Catharge et d'Hippone - précurseur lointain d'un Luther et de l'ancêtre des existentialistes que fut le théologien danois Soren Kierkegaard, d'un pessimisme foncier, exacerbant l'angoisse et le péché - restera définitivement attaché à *Y apologétique*, cette

branche de la théologie qui nous prouve logiquement l'existence de Dieu (et il le restera, je suis tenté de le dire, d'une façon aristotélicienne presque syllogistique). L'Orient européen cristallisa son élément contraire d'affirmation. *apophatique*, de ce que Dieu n'est pas; c'était une subtile manière négative de définir la divinité par ce que. justement, elle ne représente pas, la voie préférée de l'Orthodoxie pour son mystère plénier, symbolisée par les icônes jusqu'aux iconostases qui séparent, chez les Orientaux, le visible christologique et marilogique de la nef de l'invisible eucharistique du sanctuaire. Elle est, cette apophasie du monde oriental, une expression du mystère de la foi, une technique de la négation afin de postuler la transcendance absolue de Dieu, une voie négative similaire étant identifiée aussi chez d'autres peuples d'Orient - chez les non-Chrétiens de l'Inde, par exemple - une modalité supérieure de non-connaissance descendant de Platon qui, dans sa *République*, parlait du « bien qui existe au-delà de l'être ». Il s'agissait d'une intelligence ineffable, située au-delà de l'âme universelle qui restait pour le penseur antique un élément impersonnel et abstrait, tandis que pour les chrétiens des premiers siècles elle désignerait quelque chose d'extrêmement concret et personnel.

Un Occident attaché aux *res*, pragmatique, peu sophistiqué - et pour cela même *arien*, cherchant Jésus l'homme, adorant ses stigmates - face à un Orient métaphysique - attaché aux *Logos*, croyant en Christ le divin. Monophysite - c'est le début même du divorce intellectuel de l'Europe à l'aube du moyen âge.

L'Aristote d'un Thomas d'Aquin pour l'Occident et le Platon d'un Plotin pour l'Orient furent, en quelque sorte, les deux *balkaniques* du paganisme qui fondèrent, en quelque sorte, notre Europe telle qu'elle existe encore.

1. Les limites orientales de l'Europe.

Il y a quelque temps une brève notice de presse nous informait qu'à Strasbourg l'Assemblée parlementaire du Conseil de l'Europe avait pris une décision très significative: les limites orientales de l'extension européenne s'arrêteraient à la Géorgie, à l'Arménie et à l'Azerbaïdjan, dont les rapports culturels avec l'Europe, constamment maintenus par ces trois espaces caucasiens remontent à l'âge légendaire des Argonautes grecs, partis à la recherche de la Toison d'or, dans la fabuleuse Colchide.

Il est évident que ces pays soient, également, avec l'Oural, l'extrémité de la division géographique qu'on appelle l'Europe orientale, ce monde situé jadis dans la sphère de la *Russocratie* et de la *Turcocratie*, monde du césaropapisme - opposé au papocésarisme occidental - monde aux traditions politiques teintées d'absolutisme, du culte écrasant du *leader*, plus ouvert donc, aujourd'hui, aux Républiques présidentielles, d'un monde, différent de l'autre Europe centrale, issue de l'Austrocratie qui a laissé son empreinte décisive sur la Hongrie et le Pays tchèque, sur la Slovaquie et la Pologne, sur la Croatie et la Slovénie. Quant à l'Europe orientale - définie par des critères à la fois géographiques et culturels, ethniques et confessionnaux, aux frontières plutôt flexibles selon l'époque - elle est partagée en deux grandes sous-régions, celle ukraïno-russe et celle du Sud-Est

européen formée par l'espace balkanique proprement dit et par celui carpatodanubien. (Theodorescu, 1999a : 31)

2. *Les illusions américaines.*

Il est évident que la décision prise dans la capitale alsacienne de l'Europe mettra en grande difficulté la diplomatie d'Outre Atlantique puisque le Département d'État à Washington avait déjà décidé - et selon des critères pour le moins nébuleux - que l'Europe de l'Est est un concept dépassé qu'il faudrait vite remplacer par celui d'« Europe centrale ». Au-delà de la candeur notoire des spécialistes américains en géopolitique européenne, aussi bien qu'au-delà d'une certaine idiosyncrasie des anciens pays communistes pour l'étiquette Est-européenne - aux éventuelles suggestions asiatiques - qui a conduit certains *leaders* de l'Europe orientale à montrer leur préférence pour une autre piquette, Centre-européenne - homologuée aujourd'hui par les États-Unis - je dirais seulement qu'on se trouve dans une confusion totale et une impasse absolue.

Historiens, politologues et personnalités politiques suivant leurs conseils sont arrivés à des conclusions fort différentes quant à l'appartenance d'une ou de l'autre des régions de notre continent à des espaces de civilisation aux noms anciens et consacrés. N'importe qu'elle fut la modalité de lire la carte européenne, son Orient a tenu toujours une place bien délimitée dans la construction qu'on appelle Europe. Une place qui n'a pas été forgée, telle qu'on le croit trop souvent, par les temps très récents de la vassalité moscovite.

Soit qu'on a pensé l'Europe selon une division tripartite, avec une zone atlantique, une autre, méditerranéenne et une autre, orientale, ainsi qu'a fait Wallerstein dans sa célèbre analyse, *Capitalist Agriculture and the Origins of the European World Economy in the Sixteenth Century* (1974); soit qu'on a distingué dans l'Union européenne même des zones très évoluées - la France, l'Allemagne - et d'autres moins développées - l'Espagne, la Grèce, le Portugal - la zone est-européenne n'a jamais été éludée. Face à une Europe atlantique, protestante et catholique, qui représentera la façade océanique vers le Nouveau Monde s'est trouvée une Europe orientale, orthodoxe et, en partie, musulmane, bâtie sur la tradition de ce que le professeur d'Oxford Dimitri Obolensky (1971) appela le "*Commonwealth byzantin*", suivi et imité par l'Ottoman.

L'Europe orientale située au fil des siècles dans la sphère de la *Russocratie* et de la *Turcocratie*, monde de traditions économiques agraires, monde d'une Église marquée à un moment donné par le césaropapisme, monde politique imprégné d'absolutisme - d'où, peut-être, la prédominance, ici, des Républiques présidentielles, là où le parlementarisme moderne n'a point de traditions majeures (surtout dans les milieux slaves) - est, d'une façon éclatante, bien autre chose que l'Europe centrale. Une Europe centrale - périphérie active et créatrice de l'Europe occidentale, dominée toujours par le Protestantisme et le Catholicisme - avec des priorités démocratiques spirituelles à échelle continentale dans une Prague ancienne encore, représentant un monde qui descend du pseudo-empire *iagellon* et de l'*Austrocratie* qui laissa son empreinte décisive sur la Hongrie et le Pays

tchèque, sur la Slovaquie et la Pologne, sur la Croatie et la Slovénie, oscillant entre Est et Ouest.

On a souvent dit que cette Europe centrale, concept très fluide d'ailleurs, fut tout d'abord un « État d'esprit » né avec la Double Monarchie et qu'aujourd'hui elle reste une zone où les habitants préfèrent renier leur propre géographie (in. *Adevărul* 14 juillet 2000).

On trouve dans des revues d'une diffusion plus ou moins large des cartes contenant des géographies ahurissantes, imbues d'obscurs critères politiques qui mettent dans cette *Mittleuropa* le Pays tchèque et la Croatie mais non pas l'Autriche et la prolongeant jusqu'en Albanie et en Macédoine aux confins de la Grèce; et cela après avoir déniché dans les chancelleries des deux côtés de l'Atlantique de nouvelles dénominations fort bizarres qui ne disent maintenant rien, tel le *North Central Europe* appliqué à la zone où se trouve la Pologne et les Pays baltiques ou bien le *South Central Europe* depuis Bucarest jusqu'au cap Matapan (le tout, j'ajouterais, mélangé dans des organisations aux contenus variables créés aux débuts des années '90 telle la *Central European Initiative*, apparues comme un groupe *danubien adriatique*, devenue ensuite une *pentagonale*, ensuite une *hexagonale*). (Castellali, 1994; Zamfirescu, 1996)

Toute cette complication terminologique - inutile à mon avis - n'était que le résultat d'une opinion américaine fort simplifiée selon laquelle l'Europe de l'Est et l'Europe de l'Ouest - des réalités vénérables de l'histoire - n'étaient que le réflexe récent d'une situation issue de la Guerre Froide, partageant le continent entre alliés de Washington et satellites de Moscou.

D'ailleurs Zbigniew Brzezinski (1990) l'avait carrément dit il y a une dizaine d'années "*The Jact is that the ternis, 'Eastern Europe' and Western Europe', as employed during the last several decades, were not géographie but geopolitiical désignations. They rejlected thie post-Yalta politicalai division qf Europe*".

3. L'Europe centrale et l'Europe du Sud-Est, les ambiguïtés d'un concept.

À mon avis, il ne faut pas oublier les penchants orientaux, vers Constantinople surtout, de cette *Mittleuropa* située à l'Est de l'Occident et de la ligne Elbe-Leitha; ce sont les penchants de la Moravie cyrillo-méthodienne ou de la Hongrie arpadienne, plus tard ceux de l'Autriche vers les Balkans, ceux de la Pologne vers la Russie des tsars, pour ne pas évoquer les rapports récents de cet espace avec le colosse soviétique.

Prenons, par exemple, la Hongrie au début de son histoire médiéval. Pour mieux comprendre justement la complexité d'une position géopolitique à l'intérieur des deux Europes qui se sont partagées la troisième (Szucs, 1985), située entre les espaces germaniques et slaves, je vais m'attarder brièvement sur une étude de cas, celui de l'histoire magyare.

Revenant à l'Europe orientale, les critères qui la définissent sont, à la fois, géographiques et culturels, ethniques et confessionnaux, déterminant ses frontières tellement flexibles. Elles ont compris, à certains moments de l'histoire, que l'Asie Mineure - dans la préhistoire, au moyen âge, à l'époque contemporaine par le

truchement de l'OTAN - et, on l'a déjà vu, la Hongrie, la Pologne, la Finlande étaient soumises aux sultans ou bien aux tsars.

A son tour, cette Europe orientale était scindée en deux sous-zones: celle du Sud-Est européen, mettant ensemble l'espace balkanique, et celui carpatodanubien, avec la tendance toujours plus évidente d'extension vers l'espace pontique, en relations multiples et variées avec la nouvellement créée Communauté de la mer Noire, avec le Caucase, aussi bien qu'avec le monde ukraino-russe. Celui-ci représenta la deuxième sous-zone de l'espace européen oriental, impliquant toujours un dialogue entre le monde orthodoxe et celui de l'Islam, malgré tant d'exaltations fondamentalistes avérées dans l'ex-Yougoslavie. L'intérêt pour ce Sud-Est européen, défini jadis, dans un sens très large, comme un espace géopolitique situé entre le point le plus septentrional de l'Adriatique, Trieste, et le point le plus septentrional de la mer Noire, Odessa en l'occurrence - tel qu'il fut conçu, par la science allemande du XX^e siècle, depuis Karl Haushoffer jusqu'à Rupert von Schumacher, remplaçant le concept traditionnel de « Balkans » - (Ristic 169-176) s'est accru et, peut-être, il est plus grand que jamais vu le rôle majeur qu'il tient actuellement dans la politique planétaire, bien que les origines des événements contemporains sont occultées ou mal connues du point de vue de l'histoire culturelle.

Il ne faut pas oublier qu'un des éléments fondamentaux de la civilisation de cette partie du monde, le spirituel, qui est dominé depuis des siècles par la coexistence ici d'une Orthodoxie majoritaire et d'un Islam minoritaire, ce qui a conduit plusieurs fois - et le fait encore, avec une triste renommée - à des crises qui ont été et risquent encore d'être mondialisées. (Theodorescu, 1998 : 203) Nous savons tous qu'en termes généraux la confession et la religion y ont forgé une certaine mentalité, une certaine sensibilité, un modèle culturel qui existe, qui est très visible, au moins depuis un demi-millénaire, depuis la Renaissance et la Réforme pour l'Europe occidentale et Centrale, depuis les événements qui ont institué, en Europe Sud-orientale, la *Turcocratie*, et qui ont enrichi et nuancé le sentiment de l'altérité morale et spirituelle. Des tendances psychologiques diverses, aussi bien que des attitudes étudiées par la sociologie des religions, plongent leurs racines dans les croyances et les pratiques religieuses, tandis que des situations économiques diverses, liées aux attitudes religieuses, ont leurs origines toujours dans ce contexte, depuis le Calvinisme prospère du Nord-Est européen jusqu'à l'Islam traditionnellement pauvre du Sud-Est. Il est certain que ce Sud-Est de l'Europe - là où deux blocs militaires récents ont coexisté, là aussi où jadis fleurissait cette spécificité et unicité européenne qu'on indique de nos jours par le concept de « situation interimpériale (Theodorescu, 1999 : 35) - fut une sorte d'*Europe en miniature*, où se juxtaposent les confessions et les religions du continent, celles qui ont déterminé, plus d'une fois, sa politique. (Theodorescu, 1998 : 203)

Espace des traditions impériales et inter impériales, véhiculant des idéologies supranationales, depuis celle de « la troisième Rome » des tsars, jusqu'à celle du panslavisme, jusqu'à la stalinisme asiatique de type stalinien et à l'internationalisme

prolétarien, cet immense réservoir de l'Europe orientale - en fait, de l'Europe entière et de toute la planète - vit à l'heure de certaines nostalgies, de certaines exacerbations nationalistes et orthodoxes (la répolitisation de l'Orthodoxie est une réalité en ce début de siècle et de millénaire!), mais aussi à l'heure de certains projets d'intégration avec l'autre Europe, l'Occidentale, à travers la périphérie de cette dernière, l'Europe centrale. (Theodorescu, 1994-1995 : 55-56)

4. *Le cas de la Hongrie.*

Sans aucun doute, l'histoire médiévale et moderne de la Hongrie a évolué au sein de cette Europe centrale, qui était le noyau de l'empire des Habsbourgs, devenant même, sous le signe du dualisme, une partie essentielle de la monarchie qui allait s'appeler, pour un demi-siècle, l'Autriche-Hongrie.

Les destinées actuelles de ce pays, accepté dans des alliances telles que celle de l'OTAN sont fondées sur des affinités séculaires profondes que la Hongrie catholique et protestante - à l'encontre des pays orthodoxes de l'Est - avait eu avec l'Occident atlantique, qui était à son tour catholique et protestant.

Néanmoins, l'espace pannonien fut amené, plusieurs fois - et lors des moments décisifs de son histoire - vers les Balkans, vers Byzance, vers la Turquie. Un monde oriental donc, qui, au point de vue ethnique, n'était pas fort étranger aux Hongrois. C'est là une circonstance qui peut nuancer la place exacte de la Hongrie dans l'équilibre européen et lui explique les autres destinées orientales, tour à tour avérées avant la conversion des Magyars au début de XI^e siècle, à l'époque des pachaliks ottomans des XVI-XVII^e siècles ou à l'époque de satellisation soviétique dans la seconde moitié du XX^e siècle.

Descendus, en plusieurs étapes, de l'Oural et du Caucase, les Hongrois d'Arpad, chevaliers et éleveurs de bétail, répandirent, par leurs attaques, une vraie terreur en Occident. Leur défaite par les armées d'Otton le Grand à Lechefeld fut, d'une façon paradoxale, une grande chance pour l'évolution historique hongroise. Obligés de se retirer dans la *puszta* panonniene et de chercher le sel, qui était si important pour le bétail, jusqu'en Transylvanie, les Hongrois deviendront très vite des sédentaires et entreront dans des rapports fructueux avec les principaux centres politiques et spirituels du temps, Rome et Constantinople. De cette dernière viendront les premières impulsions de la conversion chrétienne, à travers la Transylvanie et son centre émergeant d'Alba Iulia.

Bientôt, vers 950, se convertiront à la loi chrétienne orientale, à Constantinople, les chefs hongrois Bulcsu et Gyula, et même si le petit-fils de ce dernier, Vajk, choisira la conversion de son peuple par le truchement de Rome, devenant le « roi apostolique » Saint-Etienne, les Hongrois allaient rester pendant trois siècles dans un espace de culture byzantine et orientale.

André I^{er} recevra son diadème royal de l'empereur d'Orient, Constantin IX le Monomaque; Géza I^{er} aura sa couronne envoyée par le basileus Michel VII Doukas. Aux siècles suivants, l'extension vers la Croatie, la Dalmatie et la Bosnie allait consacrer l'implication balkanique de la Hongrie jusqu'à notre siècle.

Des Byzantins, gens d'Église, se trouvant au Sud du lac Balaton, à Tihany et à Szeged; des monastères aux moines "grecs", depuis Cenad au Banat jusqu'à Szâvaszentdemeter; la célébration des saints du calendrier du royaume catholique de Hongrie selon les fêtes de l'Église orthodoxe; les échos de l'art byzantino-balkanique jusqu'à Székesfehérvár, Feldebro et Esztergom - voici autant de preuves évidentes de l'attraction récurrente de la Hongrie arpadienne vers l'Orient européen, avec des conséquences au niveau populaire jusqu'à l'époque moderne.

Ce ne fut que l'avènement des Angevins franco-italiens sur le trône de Buda en 1308 qui, instaurant en Hongrie un vigoureux système occidental de type papes - toujours français - d'Avignon, barrait les influences orientales et orthodoxes dans l'espace du royaume de Charles Robert et de Louis le Grand.

La disparition de l'État magyar après la défaite de Mohács en 1526 amena de nouveau, pendant un siècle et demi, une grande partie de la Hongrie centrale et méridionale englobée dans un pachalik, dans un système économique, politique et culturel qui appartenait exclusivement à l'Orient européen, dominé maintenant par l'Islam.

De nouveau, les marchands, les soldats et les modes de ce même Orient européen parcouraient l'espace hongrois jusqu'à Tokay, sur la Tisza supérieure, tandis que l'extension politique du pachalik de Buda, marquera, tout au long de la plaine roumaine occidentale, l'apparition de certaines formes de domination ottomane directes, là justement où préexistaient d'importants centres d'autorité royale hongroise, mais aussi, encore avant l'an mil, des zones liées à Byzance, telles le Banat d'un Glad et le Bihor d'un Menumorut (je pense à la création, en 1552, du pachalik de Timișoara et, en 1660 de celui d'Oradea. parties d'un corridor occidental des Balkans).

Cette situation sera prolongée par un négoce balkanique très suivi, avec des marchandises dites « turques » (*res turcalia*), vendues dans les bazars par des Levantins - Grecs, Arméniens, Juifs - mais aussi bien par des Balkaniques - Serbes et Ragusains - jusqu'au moment où, en 1690, la paix de Karlowitz amènera la Hongrie sous l'autorité autrichienne.

La double vocation, orientale et occidentale, de la Hongrie a pris contour, donc, au seuil de l'âge moderne, même si la dernière, redécouverte aujourd'hui, fut prédominante et même si la première lui a coûté presque un demi-siècle d'histoire contemporaine dans le bloc soviétique.

B. Europe et chrétienté - sont-elles synonymes ?

L'unité de notre continent réside dans un seul point, son unique liant: c'est son christianisme traditionnel.

La circonstance que l'Europe soit, en réalité, une rencontre de deux mondes complémentaires et parfois divergeants, la conviction qu'être européen signifie partager des valeurs qui furent connues à notre continent lorsque celui-ci naquit spirituellement, il y a 2000 ans, à la fois, à l'Est et à l'Ouest, doit être reconnu par celui qui rencontre et professe l'histoire.

Dans "*the making of Europe*" - le syntagme jaillissait, il y a plus de soixante-dix ans, dans le titre d'un livre mémorable dû à l'historien anglais Christopher Dawson (1932), que l'idée chrétienne a joué un rôle principal. Car, il ne faut pas l'oublier, l'*européanité* reste, avant tout, l'appartenance à la tradition de l'*Ecclésia*.

Être européen signifiait aussi la conscience d'appartenir à ce lieu fécond qui généra attitudes et sentiments fondamentaux de l'homme - anthropocentrisme, philanthropie, mesure dans la sphère de l'esthétique et dans celle de la morale - signifiait l'orgueil qu'au-delà des technologies sophistiquées américaines ou bien des mystiques panthéistes asiatiques, le continent restait celui auquel on doit des pages essentielles de la culture humaine.

Si pour un Isocrate l'Europe représentait la civilisation hellénique, opposée à une Asie qui représentait la barbarie; si pour l'humaniste italien du Quattrocento Aenea Silvio Piccolomini, devenu le Pape Pie II, « *Europeus* » voulait dire « Chrétiens », pour nous, contemporains, l'*européanité* devient l'orgueil ou bien l'humilité d'être purement et simplement, le pont principal entre les continents de la planète. Dans la vaste humanité, on parle, avant tout, des langues européennes - l'anglais, l'espagnol, le français et le russe. A l'heure d'une communication accrue et intense, un tel détail est révélateur et décisif. Revenant à la conscience chrétienne de l'Europe, on arrive à une autre distinction fondamentale entre ses deux moitiés: celle confessionnelle. Tout débat autour de la construction européenne doit partir de ce point crucial.

Il est toujours plus évident qu'à notre époque dans les conflits majeurs les raisons ethniques et religieuses deviennent déterminantes. Et cela d'autant plus dans le monde ex-communiste où on a longtemps essayé le nivellement des sentiments nationaux par la colossale machine de « l'internationalisme prolétarien » et où la religion fut persécutée au nom de « l'athéisme scientifique ».

Bien que la plupart des savants distinguent les civilisations par leurs histoires, par leurs langues et surtout par leur religion, beaucoup d'hommes politiques et un nombre et non le moindre de diplomates ignorent avec superbe le critère religieux de l'évolution continentale et transcontinentale; et cela malgré l'exemple récent de l'ex-Yougoslavie où, l'on sait fort bien, se manifesta ce que la science politique appelle « le syndrome des pays apparentés » - apparentés, en tout premier lieu, du point de vue spirituel (le soi-disant *kin-country syndrome*) - l'Allemagne, l'Autriche, le Vatican soutenant les Républiques catholiques de Slovénie et de Croatie, l'Iran chi'ite, la Turquie sunnite et l'Arabie Saoudite assistant amplement les Bosniaques musulmans, tandis que la Russie orthodoxe d'Eltsine fut l'allié de la Serbie orthodoxe de Milosevic.

1. Que représente la chrétienté orthodoxe ?

Selon les historiens de cette culture orthodoxe - ce qui définit l'Europe orientale - c'est de répondre d'urgence à mon avis à une question subrepticement posée dans les grandes rencontres intellectuelles internationales: que représente la civilisation de l'Orthodoxie dans l'Europe d'aujourd'hui? Il s'agit donc de la place actuelle de cette civilisation forgée au-delà de ce que représentait, pour la plupart

des hommes politiques, depuis la Renaissance, *l'Universitas Christiana* qui s'arrêtait, selon eux, à la frontière orientale du monde catholique et protestant: donc quelque part entre les Pays baltiques et la Russie ou bien entre l'espace croato-slovène et celui serbe. Et cela, il faut l'ajouter, malgré que les valeurs de l'Orthodoxie furent évoquées, en plusieurs circonstances, comme un paradigme par les plus hautes instances spirituelles de ce-même Occident (je pense en l'occurrence à une des dernières importantes lettres apostoliques du pape Jean Paul II, *Oriente lumen*, qui souligne l'importance de l'offre actuelle de l'Orthodoxie).

L'histoire spirituelle du Sud-Est européen est dominée par quelques constantes issues du caractère même de cette multiculturalité balkanique et carpatodanubienne:

- l'option entre Orient et Occident - du temps des missionnarismes créateurs d'Églises et d'États jusqu'à celui des "unions" plus ou moins éphémères entre Rome et Constantinople;

- la puissante domination de l'Orthodoxie recevant - par sa nature même - des traits distinctifs territoriaux et ensuite nationaux:

- la tolérance religieuse comme preuve d'une ouverture d'esprit que, plus tard, des penchants ultranationalistes et des interventions étrangères ont peu à peu obstruée dans cette décennie post-totalitaire.

2. *L'option entre Orient et Occident.*

Héritier du monde romain païen, le monde byzantin chrétien devait garder dans le Sud-Est européen - tout comme, du reste, sous d'autres formes, dans des espaces plus vastes, de Venise à Novgorod - une sorte de préséance de nature idéologique (Condurachi et Theodorescu, 1980 : 47) C'est un phénomène que le système rigide des vassalités et suzerainetés médiévales de l'Ouest européen ignorait, l'union constante, à l'échelon doctrinaire, du *regnum* avec le *sacerdotium* - héritage du césaropapisme des siècles de Justinien et de l'iconoclasme - offrant des assises solides à l'action politique et culturelle de l'empire et de l'Église constantinopolitaines, dans les limites de ce que Dimitri Obolensky (1971) a si heureusement appelé le "*Common ivealth byzantin*".

C'est dans cette perspective qu'il convient de placer le phénomène de grande envergure de l'effort missionnaire byzantin et de ses conversions aux IX^e-X (siècles en Europe Est Centrale et orientale, action soutenue en vue de la diffusion de la doctrine chrétienne et de l'autorité de l'État byzantin dans les régions européennes proches ou plus éloignées, là où les structures locales réclamaient le passage à une nouvelle étape, basée de vie historique, sur des fondements chrétiens et sédentaires. A l'exception du territoire carpatodanubien habité par les Roumains d'ancienne foi chrétienne - héritiers directs du christianisme latin d'époque romaine que les migrants germaniques, touraniens et slaves après 400 ne sont parvenus à altérer - les zones Sud-Est européennes devaient connaître maintenant (de même qu'en Russie) l'action missionnaire de Byzance, chez les Bulgares par exemple - où les cavaliers nomades asiatiques, descendus de la Volga, subissant la forte influence slave, étaient baptisés en 864-866 sous le *khan* Boris-Michel - ou bien chez les

Serbes d'entre la Sava et l'Adriatique qui, au début de la dynastie byzantine des macédoniens, entraient sous la férule de l'Église constantinopolitaine (tandis qu'au même IX^e siècle le littoral et la région croate étaient sous la juridiction de Rome), pour connaître ensuite une forte « rechristianisation » de la Serbie, aux environs de 1200 sous les premiers joupans, évêques et rois de la famille Némanja. Cette action missionnaire s'accompagnait de la diffusion de certains modèles artistiques et idéologiques imbus de faste et de rhétorique, repris dans chaque aire de mission dans les années mêmes de la conversion, par tel ou tel *monumentum princeps*, monument hors série, d'exception dirais-je. Des monuments décrits par les textes, créateurs de postérité, nécropoles de la première dynastie du pays à peine née, lieux du sacre, qu'on découvre dans la grande basilique de Fliska (deuxième moitié du IX^e siècle), dans l'église ronde et « dorée » de Preslav (début du X^e siècle), dans l'église de la Vierge de Studenica (fin du XII^e siècle) (Theodorescu, 1999b. p. 87-135).

Un autre aspect remarquable de la mentalité Sud-Est européenne reste le balancement entre l'Orient byzantin et l'Occident carolingien, ottonien et papal, deux parties convergentes et divergentes de l'Europe: tel fut le cas de la Bulgarie au IX^e siècle, où se sont rencontrées les ambassades ecclésiastiques arrivées d'Aix-la-Chapelle, de Rome et de Byzance envoyées par le pape Nicolas I^{er} et par le patriarche Photios, la victoire appartenant, en fin de compte, à l'Église orientale qui créa ici un archevêché autocéphale. Les mêmes événements vont se découler en Raska serbe aux XII^e et XIII^e siècles, lorsqu'un Etienne II Némanja recevra sa couronne royale du pape Honorais III, tandis que son frère, Sava, deviendra, en 1219, archevêque dépendant de Nicée. (Bojovic, 1995 : 71) (Quelques années plus tard, en 1235, sous la même autorité apparaîtra le patriarcat bulgare de Târnovo). Dans un autre espace, la *puszta* pannonienne où l'influence missionnaire de Byzance a été très forte, grâce aux Balkans et à la Transylvanie au X^e siècle (G. Moravesik, 1970) - la victoire de l'an 1000 appartiendra à l'Église de Rome grâce au clergé bénédictin venu de l'Italie et de l'Allemagne sous le roi arpadien Saint-Etienne.

La même option entre Orient et Occident va marquer le Sud-Est de l'Europe aux XIII^e. XIV^e et XV^e siècles, lorsque des « unionistes » pro-catholiques - comme le patriarche Jean XI Bekkos, l'empereur Jean V Paléologue, les métropolitains Bessarion de Nicée et Isidore de Kiev - et des « zélotes » et des ultraorthodoxes - tel l'empereur Jean VI Cantacuzène, l'archevêque de Thessalonique Grégoire Palamas, doctrinaire de l'hésychasme, le métropolitain d'Ephèse Marc Eugénikos, le grand duc Luc Notaras ou le futur oecuménique de la première époque turque, Génadios (Genadios) Scholarios - vont se confronter tout au long d'une époque de luttes civiles ou religieuses et de conciles occidentaux (Lyon II - 1274, Ferrare-Florence - 1438/1439).

On pourrait affirmer que l'actuelle « intégration européenne » de cette fin de siècle - là où, parmi les pays Sud-Est européens, la Grèce avait franchi la porte ouverte de l'Union européenne - représentait un projet demi-millénaire qui pourrait suggérer que l'histoire se répéta. De toute façon, il y a cinq cents ans, l'unionisme

était sur la trace des croisades, un vrai échec. Dans les termes actuels, l'intégration européenne risque de rester un *desideratum* pieux si l'on ne renonce pas à l'éducation de l'opinion publique des deux parties de notre continent dans l'esprit d'une altérité xénophobe ou des préjugés confessionnaux et religieux qui ont très peu changé, depuis la fin du Moyen Âge et de la Renaissance.

3. Une domination orthodoxe.

La victoire du modèle byzantin - possible surtout grâce au monachisme Sud-Est européen dont les centres furent Ohrid et le Mont Athos, Rila et Parorée, Kilifarevo, Vodita et Tismana - sera complète non seulement dans le domaine ecclésiastique que je viens d'évoquer, mais aussi dans tous les compartiments de la civilisation et de l'histoire politique. Le prestige retiré par Constantinople de cette victoire fut immense pour toute l'Europe orientale, pour les peuples slaves - qui la considéraient comme la « cité impériale » [*Tsarigrade*], par excellence - autant que pour les Roumains. D'une façon tout à fait significative, les traces de cette victoire peuvent être relevées dans le symbolisme du pouvoir de certaines dynasties de cette partie du continent. Si au IX^e siècle le nom du chef bulgare encore païen, *qan*, était l'équivalent *û'ârhon*, au commencement du X^e siècle le pieu et chrétien roi Siméon, byzantinisé à l'extrême par son éducation, se proclamait basiléé « des Bulgares et des Romées », les rois hongrois de la dynastie arpadienne du XI^e siècle - André I^{er} et Géza I^{er} - recevaient de Constantinople, à titre symbolique, des diadèmes ornés d'émaux à l'effigie des souverains byzantins, tandis qu'au XIII^e siècle les Némanides serbes, s'estimant à l'égal des empereurs byzantins, se proclamaient *autocrates*, à l'instar de ces derniers. Vers le milieu du XIV^e siècle, Etienne Douchan (Dusan) se faisait appeler « tsar des Serbes et des Grecs » car, de même que ces autres « basiléés nationaux » qu'avaient été les Assénides bulgares/vlaques, il tenait sous son contrôle d'importants territoires byzantins. Puis, vers la fin du même siècle, Mircea l'Ancien (Mircea cel Bâtrîn), prince régnant de Valachie, « unique seigneur et maître » de son pays, comme tant d'autres voïévodes roumains, prenait le titre byzantin de *despote*, sans qu'il lui fût octroyé par Byzance, tout comme Alexandre le Bon (Alexandru cel Bun), après 1400, qui s'intitulait à son tour *autocrate*.

Le « modèle byzantin » représente une réalité bien connue par la poésie hymnique et la musique liturgique, par l'hagiographie, de même que par la littérature polémique et homilèuque Est-européenne. Dans ce même ordre d'idées, le prestige de l'onciale grecque répercutera sur l'écriture cyrillique du vieux-slave. Quant au portrait aulique et, en général, quant à ce véritable « symbole de l'Orthodoxie » que la peinture murale devait toujours représenter dans cette partie du monde (qu'il s'agisse de Studenica en Serbie au XIII^e siècle ou d'Ivanovo en Bulgarie et de Curtea de Arges en Roumanie au XIV^e siècle), ils ont constitué des répliques de l'art impérial de Byzance. Fondé sur la codification justinienne du droit romain, le droit byzantin allait être adopté, notamment dans sa version canonique, par toute l'Europe orientale, qui connaîtra une large diffusion de la compilation d'un Mathieu Blastarès de Thessalonique (le *Sijntagme* de 1353),

synthèse de la tradition nomocanonique et du droit civil byzantin. (Condurachi et Theodorescu, 1980 : 51)

Byzance était le synonyme de l'Orthodoxie et la prédominance de cette confession chrétienne dans le Sud-Est européen marqua pour des siècles la destinée de cette partie du continent. D'ici même découlent les grandes questions que l'on se pose aujourd'hui encore quant à l'intégration européenne des Balkans et de la région carpato-danubienne.

Dans ce contexte, la réponse à la question déjà posée doit viser les traits de l'Orthodoxie qui pourraient la rendre, à la fois, profondément contemporaine et le foyer de l'Europe des nations, du pluralisme et de la démocratie.

En résumant, je vais énumérer les quatre traits que je considère être:

Pièmèment la transmission de la vérité chrétienne à chaque peuple, dans sa langue nationale – d'où la tradition de la diversité des langues liturgiques qui nous ramène à la « Pentecôte » - dans une formule nationale qui rende capable chaque spiritualité ethnique d'affirmer des vérités universelles, chaque Église nationale étant, toutefois, unique. Dans une Europe des nations libres et égales, ce caractère national de l'Orthodoxie représente un avantage qui n'est point négligeable.

Deuxièmement il s'agit de la structure synodale, de la collégialité épiscopale de l'Orthodoxie, contrastant avec la tendance monarchique d'autres Églises. Dans une Europe démocratique ce caractère synodal est un élément, à la fois, positif et moderne.

Troisièmement j'envisage la tendance œcuménique de l'Église orthodoxe, la plus proche des racines communes de la chrétienté (et par cela très proche, aussi, des tendances protestantes plus tardives, de Wittenberg et de Genève). Dans une Europe de l'intégration, ce caractère œcuménique de l'Orthodoxie joue un rôle important.

Quatrièmement, enfin, je pense au rôle bien connu des laïcs dans l'Orthodoxie. Dans une Europe moderne, alliant le spirituel au séculaire, ce rôle doit être salué.

Il est grand temps que l'on éclaire, dans un esprit à la fois critique et comparatiste, pour les milieux plus larges de ce que l'on appelle l'opinion publique ce que, sur les traces de Max Weber, la sociologie des religions établit comme rapport entre la confession et le champ socio-économique, ou bien, ce que l'histoire des mentalités peut clarifier quant aux corrélations de l'Orthodoxie - et cela depuis les traditions dites césaropapistes de la première Byzance - avec certains types d'autorité Étatique, avec une tendance accentuée vers la personnalisation d'un pouvoir politique au sein d'un leader proéminent, qu'il soit roi, maréchal, secrétaire général d'un parti communiste ou bien premier magistrat d'une République présidentielle. C'est la seule voie pour faire connaître et comprendre aux non-orthodoxes les éléments distinctifs de cette civilisation Est-européenne à la veille du troisième millénaire.

A ces traits historiques qui, d'une façon paradoxale presque, confèrent une actualité évidente à une Église considérée comme traditionaliste on pourrait ajouter encore l'adéquation de cette Orthodoxie aux situations politiques récentes du Sud-

Est européen - cette authentique « Europe en miniature », qui est, la seule zone du continent où l'on retrouve toutes ses religions et toutes ses confessions - ou bien les ponts possibles et nécessaires entre l'Orthodoxie et l'Islam (qui ont, théologiquement, beaucoup de points communs et qui ont ici, comme au Caucase, des voisinages tantôt explosifs, tantôt paisibles, mais portant le signe inéluctable d'une coexistence future dans l'aire « Sud-Est européen-pontique » de la nouvelle Communauté de la mer Noire ayant une population de 390 millions d'âmes).

Pour mieux comprendre la diversité de l'Orthodoxie Sud-Est européenne, sa spécificité nationale, deux cas me paraissent éloquentes: le cas serbe et le cas roumain.

a) *Le cas Secue.*

Il y a quelques dizaines d'années, dans une étude dédiée au « roi-saint », l'historien polonais, Karl Gôrski (431) remarquait une situation singulière de la Serbie en Europe ancienne; à savoir que depuis la fondation de l'État et jusqu'à sa chute sous les coups du Croissant (1459) - soit presque trois cent ans - il y a eu au centre et à l'ouest des Balkans une tradition constante de collaboration et d'union entre l'Église et les souverains, canonisés ou seulement vénérés, depuis les grands joupans de la gent des Némanja jusqu'au despotes de la famille des Brankovic. Cette circonstance s'offre à la recherche sur une longue durée impressionnante. On la trouve dans la domination commune d'un roi, Etienne, et d'un prélat, son frère Sava, dans ce XIII^e siècle qui fut en Europe celui de l'exaltation monarchique (situation qui va se répéter une seule fois dans le monde orthodoxe, au début du XVII^e siècle, dans la Russie des Romanov); dans le recueil de biographies royales [*tsarstvenilc*] écrit par l'archevêque Danilo II de Pec; dans le culte du *Vidovdan*, célébration de la journée endeuillée de la défaite de Kossovopolje (15 juin 1389), lorsque les Turcs firent périr le *knèze* Lazare Chrebelianovic; dans le culte des souverains et prélats du passé médiéval lors de la refondation du patriarcat de Pec à l'époque ottomane (1557-1766/1767) qui a maintenue une culture slave indépendante de la grécisation prononcée de la vie spirituelle des Balkans; dans la création, en 1741, du fameux corpus des effigies gravées des saints et des souverains serbes (la *Steminatogrjija* de Christophore Jefarovic); dans le projet de 1844, *Nacertæye*, d'Ilija Garasanin, Ministre des affaires étrangères serbe, visant à recréer l'empire de Douchan. En quelques mots soulignons que le culte du leader politique et spirituel restera un trait spécifique serbe jusqu'à l'apparition d'un Tito et même jusqu'aux événements contemporains, tellement médiatisés, d'après 1989-1991.

b) *Le cas roumain.*

En ce qui concerne l'Orthodoxie roumaine je rappelle qu'elle est la seule ayant un caractère latin, depuis l'ethnogenèse même, gardant encore - tel une singularité linguistique néo-romane - le souvenir des sédentaires sur une *terra* bien définie, dans les mots *țară* (*terra*) et *țăran* (*paysan*), de même que le souvenir d'un christianisme populaire antique et d'expression latine dans le mot désignant

l'édifice sacré, *biserică*, rappel - toujours singulier parmi les langues romanes - de *basilica*.

L'empreinte latine dans la langue, la mentalité, la façon de construire et d'embellir le sanctuaire, la maison, le costume, la poterie des Roumains est trop bien connue pour y insister. Je dirais seulement qu'aux origines du monachisme nord-danubien, on peut découvrir un comportement fort singulier dans le sens d'une Orthodoxie incipiente des moines, attachés dès le début à un type de vie individuelle, idiorythmique, plutôt qu'à celui cénobitique, dans une collectivité, très prisé dans les milieux slaves, circonstance que nous connaissons à travers un document de 1369 concernant les relations du prince valaque Vladislav I^{er} avec le monastère athonite de Kutlumus. (Theodorescu, 1974 : 225) De même, toujours en Valachie et toujours au XIV^e siècle - celui de la fondation de la principauté - l'érection de l'église du monastère de Cozia nous fait découvrir, après 1388, un monument bien différent de ses prototypes serbes de la vallée de Morava (Ravanica, Lazarica - Krusevac), par son calme architectonique qui inspira jadis, à un très bon connaisseur du sujet, le syntagme « sagesse byzantine » (Millet, 1933 : 849) quant au monument valaque, en fait la constatation de l'écho d'une latinité esthétique médiévale au Bas Danube et aux Carpates (Theodorescu, 1976 : 204), différente des mouvements tumultueux des architectures slaves contemporaines.

Plus tard, au XVII^e siècle, la Moldavie sera la principauté roumaine où le contact avec les collèges jésuites de la très catholique Pologne facilitera aux lettrés orthodoxes d'origine nobiliaire, tel les boyards chroniqueurs Grigore Ureche et Miron Costin la découverte livresque des origines roumaines de la vénérable Rome antique, ce qui sera affirmé encore plus fort dans le centre ecclésiastique de Blaj, par les Roumains gréco-catholiques du XVIII^e siècle, en Transylvanie.

Ouverts à un dialogue avec le monde catholique européen - depuis l'oeuvre et l'activité théologique de Pierre (Petru) Movilâ (Jobert, 1974; Sevcenko, 1984 : 9-40) pendant la première moitié du XVII^e siècle, jusqu'à la très récente invitation du Pontife romain à Bucarest (mai 1999), reçue par l'opinion publique comme la visite de l'Évêque de la latinité occidentale rendue à l'Évêque de la seule latinité orthodoxe/Orthodoxie latine du monde - les Roumains connaissent aujourd'hui, dans une difficile époque de transition, des séquelles totalitaires de la vraie démocratie, une adhésion impressionnante à l'Église orthodoxe (plus de 80%, lorsque la Russie elle-même se situe, à ce sujet, autour de 72%).

Dans ce contexte possible, l'Orthodoxie roumaine pourrait jouer un rôle polarisant, surtout par son trait majeur d'unique Orthodoxie latine du monde, unissant le rationalisme hérité de Rome et les élans mystiques de l'Orient chrétien.

4. *La tolérance dans l'Orthodoxie.*

L'acceptation de l'autre, de l'altérité religieuse fut l'essence même de la coexistence dans cet espace où se sont rencontrées les principales confessions et religions du continent, orthodoxes et calvinistes, catholiques et luthériens, juifs et musulmans ont échangé, depuis les Carpates septentrionaux jusqu'au cap Malapan. au moyen âge et à l'époque moderne, des biens culturels et doctrinaux du plus

haut intérêt. À l'époque même des progrès lents, mais sûrs, du Christianisme au III^e et IV^e siècles, cette *iudaica superstitio* était tolérée dans les Balkans à côté de cultes tellement différents - celui du Soleil ou de Mithra, tandis qu'au moyen âge certaines versions de l'hérésie dualiste originaire de Perse et d'Asie Mineure - la *haeresis balcanica* des X^e-XIII^e siècles - ont coexisté avec une Orthodoxie militante qu'elles ont affaiblie, déterminant, aux XIV^e et XV^e siècles, une rapide islamisation de tels points faibles du Christianisme Sud-Est européen, depuis la Thrace bulgare jusqu'en Bosnie et en Albanie. De tous les aspects d'une tolérance fleurissant jadis ici - comme un paradoxe de l'histoire qui voit, de nos jours, dans le Sud-Est européen, le paradigme de l'intolérance.

Je choisirais un seul exemple: celui des rencontres spirituelles entre Orthodoxie et Islam. Les recherches récentes de Michel Balivet (1995, 1997) ont mis à jour l'évidence que dans les Balkans, de la Macédoine jusqu'à Edirne - l'ancienne Andrinople romaine et byzantine - et surtout dans les régions orientales de la péninsule, sous l'influence de la tradition des Turcs seldjoukides et en contact avec le monde chrétien, des personnalités spirituelles telles que le célèbre cheikh Bedreddin de Samavna, arrivaient à illustrer un espace culturel rouméliote, de l'Est balkanique et du Bas Danube oriental (Theodorescu, 1999c). Espace d'une tolérance exemplaire, d'une authentique souplesse doctrinaire religieuse, d'un syncrétisme culturel, d'un supraconfessionnalisme du mouvement *bektâsi*, prêchant des lieux mixtes de culte, un mélange de rites, de contacts entre les derviches musulmans et les moines orthodoxes *hésychastes*. C'était une tolérance persistante jusqu'au XVII^e siècle, en partie au moins, explicable par les liens de cette zone avec l'Anatolie, avec des traditions plongeant dans les siècles seldjoukides, aux racines chamanistes en Asie Centrale, avec des formes d'art micrasiatique qui résonnaient au moyen âge dans l'espace musulman de Stamboul (la mosquée Sultan Bayazit) et d'Edirne (la mosquée Uç Serefli), dans l'espace chrétien orthodoxe de Valachie (les églises conventuelles de Dealu et de Curtea de Arges, au début du XVI^e siècle), preuves tangibles d'une rare tolérance visuelle qu'on ne retrouve en Europe que dans l'art, roman de la France du Sud-Ouest ou bien dans l'art normando-byzantin de la Sicile.

En dépit de leurs confrontations militaires, l'Islam et l'Orthodoxie ont coexisté avec des influences réciproques depuis la zone du mental des élites jusqu'à celle de la vie quotidienne, depuis les arts visuels jusqu'au folklore, depuis la langue jusqu'aux croyances. Cela pourrait expliquer, en plus des raisons politiques et économiques, certains rapprochements actuels entre la Russie et l'Islam - clans une position commune, anti-OTAN (Ôguz, 1999 : 150) - aussi bien que l'existence de la Communauté de la mer Noire, formée par des pays chrétiens et musulmans, également, et le vaste corridor eurasiatique turcophone, comprenant des dizaines de millions d'âmes, qui commence à Sarajevo et chez les Gagaouzes de la République moldave, pour finir à Alma-Ata.

C. L'importance du facteur religieux pour l'intégration européenne.

On pourrait dire, donc, que malgré tant d'opinions politiques courantes et superficielles, la clause religieuse doit garder son poids dans le processus de l'intégration européenne. Là où l'Orthodoxie ne doit pas gaspiller ses chances de se montrer congruente avec la nouvelle Europe, gardant entièrement son héritage, c'est là où naquit la morale et l'esthétique de la plus ancienne Église chrétienne, qui peut devenir, également, une des plus modernes au XXI^e siècle.

De cette même Orthodoxie de l'Orient européen et de son contentieux avec le Catholicisme de l'Occident fut liée jadis ce qu'on pouvait appeler l'essai d'intégration européenne du Levant balkanique et méditerranéen d'il y a un demi-millénaire. On connaît très bien les circonstances qui ont conduit les élites de la Byzance des Paléologues, depuis Michel VIII jusqu'au Concile de Florence, vers une sauvegarde politique et spirituelle, par une union avec le reste de l'Europe - un reste catholique effrité, lui aussi, par des guerres, mais relativement prospère par le commerce italien en Méditerranée, de toute façon protégée des invasions venues de l'Asie. Et l'unique moyen d'union par le biais d'une alliance entre les deux parties de l'ancien monde roman, scindées par des schismes et des croisades, était spécifiquement médiéval: l'Union des Églises. Ainsi, l'Orient orthodoxe devrait accepter les conditions de l'Occident catholique et pour survivre il allait reconnaître la primauté du pape, l'existence du Purgatoire, la réalité du *Filiocque*, le caractère indélébile de l'ordination et du mariage, la monarchie d'un pontife, *unus super omnes*, dictant au monde chrétien sa volonté reçue sans protestation aucune.

Mais quelle fut la portée de l'événement pour la société byzantine, pour ceux qui s'appelaient eux-mêmes des Grecs, après la fin du XIII siècle? On distingue au moins deux sens diamétralement opposés, qui y furent incorporés, selon l'altitude spirituelle manifeste avant 1453 : l'une occidentalophile, l'autre byzantinocentrique (que j'aurais qualifié à une autre époque, de nationale). Il y eu, dans les élites byzantines, de grands champions de l'union inconditionnelle avec Rome au nom de la sauvegarde de la foi chrétienne orientale, passant outre les différences dogmatiques et mentales, tels que Jean XI Bekkos le patriarche, Jean V Paléologue l'empereur, les métropolitains Bessarion de Nicée, Isidore de Kiev. Mais les adversaires de l'union furent encore plus nombreux au sein des mêmes élites, partisans d'un repli à l'intérieur d'une tradition orthodoxe très rigoriste et, surtout, anti-occidentale. A la tête de cette tendance furent, tour-à-lour, Arsène le patriarche, Jean VI Cantacuzène empereur éphémère et cultivé, Marc Eugénikos, métropolitain d'Ephèse, Génadios Scholarios, le premier patriarche de Stamboul, le grand duc Luc Notaras, celui qui proclamait sa préférence pour le cafetan turc au détriment de la tiare latine. A ces gens éminents et à leurs partisans recrutés dans les rangs du monachisme *hésychaste* on doit, en fin de compte, l'idée que la chute de Byzance fut une punition divine à cause de sa "trahison latine", de son rapprochement indu des ennemis de l'Orthodoxie, ceux qui avaient dév;isu la ville impériale lors de la IV^e croisade, conception visualisée bien plus tard, au XVI^e siècle, en Moldavie, dans la représentation du Siècle de Constantinople.

Il y a eu, ensuite, quelques Byzantins qui ont cru en une possible entente islamo-chrétienne - religieuse, mais aussi bien politique - tel que le Crétois Georges de Trébizonde, latinophile et antipalamite qui écrivait, l'année même de la chute de Constantinople, un traité en grec où l'on proclamait la quasi-identité des deux croyances. Mahomet le Conquérant comme successeur des anciens césars et encore plus du biblique Abraham.

De toute façon, il y a cinq cent ans, *l'unionisme* était un échec, *l'intégration européenne* - dans le sens de nos jours - un désir pieux et inopérant, puisque l'opinion publique des deux moitiés du continent étaient éduquées - et elles continuent à l'être, malheureusement, grâce aux médias - dans l'esprit d'une altérité xénophobe ou tout au moins dans celui de certains préjugés qui sont restés presque inchangés.

De plus que vers la même époque, les espaces catholiques de l'Europe Est Centrale participèrent intégralement à la vie guerrière ou spécifique de l'Occident - Charles IV de Luxembourg portait la capitale impériale germanique à Prague, le roi tchèque Georges Podiebrad rêvait à son projet d'union européenne (!) baptisé *Congregatio Concordiae*, Mathieu (Matei) Corvin, le roi hongrois, occupait Vienne, tandis que les Jagellons polonais acceptaient la vassalité de l'Ordre Teutonique - je pourrais expliquer, peut-être, à celui qui veut profiter des leçons de l'histoire, pourquoi aujourd'hui la République tchèque, la Pologne et la Hongrie font partie de certaines structures politiques et militaires occidentales, là où le Sud-Est européen - à l'exception de la Grèce - ne se trouve pas.

Conclusions.

Entre l'espace euroatlantique de la Communauté européenne, celui de l'OTAN et l'espace eurasiatique de la Communauté des États indépendants, entre le *homo atlanticus* et le *homo sovieticus*, entre les supranationalismes acceptés ou bien imposés, nous rappelant des constructions impériales de jadis - celle des Habsbourgs ou celle des Ottomans - le Sud-Est européen participe, par des valeurs, des coutumes, des aspirations et des habitudes communes qui composent un modèle culturel, à la vie spirituelle, à la fois de l'espace orthodoxe-islamique de la mer Noire et du Caucase et de l'espace catholique-protestant de l'Europe danubienne, parties composantes, les deux, de la grande Europe. Cette grande Europe qui doit rester, à mon avis, un simple nom géographique couvrant plusieurs réalités historiques - comme celui de l'Asie, comme celui des Amériques - avec des vagues souvenirs de ce que fut *l'universitas christiana* bien vite éclatée, sans pouvoir aboutir un jour - heureusement - à une entité spirituelle unique, créatrice d'un modèle européen unique. (Theodorescu, 1998 : 205)

Dans ce point intercardinal de la géo-histoire du continent qu'est le Sud-Est européen, dans cet espace de transactions politiques perpétuelles, d'attente prolongée - mais combien féconde - du geste totalitaire et dominateur, des sacrifices superbes ou bien inutiles, du mystère et de l'éclat de l'Orthodoxie, on a

vécu et on vit encore avec le sentiment d'appartenir à une Europe qui est sur le point de rencontrer durablement une autre. Tout en gardant son riche patrimoine culturel, son orgueil intellectuel et ses blessures profondes.

En quête de l'Europe, souvenons-nous, de temps en temps, que l'Europe naquit au pied de l'Acropole d'Athènes, dans le coeur de l'Orient balkanique, ce qui, il va de soi, ne confère ni avantages, ni mérites.

Les quelques fragments de continent qui ont eu une existence distincte à l'intérieur des frontières mouvementées coexistent, avec des adversités et des coopérations intermittentes, sur des chemins déjà tracés par l'histoire, sachant exactement leur place qui détermine, d'habitude, leur vocation en matière politique et économique. Dans le cas de l'Europe Sud-orientale, partie durable de l'Orient européen, c'est la vocation d'unir l'espace eurasiatique avec celui euroatlantique, la mer Noire et le Rhin, la Méditerranée et le monde germanique.

Autrement, nous encourons le risque des fantasmes politiques nous conduisant vers l'utopie. Ce que dans une langue ancienne et très noble, de souche balkanique toujours, signifie « la place qui se trouve nulle part ». D'ailleurs, espérons-le, les rêves d'un modèle unique, d'un parti unique, d'une religion unique, d'une race unique sont en train de s'évanouir pour toujours.

Références bibliographiques

Balivet, Michel. *Islam mystique et révolution armée dans les Balkans ottomans. Vie du cheikh Bedreddin, le "Hallâj des Turcs" (1358/1359-1416)*. Stamboul : Éditions Isis. 1995.
---. *Pour une concorde islamo-chrétienne. Démarches byzantines et latines à la fin du Moyen Âge (de Nicolas de Cues à Georges de Trébizonde)*. Rome : Pontificio Instituto de Studi Arabi e d'Islamistica, 1997.

---. *Byzantins et Ottomans: relations, interaction, succession*. Istanbul : Éd. Issis, 1999.

Bojovic, Bosco. *L'Idéologie monarchique dans les hagio-biographies dynastiques du Moyen Âge serbe*. Rome : Orientalia Christiana, 1995.

Brzezinski, Zbigniew. "A Policy for the West". *The National Interest* (printemps, 1990).

CONDURACHI Em., THEODORESCU, R. « L'Europe de l'Est - aire de convergence des civilisations », in : COMITE INTERNATIONAL DES SCIENCES HISTORIQUES. *Rapports I. Grands Thèmes et Méthodologie*. XV^e Congrès International des Sciences Historiques. Bucarest, 10-17 août 1980, publié avec l'aide financière de l'UNESCO. Bucarest, 1980.

Dawson, Christopher. *An Introduction to the History of European Unity*. Londres : 1932.

Górski, Karl. « La Naissance des États et le « roi-saint. Problème de l'idéologie Féodale », Karl Górski. *L'Europe aux IX^e-XI^e siècles: aux origines des États nationaux*. Varsovie, 1968.

Iorga, Nicolae. « L'interpénétration de l'Orient et de l'Occident au Moyen Âge », *Académie roumaine: Bulletin de la Section historique* 15 (1928).

Jobert, Ambroise. *De Luther à Mollila. La Pologne dans la crise de la chrétienté 1517-1648*. Paris, 1974.

Millet, Gabriel. "Cozia et les Églises serbes de la Morava", *Mélanges offerts à M. Nicolas Iorga par ses amis de France et des pays de langue française*. Paris : J. Gamber, 1933.

Mokavesik, G. *Byzantium and the Magyars*. Budapest, 1970.

- Oguz, Cem. "Orthodoxy and the Re-Emergence of the Church in Russian Politics", *Perceptions*, 4 (1999-2000).
- Obolensky, Dimitri. *The Byzantine Commonwealth: Eastern Europe 500-1453*. Londres : 1971.
- Ristovic, Milan. "The Birth of Southeastern Europe' and the Death of the Balkans", *Thetis* 2 (1995): 169-176.
- Sevcenko, Igor. "The Many Worlds of Peter Mohyla". *Harvard Ukrainian Studies* 8, 1-2 (1984): 9-40.
- Szucs, Jano. *Les Trois Europes*. Paris : Fayard, 1985.
- Theodorescu, Răzvan. *Bizanț. Balcani. Occident la începuturile culturii medievale românești (secolele X-XIV)*. București : Editura Academiei, 1974.
- . *Un mileniu de artă la Dunărea de Jos (400-1400)*. Bucarest : Editura Meridiane. 1976.
- . « Le Sud-Est européen et la communauté pontique ». *Bulletin de l'Association Internationale d'Études du Sud-Est-Européen*, 24-25 (1994-1995): 55-56.
- . « Modèle culturel, confession et religion dans les Europes de l'an 2000: Le paradigme sud-est européen », *Romanian Journal of International Affairs* 4 (1998): 203-204.
- . « La Civilization du Sud-Est européen entre synthèse et conflits », in : *Disarming History: International Conference on Combating Stereotypes and Prejudice in History Textbooks of South-East Europe*. Visby: Gotland. Sweden, 23-25 September 1999a.
- . "Monumentum princeps et genèse d'États en Europe orientale au Moyen Âge", R.Theodorescu. *Roumains et Balkaniques dans la civilisation sud-est européenne*. București: Editura Enciclopedică, 1999b, p. 87-135.
- . « Tolérance et art sacré dans les Balkans. Le Cas valaque autour de 1500 », R. Theodorescu . *Roumains et Balkaniques dans la civilisation sud-est européenne*. București: Editura Enciclopedică, 1999c, p. 274-275.
- Wallerstein, Immanuel. *The Modern World System: Capitalist Agriculture and the Origins of the European World-Economy in the Sixteenth Century*. New York : Academic Press, 1974.
- Zamprescu, E. *Mapping Central Europe*. La Haye, 1996.

Horizons linguistiques et traductologiques d'une sémio-logique situationnelle

Victor UNTILĂ

Université Libre Internationale de Moldova

*Le langage est spécification d'une chose-performance-en-situation-
dans la circonstance-sur-un-horizon.*

/Henri Van Lier/

Abstract

Linguistic complexity, constituted at the crossing of different theories and paradigms, prefigures numerous facets of the language, various levels of complexity of the meaning in proper construction and ways of description, but its tools remain incomplete.

Organon par excellence of the relational (*thing-signifier-signified*) the semiotics provides descriptive models for the knowledge and social discourses more systemic, integral and often canonical and prescriptive character.

The semio-logic of the situational analysis of Petru Ioan represents a paradigm of the notions which are not just simple "spirit bricks", but "constellations" of the action, updated ways of the continuous action which characterizes the spirit in its persistence and its numerous applications from different epistemological domains.

Exploring the model of situational hexahedron, our research aims for value enhancement of the linguistic horizons, as well as, the first postulation of the translating act as a situational and intercultural action par excellence, profiling implicit traductological openings from this polyfunctional paradigm characterized by an integrative and systemic prolific potentiality.

Key words: *situational semio-logic, situational hexahedron, poly semio-logic, linguistic horizon, traductological semio-logic.*

Rezumat

Complexitatea lingvistică, constituită la intersecția diverselor teorii și paradigme, prefigurează numeroase fațete ale limbajului, diverse niveluri de complexitate a sensului în construcția sa și a modurilor de descriere, dar instrumentarul acestora rămâne lacunar.

Organon prin excelență al relaționalului (*obiect-semnificant-semnificat*) semiotica pune la dispoziție modele descriptive pentru funcționarea cunoștințelor și discursurilor sociale, manifestând un caracter tot mai sistemic, integral și, deseori, canonic și prescriptiv.

Semio-logica analizei situaționale a lui Petru Ioan se adevărește o paradigmă a noțiunilor care nu reprezintă simple "cărămizi ale spiritului", dar "constelații" ale acțiunii, mijloace actualizate ale acțiunii continue care caracterizează spiritul în insistența sa și în numeroasele sale aplicații în varii domenii epistemologice.

Exploatănd modelul hexadei situaționale, cercetarea noastră vizează punerea în valoare a orizonturilor lingvistice precum și postularea în premieră a actului traductiv ca și acțiune situațională și interculturală prin excelență, profilând deschideri traductologice implicite din această paradigmă polifuncțională și de o potențialitate integrativă și sistemică prolifică.

Cuvinte-cheie: *semio-logică situațională, hexadă situațională, poli semio-logici, orizonturi lingvistice, semio-logică traductologică.*

1. Signes-indices de la pensée systémique actuelle.

Le Logos, en tant que Langage est dans l'incapacité d'exprimer l'Un, situé au-delà de l'Être et au-delà de l'intelligence. Il doit se contenter de l'indiquer et de le signifier. Sans rien rajouter au réel le langage introduit un nouvel ordre de fonctionnalité, celui de la transcendance du réel - de représenter le réel par un signe (verbal) et de comprendre ce signe comme représentant le réel.

La philosophie en général, et celle du langage en particulier, à partir des années 90 du XX siècle est en train de reconsidérer le *logos* (langage et pensée) humain en tant que « *matrice des sciences humaines* » qui « *participe à la révolution sémiotique du monde actuel* » (Baudrillard) lançant le projet de refondation et en proposant le concept d'interdépendance au centre de l'interface dynamique *réel-rationnel-relationnel* et la complexité de trois ordres essentiellement distincts : *Le Réel, le Symbolique, l'Imaginaire* ayant les assises dans *l'Espace, le Temps, le Social*.

La mondialisation postule, entre autre, un Réel orchestré de tous les horizons possibles et une Société-monde de signes qui deviennent la monnaie fiduciaire pour l'accès au réel non appréhendable et des moyens pour faire connaître et circuler les mondes-signes.

La science, par les divers projets paradigmatiques et épistémologiques prévoit :

- un nouveau mode synthétique-intégratif de pensée, fondé sur des concepts intégrateurs et des disciplines intégratives : théories de l'information, théories des systèmes, théories des „réseaux d'information vivants”, biosémiotique et neurosciences, intelligence artificielle, (néo)sémiotique existentielle etc.
- une resemantisation des méthodes, règles et standards de rationalités pour aborder simultanément les aspects structuraux, actionnels et dynamiques.
- un déplacement d'accent de l'atomisme vers le holisme, de la contemplation à la construction.

Bref, on est en présence d'une *philosophie du transformat* (voir Faye Jean-Pierre) centrée sur *la transformation des concepts* ; une sorte de globalisation et intégration des problématiques épistémologiques - caractéristique majeure de la modernité intellectuelle récente.

2. Les avatars d'un paradigme sémio-logique situationnel.

Le langage naturel est une des formes de communication/cognition marquée par une *ouverture indéfinie*, qui pourrait être éclairée, confinée et orchestrée d'une manière quasi exhaustive si on utiliserait des méthodologies et démarches complexes et intégrales. La sémiotique étudie les signes et la signification engendrée par ceux-ci mais le contenu de cette signification n'est pas une fin en soi. Ce qui l'intéresse c'est la manière et les outils dont on produit cette

signification - résultat d'un processus complexe. Dans cet ordre d'idées, la complexité linguistique concerne les signifiants - leur ordre et leur combinaison, les signifiés - leur sens et leur mise à jour dans le discours et, enfin, le signe en contexte et au service d'un certain agir. Étant une question du nombre et de la variété des éléments constituants, de la richesse de leur structure interrelationnelle, que ce soit organisationnelle ou opérationnelle, la complexité linguistique n'est pas à considérer de manière indépendante relativement à chaque niveau de description, mais plutôt à la croisée de plusieurs interfaces : *sémantique-syntaxe*, *sémantique-pragmatique* ou *syntaxe-sémantique-pragmatique*.

Le premier paradigme de type « situationnel » est, probablement, l'analyse complexe et intégrative du verbe dans la grammaire indienne, systématisée d'une manière métathéorique et pragmatique par Panini. Cette performance analytique a été atteinte par une référence aux catégories du *sacrifice* comme *acte* (*karman*) et comme scénario rituel qui engage : (1) le sacrificateur ; (2) la victime ; (3) les ustensiles ; (4) l'aire sacrificielle et le moment propice ; (5) l'offrande à la divinité ; (6) l'incitateur de « l'agent » sacrificateur :

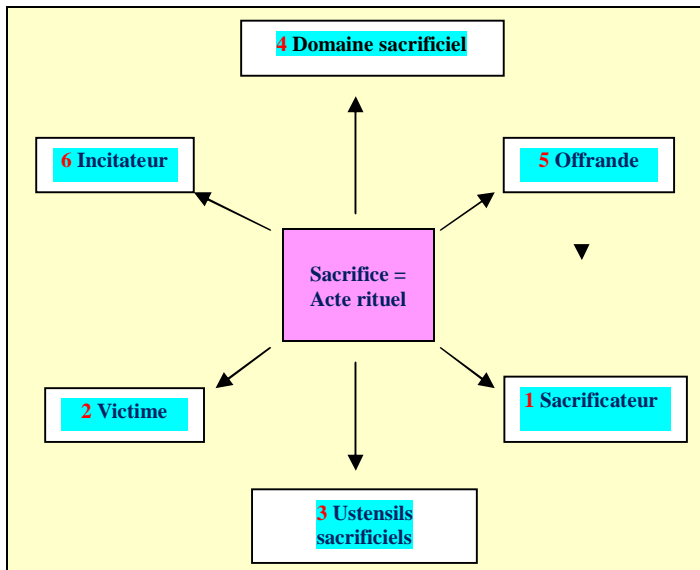


Fig.1. Catégories de l'exégèse de l'acte symbolique rituel dans les textes indiens pré-pâninéens.

Ce transfert des catégories de l'analyse, de la sphère du langage rituel ou mythique, vers celui du langage naturel *toto genere* se justifie dans la mesure où le sacrifice (comme « acte par excellence » et « modèle suprême de tout acte ») constitue un *moyen symbolique de communication avec la réalité mythique*, et, comme suite, un système sémantique et une structure sémiotique. En conséquence, une correspondance complexe et intégrative s'installe entre les catégories de langue (*kāraka*) avec les éléments (les coordonnées ou les facteurs, respectivement déterminants) de l'action de la communication symbolique : (1) « l'agent » de l'action (*kartr*) ; (2) « le patient » (*karman*) - celui qui souffre l'action exprimée

par le verbe – « *ce que l'agent veut obtenir impérativement* » ; (3) « l'instrument » (*karana*) - le moyen de réalisation « suprême » ; (4) « la location » (*adhikarana*) ou « la référence spatio-temporelle, comme support » ou réceptacle (*ādāra*) de l'action ; (5) la « donation » (*sampradāna*) - la remise vers un objet, ou vers une personne ; (6) « l'ablation » (*apādāna*) l'éloignement et la séparation d'un certain objet ou d'une personne :

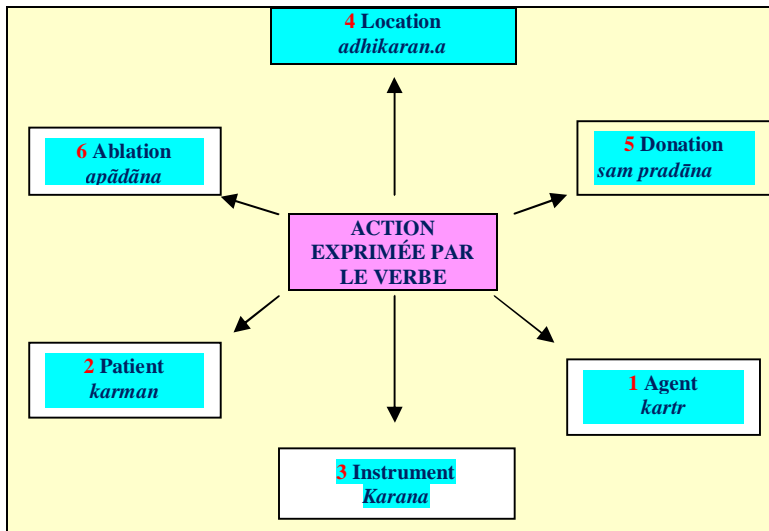


Fig. 2: Les six notions-facteurs établies dans la grammaire du sanskrit par Pāṇini (~560-480 a.v.J.-C.) suivant les catégories de l'acte, (rituel) sacrificiel.

Les six « facteurs » ou les six relations entre le nom (ou objet) et le verbe (ou action) sont « des régimes casuels verbaux » ainsi que des segments de l'idée « d'action », respectivement « constantes de la représentation », « déterminants spécifiques de l'action ».

Ce premier exercice linguistique majeur de type actionaliste avait fait possible la discrimination actuelle entre sujet (respectivement agent), complément direct (ou d'objet), complément indirect, complément instrumental, sociatif, d'opposition, de lieu, de temps, de but, de mode etc. comme valences (et, en même temps, comme *déterminations*, comme *pôles*, *variables* etc.) du verbe. Ainsi, il s'avère que la linguistique de l'antiquité et ses acquis actuels sont dus à un transfert méthodologique du domaine de l'action rituelle vers le domaine de l'analyse de discours *toto genere*, la linguistique devenant une « science-pilote », exportatrice d'un instrumentaire cognitif.

Inspiré de la *philosophie indienne*, de la *grammaire de Pāṇini*, des apports *actionnels (situationnels)* les plus significatifs : du *discours pratique* de **G. H. Von Wright**, du *discours performatif* de **Gerhard Frey**, du *discours pédagogique* d'**Olivier Clouzot**, des préoccupations *sémio-logiques* de **R. Carnap**, du *discours social* de **V.J.M. Mackenzie**, de la *pragmatique* de **R. Montague**, du *formalisme*

syntactique de **Y. B. Hillel, Petru Ioan** affirme et consacre une **reconstruction sémio-logique du langage naturel** partant de la logique vers la linguistique en décrétant que : les *concepts actionnels* sont des *concepts relationnels* ; ils se décomposent en *notions-facteurs*, qui sont, à leur tour des hypostases d'une *notion-fonction (cosmoïdalle)*, incluant un univers de *situations possibles* (« briques d'esprit », « constellations » de sémantisations) *fonctionnelles* et *structurales* (articulant des variables/vecteurs de focalisation, des rôles) *formelles (formalisables)*. Selon le logicien roumain, on doit retenir les suivantes coordonnées (ou variables, pôles) sémiotiques : (1) « E » - *l'émetteur* (le parleur, le sujet de l'énonciation, le transmetteur, le locuteur etc.) ; (2) « R » - *le récepteur* (le destinataire, l'allocutaire, l'écouteur, le lecteur, l'interlocuteur etc.) ; (3) « S » - *le signifiant* (le signe, le symbole, autres supports) ; (4) « D » - *la référence*, (le dénoté, le dénommé, l'objet, le désigné, l'univers de discours, l'extension, la dénotation, la correspondance pensée-réalité) ; (5) « I » - *l'intention objective* (le contenu objectif, la signification objective, le sens, le signifié etc.) ; (6) « C » - *l'intention subjective* (la signification subjective, la connotation, la réponse comportementale, la pensée de l'interprète etc.) :

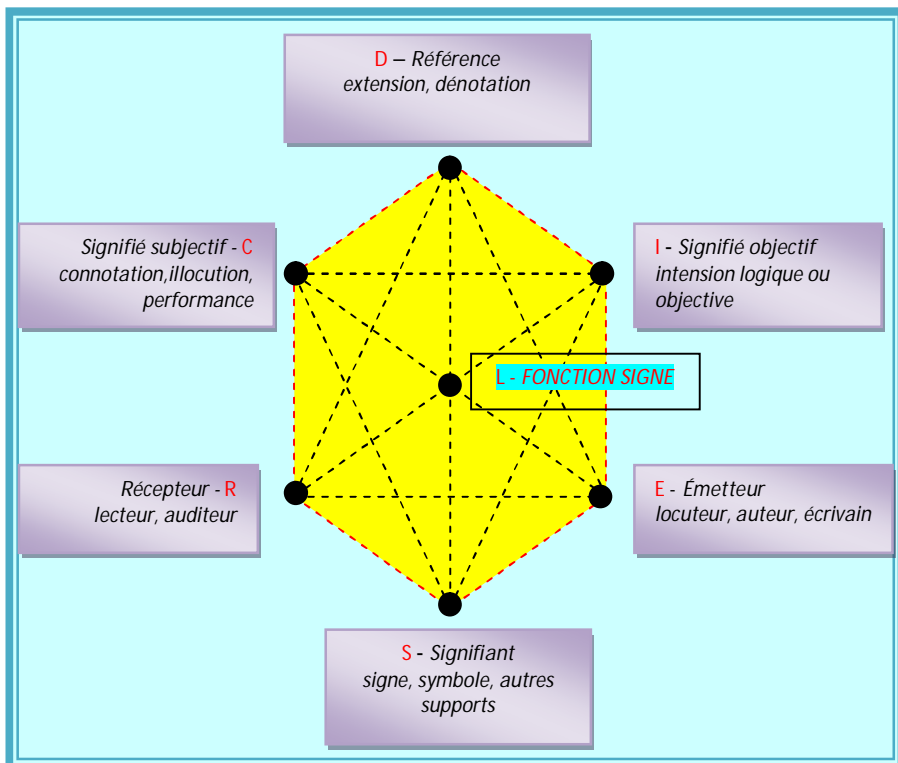


Fig. 3 : L'hexaèdre sémiotique de la signification et de la communication dans la conception de Petru Ioan.

Le hexaèdre sémio-logique permet l'« ouverture du fermé », articulé aux degrés cognitifs distincts de la complexité d'au moins 64 classes ouvertes de

certaines situations épistémiques dans le cas de l'entraînement d'une ou plusieurs variables (coordonnées) du « sextet » (**E, S, R, C, D, I**) dans la mesure où celles-ci nous apparaissent « verticalement » ou « horizontalement » comme des relations, ou prédicats complexes.

Par la combinaison de ces variables (pôles, facteurs, paramètres), on détecte 64 formes de la signification/communication. Ces formes incluent, premièrement, 6 *paradigmes unipolaires* : « E » - l'émission, comme acte de discours, d'écriture, de mime, de peinture etc., « où un agent individuel utilise un code (un système de signification ou de communication) dans le but de s'informer; « R » - la réception, comme acte d'audition, de lecture, de distinction des nuances des couleurs, de décodage etc. ; « S » - l'activité d'imposition et d'enrichissement du code, de marquage, de symbolisation, de formalisation, etc. ; « I » - *communication diaphane* ou pure, indépendamment de toute détermination ; « C » - la communication possible ou virtuelle ; « D » - les réalités qui se notent et s'autocommunicent, s'instituant dans des signes naturels, dans des codes génétiques et dans des langages de l'autodevenir.

Une deuxième sous-classe de schématisations comprend 15 *formes dyadiques de la communication*, qui correspondent à autant de relations dyadiques entre les variables de l'hexaèdre. Par exemple : le sous-modèle « EI » correspond au processus intérieur d'articulation des informations qui seront exprimées ; le sous-modèle « ED », vise des processus psychiques comme : la perception, la représentation, l'imagination, en tant que formes de communication, entre le sujet et la réalité ; le sous-modèle « EC », représente la connotation comme acte interne d'autoévaluation ; la forme verticale induite par la relation émetteur et récepteur – respectivement le sous-modèle « ER » – considéré par Umberto Eco comme lieu pour « des accords et de fausses interprétations possibles des intentions de l'émetteur par le destinataire » ; le sous-modèle « ES », vise l'imposition du code comme instrument de communication ; le sous-modèle « ID », vise la relation entre le sens et la signification (dans l'opinion de Gottlob Frege), la relation entre le sens et la dénotation (selon Bertrand Russell), le designatum et le denotatum (chez Charles Morris) etc. ; le sous-modèle « IC », génère des formes de communication qui représentent des rapports entre le monde comme présentation (des locutions) et le monde comme volonté (des illocutions), entre les universaux sémantiques (les significations désignatives) et des universaux pragmatiques (les significations évaluatives), entre les descriptions d'état et les impulsions de transformation, etc.

À un niveau élevé de concrétisation, survient au moins 20 *triangles sémiotiques*. Nous aurons présenter 5 d'eux : le sous-modèle (« EDR »), qui vise la communication sous-entendue sur d'autres, respectivement les présuppositions circonstancielles, visant à « ce qu'on présuppose que tant l'émetteur, que le destinataire savent sur les événements ou les entités plus ou moins codifiés, le sous-modèle (« ESC »), qui comprend les illocutions (les appréciations, les impulsions, les prières, les malédictions, les désirs, etc.) ; le sous-modèle (« SID »), qui vise au moins trois « triangles sémiotiques » célèbres : le triangle sens (« I ») – signe (« S ») – signification ou référence (« D »), articulé par Gottlob Frege ; le

triangle-pensée ou référence (« I ») – symbole (« S ») – référent (« D »), proposé par Charles Kay Ogden et Ivor Armstrong Richards ; le triangle-sens (« I ») – nom (« S ») – objet (« D ») avancé par Stephen Ullmann ; le sous-modèle (« SIR »), qui attire l'attention sur les activités de réception des signes comme des réalités duales, signifiant – signifié : l'emmagasinage des idées rompues des auteurs et du monde, l'audition « au froid » d'une partition etc. ; le sous-modèle (« SCD »), considéré par Petru Ioan comme équivalent de la définition proposée par Charles S. Peirce à la *sémiose*, action qui implique la collaboration entre trois sujets : *signe – objet – interprétant* (« la relation triadique est authentique, c'est-à-dire, les trois membres sont liés d'une manière irréductible à un des complexes de relations dyadiques »). Le paradigme (sémio)logique de l'analyse situationnelle une fois lancé, a trouvé de nouvelles applications et de nouvelles illustrations. (voir : Ioan, 2011 : 40)

3. Horizons linguistiques de la sémiotique situationnelle.

Selon le logicien Petru Ioan, le lieu du *signe* est au centre du hexaèdre, à distance égale de chaque pôle, positionnement qui accentue « la fonction-signe », c'est-à-dire la situation sémiotique ou la *sémiose* : le signe en interconnexion potentielle avec ces variables. Le sémioticien italien Umberto Eco affirmait que la typologie des signes devrait être substituée par la typologie des modes de production de signes, montrant une fois de plus que la notion classique de « signe » est vide, étant une fiction du langage journalier et qui devrait être remplacée par la *fonction-signe* comme résultat de différents types d'opérations productives.

Par la combinaison de **ces 6 (+1)** variables (coordonnées) de l'analyse situationnelle, on pourrait construire, selon l'auteur roumain Petru Ioan, au moins 13 disciplines sémiotiques : 6 « syntaxes » (comme théories centripètes sur le discours) ; 6 « sémantico-pragmatiques » (comme constructions « centrifuges » dans le même champ de la discursivité) et, respectivement, « la sémiotique totale », un idéal de l'intégration théorique-méthodologique de la recherche tenant de la sphère du langage et de la communication interhumaine.

Les **6 « syntaxes »** : « S », « I », « D », « C », « R » et « E » forment l'hexaèdre des *disciplines sémiotiques centripètes*, comme théories centripètes de l'acte langagier/communicatif (Ioan, 2011 : 356); les **6 « sémantico-pragmatiques »** : « S », « I », « D », « C », « R » et « E », forment l'hexaèdre des *disciplines sémiotiques centrifuges*, comme constructions « centrifuges » de l'acte langagier/communicatif (Ioan, 2011 : 358). Les unes et les autres, représentent des facettes, des horizons et des fragments de la sémiotique *toto genere* et **une sémiotique totale** - un idéal de l'intégration théorique et méthodologique de la recherche, tenant de la sphère du langage et de la communication interhumaine.

Les analyses *situationnelles* peuvent être réalisées sur tout concept *final* (qui exprime l'état final d'une action), *circonstanciel* (qui signale les déterminations d'une action), *axiologique* (qui implique une instance de l'appréciation), *sociatif* (qui renvoie à un ou plusieurs partenaires de l'agent actionnel), *procédural* (qui

« offre un know-how si clamé pendant les époques de réanimation de l'esprit pratique et applicatif ») etc.

Selon Petru Ioan, la logique de l'analyse situationnelle », éclaircie par l'intermédiaire du paradigme mentionné, est le commencement d'une logique des notions qui ne sont plus regardées comme des simples « briques de l'esprit », mais comme « des constellations de l'action (...), des moyens toujours actualisés de l'action continue, qui caractérisent l'esprit dans sa persistance et dans les applications sur la matière. Une telle logique n'exclut pas mais impose l'extension de l'analyse dans le plan d'une paradigmatique phrastique et transphrastique (respectivement, hypertextuelle).

4. « Orchestrations » traductologiques de la sémiotique situationnelle.

La traduction est-elle une activité actionnelle et situationnelle ? Dépend-elle uniquement des règles, d'un organon linguistique ou elle est une (bi)sémiosis qui réclame un organon ou/et un canon (hiper)sémiotique capable de décrire et/ou prescrire des recettes opérationnelles traductologiques pour les deux essences incommensurables – langue de départ/langue d'arrivée ?

La traduction entretient un rapport étroit avec le tout que représente la langue dont elle transmet autrement la complexité, les particularités, les nuances. Rédigés dans deux langues différentes, l'original et la traduction sont séparés par une distance qu'il est toujours problématique de combler. La compréhension de la traduction réclame donc un langage du *deuxième degré* capable de décrire et d'expliquer ces deux essences incommensurables, exige une réflexion, demande une théorie. Les dimensions sémiotiques de la traduction et les problèmes qu'elles posent sont devenus le centre d'intérêt des théoriciens et des praticiens depuis les cinquante dernières années. Or, la traduction est un décodage encodage; donc c'est une *bisémiosis*.

Le processus de traduction n'a plus rien à voir avec la complexité d'une opération langagière mais repose sur un protocole modélisé incluant toutes les composantes et variables possibles dans le cadre d'une négociation entre la langue de départ et la langue d'arrivée. Ainsi, la sémio-logique situationnelle de Petru Ioan s'avère un paradigme prolifique pour la traductologie en partant des axiomes suivants :

➤ la traduction dépend non seulement des règles d'un organon/canon linguistique; on ne pourrait jamais discriminer un point de vue strictement *linguistique* qui ne soit en même temps *sémio-logique*.

➤ la traduction est une activité *(inter)culturelle, actionnelle et situationnelle* par excellence qui permet aborder simultanément les aspects *structuraux, actionnels et dynamiques*.

➤ La traduction est essentiellement un phénomène binaire, une *(bi)sémiosis (décodage-encodage)* qui réclame un organon linguistique mais aussi un canon (hiper)sémio-logique capable de décrire et prescrire des recettes opérationnelles

traductologiques pour les deux essences incommensurables – *langue de départ-langue d'arrivée*.

Comme suite, nous avons essayé d'adapter l'hexaèdre situationnel de la signification/communication à ces postulats traductologiques pour en aboutir à la schématisation qui suit :

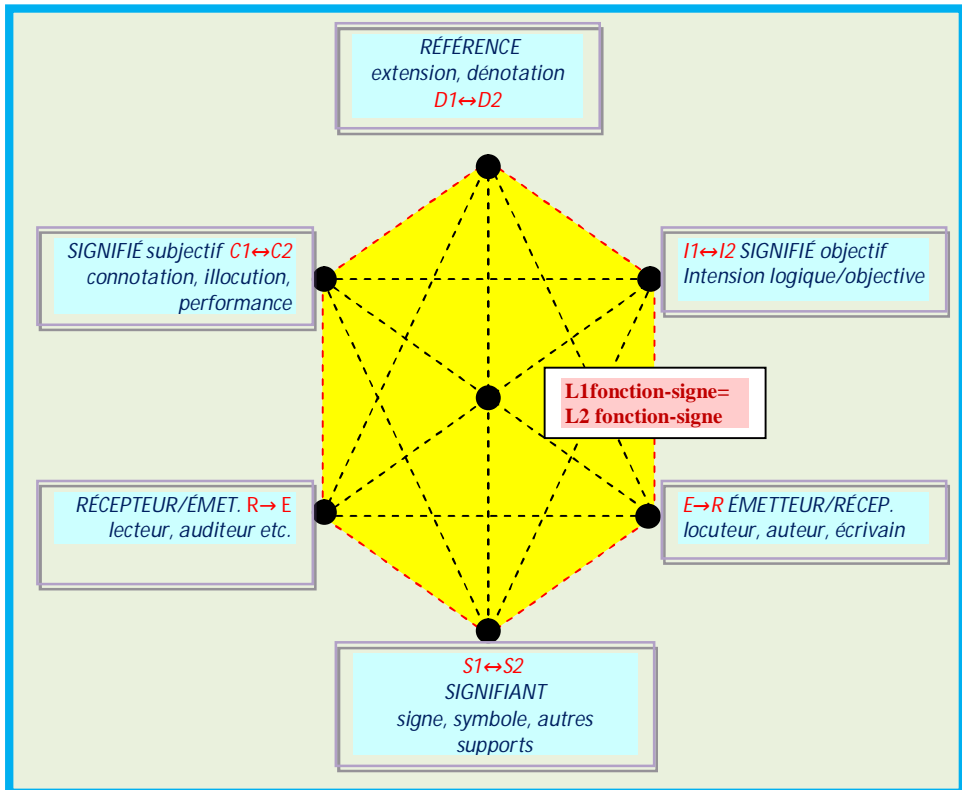


Fig. 4 : L'hexaèdre sémio-logique situationnel de la bisemiosis traductologique

La schématisation proposée s'avère un outil prolifique d'action situationnelle et systémique dans le domaine traductologique. Ainsi, il profile une multitude de définitions des concepts, actions, phénomènes et processus traductologiques assurant une complémentarité épistémologique aux préceptes linguistiques préétablis. Par exemple, on pourrait délimiter les types de traduction/interprétation en concordance avec les pôles de l'hexaèdre qui seraient les suivants :

« S » - descriptive-grammaticale ; « E » - auto interprétation ; « I » - rationnelle-explicative ; « D » - historique-situationnelle ; « C » - allégorique ; « R » - axiologique.

Les compétences du traducteur, toujours en concordance avec les pôles, seraient les suivantes : « S » - linguistique ; « E » - expressive ; « I » - logique ; « D » - culturelle-idéologique ; « C » - rhétorique ; « R » - assumptive.

L'entraînement des variables sémio-logiques et leur pertinence dans l'acte traductif s'avère aussi fructueux et complémentaire, profilant des constellations orchestrées de significations, de transfert des réalités langagières et la propension vers une traduction parfaite. Ainsi, l'utilisation d'une schématisation triadique « SID » (« S » pragmatique, « I » sémantique et « D » sémantique) s'avère pertinente dans le cas des équivalences traductologiques.

4.1. Pertinence traductologique des pôles de l'hexaèdre situationnel ou la propension vers la traduction idéale.

Pour le domaine de l'interculturalité et la traduction des mondes-signes, la sémio-logique situationnelle prévoit une certaine pertinence traductologique des ses pôles avec une *propension* exponentielle *vers le complexe* (Ioan, 2001 : 686) de la signification (du sens) en assurant une traduction de plus en plus parfaite. Ainsi, l'entraînement successif des pôles suivants augmentera chaque fois ce succès :

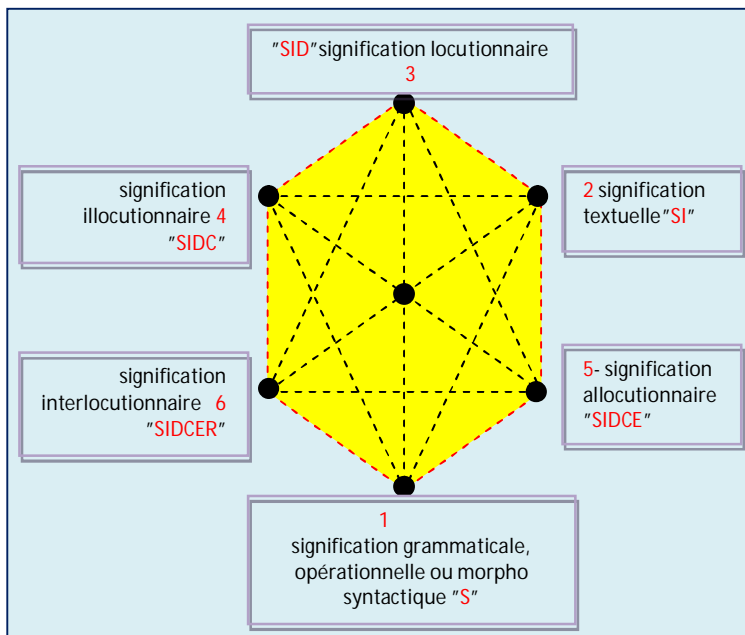


Fig 5: Genèse et construction de la signification (du sens) configurée par une application recourante du modèle sémio-logique

« S » : faculté, compétence de (re)connaissance et utilisation du code (langue naturelle) en soi; le signe proprement dit, le signifiant du signe comme nom,

proposition, texte, expression, symbole etc. = traduction littérale (dictionnaire) (5 pôles restants).

« **SI** » : La concordance/non concordance, la rigueur, la consistance interne, la correction systémique, l'accord/la réductibilité avec les autres énoncés, la dérivabilité de l'énoncé des autres énoncés, des relations causales, rapport/corrélation forme/sens. (14 formes dyadiques restantes).

« **SID** » (*triangles Frege, Richards, Ullmann*): indication et référence factuelle, relations entre les choses, les phénomènes, états, processus, affirmation/vérification vrai/faux de quelque chose, d'un état réel, référentiel, symbolisation de la pensée/référence. (19 restantes).

« **ESID** » : message constatif et référentiel pour vérifier l'appartenance, la spécificité et l'adéquation informative à des relations, des faits, à une vision du monde à une culture, croyance etc. (14 restantes)

« **ESIDC** » : modalité d'englober les significations spirituelles, d'états d'âme et des contenus de sens des extériorisations humaines, attitudes subjectives par leur expression suivant l'adéquation évaluative comme vérité matérielle accompagnée de l'adhésion ou de l'accord de l'émetteur, la performance comme modes d'utilisation des formes logico-discursives etc.

Les autres nombreuses schématisations restent des facettes, des constellations de significations possibles de l'esprit traductologique.

Conclusions

La sémiotique accentue le rapport aux signes des choses qui devient toujours plus étroit et complexe marqué par la texture ouverte, fluide et complémentaire de la réalité, décrétant la manifestation primaire de l'*altérité* de l'être avec autrui. On finit par se mouvoir uniquement dans un monde de signes, au risque de perdre, toujours davantage, la relation avec le réel.

D'autre part, la nature du signe est marquée par un antagonisme contradictoire mais qui est en même temps *systématisant* et *structurant* parce qu'il n'y a pas de signe qui ne soit physique, biologique, psychique et, en même temps, sociologique :

aborder le problème du signe sans les logiques d'antagonisme contradictoire de ces trois matières-énergies, sans les spatialités et les temporalités sociologiques qu'elles impliquent, sans les propriétés d'actualisation et de potentialisation comme celles d'homogénéisation et d'hétérogénéisation de l'énergie, sans l'apparition et la disparition des données ontologiques de l'affectivité, sans les notions de sujet actualisateur et inconscientiel et d'objet potentialisé et conscientiel, comme de semi-sujet et de semi-objet et de la conscience de la conscience et de la subconscience, c'est se priver d'instruments d'investigation indispensables de ces phénomènes, de leur plus apparemment simple à leur plus complexe expression. (Lupasco 131)

Faire de la sémiotique, c'est toujours faire « l'anatomie des rapports », c'est rendre compte de la façon dont les sens sont appariés aux fonctions-signes dynamiques et situationnelles. Comme suite, toute sémiologie se manifeste valorisant « les simultanités et les successions dynamiques homogénéisantes du signe, se heurtant constitutivement à la spatialité et à la temporalité antagonistes et contradictoires hétérogénéisantes, dans leurs actualisations et leurs potentialisations dialectiques alternantes ». (*ibidem* : 138)

Le paradigme sémio-logique *situationnel* de Petru Ioan nous invite à réinventer et à (re)créer le Réel qui porte l'empreinte de l'intervention humaine, permettant l'orchestration des schémas préfigurés par le jeu combinatoire des paramètres et leur articulation oppositive et complémentaire suivant le précepte de *séparation-reliance*.

C'est un paradigme aprioriste, un modèle gnoséologique, une systématologie de type actionnaliste permettant d'éviter les idéalismes et les « vagabondages » spéculatifs privés de résultats pour l'exercice cognitif d'ordre théorique et/ou pratique, dans la traductologie y compris.

Le potentiel épistémologique exponentiel de la sémio-logique situationnelle confirme la thèse que « la traduction est une activité spécifique qui requiert pour son étude une démarche spécifique ». (Ballard 179) C'est une pratique spécifique d'appropriation linguistique et culturelle par, et à travers, un acte complexe d'énonciation traductive. Cette « *culture traductologique* se situe dans un triangle interdisciplinaire [...] entre linguistique, psychologie et philosophie ». (Ladmiral xx) Ainsi, le paradigme sémio-logique actionnaliste et situationnel de Petru Ioan s'inscrit dans le modèle qui vise l'opération de traduction au moment même où l'on traduit, modèle développé par les tenants de *l'approche interprétative*. Il concorde parfaitement avec le « discours *multidimensionnel*, favorisé par la nature complexe de l'objet « traduction » et qui se veut scientifique (théorique) et appliqué ». (Boisseau 13)

Le paradigme sémio-logique *situationnel* de Petru Ioan se manifeste comme :

- « science-pilote », exportatrice d'un instrumentaire cognitif sur tout concept actionnel ;
- exercice de légitimation et d'émergence d'ordre secondaire augmentant la densité et l'éloquence des systématisations préalables ;
- intervention dans le concret, amplifiant d'une manière exponentielle les applications de chaque modèle ;
- propension vers le complexe (6 sous-modèles monadiques, 15 dyadiques, 20 triadiques, 15 tétraédriques e, 6 formes pentagones) augmentant la densité et l'éloquence des systématisations préalables (+1 modèle monadique (zéro); + 1 modèle total (6+L) = 64 ;
- jeu alternatif et complémentaire (toute notion est la totalité des relations avec les entités congénères) ;
- acte effectif de création parce qu'il dirige le processus récurrent de la systématisation des notions successives d'abstraction et peut être élargi par d'autres

variables ou la circonscription spatiale, temporelle, modale etc. (rêve d'une linguistique intégrale de Coşeriu).

Références bibliographiques

- Ballard, Michel. *Qu'est-ce que la traductologie ?* Arras : Artois Presses Université, 2006.
- Boisseau, Maryvonne. « Le discours de la traductologie en France (1970-2010) : analyse et critique », *Revue française de la linguistique appliquée*, 2009.1, vol. XIV, p. 11-24 ou <http://www.cairn.info/revue-francaise-de-linguistique-appliquee-2009-1-page-11.htm> [consulté le 3 mars 2013].
- Faye, Jean-Pierre. *Les voies neuves de la philosophie*. Paris : Herman, 2008.
- Ioan, Petru. *Avataruri ale unei noi paradigme. Educație și creație în perspectiva logicii de tip „situațional”*. Iași : Editura Universității „Al. I. Cuza”, 2011.
- . *Introducere în protologie*. Iași : ed. „Ștefan Lupașcu”, 2008.
- . *Modelul hexadic în politologie*. Iași : colecția radiografii: 5, ed. „Șt. Lupașcu”, 2002.
- Ladmiral, Jean-Réné. *Traduire : théorèmes pour la traduction*. Paris : Gallimard, 1994.
- Lupasco, Stéphane. *Psychisme et sociologie*. Paris : Casterman, 1978.
- Martin, Roger. *Pour une logique du sens*. Paris : PUF, 1992.
- Nef, Frédéric. *Le langage, une approche philosophique*. Paris : Bordas, 1993.
- Rastier, François. *Linguistique interprétative et fondements sémiotiques de la traduction*. <http://www.revue-texto.net/index.php?id=2718>. [consulté le 3 mars 2013].
- Romedeia, Adriana-Ghertruda. *Actele de discurs : o perspectivă semiotică*. Iași : ed. „Șt. Lupașcu”, 1999.

Hétérotopies socio - culturelles de participation aux pratiques de régénération des friches industrielles

**Nicolas SAMSON, Olivia RUSU
Mircea GRIGOROVSKI, Dragoș CIOLACU**
Université Technique « Gh.Asachi » de Iași, Roumanie

Résumé

Le réaménagement des friches industrielles dispose d'une double dimension, à savoir une dimension matérielle en tant que recreation d'une réalité artificielle avec structures ordonnées spatialement et la dimension culturelle idéale, d'où est engagée la recreation selon des modèles culturels, fonctionnels et esthétiques et des matrices individuelles conditionnées culturellement. Les réhabilitations des friches industrielles recréent un certain type d'espace urbain qui peut être connu et apprivoisé par des signes et des représentations révélant tant la nouvelle réalité structurale ainsi que le savoir-faire de son concepteur d'espaces, dans sa relation de communication avec les autres individus. Les concepteurs, architectes ou urbanistes, doivent prendre en compte l'aptitude de communiquer par des signes et leurs représentations de la structure spatiale, la corrélation territoriale, l'ordre de l'espace et des éléments de celui-ci en interdépendance, interprétées par l'espace culturel spécifique du citoyen et de l'utilisateur de ces réaménagements.

Mots-clé : *hétérotopies, friches industrielles, régénération, signe, nouvelles identités, emplacements*

Abstract

Brownfield redevelopment has a double dimension, namely a material one, regarding the recreation of an artificial reality with spatially ordered structures, and an ideal and cultural coordinate, that implies renovation according to both the functional, aesthetic context and the features of the cultural heritage. Brownfield rehabilitations recreate a certain type of urban space that can be understood and tamed by signs and representations that reveal both the new structural reality, as well as the know-how of the space designer in his communicative relationship with other individuals. Designers, architects and urban planners must take into account the ability to communicate through signs and spatial structure representations, to understand territorial correlation, space order and its interdependent elements, translated through the specificity of the cultural urban space, and by the user of these rearrangements.

Key words: *heterotopias, Brownfields, regeneration, sign, new identities, sites*

Les friches industrielles sont des sites en déclin depuis la désinstitutionalisation des espaces et des terrains affectés par d'anciennes utilisations, désertés ou sous-utilisés, pouvant avoir de réels problèmes de contamination ou perçus comme tels, apparaissant principalement en milieu urbain et réclamant une réhabilitation intelligente et une reconversion avantageuse. (Petříková 12) Apparues essentiellement après la deuxième guerre mondiale et surtout après la chute du mur de Berlin, les friches industrielles de l'Europe attirent de plus en plus l'intérêt des artistes cataphiles et toiturophiles, architectes, cinéastes et explorateurs urbains en quête d'une esthétique de l'abandon, tous ceux

qui aiment la décadence en grand format et les frissons garantis. Ces emplacements sont caractérisés foncièrement par une ambiance oppressante et surréaliste, démoniaque, colorée et décrépète. L'abandon d'un emplacement industriel entraîne toute une série d'autres rapports des individus avec l'espace et son environnement, rapports interprétés en termes d'abrégement ou d'éphémère. L'accélération du rythme de vie et les événements socioculturels et politiques du début du XXI^{ème} siècle ont amené la désaffectation de la plupart des grandes plateformes industrielles, complexes militaires ou agricoles, sans aucune offre recevable à leur place : casernes et combinats d'outillage lourd ; hôpitaux géants de détenus psychiatriques qui défient toujours plus ou moins fièrement le temps ; asiles bâtis loin de tout pour permettre la relaxation et un éventuel rétablissement aux patients perturbés ; centrales électriques, véritables cathédrales industrielles abandonnées mais encore protégées des intrus ; châteaux qui ont eu leurs heures de gloire ou châteaux d'opérette perdus au milieu de nulle part ; cinémas-théâtre ; hauts fourneaux qui nous mènent au 7^{ème} ciel industriel ; musée des horreurs d'écoles vétérinaires ; forges, débauche de rouille, de poussière et tuyaux ; silos, canalisations et drains ; charbonnages chargés d'histoire et gares à l'abandon ; églises et studios de films ; cliniques et campus d'université ; boulonneries déboulonnées ; brasseries et malteries, débauche de cuivre ; cryptes et morgues ; galeries et sépultures oubliées ; aciéries mystérieuses, géants d'acier rouillé ; piscines et bains ; prisons sinistres pour clochards, ivrognes, prostituées, tous ceux que la société tient toujours pour nuisibles ; villes fantôme, victimes du déclin de la sidérurgie ; cimetières de locomotives et anciens dépôts de locos diesel ; forts creusés à même la falaise escarpée et parcs d'attractions ; sanatoriums et hôpitaux militaires ; villages olympiques qui ont connu leur bref été de gloire ; casemates souterraines, égouts nauséabonds et ponts creux ; réseaux ferroviaires et cokeries ; colonies de vacances et terrains militaires désertés ; grues et chantiers navals ; chapelles et fabriques de bérêts basques ; ponts d'autoroutes et quartiers de haute sécurité de prisons ; complexes industriels chimiques pour la production d'engrais ; fabriques de bouteilles en verre ; ossuaires, abris militaires et catacombes ; manoirs et fermes agricoles ; jardins en jungle et serres abandonnées ; mines et sites de réparations ; usines productrices de vapeur et carrières de tuffeau et de silex...

De tels espaces, monstres de béton et d'acier à l'architecture très esthétique, ou endroits perdus dans la nature, sont actuellement soit abandonnés, menacés, démolis, désaffectés ou en cours de destruction et oubliés, soit encore quelque peu actifs ou en attente d'une reconversion à une nouvelle vie, mais tous forts loquaces, car chargés de symboles croupissants.

C'est cette « passion éphémère » pour les sites de friches industrielles désaffectées qui nous a conduit à faire ces réflexions sur les significations sous-tendant leur encadrement dans une sémiotique du construit et du déconstruit. L'expérience humaine et les espaces industriels abandonnés représentent autant de plans interprétatifs matériels, meublés de signes et engendrés par l'existence et les fonctions de tels signes. Le citadin croise chaque jour des centaines de structures spatiales et systèmes humains avec lesquels il n'entretient que des relations

impersonnelles afin de pouvoir en élire certains attachements qu'il va cultiver et développer par la suite. Il en est de même pour ce qui est de l'évolution de ses rapports avec les choses qui évoluent aussi : des relations pour ainsi dire modulaires qui devront prendre en compte leur dimension essentielle, *la durée*. En essayant de déchiffrer l'expression de cette esthétique de l'abandon nichée dans tout ce qui s'appelle friches industrielles en déclin, on arrive à y repérer un véritable langage : tout comme l'art, les friches sont une forme d'expression non verbale et un canal essentiel pour la transmission d'images insolites et étranges. L'emprise de l'éphémère est ici encore plus affirmée. On peut très bien assimiler les friches à l'état d'oubli et les cas de régénération à des formes de langage, les mots étant assimilables à tout élément déconstruit et reconstruit. Quand on se livre à cette transposition, on s'aperçoit qu'il existe dans le domaine de l'architecture de ravalement des friches un processus analogue à ce qui se passe au niveau verbal. Là aussi, les « mots », c'est-à-dire les bâtisses délabrées, vestiges et décombres, prises une par une, entrent dans les usages puis disparaissent du vocabulaire spatial. A peine ont-elles servi à nourrir et à loger une génération qu'elles sont déjà écartées, négligées, laissant exhiber à leur place des vides lourds de sombres couleurs. Ce sont tant de textes et signes d'un univers vivant / décrépît, conçu / détruit par l'homme. Quelquefois elles trépassent au sens propre car il s'agit, entre autres raisons, de structures obsolètes, vieilles, ramollies, bâties avec des matériaux désuets ou fragiles, qui tombent tout bonnement en morceaux au bout d'un certain temps.

Dans la triade *friches / culture / communication*, la dernière représente la diffusion de messages, l'action d'échange d'une multitude de sens, découpages et créations de nouveaux sens, un échange entre le monde du vivant et l'élément humain, entre le monde des friches à l'abandon et leur perception par les individus et la société dans son entier, sa complexité et son dynamisme. Dans une perspective sémiotique, la relation qui s'établit entre tout ce qui est vivant, d'une part, et le support spatial, le territoire, le lieu de ce monde du vivant, serait analysable dans le sens d'une structuration des « *maidans* » industriels et des régénérations futures comme des manifestations de cette relation de correspondance. Notre vie a lieu à l'intérieur de cet ensemble de relations qui définissent des emplacements irréductibles les uns aux autres et absolument non superposables. Les réhabilitations que subissent dernièrement certains espaces industriels désaffectés peuvent être traitées globalement, sous divers angles (sciences humaines ou sciences naturelles). Mais ce processus d'interdépendance et de communication ne saurait avoir lieu que si une troisième exigence est accomplie, à savoir la prise en compte du support spatial, le territoire, l'espace où se structure, selon des lois propres de nature artistique, technique, scientifique et utilitaire, la revalorisation des espaces en friche, la nouvelle conception architecturale qui leur est assignée, avec des formes et des lignes appropriées, des couleurs et des volumes conçus avec science et art, comme des ressources d'un territoire à part et fondement d'un environnement soutenable des êtres vivants.

Ce sera à partir de ces prémisses que la régénération des espaces voués temporairement à l'abandon relève à la fois des sémiotiques de la nature, de la culture et du territoire, les terrains vagues de la ville devenant des endroits de fédération de signes, messages et significations, autant d'emplacements géométriques troublants de la communication entre la nature et le vivant.

Au delà des éléments du monde naturel, matériel et social qui convergent dans la réhabilitation des espaces industriels désertés, on peut déceler « des signes à même de revêtir des formes perceptibles, concrets et tangibles du signifiant - support saisissable et engendrant le signifié ou l'entité qui donne du sens à ce support. » (Grigorovschi 54) Or, dans le cas des processus de dévastation et de pillage des complexes industriels, agricoles ou militaires de l'Europe, ainsi que des régénérations ultérieures, ont impliqué une quantité énorme de signes producteurs de sens, signes non verbaux, de la nature, du vivant et du construit, et signes verbaux volontairement humains. C'est ce mécanisme complexe de communication non verbale entre l'humain et le *construit / démoli / déserté* qui constitue le fondement même de la réhabilitation des friches, communication structurée à partir d'une nouvelle organisation spatiale. La principale caractéristique des systèmes vivants est la communication, les éléments de ces systèmes ne pouvant pas se développer en dehors de cette disposition. C'est dans ce sens que les friches industrielles abandonnées et les propositions de leur régénération ne s'identifient pas comme de simples images iconiques d'archive, mais peuvent également être saisies en tant que textes, de véritables livres ouverts de l'organisation spatiale du monde anthropisé en devenir et qui se laisse décoder.

Les friches industrielles ont un bagage sémiotique significatif structuré en signes, messages, textes, structures cohérentes et signifiantes qui composent comme un cadre de correspondances multiformes entre la nature et la culture, les humains et le vivant. Sur la richesse des hétéronymes signifiants à ce propos en roumain, français et anglais. (Rusu ; Samson)

Selon un concept de Foucault (1967 : 23), les friches industrielles pourraient être interprétées comme des *hétérotopies* d'espaces urbains, localisation physique de l'utopie. Car, au delà des murs en brique délabrés, recouverts de poussière, gravats et décombres, l'emplacement autrefois dynamique et générateur pour des milliers de familles devient la proie à la dénaturation, rien que des espaces concrets hébergeant l'imaginaire, « asiles ou cimetières », espaces urbains à ne jamais envier au sein même de la société moderne, mais à éviter obligatoirement, car éloignés de la civilisation, bien que la plupart du temps, fort guettées et convoitées par des promoteurs et des développeurs de proie. Synthétisant les six principes de Foucault permettant une description systématique des hétérotopies, nous trouverons que les friches industrielles du monde européen sont des hétérotopies culturelles spécifiques, ayant un langage propre et des fonctions qui peuvent différer dans le temps. C'est ainsi que différentes hétérotopies d'espaces industriels en déclin, incompatibles dans l'espace réel, peuvent y cohabiter en juxtaposition dans un espace unique, au sein d'une sorte de complexe hétérotopique, ce qui peut établir une véritable *hétérochronie*, à savoir une rupture avec le temps réel. Une

hétérotopie de friche industrielle peut s'ouvrir et se refermer, ce qui à la fois l'isole, la rend accessible et pénétrable. Par rapport aux autres espaces des sociétés, les hétérotopies ont une fonction: elles sont soit des espaces d'illusion soit des espaces de perfection. (Foucault) Les friches industrielles pourraient être alors, suivant cette interprétation, des espaces concrets, moribonds, contraires aux espaces utopiques¹ du monde idéal. L'agressivité physique des *maidans* industriels résulte non seulement de la présence végétale sauvage des orties et des ardanes ou d'autres mauvaises herbes qui prolifèrent à foison en dépit ou grâce aux polluants industriels. Comme une constante de la culture humaine, les hétérotopies des friches industrielles sont des emplacements fort visibles par leurs dimensions, couleurs, senteurs, odeurs, volumes et désordres qui garnissent l'espace urbain, elles sont effectivement localisables en permanence par le citadin et les acteurs impliqués dans leur régénération, mais comprenant encore aussi un poids de précarité, dans le sens d'une inattendue instabilité, voire une mobilité de transfert. Suivant l'inertie de la volonté inexprimée par leurs administrateurs, les friches deviennent des contre-emplacements, dans l'espoir d'emplacements utopiques réels, « des sortes de lieux qui sont hors de tous les lieux ». Par leur développement culturel surdimensionné, pareil à un eczéma nauséabond dans l'espace urbain postcommuniste, ces hétérotopies de rupture de la continuité tendent à acquérir une valeur quasi universelle, sans envisager pour autant des possibilités immédiates ou à long terme de guérison rapide. Elles ressemblent ainsi aux cimetières et marquent de la sorte une nette disjonction avec toutes les vieilles expériences du passé. Dans la société européenne actuelle, le « cours naturel des choses » veut que le rythme du changement continue à s'accélérer jusqu'à pousser l'homme et les institutions à la limite extrême de leur faculté d'adaptation. (Toffler 46)

Analysant, dans la vision de Charles Sander Pierce (1978), les trois manifestations des signes (*signe, objet, interprétant*), on pourrait dire que l'espace construit une structure seulement des images iconiques, particulièrement des index, bien que des éléments de ce monde soient fréquemment utilisés en tant que symboles, rapportés à l'être humain, à la sémiologie volontairement humaine dans le cadre culturel comme récepteur de toutes les informations structurées selon des règles propres qui gèrent le processus de la transmission de l'information. Dans cette perspective, les possibles revitalisations des friches peuvent se définir comme possédant une forte détermination culturelle, mais aussi comme ressource du territoire, une organisation spatiale déterminée elle aussi culturellement et analysable sémiotiquement de ce point de vue. Les régénérations que proposent architectes et urbanistes se structurent spatialement sur des niveaux compositionnels définis par le palier spatial du terrain, de l'eau, du végétal, du minéral etc., conformément à la science, au savoir-faire, à l'art d'un planning spatial culturellement déterminé. C'est cette structuration spatiale des volumes et des paliers composant les plans de régénération spatiale, en relation avec des principes de composition (équilibre, rythme, proportions etc.), qui configure réellement les aspects de la sémiologie volontairement humaine, créatrice de messages et de textes significatifs et signifiants, communiquant par des images

porteuses de messages. Dans le rapport construit-déconstruit, la disposition spatiale des éléments nouvellement conçus, à partir d'une friche abandonnée, représente en essence autant de signes, textes et messages sous-jacents pour ces réaménagements comme des espaces de manifestation de la culture humaine.

Pour revenir aux exemples cités par Foucault, nous pourrions exemplifier comme des « *hétérotopies de crise* » ces espaces désertés sous le zèle et la cupidité féroce et l'inculture d'individus assoiffés de spéculations foncières et prêts à démolir des fabriques du patrimoine industriel. Avant même que les citadins s'en aperçoivent, nombre de ces établissements du patrimoine industriel sont désaffectés ou démolies. Temporairement protégés des pillages, certains espaces se trouvent encore au cœur même des villes, bien qu'à l'état de crise. On cherche actuellement des voies légales pour légitimer les nouveaux propriétaires et les fonctionnalités proposées. En attendant, il arrive que des hétérotopies de crise, telles la Malterie de la rue Păcurari ou la Fabrique de tabac de Iași, Roumanie, deviennent ainsi des *heterotopies de déviation*, hébergeant des SDF ou individus déviants par rapport à la norme sociale. D'autres, se transforment en hôpitaux de fortune, prisons, foyers pour personnes âgées, voire des musées, cimetières de la mémoire, musées virtuels de l'architecture où les vieilles fabriques de « l'autre ville » trouvent une demeure utopique. La Salle *Providenta*, édifiée sur l'emplacement du Combinat d'Outillage Lourd, est ainsi une forme d'hétérotopie, tout comme les *Jardins Pallas* de Iasi, dessinées sur le vieux emplacement de la Maison de repos et de soins pour personnes âgées et la piscine municipale, pourraient être prises pour une sorte d'hétérotopie heureuse et universalisante. Ces hétérotopies sont souvent liées à des « hétérochronies », à la manière des bibliothèques et des musées, des bazars et des foires, où des antiquaires collectionnent des objets des temps révolus, découverts parfois même dans un vieil emplacement de friches industrielles, pour aménager un type de musée sentimental, un « lieu de tous les temps qui soit lui-même hors du temps ». Ainsi aussi, les foires bourguignonnes et le Marché aux Puces, les expositions itinérantes du Centre Beaubourg et les villes d'eau ou le Futuroscope de Poitiers sont des hétérotopies non pas éternelles, mais chroniques, c'est-à-dire temporaires. Si nous n'avons pas réussi à illustrer par nos exemples des hétérotopies illusoires du genre de ces *maisons closes* qui dénoncent « comme plus illusoire encore tout l'espace réel » (*idem*), il existe toutefois bien des « *hétérotopies de compensation* » pour la revigoration desquelles l'architecte a bien du pain sur la planche pour leur configurer la matérialité, la spatialité intérieure et la tectonique des formes, en étroite relation avec un site donné. Il concevra le neuf et prendra en compte tous les signes du vécu dans le devenir, tout ce qui a précédé, tout ce qui s'est construit et ce qui suivrait, simulant mentalement l'objet ou l'ensemble d'urbanisme avant son édification matérielle, à partir de tous les renseignements diachroniques (évaluation post-occupationnelle). La ville et sa structure s'avèrent ainsi être un méta texte dont l'interprétation tiendra compte de la conservation de certains signes anciens, la vieille identité du passé industriel original, en y ajoutant des fonctions complètement nouvelles adaptées au contexte socioculturel urbain.

La dynamique du construit/déconstruit offre des images ectopiques choquantes, les espaces évidés étant encore identifiables par certains signes culturels. Remplacer l'ancien espace fonctionnel avec le nouveau vide ne s'accorde pas de manière harmonieuse dans l'évolution de la ville orientée toujours plus fortement vers une culture de consommation. Les emplacements des friches et les propositions de leur régénération sont chargés symboliquement et consciemment des frustrations du site et des locataires. La multitude des signes qui englobent une régénération revêt diverses objectivations et fonctions sociales ou culturelles, etc. pour définir ainsi une localisation pour les individus et leurs expériences. Ainsi, les espaces voués à l'abandon ne sont pas seulement « anormaux » du point de vue du positionnement par rapport aux structures du construit ancien, mais « une sorte de contre - emplacements, sorte d'utopies réalisées effectivement, dans lesquelles les emplacements réels sont en même temps représentées, contestées et inversées », les utopies étant « des emplacements sans lieu réel qui entretiennent avec l'espace réel de la société un rapport général d'analogie directe et inversée. » (Foucault, 2001 : 27) L'effort de la conception architecturale de renouveau ne se résume pas seulement en la matérialité du construit, avec les volumes conçus et les formes en rapport avec son emplacement, mais combine aussi l'antériorité du construit, le processus créatif à partir du système de signes proposés dans les solutions de régénération choisies par le goût du concepteur et la participation citoyenne. La conception architecturale d'occupation du terrain vague présuppose la combinaison entre une idée de produit final, un parcours de conception et sa matérialisation par des esquisses d'idées, étapes, échecs, versions abandonnées et, enfin, le projet final, le tout englobant des aspects de méta texte théorique de tout ce qui a précédé dans le réel et ce qui va suivre virtuellement. Il s'ensuit que l'architecture de la régénération des friches industrielles peut être à la fois interprétée de façon utopique et ectopique, comme dans le *miroir* de Foucault, offrant un nouveau encodage du réel, mais aussi une contestation de celui-ci, une connaissance qui contredit l'espace antérieur, ayant un fardeau symbolique inversé, un nouveau mode d'ordonnance de l'espace, inventé et reconstruit mentalement pour obtenir la perception de l'image scannée tectoniquement de tous les symboles, signes et icônes. La régénération des friches a de la sorte la curieuse propriété de pouvoir rappeler des formes et des volumes réels ayant existé, mais qui sont maintenant à l'état de conception avec d'autres fragments d'imaginaire, voire elles contredisent les relations déjà construites, les neutralisant pour ainsi dire et reflétant une autre image. La communication ainsi établie est unidirectionnelle et multiforme, le réel et l'imaginaire offrant des accumulations de signes de matérialité et d'imaginaire, conférant du confort visuel, alléchant, séduisant et donnant l'impression d'une nouvelle identité qui privilégie l'espace, voire une nouvelle image de soi. Au delà de l'effet pervers de l'affichage de l'opulence dans une époque de crise, diverses études de cas et certains exemples de régénération (Le Parc Pallas de Iași ou le complexe Eurovea de Bratislava) convergent à exemplifier le besoin impérieux d'accéder à un urbanisme éclairé et à des formes appropriées de communication et

de socialisation de l'individu, son adhésion à une communauté, au dialogue et à de nouvelles valeurs de l'homme.

La problématique de la sémiotique spatiale des friches industrielles se positionne alors à la jonction entre arrêt et devenir, destruction et accumulation, ordre et désordre, négation et rebâti, vie et néant. La crainte des habitants de l'espace et de la fugacité du temps, obsession des temps modernes, domine et hante, obsède et angoisse notre société, avec ses agacements et ses crises. L'évolution de l'espace construit a acquis au cours de l'histoire une certaine manière de traiter et de mesurer le temps par la juxtaposition, l'opposition ou l'implication et l'entrecroisement inévitable en diachronie d'ensembles de relations et d'éléments, signes et notes de signes, lieux et distances, étendues, places et emplacements, voisinages et normes de circulation, dichotomies privé / public, famille et social, culturel et espace utile, loisirs et travail.

Notes

¹ les utopies sont des « emplacements sans lieu réel (...) qui entretiennent avec l'espace réel de la société un rapport général d'analogie directe ou inversée. C'est la société elle-même perfectionnée ou c'est l'envers de la société, mais, de toute façon, ces utopies sont des espaces qui sont fondamentalement essentiellement irréels. »

Références bibliographiques

- Foucault, Michel, *Of Other Spaces, Heterotopias*, foucault. Info/documents/foucault.heteroTopia.en.html; Conférence de 1967 « Des espaces autres » *Dits et écrits* (1984), T IV, « Des espaces autres », n° 360, p. 752 - 762, Paris : Gallimard, Nrf, 1994 ; (conférence au Cercle d'études architecturales, 14 mars 1967), in *Architecture, Mouvement, Continuité*, n°5, octobre 1984, p. 46-49
- . *Altfel de spatii. Studii de heterotopologie*, Bucuresti : Editura Paideia, 2001.
- Grigorovschi, Mircea et Grigorovschi Andreea, *Arhitectura peisageră, proces semiotic. Urbanism. Arhitectură. Construcții*. Vol.1 nr. 2 (2012) : 53 – 58.
<http://uac.incerc.ro/Art/v1n2a12.pdf> (consultat la 10.01.2013)
- Petríková Dagmar și al., *Brownfields - Handbook BROWNTRANS*. Ostrava : VŠB - Technical University of Ostrava, 2012.
- Pierce, Charles Sanders. *Écrits sur le signe*. Paris : Seuil, 1978.
- Rusu, Olivia et Samson, Nicolas. *Cross-disciplinary glossary focused on the issue of Brownfields regeneration*, Iasi : 2012.
- Samson, Nicolas, *Browntrans Glossary*. Iasi - Bratislava : 2012. Studis ISBN 978-606-624-097-0.
- Toffler, Alvin. *Le choc du futur*. Paris : Denoël, 1971.

CONCEPTUL DE SINE ÎN SEMIOTICA IDENTITĂȚII INTERCULTURALE

Ștefan Lucian MUREȘANU
Universitatea "Hyperion", București

*Când îți dorești ceva cu adevărat, tot universul conspiră pentru îndeplinirea visului tău.
/Paulo Coelho, "Alchimistul"/*

Résumé

La notion d'identité nécessite une interférence de deux domaines de recherche dans le but de définir l'individu. Une définition qui, en réalité, est profilée par la corrélation entre le sociologique et le psychologique. La reconnaissance d'une appartenance se complique par le phénomène de différenciation sociale et celui de singularisation individuelle. La construction d'une identité suit toujours une dynamique oppositive constante entre l'individuel et le collectif.

Notre étude se prétend importante dans la sémiotique de l'identité interculturelle, mettant à l'épreuve l'importance des appartenances sociales dans la définition de l'individu mais aussi de celles individuelles.

Ainsi, l'identité interculturelle se profile comme une étape transcendant cette opposition, une phase de l'évolution postérieure de l'homme et de l'humanité.

Mots-clés: *identité, concept de soi, sémiotique, anthropologie, interculturalité, système.*

Abstract

The concept of identity calls for interference of two spheres of research in trying to define the individual. Its definition is in reality based on the correlation between the sociological and psychological fields. The recognition of a membership is complicated by the phenomenon of social differentiation and of individual singling. The construction of identity always follows a constant oppositional dynamics between the individual and the collective.

Our study claims to be important in semiotics of intercultural identity, putting to the test the importance of social ties in the definition of the individual but also those of individuals.

Thus, intercultural identity is emerging as a step transcending this opposition, a later phase of the evolution of man and mankind.

Key words: *identity, self-concept, semiotics, anthropology, interculturality, system.*

1. Identitate socială și indivizibilitate

Tanjențial, conceptul de *identitate* solicită interferența a două sfere de cercetare în încercarea definirii individului. O definiție care, în realitate, se situează la confluența dintre domeniul sociologic și cel psihologic. Este un important studiu în semiotica identității interculturale care ne va pune la încercare, întrebându-ne, la un moment dat, care este *importanța apartenențelor sociale în definirea individului* și care este *partea propriu-zis individuală*, introdusă în această definiție.

În prezenta lucrare, ne-am propus să abordăm succint procesul de formare al atitudinilor de valoare, dar și încercării definirii conceptului de sine, încercând, motivațional, să ne apropiem, în special, de anumite comportamente generate de limitele valorice. Ne-am dorit să surprindem elementele adecvate argumentărilor în ceea ce privește atitudinile de valoare, dar și interrelaționarea unor noțiuni care apar, ca forțe motivaționale, pentru alegerea unui comportament sau altul. De asemenea, pe marginea unor teorii intens susținute și profund dezbătute despre acțiunea socială am evidențiat, atât cât ne-a putut fi permis, dependențele reciproce teoretice care, din punctul de vedere al scopului lucrării, am dorit să i se confere o anumită importanță. Adevărul este că, prin construcția noastră, suntem definiți ca ființe ce ne raportăm proiectiv, atitudinal și preferențial la realitățile din jurul nostru.

Antropologic, identitatea socială am putea-o califica drept o formă activă, particulară de definire a individului în societate, poziția acestuia de împlinire a voii societății. Omul se identifică ca proces indivizibil, unic, formativ și individualist, oscilant în decizii, aparent integru și măsurabil după interese. Identitatea socială îl particularizează pe om și îl definește în societate. El are aceeași fire ca aceleia care a trăit în epoca feudală, în antichitate sau, de ce nu, în neolitic sau mezolitic. Diferența dintre ei este evoluția științei și tehnicii. Au avut aceleași dorințe, vicii pe care astăzi, credem, le putem înfrâna datorită poziției noastre sociale, pe care omul elevat și-o respectă. Particular, omul este un tip îndărătnic, noi avansăm, în așa-zisa formă înaintată a civilizației, prin colaborare, atașare de sentimente, idei, concepții între care unele benefice societăților, iar altele distrugătoare formelor noastre de supușenie în fața legilor. Legile pe care le făurim, le apreciem, suntem de acord cu ele și căutăm din răspuțeri să le respectăm. Legile sunt instrumente de opreliște în fața *turbării* omului, uneori aberante în calea încercării de a ne dori o altfel de libertate. Dar unde este libertatea și care este sensul ei? Când apare și când își încheie ciclul. Democrația este una dintre așa-zisele forme de oprire a pornirilor omului profan nu însă și a intelectualului. Profanul își propune să treacă prin școli, pentru că așa este cerut de sistemul social, are pretenția să i se elibereze diplome, însă va fi dominat întotdeauna de un grup, bun sau rău, în evoluția lui, o dominare inconștientă și, totodată, o distrugere conștientă a identității sociale a individului. Aceștia sunt de fapt cei care duc la pierzanie societatea umană. Slabi și nepregătiți pentru viață atât profesional, cât și intelectual. Cuvintele sunt materia legilor gândite profund, nu pentru toți, ci pentru o parte a acestei lumi. Meșteșugul limbii este o taină a artei celui înzestrat spre a vorbi, dar și limba să-i fie pornită din interiorul științei lui. Fiecare dintre noi avem obligația să ne cunoaștem, pentru a supraviețui, străfundurile minții prin limba cu care ne naștem, iar disecția ei să fie vindecătoare.

În singurătatea lui, omul care se depărtează de limba nașterii lui nu cugetă, se lamentează doar pentru dificultățile care îi distrug, cu voia lui, identitatea. Semiologia semnificației, care studiază manifestări ale comportamentului uman, definește atitudinea ca pe o convertire în societate în semn al fenomenului social respectiv. Convertirea, după cum căutăm să o definim, este o formă a ceea ce omul

dorește în existența lui, poate fi sinceră sau perversă. Acest proces a fost definit și de semiologul francez Roland Barthes (1915-1980) care spunea: „semantizarea comportamentelor” și, în concluzie, un comportament care poate să devină prin semantizare semn este o „funcție semn” pentru că, ”literatura (...) este percepută ca un limbaj consistent, profund, plin de secrete, oferit deopotrivă ca vis și ca amenințare (Barthes 51) sau o „ceremonie”. (Prieto 129) „Orice sistem cultural și orice act izolat de comportare socială”, notează Maria Carov în lucrarea sa despre semiologia culturii: „presupune, implicit sau explicit, comunicarea” (161) care rezultă unui schimb de mesaje, unui dialog corelat și supus nivelului semiotic predominant transiterii mesajelor. Prin toate manifestările noastre de zi cu zi facem literatură, pentru că dialogăm și ne transmitem mesaje. Forma elevată de comunicare menține în mesaj un anumit sistem de semne, identificat în vorbirea fiecăruia. Fiecare dintre noi avem o trăire personală pe care o transmitem conștient celor cu care dialogăm. Lăuntricul nostru tinde spre acest lucru, însă s-a constatat că cei care nu dialoghează nu au cum să își transmită mesajul direct și, atunci, lasă prin comportamentul, atitudinile, mișcărilor lor să se tragă concluzii prin semnele trupului. În ziua de azi sunt mult mai apreciați necomunicativi, tocmai pentru că nu crâcnesc în executarea diferitelor sarcini, care de multe ori sunt ingrate, ilogice și uneori periculoase. Aparent această formă de manifestare pare să nu fie agresivă. Limbajul trupului, mimica feței, gestică sunt semne ale citirii și descoperirii intențiilor individului, dar și a definirii, într-un timp, a adevăratei identității a acestuia. Cuvintele pot declina gândirea, iar gestică poate perturba privirile.

Generația tânără, de azi, a particularizat acest semn al identității sociale ca o poziție pe care trebuie să o aibă în societate, cu orice preț, o identitate care se încearcă să le asigure demnitate și profit, uzitând permanent de dictonul: ”nu poți fi umilit, dacă nu te lași umilit”. Umilița este acceptare, minimalizare a poziției sociale a individului, pierderea identității. Dictonul i-a clasificat ca instrumente identitar orgolioase cu o puternică îndoială în definirea identității naționale. Pentru ei *național* înseamnă terenul colectivității în sânul căreia se poate identifica ca trăitor. Când spun *trăitor* mă refer la tot ceea ce gândirea umană dregte motivațiile în spiritul conviețuirii. Alexandru Tănase spunea, la un moment dat, că: „Larg răspândită este și tendința de a subordona civilizației toate cuceririle și bunurile tehnico-materiale, considerate însă într-o perspectivă strict utilitaristă și hedonistă”. (Tănase 125) Este cum nu se poate mai bine venită această afirmație pentru că, în continuare, putem aborda ideea de *civilizație a plăcerii sau desfătării*, care îi face să se simtă ultraelogiați atunci când descriu scene de o etică scăzută cu o moralitate îmbrâncită spre extazul umbrei sodomiste. În cartea sa de antropologie, Edward Sapir apreciază că nucleul semantic de cultură informează despre existența unui “ansamblu de atitudini, de viziuni asupra lumii și de trăsături specifice de civilizație care conferă unui popor anumit locul său original în lume”. (Sapir 329) Dacă acest nucleu nu are rezistența medierii *trăsăturilor specifice* atunci identitatea națională nu își poate îndeplini rolul de factor hotărâtor asupra comunității.

2. Identitate națională, sens și structură

Această a doua parte a lucrării am dori să o începem cu o afirmație pe care filosoful român, Petre Țuțea, a făcut-o într-un interviu televizat, spunând: „În afară de cărți nu trăiesc decât dobitoacele și sfinții: unele pentru că n-au rațiune, ceilalți pentru că o au într-o prea mare măsură ca să mai aibă nevoie de mijloace auxiliare de conștiință.” Marea dreptate a filosofului o vom constata prin tot ceea ce înseamnă lipsa de cultură și a minimalizării *conceptului de sine*. Identitatea națională începe să își limiteze, pentru o parte a lumii, intrată într-o nevoie a existenței, din păcate într-un număr impresionant, o *dezidentificare* într-o continuă creștere, deznaționalizare conștientă efectuată de către țările puternic industrializate. Dar aceasta se întâmplă numai în cazul în care membrilor națiunii respective i se instituie opreliștea migrării, a cunoașterii interculturale, a comparației și a justificării conștiente a acesteia pentru că numai prin comparație omul își poate evalua identitatea. M-am întrebat, la un moment dat, urmărind distrugerea sistematică a identității naționale, în unele state foste comuniste, de ce se dorește acest fapt împlinit cât mai repede și cât mai dezastruos pentru națiunile respective, considerate de către statele superindustrializate *națiuni greu de condus*. Această sintagmă de înrobire a popoarelor nu o spunem ca apărând acum, în zilele noastre, ci încă din trecutul istoric au exprimat-o mulți dintre conducătorii de neamuri, printre care Alexandru Macedon, Stalin, și în prezent sunt încă mulți lideri care vehiculează această idee cu drept de distrugere treptată a tradițiilor strămoșești ale unor popoare ale lumii. Și, atunci, identitatea națională, care este colectivă, dar particulară, nu poate fi definită ca un contrasens în dezvoltarea identității sociale, care este individuală și sociativă? Omul este un element al naturii, constructiv și distructiv totodată: „Gonit de toată lumea, prin anii mei să trec / Pân' ce-oi simți că ochiu-mi de lacrimi e sec, / Că-n orice om din lume un dușman mi se naște, / C-ajung pe mine însumi a nu mă mai cunoaște, / Că chinul și durerea simțirea-mi a-mpietrit-o, / Că pot să-mi blestem mama, pe care am iubit-o - / Când ura cea mai crudă mi s-a părea amor... / Poate-oi uita durerea-mi și voi putea să mor”. (Eminescu 40) În evoluția identitară a omului au apărut, în timp, două concepte: *adevăr* și *valoare*, pe care le găsim justificate să se plieze pe dezvoltarea și evoluția lui intrinsecă. Prin adevăr, omul a reușit să se departajeze de falsa existență, menajându-se de neîmpliniri prin rostul pe care și l-a creat în sânul familiei sale, s-a rupt de ceea ce nu îl identifica ca dorit în fața comunității și a impus valoarea ca respect. Valoarea omului se află în conștiința de sine, fiecare dorind mai mult decât poate să dea și este una dintre marile nenorocirii ale evoluției spre bine a societății omenești. Adevărul este obiectiv, iar valoarea un concept subiectiv care în noua societate orbește. Lumina distruge mucegaiul. Într-un studiu despre valoare și evoluție, în care am implicat studenții anului I ai Facultății de Filologie ai Universității „Hyperion” din București, le-am propus să vizităm Muzeul Național al Satului „Dimitrie Gusti”. Împreună am observat și cercetat, cu foarte multă atenție din partea studenților, diferite așezări și case țărănești vechi, din zona Maramureșului. După felul cum aceste case erau

construite și rânduite aproape perfect cu așezarea lor din teren, a materialelor folosite la ridicarea acestora, a utilajelor întrebuințate la munca câmpului, a rânduirii anexelor din interiorul gospodăriei, am definit identitatea socială a proprietarului casei. Ca stare principală de fapt a săteanului maramureșean se afla preocuparea, prin ea se identifica ca un om gospodar, doritor de respect din partea celorlalți și chiar a lui față de el. Este tocmai ce întâlnim în studiile lui Luis Jorge Prieto referitoare la domeniile de cercetare atât de variate pe care le cuprinde semiotica. Într-un asemenea studiu am identificat factorul care asigura, de altfel, omogenitatea spațiului semiotic, existența indicelui intențional, adică a semnalului comunicativ. Țăranul maramureșean comunica cu lumea prin felul în care își organiza viața în gospodăria sa. Erau semnele vizibile ale civilizației și evoluției sale, la nivelul elevat la care le înțelesese.

În concluzie, omul maramureșean își dobândise identitatea sa culturală, proprie regiunii în care trăia însă împrumutativă, adică o formă de imitație și de adăugare pe care studenții au sesizat-o și am transpus-o ca temă de dezbateri la seminare. Omul este social, mi s-a spus, indiferent de zona în care se naște, se dezvoltă și evoluează. Diferența între conceptele *a se dezvolta* și *a evolua* este tocmai statutul pe care omul conștient și-l dorește în societate. Identitatea socială produce invers proporționalul dintre ceea ce s-ar putea defini ca dezvoltare primară a omului, care este normală, identificată prin naștere și evoluție ca rezultat al evaluării propriei dorințe de a se depăși, intervenind concurența conștientă a condiției sociale. Omul cultural este nucleul socialului intercultural, plăcerea de a colabora cu alții, de a-i înțelege și de a fi înțeles. Atâta timp cât omul este înțeles se justifică ca existent uman în comunitatea respectivă, i se atribuie valoare identității sale. Când devine un neînțeles, identitatea lui se pierde, capătă însă un alt statut, perturbator, și singura care îl poate revaloriza este societatea. S-a dovedit că limba este singura sursă a adevărului, prin ea exprimi ipoteze, sugestii și, atunci când o stăpânești cum se cuvine, ea devine forța superioară a identificării individului în societate, adică a definirii identității sociale.

M-a întrebat cineva, odată, de ce nu se vorbește o singură limbă pe Pământ, pentru că ar fi mult mai convenabil, în multe situații, pentru toți oamenii. La prima vedere, ”da”, însă atunci când analizezi profund acest fenomen social de identitate colectivă rezultatul este cu totul altul. Așa s-a întâmplat în istorie și cu limba tracă ce se vorbea cândva pe întregul cuprins al continentului european. Însă, cred că impunerea unei limbi care nu îți aparține prin naștere, poate produce serioase dereglări psihice. Iar limba aceea nu se va putea învăța niciodată corect de către toți vorbitorii Pământului, din cauza distribuirii lor pe distanțe mari de locuire. Aparent, se poate crede că este cu puțință accesarea unei limbi unice pe Pământ însă, cu timpul, vor interveni în vocabularele zonale, prin generații, termeni noi, deci limbi noi, inovații ulterioare care nu vor mai putea acoperi rapid masa mare de vorbitori. În concluzie, vor apărea mijlociri regionale de exprimare, limbi care încet se vor diferenția lingvistic, și nu numai.

Ceea ce s-ar părea că ar putea să rămână comune întregii culturi umane sunt *riturile de trecere*, pentru că peste tot pe glob se moare, se naște, se căsătoresc și,

aici, așa cita afirmația lui Arnold Van Gennep: „Tendința lor de dispunere este peste tot aceeași, iar sub multitudinea de forme se regăsește întotdeauna, fie exprimată conștient, fie virtual, o succesiune tip: schema riturilor de trecere.” (Van Gennep 168) Deci, natural, nicio limbă nu ar putea deveni unică pentru oamenii pământului. Izolarea, prin situația distribuirii populației în locuri greu accesibile, distanțele, nemărginirea apelor vor face să apară dialectele, care se vor diferenția, în timp, datorită mediului în care individul se va dezvolta și evolua, căpătându-și o nouă identitate. De exemplu, Linné sau Mendeleev au descoperit poate, cu adevărat, printr-o intuiție genială, o ierarhie sistematică a materialelor empirice care se știe că a fost confirmată de o teorie posterioară.

În concluzie, acolo unde cunoașterea noastră este într-adevăr rezultat al cercetărilor și experimentelor, trebuie să fim atenți și să nu confundăm ceea ce am învățat în mod empiric cu ceea ce ar putea decurge dintr-o teorie, chiar dacă teoria este adevărată.

3. Semn și definire a conceptului de sine

Reflecția asupra identității a fost dintotdeauna *problema generală a integrării agenților sociali într-un spațiu social. Recunoașterea unei apartenențe* însă, atunci când se credea că totul este lămurit asupra conceptului de sine, apărea *problema faptului că acești agenți căutau un loc specific în acest spațiu social*, prin diferențiere, ca statut social, și prin singularizare, ca fapt împlinit al demersului neputinței unora de a se rupe de ceea ce, în realitate, îi reprezentau teama de a fi. Teama și frica, două stări de fapt ale omului neintegrat în fiindualul toleranței și al bunului simț, au accelerat căderea în grotesc. Frica este o stare ce îndepărtează profanul de identitatea sa de om cu sentimentul că ceva material îi poate provoca durerea fizică. Teama este inversul acestei stări, de elevare a cugetului față de toate mișcărilor naturii identificate de omul-inițiat ca identitate a spiritului său. Literatul accede, disecă și meditează profund existența, definindu-și, ca nimeni altul, identitatea culturală cu ajutorul căreia își organizează propriul concept de sine. Identitatea nu este un fapt individual, pentru că omul este o entitate socială, ea se desăvârșește în activitatea de grup și se definește prin grupul respectiv. Identitatea a apărut ca o încercare de rupere a eului de unele egouri care meditau într-un tot altfel de cum se voia el să fie definită situația existentului. Însă el se va desăvârși și defini parțial printr-o regăsire fiinduală într-un alt mod de a fi al unei comunități. În formarea identității sociale familia este baza însă nu desăvârșirea.

Într-una din scrierile sale, sociologul francez Jean-Paul Codol (1944-1989) consemna: „această preocupare majoră - ...este pur și simplu un conflict între afirmarea și necesitatea individuală și afirmarea și necesitatea colectivă; între căutarea unei identități personale și căutarea unei identități colective; între ceea ce constituie în același timp diferența individuală și similitudinea cu celălalt; între vizibilitatea socială și conformism; pe scurt, între individ și grup”. (457-501) Putem spune că toate aceste dezbateri, foarte vechi atât în filosofie, religie sau

ideologie, cât și în psihologie, au culminat, la un moment dat, cu o preocupare care s-a amplificat ca opoziție între ceea ce a constituit *individual* și *colectiv*, un raport, de altfel, aflat și acum în centrul psihologiei sociale. Ne putem întreba dacă se poate crea un popor unic în Europa. Dar și răspunsul va fi "nu", pentru că fiecare națiune este formată din popoare (etniile), care la rândul lor sunt formate din neamuri de oameni și ca nucleu familia primară: tată, mamă, frați, surori, în concluzie identități separate prin cultură, educație, spiritualitate, învățătură etc. Educația poate fi singura care să apropie social membrii unor grupuri, însă printr-o educație comună, cu aceleași cerințe de formare ale individului, privitoare la limbă, care este primordială în identificarea acestuia, fără a se încerca deteriorarea sau substituirea tradițiilor etniilor care formează comunitatea națională (acelea rămân în conservarea comunității din care provine individul). Apoi, istoria națiunii-mamă, din care să nu lipsească istoriile etniilor, ca parte integrantă în formarea civilizației lumii. Sociologul ungar, Lothar Krappman, spunea într-un eseu publicat la Budapesta, în anul 1980, în revista "Szociológiai Füzetek" că „identitatea reprezintă performanța realizată de individ cu scopul implicării în acțiunea socială comună și în comunitate”, un fapt remarcabil dacă ne gândim, nu la spălarea creierelor cu programe de periclitate a identității individului, pentru că această încercare îi distruge identitatea și îi provoacă o contraofensivă în timp, impulsivitate față de dezvoltarea lui armonioasă în societate.

În concluzie, identitatea interculturală poate fi considerată un stadiu al evoluției superioare a omului care poate să schimbe, în viitor, mentalități și poate crea noi libertăți în evoluția conștientă a omului nou, pe care cetățeanul Europei va trebui să le înțeleagă în toată justețea lor. Interculturalitatea însă presupune o metodologie care dorește conștientizarea integrării interogației, suspinul inconștient a ceea ce a fost, asupra spațiului educațional al filologiei, psihologiei, antropologiei, politicii culturii și istoriei. Conceptul nu este nou, el trebuie doar conștientizat, format încă din școală odată cu principiile care se doresc să stea la baza conviețuirii normale între oamenii mileniului trei: *toleranța, egalitatea, complementaritatea valorilor*. Valoarea excedă în mijlocul oricărei etnii în care cultura reprezintă modalitatea de afirmare a societății. Datinile își au baza lor constructivă în viața etniei respective, obiceiurile trebuie însușite cu limita la care nu devin opreliști de valorificare a etnicității. Prin toate acestea vom da posibilitatea exploatării specificului spiritual al valorilor locale, atașându-le valorilor generale ale umanității. Constatăm însă, că *multiculturalitatea*, ca fenomen social real, încă își continuă o existență neînțeleasă față de grila interpretativă și voința deformatoare a optimismului social și politic. Identitatea interculturală este o evoluție conștientă în sânul comunității europene care se cere să fie evolutivă și educativă însă fără nici o acceptare a vreunei forme de ierarhizare etnică.

Față de tot ce s-a dorit să se exprime în lucrarea de față, am dori să încheiem cu sublinierea că omul, în timpul său istoric, când va ajunge să stăpânească respectul și disciplina de sine, atunci va deține adevărata putere, de aceea cred într-un viitor care va fi al onestității și al unei moralități ce va governa

printr-o artă a descifrării principiilor semiotici. Întotdeauna mi s-a părut interesant acel joc subteran de tensiuni care au alimentat procesul sinuos al genezei sensului literar. Cercetarea însă a lansat periodic, în vârtejul exprimărilor, axiome care au văzut în literaritatea discursului un tip aparte de emergență în planul unei dimensiuni de continuitate, dominate de doi antipozi, sau mai bine spus doi poli ideali: limbajul poetic, cel care extaziază prin famecul expunerii ideilor materializate prin cuvinte meșteșugite și, de la caz la caz, cel științific, respectiv, cel standard, al comunicării curente.

Referințe bibliografice

- Moles, Abraham. *Sociodinamica culturii*. București : Editura Științifică, 1974.
- Barthes, Roland. *Gradul zero al scriiturii*. București : Editura Univers, 1987.
- Bondrea, Aurelian. *Sociologia culturii*. București : "România de mâine", 1993.
- Boudon, Raymond. *Tratat de sociologie*. București : Editura Humanitas, 1997.
- Bonte, Pierre și Izard, Michel. *Dicționar de etnologie și antropologie*. Iași: Polirom, 2007.
- Braudel, Fernand. *Gramatica civilizațiilor*. București : Editura Meridiane, 1994.
- Carpov, Maria. *Introducere la semiologia literaturii*. București : Editura Univers, 1978.
- Codol, Jean-Paul. *On the so-called superior conformity of the self behavior: Twenty experimental investigations*. European Journal of Social Psychology, N5, (1975).
- Drimba, Ovidiu. *Istoria culturii și civilizației*, vol.1, București : Editura Vestala și Saeculum I.O., , 2001.
- Eminescu, Mihai. *Poezii (din viață și postume)*. București : Editura Luceafărul, 1945.
- Gennep, Arnold Van. *Riturile de trecere*, Iași : Editura Polirom, 1996.
- Goodman, Nelson. *Introducere în sociologie*. București : Editura Lider, 1999.
- Gusti, Dimitrie. *Pagini alese*. București : Editura Științifică, 1965.
- Prieto, Luis Jorge. « Sémiologie de la communication et sémiologie de la signification », *Études de linguistique et de sémiologie générales*, Genève : Droz, 1975.
- Radkowski, George Hubert de. *Antropologie generală*. Timișoara : Ed. Amarcord, 2000.
- Sapir, Edward. *Anthropologie*. Paris : Éditions de Minuit, 1967.
- Tănase, Alexandru. *Cultura și civilizație*. București : Editura Politică, 1977.
- Tylor, Edward, Burnett. *Cultura primitivă*. Ayuso, 1999.

**INTERCULTURALITÉ
ET SÉMIO-LINGUISTIQUE**

Le pouvoir judiciaire de la langue : vers une sémiotique de la plaidoirie

Ana GUȚU,

Université Libre Internationale de Moldoova

Résumé

Le présent article traite du discours judiciaire, et notamment, de la plaidoirie, qui est analysée dans l'essai de point de vue de la méthode sémiotique et de celle de la géométrie de la pensée. L'auteur envisage aussi bien la structure du discours judiciaire que le contenu lexico-stylistique et philosophique de celui-ci en fonction de l'évolution de la pensée judiciaire sur l'exemple de la France. Le corpus est constitué de 43 discours judiciaires, plaidoiries d'avocats, discours d'accusation et écrits littéraires à titre de plaidoiries. La conclusion essentielle qui découle du titre de l'article est en faveur de ce que la langue a aussi un pouvoir judiciaire. Les conclusions pragmatiques, tirées du corpus analysé, servent à la mise en place d'une base de données efficaces - un instrument informatique ludique afin d'enseigner l'éloquence judiciaire aux apprenants visés.

Mots-clés: *plaidoirie, pensée judiciaire, avocat, sémiotique, langue, éloquence, figures de pensées, philosophème, termes, isotopie.*

Abstract

This article touches upon the legal discourse, and in particular, the argument, which is analyzed from the point of view of the semiotic method and geometry of thought. The author considers both the structure of judicial discourse and its lexical, stylistic and philosophical content depending on the evolution of the judicial thinking on the basis of the example of France. The corpus consists of 43 legal discourse arguments of lawyers, prosecution and literary texts as speech arguments. The main conclusion from the title of the article is in favor of the fact that language also has a judiciary power. Pragmatic conclusions from the analyzed corpus are used for establishment of an efficient database for applying of a playful computer tool to teach judicial eloquence to the target learners.

Key words: *argument, judicial thinking, lawyer, semiotics, language, eloquence, thought figures, philosopheme, terms, isotopy.*

Dans un de mes articles sur des sujets sociolinguistiques j'ai postulé l'existence de quatre pouvoirs qu'une langue peut exercer dans une société: le pouvoir politique, le pouvoir économique, le pouvoir social et le pouvoir culturel. Je n'ai point réservé de place au pouvoir judiciaire qu'une langue peut exercer dans une société, et ce n'est pas fortuit, car la jurisprudence couvre aussi bien le champ politique (textes de lois) que celui culturel (éducation) ou social. (Guțu, 2011)

Néanmoins, définie sous un angle instrumentalisé (moyen exclusif de communication dans des procès judiciaires quelque soit sa manifestation – l'oral où l'écrit), la langue constitue le cadre par excellence d'un procès judiciaire : en commençant par le discours de l'accusateur, en passant par la plaidoirie de l'avocat et les interventions des témoins.

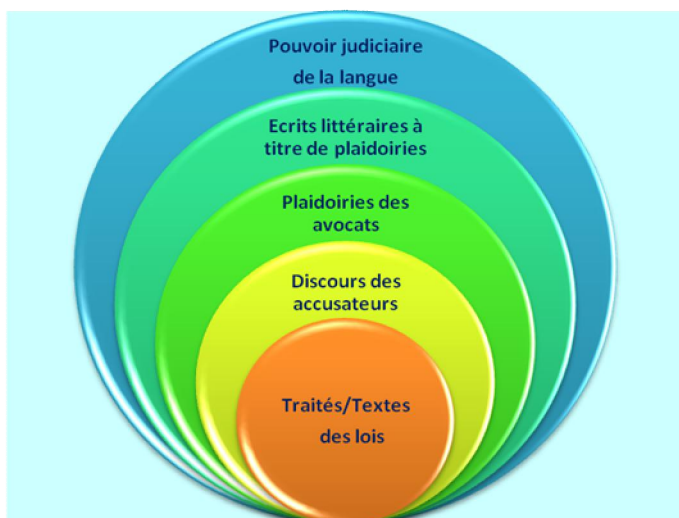
Ce que nous tâcherons d'élucider dans notre article c'est la possibilité d'aborder le discours judiciaire (la plaidoirie de l'avocat et le discours accusateur) d'une perspective sémiotique. À cette fin nous établirons *la structure du pouvoir judiciaire de la langue, la nature et les particularités des éléments constitutifs de ce pouvoir, la structure sémiotique de la plaidoirie en tant qu'entité discursive pluricode* ; nous étudierons en détails *la phénoménologie du procès judiciaire dans son évolution sur l'exemple de la France (corpus de plaidoiries) avec élaboration des modèles sémiotiques en base des analyses lexicales-sémantiques-stylistiques-rhétoriques* ; nous statuerons aussi *à propos de l'impact de l'histoire judiciaire sur le destin d'un pays*.

Les fondements philosophiques d'une société sont éminemment importants pour la constitution de la nation, pour l'épanouissement de la culture, des beaux arts, du système éducatif d'un pays. (Guțu, 2011) Les systèmes philosophiques ont généré le fleurissement des sciences, qu'elles soient dures ou « molles » (humaines), qui, à leur tour ont contribué à l'organisation socio-économique des sociétés. La langue fut le véhicule unique à l'aide duquel les doctrines scientifiques ont vu le jour, ont été expérimentées, ont triomphé ou collapsé, en menant vers la gloire leurs concepteurs.

De tous les domaines socio-économiques la jurisprudence semble avoir exercé un rôle déterminant dans l'avancée des pays vers les démocraties modernes. Or, l'histoire d'un pays est aussi, inmanquablement, l'histoire de sa pensée juridique. La France s'est adjugé la paternité de la théorie de la séparation des pouvoirs dans un État grâce à l'esprit brillant de Montesquieu, une figure emblématique sur le firmament doctrinaire juridique : « Il n'y a point de liberté si la puissance de juger n'est pas séparée de la puissance législative et de l'exécutrice. Si elle était jointe à la puissance législative, le pouvoir sur la vie et la liberté des citoyens serait arbitraire. Si elle était jointe à la puissance exécutrice, le juge pourrait avoir la force d'un oppresseur ». (cité d'après Huisman, Vergez, 172) Ayant postulé que « la loi est, en général, la raison humaine » (*ibidem* : 171), Montesquieu a octroyé à la langue, porte-parole de la raison, le pouvoir inéluctable de tisser les systèmes complexes de la jurisprudence dans toutes ses manifestations : lois, procès judiciaires, contrats, testaments etc. Bien avant Montesquieu c'est Aristote qui donna une prédéfinition à la langue/la parole en tant qu'acquis exclusif de l'homme utilisé par celui-ci à des fins sociales bien précis : « ...l'homme est un animal politique, bien plus que n'importe quelle abeille ou n'importe quel animal grégaire. Car, nous le disons souvent, la nature ne fait rien en vain. Et seul parmi les animaux l'homme est doué de parole ...la parole existe en vue de manifester l'utile et le nuisible, le juste et l'injuste... ». (*ibidem* : 37)

Tout en examinant l'histoire des grands procès en France depuis le XVe au XXe siècle (voir Corato), nous allons formuler un premier constat, selon nous : *le pouvoir judiciaire de la langue est défini par l'utilisation habile de la langue afin d'accuser ou acquitter un présumé coupable, qui à part d'être un citoyen, est aussi un prince (à savoir, monarque, ministre, figure publique éminente etc), dont le conflit apporté devant les tribunaux, stigmatise la société en la bouleversant et*

contribue aux changements ou à l'évolution des mentalités sociales. Cette définition à titre axiomatique nous servira de point de départ dans nos réflexions, et ce n'est pas par hasard que nous avons choisi l'exemple de la France, un pays européen, une ancienne démocratie, bâtie historiquement de manière évolutive, mais aussi révolutionnaire, pays qui a connu la brillance des esprits intellectuels les plus féconds, mais aussi l'exécrable guillotine, tous ayant contribué à la constitution d'une république moderne, encadrée dans la stabilité politique, sociale et économique. Le graphe qui suit représente, dans notre vision, la structure du pouvoir judiciaire de la langue. Les possibilités offertes par l'informatique nous permettent d'envisager cette structure plutôt sous formes des couches qui se superposent, dont les diamètres ne diffèrent pas, même si le dessin optiquement nous fournit un autre effet :



Graph 1. Structure du pouvoir judiciaire de la langue.

Ainsi donc, le pouvoir judiciaire de la langue est constitué *de traités et textes de lois, de discours des accusateurs (publics), de plaidoiries des avocats, d'écrits littéraires à titre de plaidoiries.* Cette structure nous a été suggérée par les sources qui sont disponibles aujourd'hui pour ceux qui s'intéressent à ce sujet. Bien sûr, la modernité offre d'autres possibilités de documentation, mais, compte tenu du fait que nous ferons une incursion historique dans la thématique, il est de notre devoir de mentionner que l'histoire de la pensée juridique est quantifiable d'abord et surtout grâce aux écrits. Les écrits les plus survivants sont, bien sûr, *les traités et les textes des lois.* Pourtant, la majeure partie de tout ce qu'on peut appeler le phénomène judiciaire à la longue de l'histoire, est évanescence, car les discours des accusateurs publics et les plaidoiries des avocats ont été rarement documentés, exception faite certains procès de grande résonance qui ont survécu les époques grâce aussi aux écrits littéraires de l'époque. Cette histoire des affaires judiciaires

est également l'histoire des paroles prononcées pour convaincre, l'histoire des émotions et des éloquences, l'histoire des engagements politiques et sociaux. L'évanescence de l'oralité discursive judiciaire nous fait penser à une possible quête des paroles et des discours perdus dans la nuit des temps. Il faut remarquer le fait que tout tribunal est un endroit où l'on s'exprime. Les accusateurs, les avocats, les témoins, les inculpés qui se défendent eux-mêmes – sont réunis sous un seul toit, et souvent le tribunal semble être la scène d'un théâtre, où un spectacle fabuleux est joué à l'attention du public de l'époque ou encore plus, à l'attention des temps à venir.

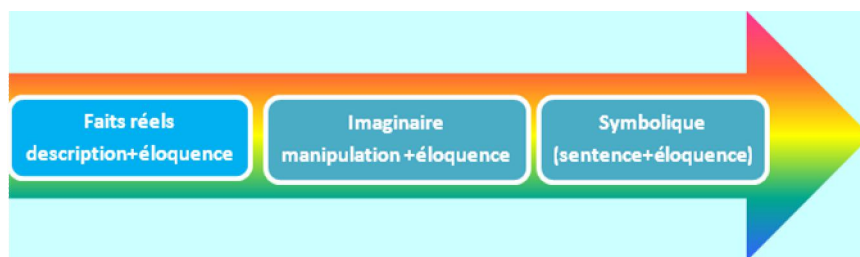
Jetons donc un regard sur les interférences des textes produits par les différents personnages des procès judiciaires, personnages impliqués directement, par la tenu des discours, mais aussi des personnages impliqués de l'extérieur du procès judiciaire comme tel, à savoir des personnalités publiques largement connues dans la société :



Graphie 2. Interférences lexicales-sémantiques-stylistiques-rhétoriques des entités discursives judiciaires.

De toutes ces trois entités discursives, sans doute, les discours des accusateurs semblent intéresser moins, car elles représentent des écrits bureaucratiques, imprégnés de termes juridiques propres à l'époque, sans parler du fait qu'assez souvent, les discours des accusateurs s'avèrent non-fondées. C'est notamment le discours de la défense qui emporte sur le discours de l'accusation, car, c'est justement le discours de la défense qui devra influencer la sentence du juge. L'histoire des règles de la défense n'est pas du tout courte. L'humanité a mis du temps à arriver à l'institution de l'avocat. En France la profession d'avocat a été institutionnalisée sous Philippe le Bel, mais le système des procédures n'a été mis en place qu'au XVIIe siècle. (Corato 6) Avant il était courant d'offrir la possibilité de se défendre aux inculpés eux-mêmes, ou bien, une fois la personne condamnée, quelqu'un pouvait intervenir auprès du souverain afin d'implorer la grâce d'un condamné. Ces écrits constituent de véritables plaidoiries dans le sens moderne du mot. A par ces lettres-plaidoyers, des écrivains intervenaient pour éclairer le conflit abouti au tribunal, ainsi des ouvrages sont nés sur la marges des procès fameux.

Nous proposons d'envisager le discours judiciaire en tant que macrosigne, pour nous situer dans une approche sémiotique. Nous adopterons la sémiotique tridimensionnelle de Peirce, basée sur le caractère infini de la sémosis, sur l'exclusivité du signe (tout est signe autour de nous), sur le rôle déterminant de l'interprétant dans la sémosis : « le processus sémiotique est donc toujours une relation à trois termes : un signe est une chose relié sous un certain aspect à un second signe, son objet, de telle manière qu'il mette en relation une troisième chose, son interprétant, avec ce même objet, et ainsi de suite ad infinitum ». (Tiercelin 38) Le but suprême d'une plaidoirie est de convaincre, c'est autour de la persuasion que tournent toutes les parties composantes d'une plaidoirie. La plaidoirie est un macrosigne pluricode, surtout si nous nous sommes proposés d'examiner un corpus discursif diachroniquement. De ce point de vue nous tenons à la définition proposée par Jean-Marie Klinkenberg : « nous entendons par un discours pluricode toute famille d'énoncés considérée comme sociologiquement homogène par une culture donnée, mais dans laquelle la description peut isoler plusieurs sous-énoncés relevant chacun d'un code différent ». (232) La multitude des codes de communication pour comprendre/ interpréter une plaidoirie est évidente, nous avons besoin pour cela de connaître à fond: le code du contexte historique de l'affaire, les détails sur la personnalité de l'avocat ou de l'accusateur, le code sémantique des significations des termes juridiques utilisés par les orateurs, le code culturel visant les détails sur les personnages dont les noms figurent dans les discours, la liste peut être complétée : « les codes varient dans l'espace et dans la société. Mais leur variation est aussi temporelle : les codes évoluent ». (*ibidem* : 290) Compte tenu de ces précisions, nous considérons que la structure dynamique d'une plaidoirie peut être représentée selon le graphe suivant :



Graphe 3. La structure sémiotique de la plaidoirie.

« Le point de vu de la sémiotique refuse de confondre autant le symbolique avec l'imaginaire, qu'avec le réel'/Punctul de vedere semiotic refuză atât a confunda simbolicul cu imaginarul, cât și cu realul ». (Iordache 45) Cette structure triadique nous a été inspirée par l'essence même de la plaidoirie. Toute plaidoirie est conçue pour convaincre, selon le type de discours – accusateur ou défendeur, l'orateur doit persuader les juges ou les autres instances que ses propos sont les plus véritables, les plus correctes. Les plaidoiries que nous avons analysées se

plient à la structure triadique susmentionnée le *réel*, l'*imaginaire* et le *symbolique*. Le réel comprend très naturellement l'exposé des faits, l'imaginaire suppose la manipulation verbale qui est utilisée pour fausser le réel, et, finalement, le symbolique, représente les jugements qui s'élèvent au –delà du contexte historique et juridique de la plaidoirie pour déboucher vers une formule linguistique atemporelle, quelquefois abstraite, applicable universellement à des situations similaires. Nous les avons appelés *philosophèmes* « expressions concentrées d'une vérité socio-humaine et sont susceptibles de ne pas être altérées dans l'espace et dans le temps ». (Gutu, 2012 : 83) Toutes les trois parties composantes de la plaidoirie sont marquées par l'éloquence des orateurs. Le choix du lexique est d'une importance cruciale pour que le résultat final de la plaidoirie soit atteint : convaincre les juges. Les plaidoiries que nous avons analysées diffèrent pour ce qui est du cota du *réel*, de l'*imaginaire* ou du *symbolique* dans leurs structures. Ainsi, il y a des plaidoiries où la place du réel est bien importante et l'orateur évoque toute une suite des faits pour éclairer la situation du coupable (le discours accusateur de Robespierre contre Louis XVI ou les deux plaidoiries de Berryer en faveur du général Cambronne), et, il y a des plaidoiries plus brève en tant que durée et plus concentrée sur le coté éloquence (telles la plaidoirie de Portalis, avocat de l'épouse de Mirabeau ou la péroration de Desèze pour le roi Louis XVI). Les deux types de plaidoiries sont construits sur l'exploitation des figures de pensées, mais c'est surtout le deuxième type que semble être surtout basée sur l'éloquence, car le réquisitoire des inculpés est très lourd. Graphiquement cela devrait avoir la représentation suivante :



Graph 4. a) Plaidoirie basée surtout sur les faits réels.

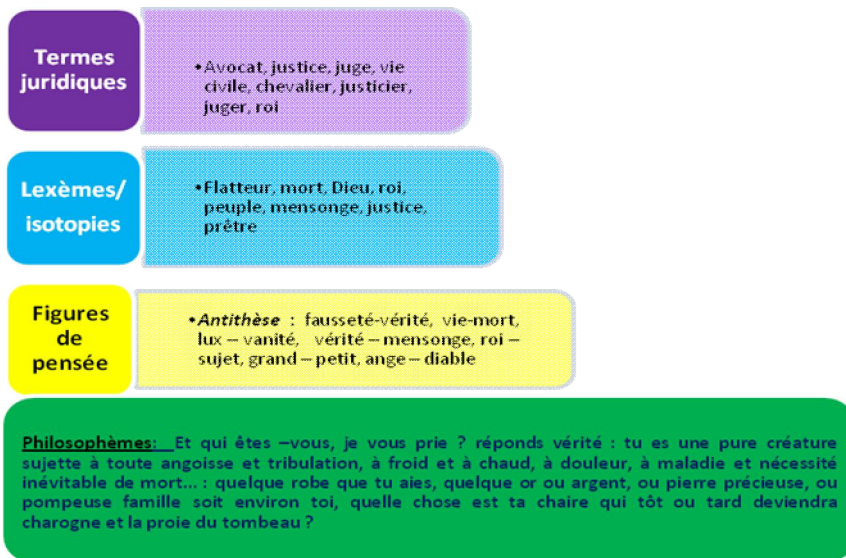


Graph 4. b) Plaidoirie basée surtout sur l'imaginaire.

Afin de répondre à notre autre but de l'étude, nous allons entrer dans le vif du sujet, c'est-à-dire, faire le tri, d'une certaine manière, des textes des plaidoiries pour faire émerger les similitudes et des différences, alias les interférences lexicostylistiques, dans les différentes plaidoiries à travers les siècles. Ce regard nous permettra finalement de proposer de suggestions à l'élaboration d'un logiciel pour

l'apprentissage de l'art oratoire en français à l'intention des étudiants francophones en droit. Nous avons analysé un corpus de 43 discours – plaidoires, discours d'accusation, notes de plaidoires, essais littéraires répertoriés dans le livre de Corato. 10 de ces discours sont des documents écrits qui n'ont pas été prononcés devant les tribunaux. Faute d'espace, nous allons présenter seulement 9 graphes-résumés des textes/discours les plus éloquents selon la structure suivante : description des faits, *le choix des termes juridiques, les lexèmes (mots-clés) à titre d'isotopie, les figures de pensées et les philosophèmes/sentences.*

A. **Graphe-résumé** de l' Harangue au roi Charles VI en faveur de la gloire du royaume de France et contre les dilapidations faites par les conseillers du roi Charles VI (Corato 14), rédigé en 1405 par Jean Charlier de Gerson, théologien de la Sorbonne. Au nom de la Sorbonne des clercs il tente d'apaiser la guerre civile et de rendre à la monarchie ses lettres de noblesses, il s'insurge contre les abus de tout genre qui régnaient à cette époque :



B. Graphe- résumé de la plaidoirie de Jean Portalis (1746-1807) avocat d'Aux en Provence, rédacteur du Code civil et du concordat 1801.

Type du procès : *procès civile de divorce*. Procès Mirabeau contre Portalis, avocat de l'épouse de Mirabeau, 1780, Plaidoirie en faveur de l'épouse de Mirabeau. (Corato 169) L'éloquence de Portalis s'est surtout construite sur les accusations très graves à l'adresse de Mirabeau, cette jonglerie de paroles avait mené à ce que le procès fut gagné par l'épouse de Mirabeau.

Termes juridiques

• Calomnie, diffamation, publique, réclaté, juridiquement, preuve, procès, magistrat, instance, décret, procédure, droits

Lexèmes / isotopies

• Opinion, faux, injuste, intime, époux, fils, opprobre, ignominie, séparation, mariage, famille, ruiné, humiliant ; funeste, malheur, folie, violence, menace, forcer, manquement, tyran, persécuteur, souffrir

Figures de pensée

• *Énumération* : il a été mauvais fils, mauvais époux, mauvais père, mauvais citoyen, sujet dangereux... ; *Métaphore* : mauvais fils : on l'a vu, par ses folles et basses dissipations, dévorer le patrimoine de son père, troubler son repos par des procès indignes, affliger et humilier sa vieillesse par le spectacle de ses travers, et attenter même à son honneur par des infâmes libelles.

Philosophèmes: il a été mauvais fils, mauvais époux, mauvais père, mauvais citoyen, sujet dangereux... ;
Quels droits peut donc avoir celui qui n'a jamais connu de devoirs, qui s'est joué de l'honneur, de la bonne foi, de la vertu, qui n'a respecté ni les liens de convention, ni ceux du sang ou de la nature ?

B. Graphe résumé de la plaidoirie d'avocat afin de réhabiliter la mémoire de Jean Calas. (Corato 83-103) En 1762 Alexandre Jérôme Loyseau de Mauléon (1728-1771), avocat au parlement de Paris prononça cette plaidoirie dans le cadre du procès de Jean Calas. L'affaire Calas reste à jamais synonyme d'erreur judiciaire. Faits : le 15 octobre 1761 à Toulouse le fils du protestant Jean Calas se suicide. La rumeur se rependit que son père l'avait tué pour avoir prévenu qu'il se convertisse au catholicisme. Les preuves n'existaient pas, mai Jean Calas fut jugé et condamné. Dès lors sa famille ne cessa les démarches afin de réhabiliter sa mémoire.

Termes juridiques

• Avocat, assassin, police, crime, ordonner, saisir, procès verbal, meurtre, procureur, inspection, cadavre, décret, témoin, suicide, magistrat, juge, juridiction, délibération, tribunal, crime, coupable, indice

Lexèmes / isotopies

• Estime, noblesse, protestantisme, réforme, dogme, domestique, pieux, vertus, idées noires, tristes projets, réputation, douleur, mort, religion, réputation, père, fils, Dieu, malheur, ouï-dire, conversion, pasteur, innocence, supplice, déplorer, vérité, honneur, peuple, injustice, infortuné

Figures de pensée

• *Exclamations* : Quel spectacle ! Quel objet pour les yeux d'une mère ! *Métaphore* : peuple amoureux d'aventures ; Le voile tombera de vos yeux. Alors le glaive de la douleur déchirera jour et nuit vos entrailles ; O , jugement incroyable et terrible ! que pour l'honneur de ma patrie je voudrais pouvoir arracher des annales de notre siècle ! Le voile tombera de vos yeux. Alors le glaive de la douleur déchirera jour et nuit vos entrailles.

Philosophèmes: Que méditez-vous, o mes juges ? Qu'allez-vous faire ? Etes-vous des pères, des magistrats, des hommes ? Les excès d'un peuple fanatique préparaient-ils vos oracles ? Le voile tombera de vos yeux. Alors le glaive de la douleur déchirera jour et nuit vos entrailles. O , jugement incroyable et terrible ! que pour l'honneur de ma patrie je voudrais pouvoir arracher des annales de notre siècle ! Le fanatisme rend tout croyable, parce qu'en effet il rend tout possible.

C. *Graphe-résumé* du discours d'accusation, prononcé en 1793 par Robespierre (1758-1794), député d'Artois, député de Paris à la Convention, guillotiné en juillet 1794 (Corato 194-205) lors du procès de Louis XVI, qui comparait devant la Convention, constituée en tribunal :

Termes juridiques	<ul style="list-style-type: none">• Sentence, procès, juger, litige, absous, innocent, détention, tribunal, crime, constitution, justice, peine de mort, avocat, condamner, flagrant délit, preuve
Lexèmes/ isotopies	<ul style="list-style-type: none">• Peuple, république, dénoncer, cœur, mépris, liberté, roi, despotisme, rétrograder, vérité, innocence, rebelle, empire, patriote, faiblesse, nation, constitution, salut, intrigue, raison, principe, cause, humanité, cruel, cruauté, détrôné, révolution, sacrifice, traître, dévouement, vengeance, puissance, punir, malheur, trésor, perfidie, disgrâce, guerre, civil
Figures de pensée	<ul style="list-style-type: none">• Métaphore : Les peuples ne jugent pas comme les cours judiciaire ; ils ne rendent point de sentences, ils lancent la foudre ; ils ne condamnent pas les rois, ils les replongent dans le néant ; Question rhétorique : Quels autres effets peut produire ce système ? Que dis-je ? Que trouvez-vous là de grand ? Craignez-vous de blesser l'opinion du peuple ? Qu'importe au peuple le méprisable individu du dernier roi ? Exclamation : O crime, o honte ! Et quelle carrière ouverte aux conspirateurs ! Le moyen de confondre les despotes, c'est de respecter leur complice !
Philosophèmes	<p>Vous n'avez point une sentence à rendre pour ou contre un homme, mais une mesure de salut public à prendre, un acte de providence nationale à exercer. Les peuples ne jugent pas comme les cours judiciaire ; ils ne rendent point de sentences, ils lancent la foudre ; ils ne condamnent pas les rois, ils les replongent dans le néant. Je prononce à regret cette fatale vérité...mais Louis doit mourir, parce qu'il faut que la patrie vive... Citoyens, la sensibilité qui sacrifie l'innocence au crime est une sensibilité cruelle ; la clémence qui compose avec la tyrannie est barbare.</p>

D. *Graphe-résumé* de la Plaidoirie de l'avocat Pierre Antoine Berryer (1790-1868), député à Marseille, élu à l'Académie Française, plaidoirie prononcée en 1833 (Corato 265-271) lors du procès de Chateaubriand (qui avait écrit et publié, à l'instar de l'interdiction par le gouvernement, un Mémoire ayant pris le parti de la duchesse de Berry, qui voulait faire revenir son fils, le dernier de la dynastie de Bourbon, au trône de la France occupé par Louis-Philippe, duc d'Orléans. Le sujet-phare du plaidoyer est le droit à la liberté d'expression dans la presse.

**Termes
juridiques**

• Défendre, plaider la cause, rendre justice, procès, poursuites, argument, ministère public, crime, droit, droit constitutionnel, procureur général, juré, jugement

**Lexèmes/
isotopies**

• Dignité, écrit plein de génie, mot à mot, phrase à phrase, dignité, journaux, auteur du discours, tolérance, indépendance de la pensée, dynastie, liberté, calomnie, opinion, l'épée et la plume, valeur, prestige, presse, Europe, M. de Chateaubriand, Votre Majesté, conviction, bouleverser, principe, vertu, traître, tyrannique oppression, journaliste, liberté de la presse, discussion, écrivain, amour du pays, souveraineté nationale

**Figures
de
pensée**

- **Questions rhétoriques** : Ne le connaissaient-ils pas par tous les extraits qu'en avaient publié tous les journaux de la France ? Comment une simple relation de cette nature peut-elle constituer un délit ? Le droit qui nous régit aujourd'hui, quel est-il ? Quel est le rôle que la presse est appelée à jouer dans un pays où la loi de la majorité est souveraine ? N'est-ce pas ce noble roi qui a aboli le combat judiciaire ? **Métaphore** : « Laissez là votre plume ; allez en armes sur la place publique, où nous aurons des meurtriers pour vous répondre ; le combat judiciaire.
- **Epithète** : opinion dangereuse, réunion imposante, accusation capitale, roi magnanime

Philosophèmes : M. de Chateaubriand ne devait pas être défendu ; et cependant que sa cause est belle, plaidée devant un jury français qui comprendra ce caractère que l'on accuse parce qu'on l'a méconnu, et qui rendra justice à des sentiments que l'on essaye de flétrir parce qu'on les redoute ! Votre fils est mon roi ! Il n'y a pas une de vos libertés, de vos prérogatives que vous ne deviez à la Restauration. Quel est le rôle que la presse est appelée à jouer dans un pays où la loi de la majorité est souveraine ? Et parce que cette révolution s'est opérée, il se trouve que M. de Chateaubriand n'a plus ni son esprit éclairé, ni son amour pour le bien public ; il faut qu'il renonce à ses croyances ; il faut qu'il cesse d'avoir confiance dans des principes et dans des opinions qui, pendant tant de siècles, ont fait la gloire de la France ! Vous êtes Français, vous êtes peuple, vous acquitterez Chateaubriand. Roi magnanime, c'est en votre demeure, c'est au milieu de ruines que j'aperçois d'ici, et que votre souvenir a consacrées, qu'on ose dire à l'écrivain : « Laissez là votre plume ; allez en armes sur la place publique, où nous aurons des meurtriers pour vous répondre ».

E. Graphe-résumé de la plaidoirie de Charles-Forbes-René, comte de Montalembert (1810-1870), pair de France à 20 ans, fervent défenseur du catholicisme sous la II^e république et sous l'Empire. Le procès de l'école libre. En 1831, à 20 ans à peine, le comte Montalembert avec l'abbé Lacordaire ouvre une école libre à Paris, ce qui contrevenait à la loi qui avait confié le monopole de l'éducation à l'Université de Paris. Les inculpés ont payé une amende de 1000 francs. Plaidoyer de défense, d'une rare éloquence et retentissement dans la société. (Corato 288-298) Le sujet-phare du plaidoyer est la revendication du droit à l'enseignement religieux, privé, autre que celui public.

**Termes
juridiques**

• Droit, loi, juridiction, juge, plaider, jugement, liberté publique, droit de conscience, procureur général, réquisitoire, inviolabilité, ordonnance

**Lexèmes/
isotopies**

• France, Université, religion, catholique, enfants, jeune, langage catholique, liberté de l'enseignement, liberté, conviction, étudiant, jeune homme, école, pensée, intelligence, monopole de l'Université, roi, Jésuite, église, Messieurs, despotisme, Danton, Convention, bureaucratie, culte, autorité morale, enfance, jeunesse

**Figures de
pensée**

• **Litote** : Je sais que par moi-même je ne suis rien, je ne suis qu'un enfant, et je me sens si jeune, si inexpérimenté ; une vie d'homme c'est aujourd'hui surtout bien peu ce chose ; **Antithèse** : question de vie ou de mort ; banc de l'école – banc des prévenus ; **Epithète** : brillante occasion ; passé cruel ; bruyante distinction ; publicité précoce ; douloureuses émotions ; effroyables dangers ; pacte solennel, religieux, irrévocable ; éclatante gloire ; glorieuse cause ; auguste mystère ; prix sublime ; **Questions rhétorique** : Messieurs, y a-t-il un seul d'entre vous qui eut le courage de le condamner ?... Pourquoi faut-il que nous catholiques, soyons sans refuge et sans secours ? A tout cela que répond le pouvoir ? **Métaphore** : acheter un peu de science au prix de la foi ; **Ironie** : Vous croirez, avec Danton, à l'unité sociale et domestique de la république, proclamée par le bourreau et sanctionnée par la guillotine ; si notre foi doit mourir, souffrez au moins que nous lui choisissons un tombeau, et que ce tombeau soit la liberté du monde ; usurper le langage de la tristesse

Philosophèmes : Mais, il y a encore dans le monde quelque chose qu'on appelle la foi ; elle n'est pas morte dans tous les cœurs : c'est à elle que j'ai donnée de bonne heure mon cœur et ma vie. Vos lois nous proclament la majorité du peuple français, ah ! Pour Dieu ! Otez-nous ce vain titre, et rendez-nous à ce prix les libertés que nul n'a le droit de contester à la minorité la plus chétive ! Et si quelque chose prouve à quel point la notion de la vraie liberté s'est altérée de nos jours, c'est sans doute la honteuse patience avec laquelle on l'a supporté jusqu'à présent

F. *Graphe-résumé* du Plaidoyer contre la peine de mort prononcé en 1851 par Victor Hugo (1802-1885) lors du procès de Charles Hugo, journaliste, fils de Victor Hugo, qui se présenta devant les assises de la Seine pour avoir publié un article dans le journal *L'Événement*, où il raconta en détail l'horreur d'une exécution à mort (Corato 416-432) :

**Termes
juridiques**

• Juge, ministère public, lois, constitution, pouvoir législatif, assemblée nationale, code européen, jurés, procès, démocratie, parlement, chambre des députés, loi pénale

**Lexèmes/
isotopies**

• Respects aux lois, presse, France, Russie, guillotine, échafaud, rendre justice, liberté de pensée, fils, écrire, Louis XVI, Chateaubriand, Voltaire, Calas, Molière, Jean-Jacques Rousseau, critiquer la loi, L'Événement, peuple, agonie, principe, mœurs, société, vérité, juste, Béranger, idée démocratique, humain

**Figures
de
pensée**

• **Epithète** : déclamateur démagogue ; déchéance publique ; ancienne tradition ; inqualifiable procès ; **Personnification** : (à propos de la guillotine) elle s'indigne contre ces utopistes anarchiques. Elle exige qu'on lui rende des respects ! ...elle se porte partie civile... Elle a eu du sang, ce n'est pas assez... ; **Questions rhétorique** : Quoi ! est-ce donc là que nous en somme ? Offensaient-ils la justice de leur temps, la justice transitoire et faillible ? **Métaphore** : une loi funeste ; la loi humaine a cloué la loi divine ; **Énumération** : ...le fer rouge, le poing coupé, la torture et l'inquisition ; il se révolte, il se débat, il refuse de mourir ; Pâles, haletants, terrifiés, désespérés ;

Philosophèmes: La critique – oui, la révolte – non. Voilà le vrai sens ; le sens unique de ce mot, respect des lois. Cette loi devant laquelle la conscience humaine recule avec une anxiété chaque jour plus profonde, c'est la peine de mort. En présence des épouvantables faits que je viens de remettre sous vos yeux, vous diriez à la guillotine : Tu as raison ! et vous, diriez à la pitié : Tu as tort !

G. Graphe-résumé de L'Essai « J'accuse », lettre au président de la république Emile Zola (1840-1902), qui lui valut aussi un procès. (Corato 450-456) Le procès Dreyfus (1894-1898) entra à jamais dans l'histoire de la pensée judiciaire comme un procès contre l'antisémitisme, dans lequel l'armée joua un rôle néfaste, car plusieurs généraux furent impliqués dans l'histoire du « bordereau », fabriqué aussi par des militaires-intrigants, suite à ces intrigues Dreyfus, officier juif, fut inculpé de trahison. Emile Zola s'implique publiquement dans la défense de Dreyfus, qui ne fut acquitté qu'en 1904 :

Termes juridiques

• Calomnie, justice, conseil de guerre, crime, accusé, aveu, instruction, procès de famille, juge, ministère de guerre, tribunal militaire

Lexèmes/isotopies

• Vérité, France, devoir, Dreyfus, lettre, armée, coupable, papiers, bordereau, traître, guerre, commandant du Paty de Clam, machination, ennemi, nation, histoire, roman-feuilleton, pièce secrète, mensonge, défense nationale, convaincre, victime, écriture

Figures de pensée

• **Métaphore** : votre étoile est menacée de la plus honteuse, la plus ineffaçable des taches ; vous apparaissez rayonnant dans l'apothéose de cette fête patriotique ; la France a sur la joue cette souillure ; la nation s'incline ; le néant de cet acte d'accusation ; le coupable reste sur son rocher d'infamie dévoré par les remords ; **Epithète** : solennel triomphe ; Exposition universelle ; grand siècle ; crime social ; honnête homme ; effroyable erreur judiciaire ; paralysie générale ; Antithèse : examiner le bordereau d'un esprit superficiel – un examen raisonné ; enquête folle ; démençe torturante ; imaginations monstrueuses ; bordereau imbécile ; **Répétition** : Dreyfus connaît plusieurs langues, crime ; on n'a trouvé chez lui aucun papier compromettant, crime ; il est laborieux, il a le souci de tout savoir, crime ; il ne se trouble pas, crime ; il se trouble, crime ; j'accuse...

Philosophèmes: Quelle tâche de boue sur votre nom – j'allais dire sur votre règne – que cette affaire Dreyfus ! Ah ! Le néant de cet acte d'accusation ! Oui, nous assistons à ce spectacle infâme, des hommes perdus de dettes et de crimes dont on proclame l'innocence, tandis qu'on frappe l'honneur même, un homme à la vie sans tache ! Je n'ai qu'une passion, celle de la lumière, au nom de l'humanité qui a tant souffert et qui a droit au bonheur

Termes juridiques

• Cour, loi criminelle, juré, politique extérieure, politique intérieure, instruction, dossier, défense, crime, procureur général, réquisitoire, juger, meurtre, pénalité, assassin, ministère public, peine, victime, meurtrier

Lexèmes/isotopies

• Villain, l'Humanité, France, paix, guerre, attentat de Sarajevo, Europe, Jaurès, victime, lettre anonyme, victoire, journal, parti, politique, calomnie, patriotisme, barre, Allemagne, traître, lecture des journaux, journaliste, haine, la pensée de Jaurès, atmosphère morale, réunion, physionomie, alliance, Clemenceau, sentiment national, République, Gambetta, démocratie, liberté, atteinte au droit, peuple, victoire, pouvoir, majorité, coalition, Alsace-Lorraine, socialiste, unité, histoire, révolution, guerre industrielle, grève générale, armée, officiers, mort, deuil

Figures de pensée

• **Epithète** : guerre universelle ; passions surexcitées ; loyauté personnelle ; vols courageux ; influence considérable ; danger national ; responsabilité morale ; physionomie fausse et abominable ; responsabilité morale très lourde ; **Métaphore** : des morts endormis dans la fraternité ; fils aîlé de l'Encyclopédie ; découronner sa pensée ; désordre de son esprit ; **Question rhétorique** : Que lit-il ? Que voit-il ? Quelles influences subit-il ? Que fait-on à cette ligue ? Dans quelle mesure cet homme est sincère ? Pourquoi cet homme est-il devenu le point de convergence de toutes les attaques ? **Mise en relief** : guerres de magnificence..., guerre de défense..., guerre de propagande..., guerre d'hégémonie..., guerre de nationalité... ; Propagande de paix, organisation de la paix, politique extérieure de la paix... ; Leçon de justice, leçon de respect des convictions de chacun, leçon de respect de la vie humaine ; **Antithèse** : beauté tragique

Philosophèmes: Où donc cet homme irait-il chercher les opinions qui l'inspirent, sinon dans les milieux qu'il fréquente et dans les journaux qu'il lit ? Voila la calomnie ramassée dans la presse, voila le premier des mobiles du crime. Et nous demandons dans la réconciliation à laquelle on nous convie, qu'on n'oublie pas tout de même – et je le dis sans colère, sans haine, sans même élever la voix – mais qu'on n'oublie pas tout de même que, sur le chemin que nous avons à parcourir, il y a d'un côté une victime et de l'autre un meurtrier.

A. *Grappe-résumé* de la plaidoirie de Joseph Paul-Boncour (1873-1972), avocat, homme politique influent, ministre du travail, ministre de la guerre, ministre de la défense nationale, ministre d'état, ministre des affaires étrangères, lors du procès de l'assassin de Jaurès, en 1919. Jaurès fut assassiné le 31 juillet 1914 par Raoul Villain. L'assassin ne fut jugé qu'en 1919 après l'armistice, il fut acquitté et immédiatement relâché. (Corato 515-542)

Sur le total du corpus analysé 43 textes, 33 sont des plaidoiries qui ont connu le spectacle de l'orateur, tandis que 10 sont des textes écrits, jamais prononcés dans les tribunaux. On peut suivre l'évolution de la pensée judiciaire qui trouve son expression suprême dans la langue d'après l'enrichissement de la terminologie juridique, qui dès le début était lapidaire, et avec le temps devient de plus en plus élaborée. Il est à noter, quand bien même, que les termes *juge, justice, jugement* figurent dans tous les discours à partir du XVI^e jusqu'au XXI^e siècle. Des termes tels que *roi, miséricorde, lèse-majesté* disparaissent avec l'avancée des valeurs démocratiques. De nouveaux termes juridiques apparaissent : *loi, ministère public, procureur, juré, tribunal, cour, avocat, code etc.*

Le choix du lexique sur lequel sont construites les isotopies des discours est différent suivant le type du procès. S'il s'agit d'une cause criminelle, on trouve *Tableaux horribles, repousser, assertions calomnieuses, funeste, séduction, ambition, atrocité, mort, empoisonnement.* (Maître Nivelles, avocat, XVII^e siècle, Le procès de la Marquise de Brinvilliers, connue par l'horreur et l'atrocité de ces crimes, Corato, p.65-77). Dans les procès de divorce les lexèmes centraux seront *opinion, faux, injuste, intime, époux, fils, opprobre, ignominie, séparation, mariage, famille, ruiné, humiliant, funeste, malheur, folie, violence, menace, forcer, manquement, tyran, persécuteur, souffrir* (plaidoirie de Jean Portalis, 1780, procès de divorce Mirabeau contre Portalis, Corato, p.169-170) ou *amour, aimer, époux, mœurs, domicile, famille, honnête, ami, cœur, répugnance, honneur, langage, oser, discussion, désir, répondre, parents, séduction, immoralité, maison, ardeur, Dieu, tromper, divorce, femme, libre, morale, séparation, infortune, respect, sacré.* (plaidoirie de Mirabeau, 1780, procès de divorce Mirabeau contre Portalis, Corato, p.159-168). Dans les procès visant la liberté d'expression le choix du lexique est respectif : *Dignité, écrit plein de génie, mot à mot, phrase à phrase, dignité, journaux, auteur du discours, tolérance, indépendance de la pensée, dynastie, liberté, calomnie, opinion, l'épée et la plume, valeur, prestige, presse, Europe, M.de Chateaubriand, Votre Majesté, conviction, bouleverser, principe, vertu, traître, tyrannique oppression, journaliste, liberté de la presse, discussion, écrivain, amour du pays, souveraineté nationale.* (Pierre Antoine Berryer, Le procès de Chateaubriand, Corato, p.265-271) Pas mal de plaidoiries ont eu une connotation politique profonde, telles sont les discours d'accusation et de défense contre et pour Louis VI, Marie-Antoinette, les plaidoiries dans les procès décorations(1898), l'assassinat de Jaurès (1919). Dans tous ces cas le choix du lexique portera sur une terminologie sociopolitique : *république, révolution, parti politique, morale, nation, France, honneur, gloire etc.*

Du côté de l'éloquence, c'est-à-dire, *le choix des figures de pensées*, celles-ci, surtout dans les plaidoiries du XVe – XVIe siècles, se basaient sur des métaphores, des hyperboles (pour glorifier le roi et obtenir la grâce) : *Pour moi, mon souverain seigneur, nul doute ne fais-je que vous avez deux pouvoirs comme roi et empereur, l'un de justice et l'autre de miséricorde* (Juvénal des Ursins, plaidoyer en faveur du duc Jean d'Alençon, Corato, 26) ; *Donc, Sire, si jusqu'ici, reconnaissant Votre Majesté toute juste, toute équitable, toute généreuse...* (Pelisson, premier discours au roi en faveur de Fouquet, Corato, 33) Avec l'avancée dans le temps, les plaidoiries des avocats deviennent plus argumentées, l'exposé des faits réels occupe une place importante dans les plaidoiries, il reste peu de place aux figures de pensées métaphoriques, en revanche, apparaissent les figures de la syntaxe affective – les questions rhétoriques et les exclamations, car elles permettent aux avocats ou aux accusateurs publics d'utiliser les inflexions de la voix pour convaincre les jurés, les députés ou les tribunaux, en fonction de l'ampleur du procès : *Quel spectacle ! Quel objet pour les yeux d'une mère ! O jugement incroyable et terrible !* (Loiseau de Mauléon, plaidoirie pour la réhabilitation de Jean Calas, Corato, 98) ; *Quoi ! Le droit de se justifier, comme le droit de se défendre, ne serait donc plus qu'une grâce ? N'est-ce pas un devoir de citoyen de défendre l'Etat, de sa pensée comme de son sang ?* (Dupaty, Mémoire justificatif pour trois hommes condamnés à la roue, Corato, 133) D'une certaine manière nous pouvons même affirmer que les plaidoiries des avocats sont dans la majeure partie des textes esthétiques, et un texte esthétique nécessite un travail spécial :

L'utilisation esthétique du langage mérite une attention aux différents niveaux: un texte esthétique implique un travail spécial, c'est-à-dire, il nécessite une manipulation spécifique de l'expression...toute la démarche, même si elle est concentrée sur les codes, produit souvent un nouveau type de conscience du monde, dans la mesure où le travail esthétique poursuit le but d'être analysé en détail par le destinataire, l'émetteur du texte esthétique doit focaliser son attention sur les réactions possibles du destinataire. (Eco 282)

En fait, Eco nous dit, persuadé de ce que le texte esthétique, et donc une plaidoirie éloquent, peut contenir une bonne dose de manipulation, ce qui apparaît dans notre graphe comme « imaginaire-manipulation ou mensonge ».

Bien sûr, dans les procès où la défense fut assurée par des écrivains, l'éloquence retourne vers les figures de pensées, car l'expérience de la plume influence inévitablement la richesse du discours : *C'est parce qu'on veut faire disparaître de l'auguste et lumineux sanctuaire de la justice cette figure sinistre qui suffit pour remplir d'horreur et d'ombre, le bourreau !..* (Le plaidoyer de Victor Hugo, Corato, 419) ; *Comment, une loi serait funeste, elle donnerait à la foule des spectacles immoraux, dangereux, dégradants, féroces, à de certains jours elle aurait des effets horribles...* (Le plaidoyer de Victor Hugo, Corato, 2011, p.418) ; *En me frappant, vous ne feriez que me grandir. Qui souffre pour la vérité et la justice devient auguste et sacré...Ce qui ne m'empêche pas d'être très fier*

que mon père soit de Venise, la cité resplendissante dont la gloire ancienne chante dans toutes nos mémoires... Dès lors, ce syndicat s'est mis à entasser les crimes, achetant les consciences, jetant la France dans une agitation meurtrière, décidé à la vendre à l'ennemi, à embraser l'Europe d'une guerre générale... (La déclaration d'Emile Zola à son procès, Corato, 38)

Les philosophèmes qu'on peut dégager des discours analysés sont aussi très pertinents, surtout fameux, à titre de citations célèbres ; ceux-ci pouvant être classifiés en *philosophèmes atemporels* et *philosophèmes contextuels*. Les philosophèmes atemporels peuvent être utilisés en dehors de tout contexte judiciaire, car ce sont des phrases toutes faites qui caractérisent une situation frôlant l'universalité du phénomène judiciaire, que ça soit un procès civile ou pénal: *Les peuples ne jugent pas comme les cours judiciaires ; ils ne rendent point de sentences, ils lancent la foudre* (Robespierre, discours sur le jugement de Louis XV, Corato, 195) ; *Que méditez-vous, ô, mes juges ? Qu'allez-vous faire ? Etes-vous des pères, des magistrats, des hommes ?* (Plaidoyer de Mauléon, Corato, 94) ; *Je dénonce à la conscience des honnêtes gens cette pression des pouvoirs publics sur la justice du pays. Ce sont là des mœurs politiques abominables qui déshonorent une nation libre.* (Zola, déclaration à son procès, Corato, 437). Les philosophèmes contextuels sont aussi célèbres, mais ils contiennent des éléments qui concrétisent la situation judiciaire, car des noms propres (personnes ou autres références) y sont utilisés: *Vous êtes Français, vous êtes peuple, vous acquitterez Chateaubriand !* (Plaidoirie de Berryer, Corato, 2011, 270) ; *Napoléon fut despote en signant son décret, je fus un bon citoyen en ouvrant mon école.* (Discours de l'abbé Lacordaire, Corato, 300) ; *Oh ! Montesquieu, que dirait ta grande âme, si pour ton malheur rappelé à la vie, tu voyais poursuivre pour outrage à la morale publique Baudelaire et les Fleurs du Mal, toi qui as écrit le Temple de Gnide et les Lettres persanes...* (Plaidoirie d'Est-Ange, Corato, 379).

Il nous reste à statuer sur l'impact que le pouvoir judiciaire de la langue, sur l'exemple des plaidoiries et des discours accusateurs a exercé sur la société française au plan historique. *Premier impact*, d'obédience individuelle: tous ces discours ont directement influencé les destins des accusés, certains d'entre eux ayant été acquittés, certains condamnés. *Deuxième impact*, d'obédience historique : les procès que nous avons analysés, sont tous emblématiques et ils ont marqué non seulement l'histoire de la pensée judiciaire, mais aussi l'histoire du pays – la France.

Pour revenir à la sémiotique du discours juridique, mentionnons que chacun de ces grands procès constitue un *macrosigne*, avec une carcasse sémiotique complexe, loin d'être réduite à la seule structure de la plaidoirie, mais notre corpus est bien précis et nous nous y limitons. Cette affirmation est possible grâce à la distance dans le temps et au regard critique que nous pouvons jeter aujourd'hui sur l'évolution des sociétés modernes. Plus que cela, *le symbolisme* de ces procès et de ces plaidoiries est d'une évidence saillante : le procès de Jean Calas – synonyme de l'erreur judiciaire, et le Traité sur la Tolérance de Voltaire – une œuvre de référence même pour les discours à l'Assemblée Parlementaire du

Conseil de l'Europe ; les plaidoiries des avocats Marie-Antoine-Jules Sénard (1857) et d'Ernest Pinard (1858) en faveur du roman de Flaubert *Madame Bovary* et en faveur des *Fleurs du mal* de Baudelaire – sont une preuve à jamais qu'on ne peut pas juger les écrivains et leurs œuvres ; l'essai « J'accuse » de Zola est une leçon historique de l'implication d'un homme de lettres dans une affaire militaire, où la plume remporta la victoire sur la corruption des militaires. *Troisième impact*, découlant du symbolisme des textes analysés, c'est que les grands procès et les grandes plaidoiries ont une portée moralisatrice, d'envergure universelle, car les grands procès et les grandes plaidoiries de la France peuvent servir d'exemple pour les démocraties émergentes, qui n'ont pas connu d'épanouissement en matière de jurisprudence (tel est le cas de la République de Moldavie). Une riche histoire de la pensée judiciaire, exprimée exclusivement par le biais de la langue, constitue un véritable patrimoine de toute nation.

Une conclusion très pragmatique s'impose : les analyses effectuées peuvent servir à l'élaboration d'un outil informatisé utilisé lors de l'enseignement de l'éloquence aux futurs juristes (procureurs et avocats), une éloquence enseignée aussi sur le modèle de la langue française que sur celui de la langue roumaine.

Références bibliographiques

- Eco, Umberto. *O teorie a semioticii*. București : Ed. Meridiane, 2003.
- Grandes plaidoiries et grands procès du XVe au XXe siècle*. sous la dir. de Nicolas Corato, Barcelone : Prat éd., 2011.
- Guțu, Ana. *Confusio identitarum*. Chișinău : ULIM, 2011.
- . *Écrits traductologiques*. Chișinău : ULIM, 2012.
- Huisman, Denis, André Vergez et al. *Histoire des philosophes, illustrée par les textes*. Paris : Nathan, 2010.
- Iordache, Emil. *Semiotica traducerii poetice*. Iași : Ed. Junimea, 2003.
- Klinkenberg, Jean-Marie. *Précis de sémiotique générale*. Paris : Seuil, 2000.
- Tiercelin, Claudine. « La sémiotique philosophique de Charles Sanders Peirce », *Questions de sémiotique*, sous la direction de Anne Hénault. Paris : PUF, 2003.

Integrarea codului lingvistic, prin dublare și subtitrare, în sistemul semiotic al producțiilor audiovizuale

Irina Condrea

Universitatea de Stat din Moldova

Abstract

Nowadays television plays an extremely important role in society and in the daily life of every individual, and the modern world cannot be conceived without the omnipresence of TV broadcasts. Television companies, through the products offered – news, films, cognitive and entertainment programs, talk-shows, public debates etc. – aim to attract a large audience using various techniques in order to capture the viewer and to raise their rating.

In the complicated and diversified audiovisual semiotic system language has one of the major roles because it is the linguistic code that contributes to the comprehension of the information presented and is practically the most important factor that determines the choice of the target audience. Therefore, television companies adapt their linguistic code to the requirements of a particular area audience so that the viewers can grasp the gist of the programs. There are several adaptation methods that are used on a on a more or less regular basis, but the most common of them are film dubbing and subtitling and voice-over in news programs (using a variety of techniques).

For cinema productions, that cover a significant part of television program schedules, it is important that the ratio between the codes used be followed in the process of linguistic adaptation: word-picture, the code of the source language – the code of the target language, as well as the balance between the oral and the written speech.

Key words: *linguistic code, audiovisual, translation, adaptation, dubbing, subtitling, source language, target language, subtitling errors.*

Résumé

La TV d'aujourd'hui occupe une place extrêmement importante dans la société et dans la vie quotidienne de chaque individu et le monde moderne ne peut plus être conçu sans l'omniprésence de la TV. Par des produits offerts – bulletins d'information, films, émissions de vulgarisation scientifique, de divertissement, des talk-shows, des débats publics etc., les médias TV cherchent à attirer une audience plus large et utilisent les techniques les plus diverses pour augmenter le taux de visualisation et l'audience.

Dans le langage audiovisuel très complexe et diversifié du point de vue sémiotique, la langue a un rôle central, puisque ce code contribue à la compréhension des faits exposés, étant le facteur le plus important qui définit le choix du public destinataire. Pour cette raison, des sociétés de TV adaptent leurs exigences de code langagier pour le public d'une certaine zone, pour que les téléspectateurs puissent percevoir l'essence des programmes. L'ajustement sera fait par les processus diverses, le plus répandu étant le doublage et le sous-titrage, pour des productions cinématographiques, et la traduction synchronique dans les autres cas. Pour des productions cinématographiques, qui occupent un grand espace dans les programmes TV, il est très important pour que le processus d'adaptation linguistique suive le rapport entre les codes utilisés: l'image – le mot, le code de la langue-source – le code de la langue-cible, la relation oral-écrit.

Mots-clés: *code de langue, l'audiovisuel, traduction, adaptation, doublage, sous-titrage, langue-source, langue-cible, erreurs de sous-titrage.*

Audiovizualul ocupă astăzi un loc extrem de important în societate și în viața cotidiană a fiecărui individ, iar lumea modernă nu mai poate fi concepută fără omniprezența transmisiunilor TV. Companiile de televiziune, prin produsele oferite – știri, filme, emisiuni cognitive și de divertisment, talk-show-uri, dezbateri publice etc. – urmăresc să atragă un public tot mai larg, utilizând cele mai diverse tehnici pentru captarea telespectatorului și pentru ridicarea indicelui de audiență. În sistemul semiotic foarte complex și diversificat al audiovizualului limba are unul dintre rolurile centrale, deoarece anume codul lingvistic contribuie la comprehensiunea celor expuse și este, practic, cel mai important factor de care depinde alegerea făcută de publicul țintă. Anume din acest motiv, companiile de televiziune își adaptează codul lingvistic la cerințele publicului dintr-o anumită zonă, astfel ca telespectatorii să poată capta esența emisiunilor și procesul este acum în plină ascensiune. (Gambier 1-11) De regulă, adaptarea respectivă se face prin diverse procedee, cele mai răspândite fiind dublarea și subtitrarea în cazul filmelor și traducerea sincronă (prin aplicarea mai multor procedee) în cazul știrilor și a emisiunilor informative.

Problemele legate de limba în care este difuzată producția audiovizuală, în special filmele, este reglementată de legislația fiecărei țări, de aceea există state în care filmele sunt preponderent dublate (Spania, Rusia) și state în care se dă preferință subtitrării (Marea Britanie, România), ori producțiile cinematografice se difuzează în original.

În Republica Moldova situația la canalele de televiziune și radio este reglementată de „Codul audiovizualului al Republicii Moldova”, care în *Articolul 11. Protejarea patrimoniului lingvistic și cultural-național* stipulează următoarele:

5) Fragmentele de emisiuni transmise în alte limbi vor fi însoțite de traducere în limba de stat (dublare, sonorizare sau subtitrare). Această prevedere nu se aplică emisiunilor de studiere a limbilor străine și valorificării clipurilor muzicale.

(6) În cazul în care radiodifuzorul va prezenta emisiunea în o altă limbă decât cea de stat, limba emisiunii se va indica în programul de emisiuni publicat.

(7) Filmele artistice și cele documentare vor fi prezentate cu dublaj sau subtitrare, păstrându-se culoana sonoră originală, iar filmele pentru copii vor fi dublate sau sonorizate în limba de stat.

În general, canalele de televiziune subtitrează filmele, iar alte producții – emisiuni de divertisment, talk-show-uri, știri, emisiuni pentru copii, transmisii sportive etc. nu sunt adaptate din punct de vedere lingvistic și se pare că aceasta este o sarcină mult prea complicată. De exemplu, studioul TV prin cablu „SUN TV” din Chișinău și Ialoveni transmite 129 de canale TV și 5 posturi de radio, *Pachetu Istandard* cuprinzând următoarele canale:

Pachet Standard - TV7, Info Channel, Muzical TV, NIT, Euro TV Chișinău, Ru TV Moldova, RenTV, Prime, N-4, TV-5, Moldova 1, PRO TV Chișinău, 2 Plus, TV Com, Nașe Kino, Favorit TV, JURNALTV, TV 1000 Ruskoie Kino, INTER+, CNL, TVC 21, India TV, Nostalgia, EURONEWS, Eurosport, SET, Minimax, PUBLIKA TV, Ohota i Rîbalka, Bravo, Noroc TV, MIR, VIASAT Sport, Acasă, TV Dixi, DISCOVERY, Kids Co, Detschii, Viasat History, RTVI,

Animal Planet, Nickelodeon, NTV Plus Kino, NTV Plus Sport Soiz, National Geographic Channel, Diva Universal, Zdorovoie TV, ALT TV, TV 1000, Moia Planeta, Viasat Explorer, TV 1000 Action, NTV plus Naş Futbol, Rik Vesti, KHL TV Channel, Usadiba, MTV Europe, Cartoon Network / TCM, English Club TV, Park Razvlechenii, SovershennoSecretno, Auto Plus, Da Vinci Learning, Belarus TV, RBK, MCM, U TV, VH 1, Mati i Ditia, Viasat Nature, Mezzo, FASHION TV, TV Bulivar, Interesnoie TV, JIVI TV, NTV plus Tenis, Realitatea TV, Draiv TV, Disney Channel, Kuhnia TV, Eurosport 2, AXN, Şanson, NAȚIONAL TV, TVC Internațional, N 24, Discovery ID, Chelsea TV, Milan TV. Sunt marcate denumirile canalelor frecventate cel mai des, însă este evident că, în ansamblu, procentul emisiunilor adaptate prin dublare sau subtitrare este foarte mic.

În ultimul timp, se discută tot mai mult situația în cinematografele din Republica Moldova, în care rulează filme dublate sau sonorizate în limba rusă (cu mici excepții, cum ar fi cinematograful „Odeon”). Tradiția vine din fosta URSS, fiind preluată acum de Rusia, când toate filmele străine erau în mod obligatoriu dublate în limba rusă, astfel că percepția generală și educarea spectatorilor se făcea prin prisma limbii ruse. Generații întregi au crescut cu ideea că orice film proiectat la cinematograf trebuie să fie în limba rusă. Și acum o bună parte a populației din Republica Moldova receptează fără dificultăți filmele a căror coloană sonoră este în limba rusă, însă situația în ansamblu s-a schimbat în ultimii ani foarte mult. În primul rând, consumatorii de artă cinematografică nu mai sunt doar rusofoni, mulți cunosc limbi străine de largă circulație, cum ar fi engleza, în special tinerii. Pe de altă parte, există destul de multe persoane care au dificultăți cu înțelegerea limbii ruse, de aceea opțiunea lor ar putea fi alta în ceea ce privește limba de difuzare a peliculei cinematografice.

Astfel că a apărut necesitatea de a „derusifica”, așa cum se exprima cineva în presă, cinematografele prin introducerea subtitrării în limba română. În acest sens, în proiectul de lege Cu privire la cinematografie, propus încă în 2011, dar care așa a și rămas în stadiul de proiect, se propun următoarele: Articolul 9. Distribuția de film pe teritoriul Republicii Moldova și reclama filmelor

(5) În toate cinematografele de pe teritoriul Republicii Moldova, filmele se proiectează cu asigurarea obligatorie a traducerii în limba de stat.

(6) Formele de traducere aprobate în sensul prezentei legi:

- a) Dublare în limba de stat;
- b) Sonorizare cu două sau mai multe voci;
- c) Sonorizarea în căști cu posibilitatea selectării limbii ;
- d) Subtitrare;
- e) Subtitrare în două limbi (limba de stat sus, altă limbă mai jos).

(7) La proiectarea filmelor în cinematografele de pe teritoriul Republicii Moldova se va păstra coloana sonoră originală, cu excepția cazurilor specificate în alin. (6), litera a), alin. (8) și alin. (9) din prezentul articol.

(8) Pentru filmele de animație sau destinate unei audiențe incapabile de a percepe subtitrările, se va utiliza exclusiv sonorizarea sau dublarea în limba română.

În ceea ce privește coloana sonoră originală putem menționa că în spațiul nostru avem o situație inedită: în Republica Moldova coloana sonoră originală este doar în LIMBA RUSĂ, pentru că distribuitorul de filme pe piața din R.Moldova este din Rusia, iar acolo toate filmele străine se dublează (sau se sonorizează) – subtitrarea în limba rusă se face foarte rar.

În cinematografia rusească/sovietică dublajul a fost și este o întreagă industrie, în care sunt antrenate forțe semnificative, există tradiții bune, sunt mulți profesioniști, persoane de cea mai înaltă calificare – traducători, regizori, actori, scenariști, regizori de sunete ș.a., care asigură dublarea filmelor.

În orice caz, pentru foarte mulți spectatori și telespectatori de la noi, subtitrarea în limba română a unor filme care au coloana sonoră „originală” (cea care se aude de facto) în rusă, nu este un avantaj prea mare, poate un mic segment al publicului are nevoie de aceste texte. Și aici apare cealaltă parte a medaliei sau al doilea aspect important al problemei – calitatea subtitrării, adică traducerea coloanei sonore din limba rusă în română, în spațiul audiovizual al Republicii Moldova.

Atunci când se discută despre necesitatea și modul de adaptare lingvistică a produselor audiovizuale, se pot identifica ușor două tipuri de opinii:

I. DUBLAJUL se realizează prin suprapunerea semnalului audio peste cel original. Adeptii dublării, în special telespectatorii formați în perioada sovietică, sunt de părerea că filmul este urmărit mai lejer, totul se înțelege mai lesne când este dublat, iar citirea subtitrelor nu este un lucru tocmai ușor (mai ales, ținând cont de nivelul de cultură al păturilor largi, care nu este foarte avansat). Trebuie avut în vedere și faptul că lectura subtitrelor este dificilă și pentru persoanele mai în vârstă, care nu mai au vederea atât de ageră, astfel încât dublarea este o soluție pe care mulți ar accepta-o.

II. SUBTITRAREA este un procedeu relativ simplu și se realizează cu unsoftware, care adaugă textul pe frame-urile filmului, sincronizat cu partea audio. Adeptii subtitrării, de regulă, mai tineri, care au și altfel de pretenții față de produsul ce li se oferă, dar și specialiștii în arta cinematografică, optează pentru subtitrare din mai multe considerente:

- a) În primul rând, se păstrează aspectul original al vorbirii, intonației, se poate auzi / recunoaște vocera actorului, care este și ea o valoare artistică;
- b) Pe de altă parte, urmărind subtitrele în paralel cu textul original, se mai pot obține anumite cunoștințe de limbi străine, deoarece se aude vorbindu-se în original – în engleză, în franceză, ceea ce este un plus; unii spun chiar că și-au dezvoltat anumite abilități de comunicare în limbile străine anume prin intermediul filmelor.
- c) În sfârșit, atunci când se păstrează intactă întreaga coloană sonoră – cu toate efectele – muzică, zgomote, elementele paraverbale utilizate de actori etc. – spectatorul își poate face o imagine foarte clară asupra operei respective.

Oricare ar fi alegerea, este important ca în procesul de adaptare lingvistică să se urmărească raportul dintre codurile utilizate: cuvânt-imagine, codul limbii sursă-codul limbii țintă, raportul oral-scris, regulile dialogului și echivalența

stilistică a codului din limba sursă și a celui din limba-țintă. Încadrarea în aceste rigori poate fi destul de dificilă, mai ales în cazul când trebuie avută în vedere și adaptarea la o altă cultură, la alte cutume și obiceiuri, lucru remarcat de mai mulți specialiști (A se vedea: Lavour, J.-M., Serban, A., 2008; Кубасов, Е.А., 2012).

Pentru traducător esențial este codul lingvistic, anume acesta, împreună cu imaginea, formează ansamblul reprezentativ al filmului și cumulează ideile autorilor filmului, idei care trebuie să ajungă la spectator într-o formă cât mai completă.

Examinând felul în care se traduc/ se subtitrează filmele în limba română, la Chișinău, putem constata mai multe probleme, care determină o atitudine nefavorabilă față de această practică; multe persoane care cunosc și româna și rusa, invocă proasta calitate a traducerii și, din păcate, de multe ori trebuie să le dăm dreptate.

Examinând modul în care se realizează subtitrarea în limba română, făcută la Chișinău, se pot constata mai multe categorii de inadvertențe, generate, în primul rând, de lipsa de cunoștințe și abilități în domeniul traducerii în general și de lipsa experienței de traducere din rusă în română. Astfel, se identifică:

➤ *Împrumuturi nejustificate și calchieri din limba rusă*

Aceste scăpări sunt dovada lipsei de experiență, asemenea erori fac, de obicei, începătorii sau persoanele care s-au pomenit oarecum întâmplător în postura de traducător. În unele cazuri, "hipnoza originalului" și propria obișnuință de a vorbi le joacă festa celor care traduc, drept dovadă servind cazurile când cuvintele se par atât de familiare, încât nu mai este căutat echivalentul lor în română: Ex.: *Culoare galbenă cu lurex*. Traducătorul ia de bună această vocabulă, *люрекс*, care, de fapt, se traduce în română prin *paiete (блестки), beteață*.

În subtitrele serialului "Fantoma Elenei", transmis de canalul de televiziune 2 plus, pot fi depistate nenumărate cazuri de calchieri ale unor verbe reflexive din limba rusă, de exemplu: "te greșești, el s-a greșit" reprezintă o calchiere a reflexivului rusesc *ошибаешься*, în limba română verbul "a greși" are formă nereflexivă: greșești, el a greșit. Există și multe alte cazuri de calchiere greșită a verbelor reflexive: *Dumnezeule, voi vă râdeți de mine* (corect: voi râdeți); *râzându-se de toate măsurile de securitate* (corect: neglijând/ neluând în serios); *Montecristo, vrea ca tu să te refuzi de drepturile asupra vilei* (corect: vrea ca tu să renunți); *Montecristo deja a impus-o pe Elena să se refuze de partea sa* (corect: a obligat-o pe Elena să renunțe la partea sa); *el cere ca să mă refuz de dreptul...*; *vrea ca tu să te refuzi de drepturile asupra vilei* (aceeași obsesie pentru reflexivul inexistent "a se refuza"); *Și de asta se răsplătește pe copil?* (corect: se răzbună); *Și ei nu iubesc să glumească* (corect: nu le place/nu sunt dispuși să glumească). *Andreea s-a supărat când am spus că nu insist la căsătorie* (copiere a modelului de recțiune: *не настаиваю на*; corect: nu insist asupra căsătoriei/nu insist să ne căsătorim). Alte canale de televiziune etalează și ele multiple cazuri de calchieri din limba rusă, de ex.: (NIT)– *Este încrezută* că suntem polițiști (După *она убеждена, что мы полицейские*; corect: este sigură);

➤ *Literalisme*

În multe cazuri traducerea este făcută mot-a-mot, redându-se cuvânt cu cuvânt structura din limba sursă, fără a se ține cont de specificul exprimării în limba țintă, în cazul de față în limba română. Asemenea traduceri sunt atât de „transparente”, încât se percepe mai degrabă modelul străin, decât varianta dată de traducător, fapt demonstrat de următoarele exemple de la canalul 2 plus: *Nu ce, poate începe să scriem scrisoare lui Moș Crăciun?* (după *ну что*; corect: ei/ ei, ce facem... *Parisul, sună nu rău* (după *звучит неплохо*; corect: sună destul de bine); *Până când nu știu ce trebuie de făcut* (după *пока что*; corect: deocamdată, nu știu ce trebuie să facem); *Cum poți juca nunta* (după *сыграть свадьбу*; corect: cum poți face nunta). Acești nemernici... *ne țin în pumn!* (după *держат в кулаке*; corect: ne au la mână); *Oamenii lui, nu iau ochii de la ea și o vor ucide* (după *не сводят глаз с нее*; corect: nu o scapă din ochi). Exemple de literalisme cu „până când” și „numai ce” nu lipsesc nici la canalul NIT: *Până când, tu ai greșit* (după *пока что ты ошибался*; corect: deocamdată/până acum); *Numai ce l-au luat pe băiatul tău* (după *только что взяли твоего парня*; corect: chiar acum); *Nici într-un caz!* (după *ни в коем случае*; corect: în niciun caz).

➤ *Forme neadecvate din punct de vedere gramatical*

Utilizarea corectă a formelor gramaticale, găsirea unor echivalente potrivite pentru redarea cazurilor, timpurilor, pentru particularitățile de topică cere multă atenție, experiență și un bun simț al limbii, care se pot dezvolta și prin diverse sisteme de exerciții (A se vedea: Condrea I., 1999), or, când lucrurile sunt lăsate la voia întâmplării, exprimarea deficitară nu întârzie să apară.

În subtitrările de la canalul 2 plus apar în mod frecvent forme ale numelor proprii, nefirești pentru limba română, de exemplu: *sunt foarte afectat de răpirea copilului lui Elena; era bunică lui Elena; Lui Elena i-au furat copilul; să ne rugăm pentru sufletul lui Daniela*. În limba română aceste prenume feminine au forme sintetice de genitiv-dativ, care se utilizează în mod curent – *Elenei, Danielei*, la fel ca și multe altele – *Mariei, Anei, Rodicăi, Sandei, Gabrielei, Luciei, Cleopatrei* etc. Doar o serie de prenume de tip occidental, dintre care unele sunt terminate în consoană, nu se încadrează în această paradigmă și la genitiv-dativ se utilizează forma analitică: *Carmen – lui Carmen, Beatrice – lui Beatrice, Ivonne – lui Ivonne*.

➤ *Semnificații neînțelese pentru traducător*

În procesul traducerii este necesar ca traducătorul să posedă cunoștințe profunde și să poată decodifica orice sens specific din limba sursă. Lipsa de experiență poate conduce la înțelegerea eronată dialogurilor, a discuțiilor purtate de personaje. Într-un film de la N 4 doi bărbați se află pe o corabie și, în timp ce beau cafea, unul spune că a pregătit-o singur, menționând în limba rusă: „*Я отпустил кока на берег*”, iar în subtitre apare: „*L-am lăsat pe Coca pe mal*”. Or, *кок*, în acest context, nu este un nume propriu, cum a înțeles traducătorul, ci denumirea rusească a bucatarului de bord, pe o corabie.

În cazurile în care traducătorul nu cunoaște anumite realități, el alege semnificațiile la întâmplare, chiar și atunci când consultă dicționarul, ca în

următoarele exemple. Cineva afirmă în limba rusă: *Повар бывший десантник*, iar în subtitrare, la postul CTC, apare: *Fost debarcador*. Traducătorul inventează un cuvânt, inexistent în limba română, în loc să utilizeze sensul cerut de context, cel care pornește de la cuvântul desant: *desanturi*, s.n. *Trupe parașutate sau debarcate în spatele frontului inamic în vederea îndeplinirii unor misiuni de luptă*, iar persoana care face parte din aceste trupe se numește *parașutist militar*.

Nici semnificația legată de un asemenea mijloc de transport (electric), cum este tramvaiul, nu-i este familiară unui traducător, pentru care sintagma *Трамвайная остановка* devine „*stație de tren electric*”, deși aceasta este o *stație de tramvai*.

➤ *Sensuri inadecvate contextual*

Acest tip de inadvertențe apare ca rezultat al unui vocabular redus și al lipsei de experiență (dar și de interes) a traducătorului, care este pus în situația ca dintr-o întreagă serie sinonimică să aleagă cuvântul cel mai potrivit pentru contextul dat. Subtitrele multor filme demonstrează că aceasta este o mare dilemă, pentru că adeseori cuvântul ales de traducător „se lipește ca nuca de perete”, generând o mulțime de „perle” care de care mai anapoda. Uneori chiar se creează impresia că traducătorul este cu totul pe dinafară și nici nu vede ce se întâmplă pe ecran. Într-un film chinezesc despre gheise, dublat în limba rusă și subtitrat în română, o femeie îi strigă unei fetițe (în rusă): *Закрой дверь! Я замерзла*. Această extrem de banală rugămintă apare în subtitre într-o formă greu de conceput pentru un vorbitor de română: *Închide ușa! M-am congelat*. Se creează impresia că cel care a scris așa ceva nici nu a auzit că lumea zice „Am înghețat” sau „mi-au înghețat urechile”, „ai să îngheți, dacă nu te îmbraci bine” etc. Evident că *înghețat* poate fi sinonim cu *congelat*, dar numai în cazul când este vorba despre unele alimente, care se conservează prin congelare, de exemplu, *pește congelat*, *aluat congelat* ș.a.

Se pare că unele inexactități sau chiar absurdități din subtitre sun rezultatul utilizării serviciului „Translate online”. Pe această cale putem obține traducerea automată doar a cuvintelor, iar adevăratul sens al textului, cel puțin în traducerea din rusă în română, este foarte îndepărtat de cel din original. Devierile sunt atât de mari, încât distorsionează cu totul informația.

De exemplu, într-un film transmis de canalul CTC replica *Она нахалка* a fost tradusă inadecvat *Este îngâmfată*. Dicționarul rus-român dă pentru cuvântul *нахал* mai multe variante – *образнич, neobrăzat, nerușinat, impertinent, insolent, necuviincios*, evident că lipsește din acest șir sinonimic „îngâmfat”. Ne-am întrebat de unde vine o asemenea imprecizie și am încercat să traducem acest mic enunț, utilizând traducătorul on-line. Acesta însă ne-a servit o variantă și mai deocheată, decât cea pe care am găsit-o în film: *Она нахалка* a fost tradus prin *Aceasta femeie de moravuri ușoare*. Este lesne de observat că, printr-un simplu click, dintr-o față obraznică personajul respectiv se transformă nici mai mult, nici mai puțin – într-o prostituată. La fel de straniu este tradusă și sintagma *Какой нахал* pentru care translate on-line propune varianta *Ce deșteptul!*

Aceste exemple demonstrează că traducerea automată de tipul google translate nu poate fi de folos în cazul subtitrării, pentru că, de cele mai multe ori,

textele traduse vor avea un aspect și un sens de abracadabra, deoarece variantele propuse nu țin cont de logica textului.

➤ *Semnificații inadecvate din punct de vedere stilistic*

Acest tip de deficiențe derivă din lipsa de discernământ în alegerea sinonmelor, despre care s-a vorbit mai sus. Întotdeauna în practica traducerii cele mai mari dificultăți apar la redarea limbajului oral, în care sunt prezente lexeme din registrele familiar-colocvial, ironic, agotic, pot să apară anumite regionalisme sau arhaisme și alte cuvinte stilistic marcate, toate fiind specifice textelor literare, și în practica traducerii există deja anumite experiențe de redare a unor asemenea particularități (A se vedea: Condrea, I., 2006). Toate aceste forme specifice apar cu precădere în dialoguri, în care se declanșează și alte mecanisme semiotice, cum ar fi intonația și ritmul vorbirii, privirea, mimica personajului etc. (Chiara, Elefante, 2004, p.193). În asemenea cazuri echivalența se obține cu mare greu, iar nepotrivirea stilistică poate deveni catastrofală, dând peste cap tot contextul și reducând la zero nobila intenție de a-l ajuta pe cel care nu cunoaște limba originalului să perceapă adecvat sensul. Pentru asemenea registre stilistice traducerea „ca la carte”, utilizarea cuvintelor „frumoase” din dicționar nu dă rezultate bune, ba din contra, distorsionează codul informațional din original și schimonosește realitatea. Subtitrarea multor filme din spațiul audiovizual de la noi demonstrează cu prisosință acest lucru, prin numeroase cazuri de neconcordanță stilistică.

Astfel, într-o scenă de violență, niște interlopi îl bat pe un individ, cerându-i ca acesta să divulge o informație despre cineva, ei vor să afle un nume. Întrebarea în limba rusă sună așa: *Как его зовут? Кличка!*, fiind formulată în termenii colocviali cei mai simpli posibili. Faptul că traducătorul nu știe de cuvântul românesc „poreclă” este demonstrat de traducerea „academică” a secvenței, care arată astfel: *Cum se numește? Cognomenul!* Este firesc să ne întrebăm câți bătauși interlopi știu cuvântul „cognomen”, care în unele dicționare este însoțit de mențiunea (*livr.*), adică *livresc*, iar pe de altă parte, ar fi interesant să știm câți lume, câți telespectatori au înțeles ce vroiau să obțină bătaușii?

Același tip de traducere irelevantă ni-l oferă pentru secvența respectivă și google translate. Pentru textul *Как зовут? Кличка!* acesta prezintă altă perlă în română: *Care este numele tau? Nickname!* lărgind astfel șirul de sinonime neologice ale cuvântului *poreclă*, care sunt bune și frumoase, dar nu au ce căuta în contextul descris mai sus.

Etse de menționat că în cazul subtitrării, nu se traduce doar un simplu text, niște cuvinte oarecare, traducătorul trebuie să fie mereu atent la imagine, la acțiune, pentru a corela codul vizual cu cel lingvistic și pentru a reda corect atmosfera, comportamentul personajelor, care trebuie să corespundă atât cu felul de a vorbi în limba originalului, cât și cu modul în care se exprimă oamenii în situații similare în limba-țintă. Atunci când această corelație este neglijată, traducerea nu-și atinge scopul, iar subtitrele devin doar niște elemente „decorative”, care pe mulți telespectatori îi supără, în loc să-i ajute să recepteze acțiunea.

Textul devine, pur și simplu incredibil, când situația nu corespunde cu lexicul utilizat de personaje. Un exemplu relevant este următorul: pe ecran se desfășoară o scenă obișnuită, lejeră, într-o atmosferă familială de la vilă, când niște persoane, ruși, beau ceai în jurul unui samovar într-o grădină rustică. La un moment dat, un personaj, entuziasmat de atmosferă, exclamă: *Какой чай, это настоящее блаженство!* – iar în subtitre citim: *Dar ceaiul! O adevărată beatitudine!* Și în acest caz traducătorul o dă în bară, pentru că lexemul „beatitudine” nu face parte din limbajul colocvial-familiar, în care se desfășura conversația din grădină, acest cuvânt are și el marca stilistică (*livr.*), potrivită mai mult pentru un text academic. Chiar dacă dicționarul rus-român oferă drept echivalent al lui *блаженство* cuvântul *beatitudine*, utilizarea ultimului trebuie bine cântărită și pusă în relație cu contextul și cu situația de comunicare concretă. În cazul descris mai sus se putea spune „ce plăcere!” și expresia ar fi fost suficient de relevantă pentru contextul dat.

➤ *Dificultăți de traducere a frazeologismelor*

În sistemul limbii, frazeologismele reprezintă partea cea mai rigidă atât ca formă, cât și ca expresie. Dat fiind faptul că sensul frazeologismului reprezintă un tot întreg, ce nu reiese din suma sensurilor cuvintelor din care este compus, la traducere simpla depistare a echivalențelor lexicale nu mai poate fi de folos. Traducătorul trebuie să înțeleagă corect sensul general al expresiei frazeologice, care trebuie redat în altă limbă fie printr-un echivalent frazeologic (dacă acesta există și se potrivește ca sens), fie printr-o sintagmă neutră, care redă sensul, chiar dacă nu menține expresivitatea din limba-sursă [Condrea I., 2006].

În cazul filmelor, când textul trebuie să corespundă acțiunii și imaginilor respective, traducerea proverbelor și a expresiilor frazeologice trebuie făcută cu mare atenție, pentru a nu schimonosi sensul din original. În unele cazuri însă traducătorii dau niște texte aleatorii, de exemplu pentru proverbul rusesc *Попал не в бровь, а в глаз* în subtitrarea unui film apare expresia „Acum știu ce vreau de Crăciun”, care este un fel de improvizație a traducătorului, pentru că dicționarele dau o variantă potrivită, și anume: *a nimeri drept la țintă, a o potrivi de minune*.

Multe proverbe și expresii rusești sunt bine cunoscute de vorbitorii de la noi și preluate într-o variantă tradusă, dar care nu reprezintă un proverb românesc. Un invitat la o televiziune se exprima cam așa: *Nu ieși, cum zic moldovenii, cu gunoiul din casă*, traducând, de fapt, proverbul rusesc *не выносить сора из избы*. Or acesta are alt echivalent în română – *a spăla rușele în familie* sau se mai spune în asemenea cazuri că *rușele murdare se spală în familie*. Însă deocamdată puțini traducători de la subtitrare se implică în căutarea subtilităților de exprimare.

➤ *Greșeli ortografice*

Subtitrarea este o formă de traducere scrisă, chiar dacă aceasta este subordonată unor forme de exprimare orală, pentru că ceea ce rostesc personajele pe cale orală, trebuie tradus și codificat în scris. Iar varianta scrisă a limbii, după cum se știe, este una cu mult mai rigidă decât cea orală și nu admite derogări de la normele ortografice și punctuaționale. Multiplele greșeli ortografice care invadează

uneori subtitrele nu numai că sunt supărătoare, ele sunt atât dovada lipsei de profesionalism, cât și a lipsei de respect pentru cei care stau în fața ecranelor.

În subtitrele de la canalul de televiziune NIT sunt deosebit de frecvente cazurile de confuzie a formelor scurte ale pronumelor sau ale unor forme care treuie scrise fără cratimă, de exemplu: *transmite-ți, vă rog*, corect: transmiteți; *Voi î-l urmăriți*, corect: îl urmăriți; *Tu ia-i spus*, corect: i-ai spus; *acuș î-l vom ajunge*, corect: îl vom ajunge; *Î-l sunăm pe Stepanci*; *Î-l cunoști?*, corect: îl. Faptul că aceleași forme greșite apar cu regularitate demonstrează că subtitrarea nu este supusă niciunui control și de calitatea acesteia nimeni nu are grijă.

Și alte forme reprezintă greșeli generate de proasta cunoaștere a gramaticii limbii române, cum ar fi în cazurile etalate în subtitrele de la canalul 2 Plus: *Ca să știi, eu țintez cel mai bine* (corect: țintesc); *...în fața iapelor mele* (corect: iepelor); *pe mine mă aranjează* (corect: mă aranjează); *Vin-o și te așează* (corect: vino).

Lista poate continua și, din păcate, este destul de lungă. Greșelile de exprimare care apar frecvent în subtitre demonstrează că în acest domeniu limba română este lăsată la voia întâmplării. Situația se va redresa numai în cazul în care pentru această activitate vor fi angajate nu persoane întâmplătoare, ci cadre bine pregătite în domeniul traducerii.

Referințe bibliografice

Card, Lorin. « Je vois ce que vous voulez dire. Essai sur la notion d'équivalence dans les sous-titres », *Meta*, 43 : 1998, 2, p. 205-219.

(<http://www.erudit.org/revue/meta/1998/v43/n2/index.html>)

Chiara, Elefante. *Arg. et pop., ces abréviations qui donnent les jetons aux traducteurs-dialoguistes*, *Meta : journal des traducteurs / Meta : Translators' Journal*, vol. 49, n° 1, 2004, p. 193-207.

Condrea I. *Traducerea din perspectivă semiotică*. Chișinău : Cartdidact, 2006.

---. *Traducerea din rusă în română*. Chișinău : Prut Internațional, 1999.

Gambier, Yves. « La traduction audiovisuelle: un genre en expansion », *Meta : Translators' Journal*, vol. 49, n° 1, 2004, p. 1-11.

Lavaur, J.-M., Serban, A. *La traduction audiovisuelle : approche interdisciplinaire du sous-titrage*. Paris / Bruxelles : Boeck Université, 2008.

Кубасов, Е. А. *Особенности перевода аудиовизуальных текстов*. В кн.: Язык. Общество. Проблемы межкультурной коммуникации. Материалы Междунар. науч. конф. (Гродно, 20–21 марта 2012 г.). В 2 ч. Ч. 1. – Гродно : ГрГУ, 2012, с. 166-169.

Particularités interculturelles du fonctionnement des modèles métaphoriques dans le discours économique

Tamara NESTSIAROVICH

Université d'État des Sciences Économiques, Biélorussie

Résumé

L'objectif de notre recherche est de relever des traits particuliers de la métaphorisation des réalités économiques de différents pays dans la période de crise et des particularités interculturelles de métaphores conceptuelles dans leurs manifestations linguistiques. Un texte de presse apparaît sensible aux changements économiques et sociaux, linguistiques et culturels. Ainsi, la métaphore dite économique en tant qu'unité linguistique réalise la fonction d'une influence pragmatique sur le lecteur.

Il est à noter que dans le contexte de la crise financière mondiale nous observons la tendance de l'évolution des métaphores conceptuelles de l'économie : les modèles anthropocentriques de base cèdent leur place aux modèles de la sphère des catastrophes, des maladies, des actions militaires, etc. L'analyse des exemples permet de constater des ressemblances métaphoriques entre les langues mais aussi d'explorer des divergences pour essayer de comprendre leur nature.

Mots-clés: *discours économique, crise mondiale financière, métaphores conceptuelles de l'économie, image linguistique du monde, diversités interculturelles.*

Abstract

The goal of our research is to reveal the special features of the use of metaphors to describe economic phenomena of different countries during the world financial crisis, as well as intercultural peculiarities of conceptual metaphors and their linguistic interpretation. Publicistic pieces of writing strongly reflect economic, social, linguistic, and political changes. Therefore, a so called economic metaphor as a unit of language exercises pragmatic influence over the reader.

It should be noted that within the context of the world financial crisis one can observe a tendency of development of a conceptual economic metaphor: basic anthropocentric models are replaced by the models from such spheres as catastrophes and disasters, diseases, wars and conflicts, etc. Analysis of the examples helps to find out metaphorical similarities between languages, as well as research the differences in order to understand their nature.

Key words: *economic discourse, world financial crisis, conceptual metaphors in the economy, linguistic picture of the world, intercultural differences.*

L'étude de la métaphore, qui englobe une histoire séculaire et nous offre des approches diverses et inattendues, a reçu une vision nouvelle dans le cadre sémiotique et cognitif ce qui permet de s'adresser à la réalisation des modèles métaphoriques dans des contextes politiques, scientifiques, économiques, culturels, religieux aussi bien que ceux de la vie courante. Ainsi, le développement de l'intérêt à la métaphore de la part des sciences cognitives a amené à leur interconnexion au sein des courants actuels de la sémiotique.

Signalons que la métaphore qui se rapporte aux figures de rapprochement fondées sur des équivalences suggestives se présente comme une similitude, une analogie, ou un modèle comparatif au niveau linguistique ; pourtant la diversité de son expression se manifeste comme une unité sémiotique. Parmi plusieurs théories actuelles de la métaphore se distingue celle de la métaphore conceptuelle fondée par G. Lakoff et M. Johnson où ce phénomène est conçu comme représentation de la connaissance sous forme linguistique qui permet à l'homme d'ordonner et de déterminer son système de notions par voie métaphorique. De ce point de vue, les métaphores linguistiques reflètent des structures plus profondes de la perception du monde, de la pensée scientifique, économique et culturelle, en somme de la mentalité nationale. Le problème de la création métaphorique a trouvé son expression originale chez les poststructuralistes français R. Barthes, J. Lacan, G. Deleuze qui font penser à la métaphore comme à un signe linguistique dont la fonction ne consiste pas seulement à modeler la réalité, mais à médiatiser les processus de la production du discours et de sa compréhension. Dans ce cas elle joue un rôle manipulateur en influençant la conscience et les actions de l'individu. D'une part, le discours d'un média écrit a la vocation de refléter des phénomènes, des événements, des effets ; d'autre part un texte de ce type créé par un représentant d'une communauté linguoculturelle n'est pas susceptible de ne pas refléter les valeurs et les orientations spirituelles de cette communauté.

En ce qui concerne la métaphore économique, cette comparaison abrégée, une identification qui n'est pas toujours propre à la langue de science, émerge souvent dans la langue de presse, surtout dans les débats économiques où certains auteurs / interlocuteurs utilisent l'effet de cette figure de langue pour former une opinion positive ou bien celle négative chez le lecteur à propos d'un phénomène de la réalité économique. En nous basant sur une sélection d'exemples tirés des sources écrites en français, en anglais, en russe et en biélorusse tels «Le Figaro Économie», « Le Monde », «The Times», «The Washington Post», «The Economist», «Эксперт», «БелГазета», «Рэспубліка», «Экономическая газета» et autres – des articles de presse principalement y compris des publications sur Internet – nous avons essayé de relever, d'analyser et de confronter des contextes dans lesquels les expressions métaphoriques s'associent aux concepts de la sphère « organisme humain », « catastrophes naturelles », « maladies », « actions militaires » et quelques autres qui témoignent des tendances du développement du discours économique international aussi bien que des particularités nationales.

Les modèles des métaphores économiques les plus répandus en plusieurs langues sont pratiquement les mêmes. Ainsi, un des modèles, « règne animal », suppose que le territoire économique de chaque pays est peuplé, de préférence, d'animaux réels ou imaginaires du pays d'origine, tels éléphants en Inde, dragons en Chine, etc. Cette image peut être complétée par le combat entre l'Ours et le Taureau qui est assez répandu dans le milieu de la bourse ; elle montre la lutte des forces boursières, les baissiers (Ours) contre les haussiers (Taureaux).

Les articles récents de J.-P. Robin consacrés au Forum de Davos qui sont pénétrés de figures et de symboles nous font passer aux exemples plus

significatifs. Ainsi, le texte suivant joue sur le symbolisme qui se présente comme une figure inséparable de tout texte qui réalise son ambition et celle de son auteur de s'exprimer et d'influencer :

Fort symboliquement, Mario Monti, le premier ministre italien, sera ce mercredi l'invité vedette de la séance d'ouverture.

Tout le monde se souvient ici de la prophétie du professeur Schwab que « l'année 2012 serait celle du Draghi », ce qui s'est effectivement réalisé. Mais l'année du Dragon s'achève le mois prochain, pour laisser place à celle du Serpent dans le calendrier chinois. Plût au ciel qu'on n'en revienne pas au « serpent monétaire européen » qui avait précédé l'euro!

L'auteur recourt à la métaphore du « monde animal / règne animal » grâce à l'image du Serpent qui symbolise à la fois l'année en cours et l'accord des pays membres de la Communauté européenne sur la coordination de la politique monétaire (European Currency Snake, Snake in the Tunnel). Le sous-titre « Mario Draghi en héros » nous fait envisager un des problèmes économiques primordiaux, celui de l'euro. « Les menaces de dislocation de l'euro qui planaient il y a juste un an paraissent désormais dissipées. Mario Draghi, l'autre Italien porté aux nues, en tant que président de la BCE, devrait être accueilli comme un héros ». (*ibidem*)

La structure de l'article « Les maîtres de l'Europe se retrouvent à Davos » publié dans la rubrique économique du « Figaro » se développe comme un scénario. D'abord viennent les personnages et les rôles : « Invité vedette: Mario Monti, le premier ministre italien. Angela Merkel, David Cameron et Mario Draghi suivront ». Leurs rôles vont être précisés peu de paragraphes après. En attendant, la présentation continue : « La cinquantaine de chefs d'État ou de gouvernement, les dirigeants de toutes les grandes organisations internationales, dont le FMI et l'OMC, sans oublier le secrétaire général des Nations unies Ban Ki-moon... ». Cette énumération doit évidemment impressionner et donner de l'importance à la procession. En plus, « sa 43e édition », celle du Forum de Davos, renforce l'impression de la lecture d'un livre ou de la vision d'un film. Viennent ensuite quelque 1600 dirigeants d'entreprises internationales représentant à eux seuls, selon le professeur Klaus Schwab, « la moitié de l'industrie mondiale ».

La phrase « Cette réunion des « maîtres du monde » totalement informelle et sans véritable ordre du jour est considérée comme le «sommet de la mondialisation libérale», tant par ses détracteurs que par les participants eux-mêmes » (*ibidem*) attire une attention particulière ; elle peut même prétendre à exprimer l'idée générale de l'article. Ainsi, la nomination générale « maîtres du monde » englobe dans ce contexte tous les personnages (agents économiques et politiques) et se trouve en corrélation avec le titre. Signalons que le nom métaphorique du Forum « sommet de la mondialisation libérale » lui est attribué par ses participants aussi bien que par ses détracteurs ce qui donne l'effet de la justesse d'esprit, de la participation du lecteur, de son approbation, bien que la mondialisation elle-même n'ait pas toujours un sens positif. Cependant le Forum de Davos a l'air d'un antre : « Mais ni François Hollande ni Jean-Marc Ayrault ne viendront dans cet antre du

capitalisme fier de lui et dominateur qui n'a pas très bonne presse en Île-de-France ». (*ibidem*) L'auteur souligne le côté ambitieux de ce projet par les adjectifs fier et dominateur, qui en plus est mal accueilli en France, surtout par la presse centrale, voire officielle. Donc, le Forum de Davos est considéré comme « sommet de la mondialisation libérale » par ses participants aussi bien que par ses détracteurs, en revanche, il est apprécié comme « antre du capitalisme fier et dominateur » en France. L'auteur attire une attention particulière sur la personne du professeur Klaus Schwab, le fondateur et directeur du Forum : « Pour sa 43e édition, le maître de céans Klaus Schwab, omniprésent depuis 1971 et organisateur hors pair, lui a donné pour fil conducteur « la résilience dynamique ». Un thème qui résume parfaitement la situation et le défi de l'Europe, à la recherche d'un chemin de croissance pour le moment introuvable ». (*ibidem*) Il s'ensuit que, « la résilience dynamique » étant un terme plutôt polytechnique et chimique, est proposé par le directeur du Forum pour désigner la situation et le défi de l'Europe pendant une période complexe.

Autres métaphores se rapportent aux modèles de climat, intempéries ou catastrophes naturelles, par exemple : « Le chef de gouvernement le plus apprécié de l'establishment européen expliquera comment « diriger par vents contraires » : c'est le titre choisi pour sa communication ». En même temps, « L'onde de choc de la récession européenne, bien réelle en 2012 et toujours d'actualité, assombrit le climat économique mondial dans son ensemble ». (*ibidem*)

L'alinéa ci-dessous illustre la vitalité de l'image liée à l'organisme humain qui souffre de maladies et même est susceptible de mourir :

Selon le sondage annuel et rituel réalisé par le cabinet PriceWaterHouse auprès de 1330 entreprises et dans 68 pays, «une majorité de patrons disent que l'économie mondiale restera au point mort en 2013. Les perspectives sont moins bonnes qu'il y a un an où 40% étaient «très confiants» sur la croissance mondiale, alors qu'ils ne sont plus que 36% aujourd'hui. (*ibidem*)

Il est naturel que l'homme a toujours muni les agents économiques et l'économie en entier de traits et caractéristiques qui lui sont familiers ce qui l'a amené à recourir au modèle « organisme humain », au sein duquel ces agents économiques naissent, grandissent, se marient, divorcent et meurent. Comme certaines personnes, l'économie et ses secteurs peuvent faire la fête au point de souffrir le lendemain de maux de tête. Cependant les divergences se font voir entre les modèles « maladies » réalisés en anglais et en russe : les agents économiques russes souffrent de plusieurs maladies graves, pourtant le plus grand mal consiste en leur dépendance narcotique, tandis que les textes en anglais considèrent l'état alcoolique comme le mal social le plus grave, ce qui fait penser à l'image linguistique du monde et aux différences culturelles évidentes.

Un des modèles largement répandu dessine l'image des routes défoncées, de leur mauvais état et même de l'absence de chemins. « Car l'union monétaire est

loin d'être sortie de l'ornière » (*ibidem*), nous fait savoir l'auteur de l'article sur Davos.

Les différents modèles des métaphores ont trouvé leur expression dans les textes des émissions du TV5, tel « L'interminable chemin de croix imposé à la population grecque... » qui confirme l'idée des épreuves difficiles. Les exemples qui viennent tels « Crise grecque : le remède pire que le mal ? » (*ibidem*), « Pourtant, malgré les plans successifs, le pays semble s'enfoncer inexorablement » (*ibidem*), « Et si la recette grecque n'était pas la bonne ? » (*ibidem*), « L'Europe dégradée replonge dans la tourmente » (*ibidem*), font écho aux images de maladies, médicaments, mauvais temps, mauvaises conditions météorologiques.

Les opinions sceptiques sur l'eurodevise unique dans le texte « 10 ans de l'euro : l'ambiance n'est pas à la fête » (*ibidem*) conduisent à l'affirmation que « 10 ans après sa première mise en circulation, l'euro est moribond au point que de nombreux spécialistes parient aujourd'hui sur sa mort prochaine ». D'autant plus, la monnaie unique est nommée « dernière utopie du XXI^{ème} siècle ». (*ibidem*) Les métaphores citées proviennent des sphères de la médecine et de la philosophie.

En même temps, le site web « delo.ua » publie l'article en russe « En quoi est utile la crise ? » dans lequel un des experts dans le domaine de business fait part de son opinion.

Компании трясет и ломает на ухабах финансового кризиса, но так ли уж вреден для них этот кризис? Люди всегда боятся перемен, особенно если они налетают быстро и неожиданно... Перемены закаляют сильнейших. Перемены дают им возможность оставить позади слабых и больных соперников. Перемены — ваш лучший союзник, если вы к ним готовы.

Ces associations sur la crise sont convaincantes : elles touchent les domaines du mauvais état des routes (les entreprises sont secouées et démolies sur les ornières de la crise financière), des intempéries (les changements s'abattent rapidement et brusquement), de la compétitivité et des maladies (les changements donnent la possibilité de laisser à la bourre des concurrents plus faibles et plus souffrants), de l'endurcissement (les changements endurent ceux qui sont plus forts), etc.

Une autre revue en russe sur Internet nous adresse également à l'image de route, mais cette fois ce sont plusieurs entreprises qui ont perdu leur chemin : « Многие компании потеряли свой путь, особенно в преддверии финансового кризиса 2008 года ».

Quelques sources électroniques nous ont fourni des exemples de métaphores provenant des sphères de la médecine et de la diplomatie, par exemple un site ukrainien mentionne les paroles du Président sur la construction d'un modèle économique qui assurera l'immunité du pays contre toute crise économique extérieure : « Мы строим экономическую модель, которая обеспечит иммунитет страны от каких бы то ни было внешних экономических кризисов, - подчеркнул Президент... »

Un article sur Davos-2013 cite les médias qui constatent la peur devant la stagnation, la peur que l'économie ne soit bloquée – ni récession ni croissance : « 52% полагают, что экономика зависнет — ни рецессии, ни роста ». Il faut prendre en considération que le verbe зависать avait primordialement retrouvé les connotations métaphoriques d'« être bloqué » dans de domaine d'équipement informatique. Le texte du « Коммерсантъ-Online » en russe constate l'élargissement de l'abîme entre les riches et les pauvres, l'image de profondeur insondable et infranchissable qui vient aussi des mauvaises conditions naturelles.

De cette façon, les publications toutes récentes mettent en évidence des figures métaphoriques et découvrent le besoin de recourir à la métaphore pour se faire mieux comprendre par le lecteur. Les plus répandues sont celles des catastrophes naturelles, des actions militaires, des maladies, des mauvaises routes, etc. La métaphore conceptuelle est un des principaux moyens de la catégorisation, de la conceptualisation et de l'appréciation de la réalité. Ce phénomène ayant un effet pragmatique puissant permet de transmettre l'information sous une forme accessible et laconique.

D'une part, les phénomènes de la mondialisation conduisent à l'uniformisation des modèles métaphoriques et symboliques dans la représentation notionnelle des activités économiques, de l'autre, au sein de chaque modèle on observe des images particulières liées à la perception individuelle et nationale du monde. Les métaphores conceptuelles peuvent composer des unités sémantiques ce qui permet de les grouper en modèles conceptuels qui contribuent à la compréhension de la mentalité des peuples. Ainsi, il devient possible de constater des changements de concepts et de notions choisis pour la désignation des nouvelles réalités économiques.

Références bibliographiques

- Barthes, Roland. *Essais critiques*. Paris : Seuil, 1991.
- Deleuze, Gilles. *Marcel Proust et les signes*. Paris : Presses Universitaires de France, 1964.
- Lacan, Jacques. *Ecrits*. Paris : Seuil, 1966.
- Lakoff, George et Mark Johnson. *Les Métaphores dans la vie quotidienne*. Paris : Minuit, 1985.
- Robin, Jean-Pierre. *Les maîtres de l'Europe se retrouvent à Davos*.
<http://www.lefigaro.fr/conjoncture/2013/01/23/20002-20130123ARTFIG00278-les-maitres-de-l-europe-se-retrouvent-a-davos.php>
- TV5. Le journal de l'économie. <http://www.tv5.org/cms/chaine-francophone/Revoir-nos-emissions/Le-journal-de-l-economie/p-15756-Accueil.htm>
- <http://delo.ua/opinions/chem-polezen-krizis-196096/>
- <http://www.csr-review.net/index/davos-2013-biznes-lidery-prizyvayut.html>
- <http://korrespondent.net/business/economics/1482511-yanukovich-uveren-chto-sozdaet-ukraine-immunitet-ot-lyubyh-ekonomicheskikh-krizisov>
- <http://dknews.kz/davos-2013-novye-istochniki-rosta.htm>
- <http://www.kommersant.ru/doc/2110986>

Factori motivaționali semiotici privind apariția unităților polilexicale stabile

Angela SAVIN-ZGARDAN

Universitatea Liberă Internațională din Moldova

Résumé

Une des motivations de transformation sémantique des unités polylexicales stables (UPS) s'explique par le déplacement de sens de leurs composantes. La plupart des unités connotatives glottiques apparaissent suite à la modification du sens de combinaisons libres de mots, tandis que les unités dénominatives de langue – suite à la transformation (passage) des combinaisons libres de mots dans les unités stables, de l'axe syntagmatique à l'axe paradigmatique. La démotivation des UPS est le résultat de la disparition du caractère de l'image. Le changement du sens à travers l'image en fonction du caractère de transformation sémantique peut être métaphorique ou métonymique. D'une manière générale, l'utilisation du sens métaphorique, figuré du mot ne dépend pas de l'apparition des nouveaux objets ou notions.

Tout de même, il existe des UPS dont les composantes sont caractérisées *par la perte du sens* primordial. Les personnes qui parlent ne saisissent plus la composante démotivée des UPS comme ayant un sens indépendant, mais comme une constituante d'un ensemble avec la combinaison des mots. Ce phénomène s'atteste, essentiellement, dans les cas des UPS connotatives de la langue.

Mots clés: *le sens, la motivation, l'unité polylexicale stable, la méthode de substitution, le changement du sens, la perte du sens.*

Abstract

One of the motivations of the semantic transformation of fixed polylexical units (FPU) consists of the sense displacement of their components. The majority of connotative linguistic units come into being as a result of sense modifications of free word groups, while the denominative linguistic units appear as transformations of free word groups in fixed ones, i.e. being replaced from the syntagmatic axis to the paradigmatic one. In case if the figurative character has been lost it comes to the demotivation of a fixed FPU. The sense change through image, subject to the character of the semantic transformation, can be either a metaphoric or a metonymic one. Resorting to the metaphoric, i.e. the figurative sense of a word does not depend, as a rule, on the appearance of a new object or a new concept.

But there are FPUs whose components are characterized by the loss of their primordial sense. The demotivating component of a FPU is then no more perceived by the speakers as having a sense of its own, but just as something forming a whole together with the word group. The phenomenon is usually witnessed in connotative FPUs of a language.

Key words: *sense, motivation, fixed polylexical unit, substitution method, sense change, sense loss.*

Schimbarea sau slăbirea sensurilor lexicale ale componentelor UPS

Una dintre motivațiile de transformare semantică a UPS constă în *deplasarea de sens* a componentelor lor. Majoritatea unităților frazeologice noi

apar în rezultatul modificării sensurilor îmbinărilor libere de cuvinte, iar locuțiunile – în urma trecerii îmbinării libere de cuvinte în îmbinări stabile, de pe axa sintagmatică pe axa paradigmatică. Prin schimbarea sensului se înțelege orice deviere a semanticii care duce la pierderea sensurilor proprii ale componentelor UPS și la apariția unor noi sensuri, realizate numai la unitatea dată. Deși UPS (în speță UF) apar pe bază de imagini, mai târziu, la etape anumite și sub influența unui șir de factori lingvistici, întâi de toate ai celor semantici, ele pot să-și piardă caracterul de imagine. În cazul dat are loc demotivația UPS. Astfel se explică existența UPS cu imagine și a celor fără imagine.

Schimbarea prin imagine a sensului în funcție de caracterul transformării semantice la îmbinările date de cuvinte poate fi metaforică sau metonimică, ceea ce conduce respectiv la formarea UPS metaforice și metonimice (Nazarean 26-29). Deosebirea UPS de metaforă poate fi efectuată prin interpretarea exprimării enunțului, condiția de bază fiind utilizarea obligatorie a cuvintelor în funcțiile lor sintactice primare. Metaforele de autor și alte procedee stilistice la interpretarea enunțului trebuie să capete, alături de reprezentarea prin imagini a conținutului, și o reprezentare nefigurată, fără imagini. Așa, de exemplu, fraza: De ce mă privești cu lacurile tale albastre? capătă la interpretare forma: De ce mă privești cu ochii tăi, asemenea două lacuri albastre? Iar expresia: Bună treabă! capătă semantica treburile sunt proaste, lucrurile merg prost. Semantica UPS date nu poate fi explicată prin figuri stilistice, *întrucât* lexemele din care sunt formate și-au pierdut sensurile, au căpătat semne false și toată sintagma a obținut un sens nou al unui tot întreg. Unica reprezentare a conținutului semantic al UPS la interpretare este ideograma – desemnarea sensului.

Comparând crearea sensului cuvântului și al UPS (în special al UF), putem vorbi despre faptul că formarea semanticii acestei unități glotice e asemănătoare cu apariția sensului metaforic, figurat (în sens larg) al cuvântului. Recurgerea la sensului metaforic, figurat al cuvântului, de regulă, nu depinde de apariția noilor obiecte sau noțiuni; el e legat de capacitatea oricărui purtător al limbii de a reacționa individual la lumea înconjurătoare și de a folosi mijloacele de expresie pe care le are pentru transmiterea percepțiilor sale subiective care pot deveni bunul întregului colectiv de limbă. (Cerdantseva 18)

Valoarea conotativă este proprie UF, ele fiind unități glotice expresive ce au rolul exprimării atitudinii vorbitorului față de realitatea înconjurătoare. Locuțiunile și expresiile verbale sunt unități denominative, lipsindu-le în marea lor majoritate imaginea, valoarea conotativă. Însă există o serie de locuțiuni care au imagine, ele apropiindu-se de UF. În cadrul lor a avut loc transformarea semantică a componentelor pe baza schimbării valorii semantice. Un fenomen similar are loc la unele echivalente analitice ale adjectivului (Popa). Aceste construcții sunt modelate și totodată individuale. Se iscă întrebarea: cum să demonstrăm formal că locuțiunilor dată le este caracteristică schimbarea metaforică a semanticii componentelor? Ne poate ajuta metoda substituiri contextuale, a cărei esență constă în stabilirea posibilității înlocuirii îmbinării date și a indicatorului său în condiții textuale adecvate. Comp.: *a-și aduce aminte = a-și aminti, a-și aminti = a-*

și aduce aminte. O astfel de substituție nu este posibilă pentru locuțiunea *a o rupe la fugă*, de exemplu, fiindcă ea nu poate fi identificator pentru sinonimul său lexical *a fugi*. Comp.: *a o rupe la fugă* = *a fugi*, *a fugi* ≠ *a o rupe la fugă*. Din exemplele analizate deducem că în cazul în care substituția contextuală are un caracter unilateral ($A=B$, dar $B \neq A$), în îmbinarea identificată are loc schimbarea valorii semantice a componentelor.

Despre existența raportului de genul celui menționat supra vorbește S. Berejan, referindu-se la corelația dintre parasemații în legătură cu posibilitatea utilizării denumirii de gen în locul denumirii de specie, și nu invers. Dacă considerăm că verbul corelat *a fugi* se afla în situația arhilexemului și se prezintă ca denumire de gen care poate fi utilizat în locul locuțiunii *a o rupe la fugă* ce se află în situația alolexului și este denumirea de specie, atunci „lexul ce manifestă arhilexemul capătă posibilitatea de a se actualiza în calitate de alolex al lexemului de rang inferior. Utilizarea opusă nu e corectă: lexul ce manifestă un lexem de rând nu poate fi utilizat în calitate de alolex al arhilexemului, fiindcă s-ar considera că ultimul posedă particularități semantice ce nu-i sunt caracteristice” (Berejan 195).

Dar dacă substituția contextuală este bilaterală ($A=B$ și $B=A$), rezultă că identificatorul și îmbinarea identificată pot face schimb de roluri, adică UPS este lipsită de transformarea valorii semantice a componentelor, în cazul dat având loc doar slăbirea semanticii componentelor (Nazarean 173).

Motivația unei mari răspândiri a UPS este *diminuarea sensurilor lexicale* a componentelor lor. La această formă de transformare semantică, componentele UPS, asupra cărora se răspândește o astfel de transformare, nu își pierd complet sensurile lor primare, căpătând o funcție de intensificare a expresiei. De ex.: în UPS *urât* ca moartea partea transformată semantic ca moartea nu introduce nimic nou în conținutul semantic al adjectivului *urât*, dar numai ajută la intensificarea caracteristicii, pe care o exprimă. De comparat cu UPS franceză *laid à faire peur*, partea transformată semantic *faire peur* (*ad. lit.* – „a produce groază”) nu introduce, la fel, nimic nou în conținutul semantic al adjectivului *laid* (Teodorescu 29).

Cu toate acestea, forma dată a transformării semantice generează apariția, în cadrul UPS, a planului dublu, ceea ce le apropie de UF care sunt formate pe baza schimbării prin imagine a sensului. Comp.: rom.: *a râde în barbă*, fr. *rire sous (la) cape* – „a râde pe furiș” (schimbarea sensului), rom.: *a leșina de râs*, fr.: *rire à se faire mal aux côtes* – „a ce prăpădi de râs” (slăbirea sensurilor lexicale ale componentelor).

Pierderea sensului unor cuvinte în structurile idiomatice

Mai jos sunt prezentate cuvintele ce apar exclusiv sau mai ales în UPS. Aceste cuvinte și-au pierdut motivația semantică inițială, iar actualmente sunt utilizate doar în cadrul îmbinărilor stabile de cuvinte. Componenta demotivată nu mai este sesizată de către vorbitori având un sens de sine stătător, ci doar alcătuind un tot întreg cu îmbinarea de cuvinte.

De ex., *ghes: a da ghes (cuiva)*: 1) „a da (cuiva) o lovitură ușoară (cu cotul)”; 2) „a îndemna, a stimula, a îmboldi, a zori (să întreprindă ceva)”;

habar: a nu avea habar (de sau despre ceva) – 1) „a nu ști nimic (despre ceva)”; b) „a nu avea nici o grijă, a nu-i păsa”. *Ad-o vadră de cotnar și de plată n-ai habar* (Alecsandri 48);

haboca: cu haboca – „cu sila, cu forța”;

hac: a-i veni de hac (cuiva sau la ceva) – „a găsi posibilitatea de a împiedica pe cineva sau ceva care supără, care deranjează să facă ceva”. *Vom putea veni de hac și spânului aceluia* (Creangă 86).

hapca: a lua cu hapca – „a lua cu forța, cu de-a sila, pe nedrept, abuziv”;

hăbuc: a(se) face a (se) rupe hăbuc / hăbuci – „a (se) rupe în bucăți, a (se) distruge; a (se) încurca”;

mâlc: a nu zice nici mâlc / a tăcea mâlc – „a nu spune nici un cuvânt; a tăcea chitic”. *Numai Ana tăcea mâlc și suspina* (Rebreanu 49).

obol: a-și da obolul – „a contribui cu o mică sumă în scop de binefacere”;

oboroc: a pune sub oboroc / obroc (ceva) – „a feri un lucru de văzul lumii, a-l tăinu”. *Voi râde sincer, fără de șfială, N-am să ascund lumina sub obroc*;

copcă: a se duce pe copcă – „(despre bunuri) a se pierde, a se distruge; (despre oameni) a intra într-o mare încurcătură; a o păți”. *Cum făcuși, soro? Ne-am dus pe copcă* ;

treacăț: în treacăț – 1) „în trecere, la rezeală”. *Ciobanii au apucat în treacăț câte-o pâine*. (Sadoveanu 73); 2) „pe scurt, superficial”. *Povestea toate acestea în treacăț* (Preda 84);

zâmbre: a face zâmbre – „a dori foarte mult (ceva), a jindui (după ceva) prea mult așteptat (încât e gata să se îmbolnăvească)”. *Nu li se părea cuviincios...să creadă că fac zâmbre așteptând să fie poftiți la masă* (Petrescu 98);

chitic: a tăcea chitic (chitic – „nume dat peștilor mărunți”) – „a nu spune nimic, a nu scoate nici o vorbă”. *Eu tăceam chitic* (Alecsandri, p.103).

Iată câteva exemple de UPS, în care componenta și-a pierdut semnificația inițială, în comparație cu perioada, când a fost constituită UPS, actualmente semnificantul fiind demotivat.

Lipsă <ngr. *eleisa* (aoristul verbului. *leipo* „a lipsi”). Actualmente sensul lexemului este de „absență; defect, lacună”, iar forma de plural are sensul și de „sărăcie”. Prin secolul al XVIII-lea acest cuvânt era utilizat cu semnificația „necesitate, trebuință”, acest sens păstrându-se doar în UPS, pe când pentru vorbitorul de azi sensul UPS este demotivat, el necunoscând semnificația anterioară a componentei *lipsă*. *A fi de lipsă* – „a fi necesar, indispensabil”, *a afla de lipsă* „a considera necesar”; *a avea lipsă* „a avea nevoie”.

Noimă < gr. *noima*. Sensul inițial al cuvântului *noimă* – „înțeles”, rost” s-a păstrat în unele UPS : *a nu avea nici o noimă* „a fi fără sens, absurd”, *fără nici o noimă* „fără sens, fără jufdecată”, *a avea noimă* sau *cu noimă* „logic, cu judecată; înțelept, cuminte”, *a găsi noima* „a găsi soluție pentru o chestiune”. Deși componenta *noimă* și-a păstrat semnificația inițială, vorbitorul actual nu mai

cunoaște sensul acestui cuvânt, de aceea semnificantul polilexical dat a ajuns să fie demotivat pentru înțelegerea vorbitorului actual.

Ananghie - din ngr. *anánki* „nevoie”. Se atestă în UPS *a fi / a se afla la (mare) ananghie* cu semnificația „a fi într-o situație grea, încurcată; nevoie (bănească)”. Considerăm că semnificantul este demotivat, deoarece vorbitorii nu mai recunosc sensul lexemului *ananghie*, utilizându-l doar în componența UPS.

Pe parcursul evoluției limbii o serie de cuvinte suferă transformări semantice, trecând de la motivația semnificantului la demotivația lui. De ex., substantive: *anima* „suflare” > fr. *âme* „suflet”, rom. *sufflare* > „suflet”; adjective: fr. *étrange* „străin” > „straniu”; *frust* „șters” (monedă) > „grosolan”, „rău”, *elend* (germ.) „departe de patrie” > „nefericit”, „slab”; verbe: *craindre* (fr.) „a tremura” > „a se teme”, *tromper* (fr.) „a jubila” > „a minți”. Cuvintele cu aceste sensuri transformate, de obicei, sunt utilizate și în îmbinări de cuvinte. Cannoy menționa că vor fi tot atâtea îmbinări de cuvinte, câte nuanțe diferite ale cuvântului există. Diferitele îmbinări de cuvinte vor duce la faptul că una din ele poate să devină „dominantă”, iar altele pot să înceteze a mai funcționa, ceea ce va duce la schimbarea sensului cuvântului.

Una dintre motivațiile de transformare semantică a *unităților polilexicale stabile* (UPS) constă în deplasarea de sens al componentelor lor. Majoritatea unităților conotative glotice apar în rezultatul modificării sensurilor îmbinărilor libere de cuvinte, iar unitățile denominative de limbă – în urma trecerii îmbinării libere de cuvinte în îmbinări stabile, de pe axa sintagmatică pe axa paradigmatică. În cazul pierderii caracterului de imagine are loc demotivația UPS. Schimbarea prin imagine a sensului în funcție de caracterul transformării semantice poate fi metaforică sau metonimică. Recurgerea la sensul metaforic, figurat al cuvântului, de regulă, nu depinde de apariția noilor obiecte sau noțiuni.

Însă există UPS, ale căror componente se caracterizează prin *pierderea sensului* primordial. Componenta demotivată a UPS nu mai este sesizată de către vorbitori având un sens autonom, ci doar alcătuind un tot întreg cu îmbinarea de cuvinte. Acest fenomen se referă cu preponderență la UPS conotative ale limbii.

Referințe bibliografice

Бережан, Силвиу. *Семантическая эквивалентность лексических единиц*. Chișinău : Știința, 1973

Черданцева, Т. З. *Язык и его образы*. Москва : Международные отношения, 1977.

Назарян, А. Г. *Фразеология современного французского языка*. Москва: Высшая школа, 1987.

Попа, Г.Д. *Структурно-семантический и функциональный статус аналитических эквивалентов имени прилагательного в современном молдавском языке*: Autoref. tezei de doct. în șt. Chișinău, 1981.

Teodorescu, Elena. *Propoziția subiectivă*. București : Editura științifică, 1972.

Texte literare

- Alecsandri, Vasile. *Opere*. Vol. I. Chișinău : Cartea Moldovenească, 1976.
Creangă, Ion. *Opere*. Vol. I. Chișinău : Literatura artistică, 1981.
Preda, Marin. *Moromeții*. București : Editura de stat pentru literatură și artă, 1959.
Petrescu, Cezar. *Întunecare*. București : Cartea Românească, 1984.
Rebreanu, Liviu. *Răscoala*. București : Editura Albatros, 1979.
Sadoveanu, Mihail. *Demonul tinereții*. Uvar. București : Editura Minerva, 1979.

Гидронимы в языковой картине мира жителей Кишинева

Ирина ИОНОВА

Славянский университет, Республика Молдова

Abstract

The paper presents a fragment of the national picture of the worldview of Chisinau citizens, the specificity of which is due to the city water bodies. Using the conceptual and terminological apparatus of modern conceptology and linguistic culturology the author analyzes the concept of the "Komsomol Lake" in the worldview of the citizens. Appealing to the texts of the XIX and XX centuries allows the author to explore the topic in diachronic terms. Illustrative material is presented by the literary texts, memoirs, publications in the media, sayings from the online discussions, works of urban folklore, collected through questionnaire of population on the problem of cross-cultural interaction in multi-ethnic environment in the Republic of Moldova.

Key words: *the picture of the worldview, hydronyms, Komsomol Lake, the "lake" concept.*

Rezumat

Lucrarea reprezintă un fragment din viziunea națională asupra lumii a cetățenilor Chisinaului, în special asupra corpurilor de apă a orașului. Utilizând aparatul conceptual-terminologic și lingvoculturologic modern, autorul analizează conceptul "Lacul Komsomolist" în viziunea orașenilor. Apelarea la textele din secolele XIX și XX permite autorului să exploreze tema din punct de vedere diacronic. Materialul ilustrativ este prezentat de texte literare, memorii, publicații în mass-media, exemple din discuțiile online, din folclorul urban, culese prin intermediul chestionarului populației pe problema de interacțiune interculturală în mediu multiethnic al Republicii Moldova.

Cuvinte cheie: *viziune asupra lumii, hidronimice, Lacul Komsomolist, conceptul de "lac".*

В природной картине мира жителей любой местности, любого населенного пункта водные объекты – моря, реки, озера, пруды, родники, арыки, колодцы и т.д. – являются концептуально значимыми понятиями. В сознании и культуре всех народов концепт «вода» относится к числу древнейших и важнейших, ибо эта 'прозрачная бесцветная жидкость, образующая ручьи, реки, озера, моря и содержащаяся в атмосфере, почве, живых организмах и т.д.' является источником и биологическим условием жизни на планете, в том числе ее феноменальной формы – человека. При этом концептуальность понятия «вода» в мировидении может быть обусловлена как ее изобилием, так и скудостью природы в этом отношении.

Существенность названного концепта в картине мира объясняет внимание к нему исследователей. Его содержательную и культурную многоплановость подчеркивает один из ведущих специалистов в данной области Ю.С.Степанов. (299) Характеристике концепта посвящена кандидатская диссертация Н.В.Гришиной, в которой «впервые комплексно, с лингвокультурологической и когнитивной позиций, в динамике описан концепт *вода*, вербализованный в системе номинативных и метафорических значений семантического поля ВОДА в русском языке XI - XX вв.; выявлена

роль концепта *voda* в структуризации и динамике семантического поля на уровне номинативных и метафорических значений; установлены экстралингвистические и интерлингвистические факторы, влияющие на динамику концепта *voda* и семантического поля ВОДА». (3)

Научного описания данного концепта в картине мира молдавского народа пока не существует, хотя в распоряжении исследователя, который возьмет на себя труд дать его целостную характеристику, будет богатый и благодатный иллюстративный материал – культурологический, фольклорный и иной. В данной статье такая глобальная задача не ставится. Однако подчеркнем, что тема является чрезвычайно актуальной. В качестве аргумента приведем фрагмент из эссе Иона Друцэ «Земля, вода и знаки препинания». В этом публицистическом произведении классика молдавской литературы настолько четко обозначены фактологические акценты, связанные с концептом «воды Молдовы», что оно может послужить своего рода тезисным планом лингвокультурологического исследования. Надеемся, сказанное извиняет и объясняет пространность приводимой цитаты:

Одно из самых древних бедствий Молдавии – хроническая нехватка пресной воды. Сколько раз, изведенная засухами, эта наша земля умирала на глазах наших предков, и сколько наших предков поумирало вместе с ней! В конце восемнадцатого века, во время второй русско-турецкой войны, сорокатысячная армия Румянцева-Задунайского, застигнутая жарой и засухой на Кубольте, осушила эту речушку в два дня и вынуждена была платить по золотому рублю за каждый бочонок днестровской воды, которую наши предки везли на своих клячах за сорок с лишним верст. В прошлом веке, когда запасы пресной воды никого особенно не интересовали, все географические справочники отмечали, что по запасам воды Бессарабская губерния стоит на последнем месте в Европе. Наши летописи и предания полны сказаний о засухах, из которых последняя, послевоенная, 46 – 47-го годов, была одной из самых страшных и опустошительных.

Подверженная засухам, Молдавия к тому же не обладает решительно никакими резервами влаги. Три небольших притока Днестра – Рэут, Кубольта и Кэйнарь – в жаркое время лета почти полностью пересыхают. Главные же наши реки – Днестр и Прут, – питаются карпатскими снегами, к середине лета тоже усыхают наполовину. Единственным запасом, оставленным нам судьбой на самый-самый черный день, был крохотный выход к устью полноводного Дуная и маленький отрезок Черноморского побережья. Но при создании Молдавской ССР карандаш учителя и вождя народов отрезал юг нашего края, передав его вместе с Измаильской областью Украине. В качестве компенсации Молдавия получила несколько наиболее страдающих от засухи левобережных районов Украины.

Оставалось одно — взять лопату и пойти копать в надежде напасть на тот самый-самый что ни на есть полноводный источник. Кто только не пробовал свое счастье на наших засушливых холмах! Какими только

художествами не украшают колодцы до сих пор! Какими только легендами не окружают в Молдавии труды колодезных дел мастеров!

За минувшие полвека в моей родной деревне Хородиште из нашего рода почти никого не осталось. Ушли близкие, ушли и дальние. Нету больше ни отчего дома, ни того гигантского каштана, что красовался когда-то у наших ворот, и только в поле, недалеко от Кубольты, белеет одинокий камень, некогда прикрывавший колодец, выкопанный моим отцом. И хотя нет уже ни самого колодца, ни воды, само то место, а может быть, камень тот, в устной речи хородиштян все еще именуется “колодцем Пентелея”.

И ничего нет удивительного в том, что колодцы в молдавских селах, а также место, к ним примыкающее, – одно из самых светлых и почитаемых мест. Здесь по утрам хозяйки в спешке обмениваются новостями. Детвора в течение дня нет-нет да и побежит к колодцу. Туда с пустым, обратно с полным ведром, ибо одно из первых поручений, на котором молдаване воспитывают свое потомство, – это принесение свежей воды. По вечерам у колодца собираются господа, главы семейства, ибо замечено было, что рядом с колодцем, под мерный перебор капель, и голоса как-то полнее звучат, и мысли приходят зрелые, славные, и, может, потому то, что у молдаван решается “у колодца”, становится делом незабываемым, почти что святым. (2)

Приведенный фрагмент замечателен и ценен (даже применительно к теории лингвокультурологии) еще и тем, что в нем отражены некоторые культурные «обертон», которыми характеризуется все, связанное с водой, в национальной картине мира; таково, например, замечание писателя об отцовском колодце.

В нашей статье эскизно представлена периферия концепта «вода» в картине мира жителей города Кишинева, вербализованная в названиях, выражаясь языком гидрологов, типов водных объектов (море, родник и т.д.) и, наконец, в именах собственных этих объектов.

Кишинев небогат такими объектами, но характеристика словаря горожан без гидронимов будет неполной. Отметим попутно, что слово «море» в их лексиконе является актуальным, но обладает, можно сказать, регионально ограниченным значением: в дискурсе летних вакансий («провести отпуск на море») имеется в виду побережье Черного моря с расположенными там базами отдыха. Кроме того, «Кишиневским морем» именуют, прежде всего в туристических проспектах, Гидигич, точнее, Гидигичское водохранилище – по названию поселка городского типа в 12 км от Кишинева (нынешнее название Ватра). Статус моря является, конечно, преувеличением, хотя это действительно очень большой водоем (площадь «зеркала» около 800 га), образовавшийся в результате возведения в 1963 году дамбы на реке Бык. Употребительность гидронима обусловлена тем, что Гидигич является зоной отдыха, известной далеко за пределами Молдовы.

Актуальным для мировидения кишиневцев, как и всех жителей Молдовы, является понятие «источник, родник». Южнославянское по

происхождению слово *izvor* (Ciorănescu) часто встречается в молдавском фольклоре, влюбленные в песнях назначают свидания «în grădină la izvor» (в саду у родника). «Izvor», «Izvoraș» стали названиями народных художественных коллективов, организаций, товаров.

Вообще для Молдовы, бедной поверхностными водами, грунтовые и артезианские воды имеют большое значение. Поэтому к источникам отношение особое: их берегут, обустривают, украшают. Только родников с хорошей питьевой водой в Молдове насчитывается около 2200. (Водные ресурсы Молдовы) Некоторые из них славятся своей водой – иногда просто приятной на вкус, а порой и целебной.

У жителей Кишинева с древних времен был популярен источник у подножия холма, на вершине которого сегодня находится самая старая в городе Покровская (Мазаракиевская) церковь. Именно ему, возможно, столица обязана своим именем.

Напомним, что точная этимология топонима не установлена. По одной версии, название «Chișinău» происходит от сочетания «кишла ноуэ» (*chișla nouă*) – ‘новый хутор’, которое, возможно восходит к турец. *kışla* – ‘бараки’. Другая версия связывает имя города с половецким словом «кишения» («*kesene*»), что означает в переводе ‘место погребения, кладбище’. Наиболее распространенной является точка зрения, возводящая топоним к гипотетическому старомолдавскому слову со значением ‘артезианский колодец; родник, источник’, которое, в свою очередь, происходит от латинской основы *pissare*. В этом случае ссылаются на самый первый в историографии Кишинева документ – грамоту воевод Ильи и Стефана Оанчя от 17 июля 1436 года, по которой логофету, главе господарской канцелярии, за верную службу были пожалованы, помимо земли у реки Реут, «...и на реке Бык, по ту сторону, в долине, спускающейся к Кешенэулуй луй Акбаи, у источника, где находится татарское селение возле лесочка...». Видимо, этот же источник (колодец) упоминается в грамоте от 8 октября 1466 молдавского господара Штефана Великого, который пожаловал своему дяде, боярину Влайкулу, право владения селищем Кишинёв у колодца Албишоара: “...*am întărit ...pre o seliște la Chișinău, la Fântâna Albișoara...*” (Кишинев. Энциклопедия «Вокруг света»). Легендарный родник использовался в качестве источника питьевой воды до 1935 года. Существует он и сегодня.

Важно и показательно, что в картине мира жителей современного столичного города, обеспеченного водопроводной водой, понятия «родник» и «колодец» сохраняют свою актуальность. Проходят десятилетия, но в критических ситуациях, которые случаются в водоснабжении, родники выручают горожан, а некоторые из них не жалеют времени, чтобы при работающем водопроводе выстоять очередь и запастись чистой, из земных недр, водой.

Характерными признаками концептуальности понятий считаются наличие у них различных фольклорных рефлексов и отраженность в

художественной литературе. В Кишиневе легендами обрастает так называемый «родник Тамары». Журналисты «КП в Молдове» собрали информацию об этом источнике и поместили ее на интернет-форуме «Мой город Кишинев», где тема городских родников активно обсуждается.

Вкратце история такова. Весной 1981 года электромонтер Геннадий Баканин обнаружил неподалеку от Комсомольского озера источник. Баканин любил ледяные ванны и сообщил о своем открытии единомышленникам. С этого момента родник становится местом паломничества столичных «моржей». В том же году осенью, во время родов умирает сестра Геннадия – Тамара. В честь ее молодой человек стал называть источник «родником Тамары». Он становится предметом особой заботы для Баканина. В одиночку Геннадий собирает булыжники и изо дня в день из этих камней строит вокруг источника противооползневую стену и место, где отстаивается вода. Завсегдатаи «родника Тамары» утверждают, что вода источника лечебная – исцеляет от язвы желудка, гастрита. Сам же создатель и хранитель «родника Тамары» зимой бегает в плавках, никогда не болеет и два раза в год по сорок дней держит пост. Во время его соблюдения Геннадий живет лишь на одной воде из родника имени сестры. В 1986 году после аварии на одном из приднестровских заводов кишиневцам запретили пить воду из-под крана. И вокруг «родника Тамары» ежедневно собирались сотни людей, чтобы набрать чистой воды. После того, как в 1987 году Геннадий близ родника построил бассейн, родник стал еще и культовым местом отдыха горожан. (Роднику Тамары - 23 года)

Самым актуальным для жителей Молдовы типом водных объектов являются пруды, которые обычно называют озерами. Их издавна сооружали для сохранения вод, чаще всего в небольших балках, перегораживая плотинами ручьи и речки. Сейчас в республике свыше полутора тысяч прудов, в том числе около 20 на территории столицы. Большая часть кишиневских озер безымянна: озера на улицах Михай Витязул (угол ул. Албишоара), Милеску-Спэтару, озерцо у развилки ул. Каля Ешилор и Полтавского шоссе, небольшое озеро по улице Узинелор (Заводской). Правда, озеро на улице Мунчештской носит громкое имя «Виктория». Не удостоились имен собственных даже живописные водоемы в парках и лесопарках Кишинева: два соединённые между собой озера в Ботаническом саду; озеро в дендрологическом парке, два озера в лесопарке микрорайона «Старая почта», озеро в парке на ул. Ипподромной; озеро в парке Бориса Главана.

Лишь некоторые озера в обиходном словаре горожан имеют неофициальные собственные названия. Так, три водоема, расположенные цепочкой в «Долинке» (парк «Долина роз»), обозначаются порядковыми номерами: «Первое озеро», «Второе», «Третье». В «Рышкановском лесу» (лесопарковая зона между Рышкановкой и Чеканами) есть три озера, называемые «Солдатскими» (неподалеку расположено стрельбище «Динамо»). Безымянны три озера в парке «Ла извор», но расположенный рядом с парком водоем известен как «Тракторное озеро». За «воротами

города», около зоопарка, находится озеро, называемое, в соответствии с формой, «Восьмеркой». На окраине Ботаники есть водоем, который именуют «Черепашкой». По легенде, распространенной среди жителей Ботаники, это «мертвое озеро, потому что в нем часто тонули люди и машины».

Особое место в картине мира жителей Кишинева занимает Комсомольское озеро. Несколько лет назад газета «Комсомольская правда в Молдове» в преддверии Храмового праздника города обратилась к читателям с вопросом: с чем у них ассоциируется столица. Выяснилось, что четвертую строчку в рейтинге (после архитектурного комплекса «Ворота города», памятника Штефану Великому и фонтана в парке, который носит имя господаря Молдовы) занимает Комсомольское озеро. *«Не тот котлован, – уточняет журналист, – который сейчас на его месте, а старое, доброе озеро в парке у Госуниверситета, где горожане гуляли вечерами, где молодые мамочки проводили с детишками свободное время».* (Зимбельская) История Комсомольского озера является благодатным материалом для диахронического рассмотрения концепта. До недавнего времени гидронимом «Комсомольское озеро» обозначался не только весьма живописный, но и ассоциативно насыщенный фрагмент картины мира кишиневцев. Спустившись по одной из двух длинных и красивых лестниц («Потемкинская», похожая на знаменитую лестницу в Одессе, и «Каскад», где падающая вода подсвечивалась разноцветными огнями), они оказывались на берегах большого искусственного водоема, опоясанного заасфальтированной аллеей. Гладь озера пересекали байдарки и каноэ, по берегам устраивались рыбаки с удочками, не поустовал пляж.

Экологическая катастрофа, причины которой не были установлены, погубила жизнь в озере; за этим последовала деградация парка. Сегодня «потемкинская» лестница имеет плачевный вид, «каскад» разрушен, канули в Лету лодочная станция и спортивная база гребцов.

С горечью вспоминает кишиневская поэтесса и литературовед А.Юнко о еще одной достопримечательности:

Вот беседка, которая казалась лет сорок назад эталоном красоты. Вниз ведут разбитые ступени. Перед нами – обломки каскадной лестницы, где нет уже ни каскада, ни рыбок по краям, из которых, помнится, били чудесные фонтаны. Зато здесь, подобно нимфам и наядам, расположились длинноногие красотики из художественной школы или колледжа, старательно зарисовывающие то, что чудом сохранилось: опрокинутую псевдоклассическую чашу, рухнувшую псевдоклассическую же колонну... Похоже на последний день Помпеи местного значения. Руины выглядят живописно и, не побоюсь этого слова, антично. Кажется, будто им не меньше двух тысяч лет, и незачем отправляться в Италию или Грецию, чтобы полюбоваться тамошними красотами. Впрочем, многие наши земляки ездят туда совсем с другой целью.

Отметим, что общеупотребительное сочетание «Комсомольское озеро» не было официальным названием водоема. Так в обиходной речи именовали озеро в «Центральном парке культуры и отдыха имени Ленинского комсомола» (сокращенно – ЦПКиО). Это название было не случайным и не конъюнктурным: в 1951-52 годах в ложбине на ручье Дурлешты велась «комсомольская стройка». В 90-е годы парку возвращено исторически мотивированное, и очень красивое, имя: «Valea morilor» («Долина мельниц»). Но вот что показательно: гидроним «Комсомольское озеро» сохраняется в активном словаре жителей Кишинева, хотя все меньше остается тех, кто рыл котлован, высаживал аллеи, асфальтировал дорожки и выкладывал лестницы. На периферии памяти (а следовательно, на периферии концептуального поля) остается тот факт, что инициатором и вдохновителем сооружения озера и парка был первый секретарь ЦК КП МССР Л. И. Брежнев. К сожалению, забвению предано имя Роберта Курца, в то время главного архитектора Кишинева, под руководством которого создавался проект парка.

В молодежном сленге название озера трансформировалось в соответствии с общим законом экономии языкового материала в речи. К усеченному словосочетанию присоединился продуктивный уменьшительно-ласкательный суффикс -ИК (ср. домик, мостик, столик), и появилось короткое и несколько фамильярное слово «Камсик». Логичнее было бы – «Комсик», но над стихией речи никто не властен.

Сегодня отношение к Комсомольскому озеру прежде всего ностальгическое. Чтобы убедиться в этом, достаточно полистать газеты или, еще лучше, заглянуть на сайты и форумы в интернете, где кишинёвцы вспоминают прежний «Камсик» с нежностью и любовью.

Концептуальность «водных объектов» в любой картине мира объясняет тот известный факт, что они становятся одним из символов родины для людей, оторванных от нее, в том числе эмигрантов. В стихотворении Бориса Мариана «На чужбине» дискомфортные ракурсы инобытия обозначились очень точно: « <...> не то все – / вода // Вроде как неживая, // Груши те ж, да не пахнут, // Не слышать по весне соловья... // Даже речь не вкусна, // И журчит сладко в сердце родная, // Дети ж, дети его // На чужом языке говорят... // Снятся звуки ему // Балалайки, трембиты ли, ная // И родные колодцы, // И лепет родных журавлят». (189) Итак, другая природа, чужой язык, иная культура и, в ряду с этим, – актуальные для картины мира жителей Молдовы «родные колодцы».

Для поэта Виктора Голкова (По ту сторону судьбы) одним из символов родного города стало Комсомольское озеро. Он эмигрировал в Израиль в начале 90-х. Причины отъезда не требуют комментария; сам же Голков об этом писал: «*Сошлись молдаване и русские // на бранных кровавых полях. // Люблю эти улицы узкие // в акациях и тополях. // Но рушу своё пребыванье // в краю бесприсветно-родном. // Эх, русские и молдаване, // нет правды в похмелье сквозном. <...>*»

Вживание в новую реальность было нелегким – и в бытовом, и в творческом плане. Первое время пришлось работать машинистом в котельной (кстати, Голков по образованию инженер, окончил Московский энергетический институт). На рабочем месте читал книги, ящик которых привез из Кишинева. Писал стихи: *«Так сумрачно, чуждо и ново, // что кажется – боль не избыть. // Тарковского и Гумилёва, // и Пушкина можно забыть. <...>».*

«Я очнулся на Ближнем Востоке, // где песком заметает по грудь. // И лишилась судьба подоплёки, // про которую сказано – суть. <...>»

«Повис между двумя мирами...» – так поэт определяет свое состояние в этот период.

Угнетал языковой барьер: *«<...> На древнем языке гортанно бормоча, // везде вокруг меня мои чужие братья».* («Белеют валуны, и дали золотятся...»)

Речь «чужих братьев» на первых порах кажется русскому поэту «не вкусна», для него это *«нашествие чужих созвучий».* («Моя тюрьма, томленье духа!») «Картавая, по нервам бьющая речь» раздражает. («Жгучее солнце, не устающее жечь»). *«Слышны твои хрипы, чужбина, // под утро – в четыре часа. // В субботу шершавое пеньё, // как шорох дождя в тростнике. <...>»*

Стихи сочинялись плохо.

«Не пишется – такая пустота. // Кромешний зной, последняя черта. // И рокового времени приметы, // кровавый бред впитавшие газеты. // Готов ли к смерти? К жизни не готов, // и снится мне ночами Кишинев. // Прозрачный воздух, озера пятно, // его поверхность, сердцевина, дно. // Тот переулочек, где пришлось родиться, // и парк, в котором можно заблудиться. // Спешу домой, где точно – мать с отцом, // чтоб с ними перекинуться словом».

Вообще после эмиграции кишиневская тема становится в лирике В.Голкова одной из главных. *«Забывать навечно не хватает силы»* Театральный переулочек («Я ощутил родство между собой...») и типичный для Кишинева домик, где родился и вырос: *«...наивная лепка, // Разукрашенный вычурно вход. // И надвинута крыша на стены как кепка – // Козырек выступает вперед. <...>»* («Ровесники»)

И мучили сомнения в правильности принятого решения: *«Я бы мог остаться там, // где родился. // Это случай, // вывих совести дремучей, // никому не нужный хлам. // Остается лишь дышать // смесью воздуха и света, // бестолковый век поэта // до конца опустошать».*

Но и позже, когда жизнь обустроилась, а мир – и окружающий, и большой – стал восприниматься и пониматься иначе, когда творчество получило широкое признание, Кишинев, похоже, остался для поэта центром вселенной. Стихотворение «Итак, родиться в Молдавии, чтоб душу отдать в Америке...» завершается строками: *«Но мне бы хотелось всё-таки, уже ни о чём не ведая, // Заснуть на Скулянском кладбище, где не хоронят давно. //*

Трава там почти до пояса. У памятника беседуя, // Присядут два молдаванина и выпьют своё вино».

В. Голков приезжает в Кишинев не только навестить родных и знакомых, но и на свидание с городом. После разлуки с близкими, происшедшие в них изменения особенно заметны. Другим стал характер города: Неизвестный Кишинев, // Странные, чужие взгляды. // Он воскрес из мертвецов // И восстал после распада. // Ни знакомых, ни родни, // Ни товарищей по школе. // Только тополи одни // Светятся в своем раздолье <...>.

Далее приведем несколько стихотворений без комментариев.

Шорох Родины влажный // И акации в ряд. // Город пятиэтажный, // Где огни не горят. // Только лица другие // И повадка не та. // И дымок ностальгии // Проплывает у рта. // Я сюда приезжаю // По причине одной, // Чтоб судьба мне чужая // Прикоснулась к родной.

Прошлое – волшебная шкатулка. // Смотришь внутрь, а видишь высоту. // В тишине крошечной переулка // я нашёл забытую мечту. // На столбе лишь лампочка мигает, // в парке песня старая слышна. // И меня почти не отторгает // от себя – любимая страна. // Слабый ветер, спящие каштаны, // По-июньски сочная трава... // Тихо так, свежо и первозданно, // что, конечно, мать моя жива.

Где так черна смородина // и тополя нежны, // опять я вижу родину // со дна другой страны. // И словно во спасение // является тогда // спокойствие осеннее // холодного пруда. // Дрожит листва, готовая // на мокрый камень лечь. // И чувство бестолковая // не разъедает речь.

Явление осеннего пруда в последнем стихотворении неслучайно: в «кишиневской саге» В. Голкова самые трогательные, самые проникновенные страницы-стихи посвящены Комсомольскому озеру. Они словно противопоставлены картинам «новой родины»: *«В раскалённой расплавленной сини // нет ни капли колодезной тьмы. // И свирепо дыханье пустыни // опалило сердца и умы. // Палестина, железную сетью // разметались твои города. // И молчат изжитые столетья, // как в канаве – гнилая вода».*

Комсомольскому озеру посвящено «предотъездное» стихотворение В. Голкова:

Лист зеленеющий, остроугольный // в теплой волне голубой, // ты понимаешь, конечно, как больно // мне расставаться с тобой. // Старое озеро, ясность сквозная, // тихих аллей торжество. // Нет, разлучаться не хочет, я знаю, // нежное это родство. // Всё это видимо, страшно некстати, // словом, вполне ерунда. // Тут бы уснуть на траве, на закате, // глухо, как эта вода.

Его образ появляется в стихотворении, написанном в первый год эмиграции, когда поэту исполнилось 48 лет.

Сорок восемь – это много, // Вспоминается едва // Приозерная дорога, // Липы блеклая листва. // Полусерый, полусиний // Парка дремлющего круг. // Слово жидкий алюминий // Лунный оползень вокруг. // Этот город мной покинут // В некий желтый жуткий час, // И на сердце мне надвинут // Ностальгический каркас. // Если рухнет тела клетка // В распахнувшийся проем, // Может быть качнется ветка // В старом городе моем.

В своей «озерной лирике» В. Голков раскрывается как художник-пейзажист и философ:

Мир открывается твой – // Тонкая, узкая щелка. // Озеро, черная елка, // Облако над головой. // Пахнет осенней травой, // Желтой сосновой иголкой, // Высохшей, острой и колкой, // И переспевшей айвой. // Стой, тополиный конвой, // Сухо ветвями не щелкай. // Хочет душа перепелкой // Взмыть над тропинкой кривой.

Я почувствовал запах полыни, // мне послышалось пенье стрекоз, // и долина, хмельная от роз, // с чёрным озером посередине. // Узнаю этот солнечный стон, // карнавал обезумевших пятен. // И в любовной тоске необъятен // на зрачок налетевший фотон. // И утраты теряется суть // возле ивы, согнувшейся вдвое, // где надеется чувство живое // неразъёмную смерть разомкнуть.

На авторском вечере в библиотеке им. М.В.Ломоносова, который состоялся в августе 2012 года, Виктор Голков сказал, что, хоть уже 20 лет живет в Израиле, по-прежнему испытывает ностальгию по дорогому его сердцу Кишиневу: *«Я, видимо, такое растение, которое должно было всегда находиться на этой земле. <...> Душой я по-прежнему здесь».*

В контексте сказанного выше становится понятным замечание В.Голкова в один из предыдущих приездов: «В Израиле есть всё, но нет Комсомольского озера осенью». Когда несколько лет назад случилась беда, – комментирует А.Юнко признание поэта, – коллеги-журналисты вцепились в эти слова, как в сладкую сахарную косточку, чтобы констатировать: теперь озера нет и в Кишиневе.

История Комсомольского озера предстает в особом свете, если перевести ее в понятийное поле концептологии. Действительно, гибель озера казалась свершившейся, в картине мира жителей Кишинева образовалась своего рода концептуальная лакуна. Для горожан происшедшее стало потрясением, ибо исчезающий фрагмент привычного им мира обладал очень сильной позитивной энергетикой: он воплощал красоту природы, ассоциировался с покоем и молодостью. Показательно, что А. Юнко сравнивала состояние озера с состоянием общества:

В последние годы мы все чувствуем себя Комсомольским озером. Сначала загнила вода и рыба всплыла кверху брюхом. Воду спустили,

начали чистить дно, да так и бросили на полдороге. Потом под тонким слоем земли нашли неразорвавшиеся снаряды и мины – склад боеприпасов времен Второй мировой. Еще обнаружили кости мастодонта.

И всё это мы, и мы сами не знаем, чего еще от себя ожидать. И всем нам вместе, и каждому в отдельности очень больно видеть, как исчезает рукотворное чудо, созданное нашими отцами и дедами.

В конечном счете именно общественное мнение повлияло на то, что для городской власти проблема реанимации Комсомольского озера вошла в число приоритетных. Сейчас «Камсик» медленно, с трудом, но возрождается. Его площадь пока в три раза меньше, чем изначально, продолжают строиться работы, однако в воды озера уже запущено несколько тонн живой рыбы. По сути, усилия и средства, которые, несмотря на сложности, изыскиваются, направлены не только на восстановление одной из самых ярких городских достопримечательностей, но и на стабилизацию картины мира, сложившейся в сознании горожан.

В равной степени концептуально значимым является отношение жителей Кишинева ко всем водным объектам, существование которых, как, например, реки Бык, находится под угрозой. В этом проявляется глубинное чувство связи человека с водой, его зависимости от этого природного источника жизни.

Библиографические ссылки

- Водные ресурсы Молдовы* http://www.best-country.org/europe/moldavia/water_source
Голков, Виктор. *По ту сторону судьбы*. Тель-Авив, 1996.
<<http://www.sunround.com/club/golkov/otherside.htm>>
Гришина, Н. В. *Концепт ВОДА в языковой картине мира: На основе номинативного и метафорического полей русского языка XI-XX вв.*: диссертация ... кандидата филологических наук: 10.02.01. Саратов, 2002.
Ciorănescu, Alexandru. *Dicționarul etimologic român*. Universidad de la Laguna, Tenerife, 1958-1966.
Друцэ, Ион. *Земля, вода и знаки препинания*. <<http://read24.ru/read/ion-drutse-zemlya-voda-i-znaki-prepinaniya/2.html>>
Зимбельская, Дарья. «С чем у жителей столицы ассоциируется Кишинев». *Комсомольская правда в Молдове*. (13 октября 2010)
История Кишинева <<http://ru.wikipedia.org/wiki>>
Кишинев. Энциклопедия «Вокруг света».
<<http://www.vokrugsveta.ru/encyclopedia/index.php?title>>
Мариан, Борис. *На чужбине. – Наедине со всеми*. Chișinău, Cartea Moldovei, 2006.
«Роднику Тамары - 23 года». *Комсомольская правда в Молдове*. (13 ноября 2004).
Степанов, Ю. С. *Константы. Словарь русской культуры. Опыт исследований*. Москва, 1997.
Юнко, Александра. «Реквием Комсомольскому озеру, или Возвращение в старый город». <<http://www.proza.ru/2010/10/01/194>>.

(Inter)net-lingvistica în societatea informațională globală

Elena UNGUREANU,
Institutul de Filologie al AȘM,
Institutul de Dezvoltare a Societății Informaționale

Résumé

La linguistique de l'avenir sera reliée aux technologies infocommunicationnelles(TIC). Les rythmes fulminants où se développent les TIC sont impensables sans Internet, sans web, sans la participation du HTML (HyperText) et ses dérivés, au moins dans la période actuelle. L'hypertexte est le concept le plus important du Web, ce qui signifie la totalité des textes liée dans l'immense réseau de l'Internet et le lien hypertexte est le concept le plus important de ce qui signifie lien, référence, une relation avec d'autres textes, images, vidéo, audio, bibliographies, etc. Le lien hypertexte est vraiment le nouveau signe de cyberspace (à 2 dimensions: celle linguistique et technologique), un important mécanisme de formation majeur (production) du sens, essentiel/indispensable pour la compréhension de la cohésion et de la cohérence de l'hypertexte. L'(Inter)net- linguistique est une nouvelle discipline philologique qui développe de nouvelles méthodes et outils de recherche des signes, des faits/réalités et de nouveaux phénomènes. Placer au centre de l'attention des spécialistes en sciences humaines le discours/la communication médiatisée par les TIC et le « haut-parleur », convertir des utilisateurs actifs de textes en ligne – contribuera à la réintégration de la linguistique parmi les sciences-pilotes.

Mots-clés: *(Inter)net-linguistique, hypertexte, hyperliens.*

Abstract

The future linguistics will be connected with information and communication technologies (ICT). Fulminating development rhythms of ICT are unthinkable without Internet, Web, HTML (hypertext) and its derivatives, at least in the current period. Hypertext is the most important concept of the Web, which means all the related texts in the vast network of the Internet. Hyperlink is the most important concept which means link, reference, a relationship with other texts, images, video, audio, bibliographies, etc. The hyperlink is really a new sign of cyberspace (with 2 dimensions: linguistic and technological), a major mechanism for meaning formation (production), essential for understanding of hypertext cohesion and coherence. (Inter) net-linguistics is a new philological field that develops new research methods and tools for signs, facts / realities and new phenomena. Placing in the center of the humanity specialists' attention of the speech / communication mediated by ICT and of the "speaker", as well as converting active users of online texts, will contribute to reintegration of linguistics among the pilot sciences.

Key words: *(Inter)net-linguistics, hypertext, hyperlink.*

Istoria lingvisticii cunoaște mai multe perioade și tipuri: protolingvistică antică, arabă și europeană, diacronică (istorică)/sincronică (descriptivă), distribuțională, funcțională, comparativă și matematică, structurală și

nestructurală, computațională, integrală... Cercetări mai noi în biolingvistică, neurolingvistică, geolingvistică sau chiar nanolingvistică demonstrează că bazele lingvisticii de mâine sunt puse indiscutabil de către tehnologiile moderne (TIC). Lingvistica studiază limbajele, acestea reprezentând în primul rând vorbiri, discursuri, texte. Timp de cca 500 de ani textul „de hârtie” (de la prima Biblie ieșită din tiparul lui Gutenberg) a reprezentat (și continuă să reprezinte) cultura scrisă a omenirii. Odată cu apariția și dezvoltarea Internetului ca megatehnologie, aceasta din urmă tinde să o înlocuiască, cultura online fiind o realitate a zilei de azi. Acesta este un nou mediu de viață a limbajului, care se dezvoltă cu o viteză greu de monitorizat, suportând modificări conceptuale majore. Revoluția *social media* (Badău 11) se datorează, în primul rând, trecerii de la formatul tipar la formatul online, radical diferit. Digitalizarea patrimoniului scris e doar un punct de pornire în acest sens și constituie o directivă fundamentală a strategiilor europene, de ex., Europa Digitală 2020.

În economia cunoașterii, textul digital ajunge să fie expresia cea mai elocventă a comunicării online. Secolul XXI a început în forță cu reevaluarea textului tipărit, dotându-l cu capacități și virtuți pe care nu le-a cunoscut anterior: conectarea cu alte texte, posibilitatea de multiplicare, printare, editare, ștergere, traducere, design, arhivare, versionare etc. Textul/discursul online este un macrosemn al comunicării mediate de TIC, a cărui analiză constituie preocuparea de câteva decenii a celor mai importante școli și direcții de cercetare din lumea întreagă. Internetul oferă un material puțin spus voluminos în acest scop: oferă un șantier imens, în al cărui spațiu infinit germinează creativitatea utilizatorilor și sunt de analizat pentru toate disciplinele, pentru lingvistică inclusiv.

Odată cu crearea webului (inventive a lui Tim Berners-Lee, 1989), Internetul cunoaște cea mai spectaculoasă mișcare la nivel global, reușind în doar două decenii interconexiuni dintre internauții de pe toate continentele, de toate vârstele și de toate interesele. Textul Lumii se adună progresiv în această supertehnologie.

Tehnologiile informaționale în lingvistică reprezintă un set de legi, metode și mijloace de producere, depozitare, transfer, distribuție, transformare a informațiilor cu privire la limbă și legile de funcționare cu ajutorul calculatoarelor. (Поранова) Principalele obiective ale utilizării tehnologiei informației în domeniul lingvisticii includ:

- crearea inteligenței artificiale;
- traducerea automată;
- adnotarea automată și rezumarea textului;
- dezvoltarea sistemelor de generare a textelor;
- dezvoltarea sistemelor de învățare a limbilor străine;
- dezvoltarea sistemelor de înțelegere a vorbirii;
- crearea sistemelor de generare a discursurilor;
- dezvoltarea sistemelor automatizate de găsire a informațiilor despre program;
- dezvoltarea sistemelor de atribuire și decriptare a textelor anonime și pseudoanonime;

– dezvoltarea bazelor de date diferite (dicționare, cărți, registre etc.) pentru științele umaniste;

– dezvoltarea diferitor tipuri de dicționare automate;

– dezvoltarea sistemelor de transmitere a informațiilor pe Internet etc.

În opinia unor specialiști, maniera în care lingviștii vor efectua investigații se va schimba dramatic (dacă încă nu s-a schimbat pentru unii) și cu cât mai mult datele lingviștilor vor lua calea webului, cu atât mai importante schimbări se vor produce. Întrucât lingviștii vor (inter)opera cu datele a mii de limbi, obiectul principal de studiu al lingvisticii (limba/limbile) va suporta și el modificări radicale în abordare. Dacă în 2012 Internetul avea cca 2,4 miliarde de utilizatori (adică peste 1/3 din populația globului), aceasta demonstrează faptul că viitorul este al tehnologiilor: știința viitorului va fi una electronic-tehnologizată, filologia inclusiv. Multilingvismul, interactivitatea dintre vorbitori, impactul noilor semne textuale și nontextuale, modificările în structura limbilor etc. vor marca puternic științele umaniste. Anume datorită rețelei Internet, limbile minoritare au șansa să se revitalizeze, dacă sunt susținute de politici lingvistice adecvate. După engleză, franceza ocupă un onorant loc în acest spațiu tehnologizat: „În raport cu numărul de internauți francofoni, după engleză, franceza este limba cea mai bine plasată pe Internet”. (Firică 196)

Lingvistica textului (sau textuală) încă nu și-a spus ultimul cuvânt, (re)întoarcerea la F. de Saussure, É. Benveniste și M. Bahtin fiind simțită ca o necesitate. (Adam 29-69) Cum însă „orice text e un intertext” (R. Barthes), iar în spațiul online orice intertext poate ajunge un hypertext, lingvistica intertextului și lingvistica hypertextului sunt disciplinele filologice ale viitorului. În aceste noi discipline relația limbaj natural – limbaj artificial (procesat, tehnologizat) revine în centrul atenției specialiștilor. După ce o perioadă a fost considerat exclusiv al lingvisticii computaționale (și azi mai continua să fie interpretat astfel), domeniu pe care îl cunosc și îl practică un număr restrâns de specialiști, textul computerizat a ajuns să fie unealta de lucru a oricărui specialist. Textul de hârtie, „soldificat” („Textul este vorbirea solidificată” – Marty 2) se transformă progresiv pe ecranul computerului în text „lichid”, dinamic, viu, „textul, cum afirma Roland Barthes, nu mai are fraza ca model; este adesea un jet puternic de cuvinte, o panglică de infra-limbă”. (14) Cuvântul devine *hypercuvânt* (după *hypermot* – Marty 8), lingvistică începe să prindă alte contururi – tehnologizate.

Care este, așadar, specificul acestei noi lingvistici, lingvistica Internetului, sau, cu un termen mai nou – (inter)net-lingvistica? Din datele de care dispunem, termenul în cauză a fost generat în studiile dedicate limbajului internetului de pe la începutul anului 2000 de David Crystal. Unul dintre primele studii apare în 2005, în care autorul îl tratează în calitate de subdomeniu al lingvisticii generale. (Crystal 2005: 3) Ea studiază noile stiluri și modificări în structura și substanța limbilor, apărute sub influența Internetului și a altor suporturi tehnologice moderne (telefonie mobilă, i-pad, i-pod etc.). După același autor, studiul internet-lingvisticii poate fi efectuat prin intermediul a patru perspective principale: sociolingvistică, didactică, stilistică, aplicativă. În 2011 același autor, acum lingvistul de 72 de ani,

înflăcărat adept al domeniului, editează și un ghid pentru studenți cu aceeași tematică. În alte surse se dă preferință termenului trunchiat (*net-lingvistica* = *netlinguistics*). (Posteguillo 34) Cercetătorul ungar Judit Háhn (2), în analiza tipologiei genurilor generate de spațiul virtual, preia clasificarea spaniolului, care varsă lumină asupra imposibilității stabilirii unor limite exacte dintre domenii, pe de o parte, și asupra necesității interdisciplinarizării domeniilor, pe de alta. Net-lingvistica se vrea, conform acestei clasificări, la intersecția altor două mari și importante discipline: *sociolingvistica* (care se ocupă de: limbaj și clase sociale, limbaj și regiune, limbaj și sex, limbaj și grupuri etnice, limbaj și vârstă, limbaje în contact) și *lingvistica computațională* (numită și lingvistică informatizată) (derivată în: aplicată (ingineria limbajului (uman) și limbajul tehnologic; traducerea automatizată; recunoașterea vorbirii; parsarea limbajului) și teoretică (lingvistica cognitivă); (psiholingvistica). După Posteguillo (*ibidem*), net-lingvistica se divizează în: 1. *Net-sociolingvistică* (nivelul ideologic – interesat de identitatea digitală, anglicizare, net-comunități; nivelul contextual – în obiectul de studiu al căreia intră: contextul, conținutul digital – caracteristicile digitale, funcția interpersonală – funcția textuală; informalizarea, hipertextul; nivelul discursiv – în cadrul căruia se studiază actele de vorbire, teoria genurilor, cybergenurile; instrumentele multilingve pentru indexare și navigare) și 2. *Net-lingvistică computațională* (cu 2 niveluri: nivelul terminologic – cuprinde: e-morfologie, e-terminologie, e-lexicologie; nivelul tehnologic) (fig. 1):

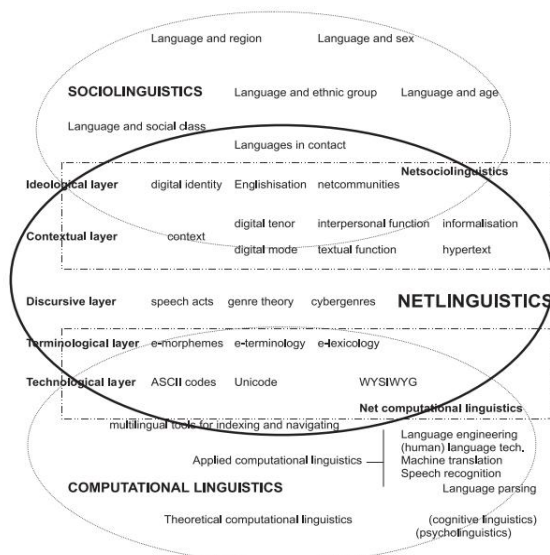


Fig. 1. Domeniile de cercetare ale net-lingvisticii (Posteguillo 2002: 34)

Alte dimensiuni pe care se dezvoltă (inter)net-lingvistica ca urmare a progreselor tehnologice se referă la răspândirea și influența variațiilor stilistice

internautice și asupra textelor tipărite, prin intermediul mass-mediei și al operelor literare, precum și la dezvoltarea web ca un megacorpul de texte. (Плунгян) Cu megacorpul pe care îl oferă pentru cercetare, net-lingvistica se va baza indiscutabil pe conceptele lingvisticii tradiționale și neotradiționale. Nimic din ce a furnizat aceasta din urmă nu este dat deoparte: toate se regăsesc într-un nou format, cu mai multe dimensiuni. Michel Bernard (5) consideră că hypertextul ar avea 3D, în timp ce strigătul originar al omului primitiv n-ar avea nici una (ceea ce ni se pare incorect, deoarece primele două reprezintă discurs, vorbirea, oralitatea, în timp ce ultimele două reprezintă forma solidificată a discursului (fig. 2):

Discours	Figure géométrique	Dimensions
cri, boiborygme	point	0
discours oral	droite	1
discours écrit, texte	surface	2
hypertexte	volume	3

Fig. 2. Evoluția dimensiunilor discursului (*ibidem*: 5)




Limbajul informaticii se bazează pe sistemul binar, adică pe cifrele 0 și 1, iar toată țesătura sau „textura internautică” se afișează în limbaj textual, mai exact hypertextual (cel mai uzual la ora actuală). Limbajul este peste tot în Internet (intrarea prin intermediul unei parole, la fel ca și pe e-mail, chat, blog, site, forum, rețelele de socializare, textele reprezentând toate stilurile unei limbi (științific, publicistic, artistic, administrativ, online). În timp ce limbajul natural există și fără tehnologii, limbajul procesat nu mai poate fi conceput fără acestea. Hypertextul este un concept hypermedia, activat printr-un sistem de hyperlinkuri (cei mai importanți teoreticieni ai căruia sunt Theodor Nelson, George Landow ș.a.), fiind în același timp metodă, text, mecanism, formă, mijloc și documentație.

În contextul revoluției Internet, mondializarea semiotică presupune intercomunicarea limbilor, vorbitorul polilingv, amestecul limbilor și amestecul semnelor, generarea de noi sisteme, semne și spații de comunicare comune pentru toate limbile sau recognoscibile în toate limbile (Сидорова) etc. Semnul lingvistic și paralingvistic prin intermediul căruia se realizează comunicarea se află într-o continuă evoluție, uneori dramatică, reprezentând lupta dintre vechi și nou. Problemele dintotdeauna ale lingvisticii sunt și ale internet-lingvisticii: formarea cuvintelor, evoluția sensurilor, împrumutul lexical, calculul sintactic, interferența registrelor, importul terminologic din engleză, probleme de integrare lingvistică și de standardizare, interferență între scris și oralitate, între limbajul standard și registrul familiar, extinderi metaforice ale terminologiei în limbajul curent, coexistența stilurilor, adaptarea terminologiei, limbajul comentariilor, problema denominării, înflorirea limbajului argotic, oralitatea debordantă etc. La acestea se adaugă noi fenomene semiotice, generate de mediul virtual al comunicării.

Pentru a putea opera o distincție rapidă, am recomanda ca sinonim metaforic al hipertextului (marcat grafic cu un simbol al comunicării în spațiul online), cuvântul „limb@j”, utilizat și de alte limbi, inclusiv franceză, în opoziție cu „limbaj”. Ce cuprinde limb@jul webului, în care se manifestă hipertextul? În primul rând, limbajul textelor literare (cu multe trăsături similare celor existente în formatul tipar); slangul internaților; semnele și simbolurile noi (creolizate), care tind să devină noile semne grafice ale „alfabetului online” etc. Așadar, noile aspecte de cercetat ale internet-lingvisticii (implicit ale internet-semioticii), sunt:

1) **noile limbaje** (Сидорова, Шувалова) și **slanguri**¹ (argouri, jargoane, terminologii, abrevieri, acronime, modificarea sintaxei etc.); multilingvismul; renunțarea progresivă la norma limbii (Плунгян), terminologizarea informatică a limbajului uzual și determinologizarea etc.;

2) **noile spații de comunicare** (e-mail, mesageria instantanee, sms, chat, blog, forum de discuții, portal, rețele de socializare, lumi virtuale...);

3) **noile semne de comunicare** (linkurile, simbolurile (@, de exemplu), emoticoanele² de tipul :, ☺ sau 😊 (Posteguillo 2003: 64-65), alte icon-uri de tipul ; ;  etc.);

4) **noile genuri și specii (hyper)textuale** care stau la baza actelor de vorbire/scriere online (genul epistolar, motoarele de căutare, jurnalistica online, enciclopediile și dicționarele online de tipul Wikipedia, corpusuri și baze de date/arhive/repozitorii digitale, hyperliteratura; comentariul online, aprecierea/dezaprobararea mesajului online, pagina personală, peretele pe rețeaua de socializare, nickname-ul și avatarul ca reprezentare a persoanei generatoare de text în lumea virtuală etc.).

În cadrul e-textului sau hipertextului, relația dintre cuvinte, respectiv texte, este cea mai importantă. Linkul înseamnă legătură, iar legătura este peste tot pe web. În cadrul e-morfologiei s-ar putea vorbi despre o nouă categorie: a legăturii (verbe de legătură, prepoziții de legătură, conjuncții de legătură, adverbe de legătură...). Dar cel mai important semn al acestei categorii ar fi linkul sau hyperlinkul. Propunem următoarea clasificare a linkurilor: după structură; după semantică; după funcție; după raporturi cu alte linkuri (de coordonare, subordonare, inerență, discontinuitate); după topică în enunț/discurs, în texton, în hipertext; linkul în bibliografie, webografie, cuprins, note etc., după marcaj/design (vizibilitate, luminozitate etc.) – link marcat vizual, nemarcat, subliniat, cu culoare etc. link-titlu, link-nume, link-cifru, link-cod, link-adresă, link activ/activat/mort etc., link intern/extern, link – literă, cuvânt, sintagmă, enunț, texton, adresă, peritext; link intratextual/ extratextual. Analiza statistică a linkurilor oferă date foarte interesante pentru societatea informațională și indicatorii de informatizare a acestor: numărul de accesări, de vizualizări, de descărcări ale textelor etc. Elaborarea așa-ziselor dicționare de linkuri a și început, actualmente ele se numesc, reflectând principiile economiei de piață online – bursa linkurilor (piața linkurilor). Capacitatea hipertextului de a se lega infinit cu alte texte, de a deveni produs media cu imagine, text, video, audio etc. este cea mai spectaculoasă realizare a webului. În acest spectacol, hyperlinkului îi revine un rol de excepție.

Fiecare link corespunde unei citări. Cuvântul a devenit marfă pe piața lingvistică mondială. Este ceea ce Frédéric Kaplan, specialist în Digital Humanities din Lausanne, numește „capitalism lingvistic” (Kaplan 2012), adică o nouă formă de capital, la baza căruia realmente se află cuvântul online. Un model de text cu linkuri interne este textul Bibliei postat pe site-ul Èulogos. (*proiectul Intratext, consultată la 18.03.13*) Materialul de-a dreptul excepțional pe care îl oferă cercetătorului acest site este o dovadă a posibilităților excepționale pentru lingvistica internetului, cu minicontextele lor, accesibile instantaneu, doar printr-o opțiune de căutare. Iată numai două exemple din nenumăratele posibile căutări (search) pe care le oferă la afișare Biblia în română și Biblia în franceză (pentru cuvintele *cuvântul* și, respectiv, *parole* („La început era Cuvântul” – Ioan 1:1 / «Au commencement était la Parole» – Jean 1:1), demonstrând exactitatea, utilitatea și rapiditatea serviciului tehnologic pentru orice studiu comparativ-contrastiv, semantic, statistic, hypertextual etc. (fig. 3, 4):

692	Ioan 1:1		1. La început era	Cuvântul și	Cuvântul era la Dumnezeu
693	Ioan 1:1		început era	Cuvântul și	Cuvântul era la Dumnezeu și Dumnezeu
694	Ioan 1:1		Dumnezeu și	Dumnezeu era	Cuvântul.
695	Ioan 1:9			9. Cuvântul era	Lumina cea adevărată
696	Ioan 1:14			14. Și	Cuvântul S-a făcut trup și S-a sălăsluit
697	Ioan 4:37		în aceasta se	adeveregte	cuvântul: Că unul este
698	Ioan 4:39		au crezut în	El, pentru	cuvântul femeii care mărturisea:
699	Ioan 4:41		mai mulți au	crezut pentru	cuvântul Lui,
700	Ioan 4:42		Credem nu	numai pentru	cuvântul tău, căci noi înșine am
701	Ioan 5:24		zic vouă: Cel ce	ascultă	cuvântul Meu și crede în Cel ce M-a
702	Ioan 5:38			38. Și	cuvântul Lui nu sălăsluiește în voi,
703	Ioan 6:60		auzind, au zis:	Greu este	cuvântul acesta! Cine poate să-l
704	Ioan 8:31		El: Dacă veți	rămâne în	cuvântul Meu, sunteți cu adevărat

Fig. 3. Captură de ecran din Biblia online în română de pe site-ul Èulogos – IntraText
http://www.intratext.com/IXT/RUM0001/4B_2.HTM

654	Jean 1:1		Au commencement	était la Parole,	et la Parole était avec
655	Jean 1:1		commencement	était la Parole,	et la Parole était avec Dieu ; et cette
656	Jean 1:1		était avec Dieu ;	et cette parole	était Dieu :~
657	Jean 1:14			14 Et la Parole	a été faite chair,
658	Jean 2:18		Mais les Juifs prenant	la parole,	lui dirent : quel miracle
659	Jean 2:22		crurent à l'Ecriture,	et à la parole	que Jésus avait dite.~
660	Jean 4:39		crurent en lui,	pour la parole	de la femme,
661	Jean 4:41		de gens crurent	pour sa parole ;~	
662	Jean 4:42		ce n'est plus	pour ta parole	que nous croyons ;
663	Jean 4:50		car nous-mêmes	vit. Cet homme	crut à la parole
664	Jean 5:24		que celui qui	entend	ma parole,
665	Jean 5:38		et croit	à celui qui m'	Et vous n'avez point
			sa parole	demeurante en vous ;	puisque

Fig. 4. Captură de ecran din Biblia online în franceză de pe site-ul Èulogos – IntraText
http://www.intratext.com/IXT/FRA0773/4E_2.HTM

Analizând informația din cele două figuri cu privire la statisticile oferite, se poate constata o corespondență surprinzătoare dintre ocurența cuvintelor respective în română și în franceză în textul biblic: cuvântul *parole* se întâlnește de 852 de ori, în timp ce cuvântul *cuvânt* se întâlnește de 851 de ori. Corespondența este interesantă mai ales pentru motivul că în română cuvântul *cuvânt* ar avea primul sens în DEX drept „unitate de bază a vocabularului, care reprezintă asocierea unui sens (sau a unui complex de sensuri) și a unui complex sonor” și abia apoi: „vorbă, vorbire articulată”, în timp ce pentru franceză acesta este primul sens al lui *parole*

(și nu al cuvântului *mot*, cum ar fi tentați să creadă nespecialiștii. Site-ul oferă, pentru textele încorporate, cele mai diverse informații în timp real, adică în doar câteva secunde. De exemplu, numărul de ocurențe ale tuturor cuvintelor dintr-un text, ale fiecărui cuvânt din textul respectiv, numărul de cuvinte, lungime medie a ocurențelor, lungimea medie a cuvintelor etc., operații care manual ar solicita forțe și timp incommensurabil mai mari. De ex.: așa arată statisticile din textul Bibliei în franceză (Bible, în versiunea lui Louis Segond, 1910):

- Occurrences: 878419
 - Mots: 23469
 - Occ/Mots: 37,43
 - Occurrences de fonction: 563033
 - Mots de fonction: 439
 - Longueur moyenne des occurrence: 4,04
 - Longueur moyenne des mots: 7,96
- (http://www.intratext.com/IXT/FRA0773/_STAT.HTM)

În calitatea sa de subdisciplină a lingvisticii generale, ancorată prioritar în tehnologii (Crystal), (inter)net-lingvistica nu se va putea lipsi de cele mai importante concepte ale hypertextualității (textualității Internetului), care constituie expresia cea mai pregnantă a postmodernismului: nonlinearitatea, citaționalitatea, fragmentarismul, variativitatea, creativitatea, virtualitatea, polifonia, neomogenitatea, interactivitatea, multimedialitatea, infinitul, descentralizarea, depersonalizarea autorului, anonimitatea, identitatea multiplicitară, inclusiv lingvistică, libertatea și independența temporală și spațială, jocul semnificațiilor, deschiderea, modificarea relației „autor–cititor”, dispersiunea structurală, instabilitatea compozițională, nonierarhicitatea, discontinuitatea, granularitatea, integrabilitatea etc.

Ortografia vernaculară, dar utilizată conștient și ca alternativă a celei normative, de ex., «Keske c» în loc de Qu'est-ce que c'est? » (Dejond 115); «Умираед зайчег мой» în loc de «Умирает зайчик мой» (comentariu pe un forum de discuții), abundența de abrevieri generate de limitarea spațiului de utilizare, dar și pentru grăbirea accesului la date (de ex., domen(i)ul .ro, .org, .com, .md, .ppt, .html), (de)cratimizarea semnelor lingvistice, revalorificarea punctuației, gramatica virtualului (completarea claselor morfologice cu noi unități – substantive, verbe, adverbe și adjective (online – offline – multilini), verbele digitalizării și verbele informaționale (*a naviga*, de exemplu), adverbele spațiului virtual – *aici, acolo, jos – sus, înainte – înapoi*, în funcție de formatul paginii de pe monitor etc. (se poate vorbi, de asemenea, despre traseul fulminant al unui deictic – *aici* (pe online), numeralul și binaritatea online-ului – bit, octet, pixel etc.; apariția unor noi părți de „vorbire”, mai exact părți de scriere online – linkuite, tipologizarea linkurilor, generarea automata a adresei, a linkului, a domeniului, a www-ului etc. @elenaarmasu (pe Facebook, de exemplu), www.aici.com) renunțarea la elemente grafologice, cum ar fi sedilele în diacritice (*a, i, s, t* pentru

ă, â, î, ș, ț), frazeologia internautică (*Hai pe online, Din online în offline, Nu-i online-ul ca offline-ul*), figurile discursului hypertextual, organizarea hypertextuală (Ertzscheid), linkuirea și completarea inventarului de funcții sintactice cu funcția dinamică a hyperlinkului), inserția cifrelor în interiorul cuvintelor, a simbolurilor, a semnelor de punctuație, a emoticoanelor, a altor semne grafice, încorporarea semneor creolizate în interiorul cuvintelor), generarea unor fenomene pe care formatul tipar le consideră marginale, cum ar fi joncțiunea cuvintelor, anularea blaturilor, înflorirea polisemiei și ambiguității nu doar cu referire la limbajul artistic, de asemenea a fenomenelor omonimice, sinonimice, paronimice, a calambururilor și a jocurilor de cuvinte, a reducției de exemplu, ([www]google.ro, [www]groparu.ro; [www]groparu.com); apariția fenomenului numit *likemania* (like-ul și interactivitatea utilizatorilor), generarea unor opțiuni textuale noi, inexistente în formatul tipar (versionarea textului, tăierea, corectarea, inserarea, ștergerea mesajului, colorarea etc. mesajului textual și nontextual), apariția deicticelor cu funcție de navigare etc., *aici*, de exemplu, e un deictic omniprezent în spațiul virtual – sunt doar câteva din noutățile cu care vine noul spațiu digital și care așteaptă specialiștii în științele umaniste. Indicatorii societății informaționale se referă în foarte mare măsură la realitățile pe care tehnologiile le pot monitoriza: cuvintele-cheie ale unui text (științific), de ex., pot deveni „cheia succesului” respectivului text, indicând totodată conceptele cu cel mai mare grad de evoluție semantică într-un anumit domeniu.

Internet-lingvistica, așadar, trebuie să ia în calcul și oralitatea debordantă, care vine în centrul textului scris, odată cu „Măria Sa vorbitorul”. (E. Coseriu) Greșeala de exprimare și toate aspectele care vin în contradicție flagrantă cu norma instituită de specialiști nu trebuie puse la zid cu orice preț – ele fac parte din limbajul viu și au dreptul la viață și, prin urmare, la analize pertinente din parte lingvisticii care trebuie să fie obiectivă, imparțială, descriptivă, nu prescriptivă. Antiortografia este o formă alternativă a scrisului (Dejong), chiar dacă puriștilor le dă fiori, va deveni un loc comun, conviețuind cu ortografia. (Плунгян) Limbaje și slanguri noi vor invada spațiul online. Lingvisticii de generație nouă îi revine sarcina să le ateste și să le descrie cât mai adecvat.

Concluzii. Internet-lingvistica este studiul modului în care limbile sunt afectate și cum stilurile limbilor suportă modificări, ca rezultat direct al Internetului. Fiind o disciplină care evaluează tendințele în limbă, (inter)net-lingvistica este preocupată de modul concret în care noile forme de comunicare, cum ar fi bloggingul, mesageria instantanee și rețelele sociale au afectat practicile de funcționare a limbajului, comunicarea atât la nivel de persoană-cu-persoană, cât și în rețea, cu un număr nelimitat de alte persoane. În analiza comunicării (vorbirii) mediate de computer (on-line), ca parte a lingvisticii aplicate, principiile de bază ale lingvisticii ante-Internet trebuie să facă bloc comun cu noile metode și procedee tehnologice.

Analiza textelor care reprezintă comunicarea online poate oferi rezultate noi în comparație cu textele scrise off-line (tipărite pe hârtie). Accentul nu se mai pune

pe modul cum se spune, ci pe ceea ce se spune. Toate componentele lingvisticii (fonetica, lexicologia, gramatica, stilistica, discoursologia, textologia etc., la care se adaugă designul textului scris etc.) sunt puternic afectate de formatul electronic, devenind progresiv e-fonetică, e-lexicologie, e-textologie... Lingvistul nu mai poate să le neglijeze, nici să le conteste metodic, considerându-le doar abateri temporare. Tot ce devine discurs repetat de mase de oameni demonstrează felul în care se dezvoltă limbile. Internetul vizualizează aceste evoluții mai elocvent ca niciodată.

Optând pentru o gramatică, o retorică, o poetică, o pragmatică, o semantică a virtualului, la întrebarea „a fi sau a nu fi online” răspunsul nu poate fi decât „a exista online”, mai mult: a exista ca link activ. La finele oricărei prezentări în formatul .ppt, așa cum crede Frédéric Kaplan, Google devine mai bogat cu câteva milioane. Deoarece vinde și cumpără cuvinte. Prezenta publicație a cumpărat și vinde în continuare cele 3 cuvinte-cheie indicate la începutul ei: (*inter*)net-lingvistică, *hypertext* și *hyperlink*.

Note

¹Cuvântul *slang* (originar, vine din engleză, desemnând argoul utilizat în Anglia), împrumutat de mai toate limbile, și-a extins semnificația, fiind utilizat în cel puțin 2 accepții: denumește cuvintele și expresiile de origine populară folosite în vorbirea curentă; denumește argoul unei meserii, al unui grup social, în cazul de față e vorba de argoul computațional. Mențiunea pe care o dau, de regulă, dicționarele uzuale: „limbaj convențional folosit de un grup social restrâns (vagabonzi, delicvenți etc.) pentru a nu fi înțeleși de restul societății sau pentru a șoca” nu mai poate fi aplicabilă decât parțial în cazul utilizatorilor de net. Formarea terminologiei informatice actuale, în cea mai mare parte venită prin filieră engleză, se datorează, nu în ultimul rând, slangului, care „nucleizează” termenii în curs de încetățenire.

²*Emoticonul*, de exemplu, poate fi singular/multiplu, static/dinamic, cu funcție de reluare sau completare a sensului cuvântului/enunțului și în funcție de topică, combinat cu alte emoticoane etc.

Referințe bibliografice

- Adam, Jean-Michel. *Lingvistica textuală. Introducere în analiza textuală a discursurilor*. Tradus de Corina Iftimia, prefată de Rodica Nagy. Institutul European, 2008.
- Badău, Horea Mihai. *Tehnici de comunicare în social media*. Iași : Polirom, 2011.
- Bernard, Michel. «*Hypertexte: la troisième dimension du langage*», *Texte* (Trinity College, University of Toronto), 1993, n°13/14, p. 5-20;
<http://french.chass.utoronto.ca/unsorted/litera/Revue_Texte/bernard.PDF> (consultat 11.01.13)
- Crystal, David. *The Scope Internet linguistics*, 2005;
<http://www.davidcrystal.com/DC_articles/Internet2.pdf> (consultat 24.03.13)
- Dejond, Aurélia. *La cyberl@ngue française*. La Renaissance du Livre, 2002.

- Ertzscheid, Olivier. *Les enjeux cognitifs et stylistiques de l'organisation hypertextuelle: le Lieu, Le Lien, Le Livre*; <<http://tel.archives-ouvertes.fr/docs/00/04/68/71/PDF/tel-00006260.pdf>> (consultat 29.01.13)
- Firică, Jean și Firică, Manuel Cristian. "Locul ocupat de limba franceză pe Internet", *La francopolyphonie*, 4, 2009, p. 191-196.
- Hähn, Judit. *Promotional Genres in Virtual Space. The text-only sponsored ad, the banner and the business homepage from a linguistic point of view*; http://www.gmi.ktk.pt.e.hu/files/tiny_mce/File/publikaciok/Promotional_Genres_%20Summary_of_the_PhD_Thesis_Judit_%20Hahn.pdf (consultat 11.03.13)
- Kaplan, Frédéric. «Introduction au capitalisme linguistique»; <http://www.internetactu.net/2012/04/06/nos-langues-a-lheure-du-capitalisme-linguistique/2012_martie (Slideshare) (consultat 27.03.13)
- Marty, Olivier. *Ces liens qui éloignent. Comment l'hypertexte change les rapports entre l'auteur et le lecteur*, 2003; <http://archivesic.ccsd.cnrs.fr/docs/00/06/21/30/PDF/sic_00000326.pdf (consultat 30.03.13)
- Posteguillo, Santiago. «Netlinguistics and English for Internet Purposes», *Ibérica*, 4 (2002): 21-38, p. 34; <http://www.aelfe.org/documents/text4-Posteguillo.pdf> (consultat 20.03.13)
- Плунгян, В.А. *Почему современная лингвистика должна быть лингвистикой корпусов*; <<http://polit.ru/article/2009/10/23/corpus/>> (consultat 10.04.13)
- Потапова, Р.К. *Новые информационные технологии и лингвистика: Учебное пособие / Р.К. Потапова. – 4-е изд. – М.: КомКнига, 2005. – 368 с.*
- Сидорова, М.Ю. *Интернет-лингвистика: русский язык. межличностное общение*. М., «1989.ру», 2006; <<http://www.philol.msu.ru/~sidorova/files/blogs.pdf>> (consultat 28.03.13)
- Сидорова, М.Ю. și Шувалова, О.Н. *Интернет-лингвистика: вымышленные языки*. М., «1989.ру», 2006; <<http://www.philol.msu.ru/~sidorova/files/conlangs.pdf>> (consultat 28.03.13)

La sémiologie des constructions verbales à double transitivité en français et en roumain

Ana MIHALACHI

Université Libre Internationale de Moldova

Abstract

This article is dedicated to the semiotic study of the verbal constructions with two simultaneous and different objects of the type “to teach French to the pupils” which are named by the researchers of French language “constructions with double transitivity”. The transitive verbs that are followed by two objects from which the first is a direct object (a thing) and the second object indicates a person in whose benefit the action is made and which is named the indirect object under consideration. These transitive verbs are used as centers of these syntactic constructions. When the elements are determined and complete each other with the scope of building the sentence. Complementing reports are formed between the transitive verbs and the postverbal objects. In French the transitivity is expressed by the semantic insufficiency of the transitive verbs and by the faculty of these verbs to conduct the postverbal terms while in Romanian where the direct object is expressed by a noun in the Accusative case the indirect object is given by the form of the Dative case.

The semiotic study demonstrates that the synthetic constructions with double transitivity are characterized by the same functional area and differ by means of their lexico-syntactic properties.

Key words: *constructions with double transitivity, transitive verb, direct object, indirect object, functional area.*

Rezumat

Acest articol este consacrat studiului semiotic al construcțiilor verbale cu două obiecte simultane și diferite de tipul « a preda franceza elevilor » care sunt numite de cercetătorii limbii franceze « construcții cu tranzitivitate dublă ». În calitate de centru organizatoric al acestor construcții sintactice se utilizează verbele tranzitive care sunt urmate de două complemente, dintre care primul este un obiect direct (un lucru), iar al doilea complement indică o persoană în folosul căreia se face această acțiune și se numește obiect indirect de interes. Între verbele tranzitive și complementele postverbale se stabilesc raporturi de complementare, când elementele se determină și se completează unul pe altul cu scopul de a constitui propoziția. Spre deosebire de limba română unde complementul direct este exprimat printr-un substantiv la Acuzativ și complementul indirect - prin forma cazului Dativ, în limba franceză tranzitivitatea se exprimă prin insuficiența semantică a verbelor tranzitive și prin facultatea acestor verbe de a dirija cu termenii postverbali.

Studiul semiotic efectuat a arătat că construcțiile sintactice cu tranzitivitate dublă se caracterizează prin aceeași arie funcțională și diferă prin proprietățile lexico-sintactice.

Cuvinte-cheie: *construcții cu tranzitivitate dublă, verb tranzitiv, obiect direct, obiect indirect de interes, arie funcțională.*

Cet article est consacré à l'étude sémiotique des constructions verbales à deux objets simultanés et différenciés du type « enseigner le français aux élèves »

qui sont nommées par les chercheurs de la langue française « constructions à double transitivité » (Blinkenberg 58) ou « constructions à double complément ». (*ibidem* : 59)

Partant du fait qu'au début du XX^{zième} siècle le linguiste F. de Saussure a prédit la future sémiologie comme science qui étudie la vie des signes dans le cadre de la vie sociale et que la linguistique générale est le point de départ pour la compréhension de la sémiologie comme système des signes qui expriment des idées, nous allons étudier la sémiologie comme branche de la sémiologie qui désigne les processus dynamiques de transfert et de transformation des significations en fonction du contexte par l'intermédiaire des symboles, le processus par lequel les hommes communiquent entre eux. (Saussure, 1895) Dans la vision de Umberto Eco la sémiotique est considérée comme une activité créative de sémiologie. Dans ce contexte, le concept central de la sémiologie c'est le signe qui est le substitut d'une chose ou d'une idée. En conformité avec une des définitions sémiotiques que le signe est le substitut d'une chose ou d'une idée, les linguistes affirment que le mot en qualité de signe peut nommer un objet ou un phénomène de la réalité objective, tandis qu'une proposition comme signe peut nommer une situation concrète de la réalité. (Gac 367)

Du point de vue sémiotique les constructions verbales à double transitivité représentent la réflexion dans la conscience d'une telle situation de la réalité objective qui est constituée de trois objets réels, qui sont en rapport d'interaction et d'interdépendance.

Ces rapports réciproques sont initiés par le premier objet qui ayant la fonction d'*agent* accomplit une action qui est dirigée vers le deuxième objet. A son tour le deuxième objet qui a la fonction de *patients* souffre cette action. Ensuite l'action est dirigée vers le troisième objet qui en qualité de *destinataire* profite de cette action. Par exemple:

Le maître (agent) lit les phrases (patients) à la classe (destinataire).

Mama (agent) nu dorea decât fericirea (patients) copiilor (destinataire).

La représentation de ces objets se reflète dans la conscience à l'aide des signes qui ont un caractère matériel et sont dotés de sens. (Solnțev 15) La proposition comme n'importe quel signe a son *dénotat* et son *signifié*. (Gac 367) Si le dénotat des membres de la proposition sont les objets réels, alors le dénotat de la proposition étudiée est la situation concrète de la réalité objective composée de trois objets interdépendants. La liaison entre le signe et son *dénotat* est effectuée par le *signifiant*. Ainsi, le *signifiant* des constructions verbales à double transitivité est la réflexion d'une situation concrète dans la conscience de l'homme.

La présentation syntaxique de ces relations systématiques entre les trois objets dans des conditions concrètes trouve son expression dans la structure syntaxique à quatre membres: S (sujet) + P (prédicat) + Cd (compl. direct) + Cind (compl. indirect). Par exemple:

Tous ils ont dû des rêves à ses charmes (Béranger).
J'ai envoyé un beau bouquet de roses à Madame la directrice (Gamarra).
Mama a ținut totdeauna parte lui moș Andrei (Druță).
Doar toamna glas sã dea frunzișului veșted (Eminescu).

Du point de vue sémantique ces constructions syntaxiques se caractérisent par la présence des verbes qui ne se suffisent pas à eux-mêmes, mais exigent l'emploi des autres termes pour compléter leur sens.

La possibilité de l'action de ces verbes d'être dirigée sur des objets qui la subissent ou qui en représentent leur résultat trouvent leur expression linguistique dans la catégorie grammaticale appelée – la transitivité. L'idée de transitivité suppose une organisation de la chaîne parlée en groupes de mots qui se déterminent réciproquement. (Blinkenberg 12) Étudier le fonctionnement de la transitivité cela signifie examiner l'interdépendance et l'interdétermination entre les membres de la phrase: *entre le verbe et ses compléments*. La transitivité portant en même temps sur deux objets noncoordonnés représente deux types de rapports:

- a) entre le verbe et l'objet direct:
lit - les phrases
J'ai envoyé - un beau bouquet de roses
- et b) entre le verbe et l'objet indirect:
lit - à la classe
J'ai envoyé - à Madame la directrice

Si on analyse les rapports de direction, d'application et de résultat entre le verbe et son objet direct on y trouve une cohésion qui constitue le groupe transitif et qui s'exprime par une détermination réciproque du verbe par l'objet direct et de l'objet direct par le verbe:

Le deuxième type de rapports entre le verbe et l'objet indirect indique une cohésion entre les deux membres de la phrase qui s'exprime par une détermination du verbe par un objet indirect d'un caractère spécifique. Le plus souvent l'objet indirect indique une personne et est introduit par la préposition «à». Le sens de la préposition «à» s'éloigne de la valeur locale première pour évoluer dans la direction de l'abstraction et plus il faut reconnaître au membre de phrase introduit par la préposition «à» une fonction particulière d'objet d'intérêt. (Blinkenberg 56)

À son tour la transitivité fait partie d'une catégorie grammaticale plus large – *le régime verbal*. On sait que la propriété du contenu sémantique des verbes de déterminer la forme des mots postverbaux est mise à la base du régime verbal. Selon l'opinion de Paul Scheiger (86) le régime verbal est non seulement une fonction sémantique des verbes transitifs, mais aussi une fonction syntaxique puisqu'il dépend de l'ensemble des règles de la langue, de sa structure, premièrement du système casuel et prépositionnel. Voilà pourquoi le statut du régime verbal dans la langue roumaine où le verbe transitif prévoit la forme

casuelle du nom postverbal, diffère du statut du régime verbal dans la langue française où un rôle important joue l'ordre direct des mots qui reflète l'interdépendance syntaxique entre les membres des constructions transitives et qui est le seul critère formel de l'unité du groupe transitif. (Blinkenberg, 27) Dans les exemples:

Le soir, je *montrai* mon ouvrage à mon père (Pagnol).

Trofimaș *a rupt* o jumătate de plăcintă și i-a întins-o *lui* Gheorghe (Druță).

les verbes transitifs *montrai*, *a rupt* sont suivis de deux compléments dont le premier *mon ouvrage*, *o jumătate de plăcintă* est un objet direct (de chose).

L'objet direct conformément au régime verbal est une fonction du contenu sémantique du verbe et se trouve immédiatement après le verbe transitif en fonction de complément direct (sans préposition). Tandis que le deuxième objet - à mon père, *lui* Gheorghe – indique une personne au profit de laquelle est faite l'action du verbe et il est nommé objet *indirect d'intérêt*.

Dans le plan syntaxique un intérêt à part présente les verbes transitifs dont l'action est dirigée simultanément sur deux objets (direct et indirect) et qui s'appellent verbes à double transitivité. En dépendance de la distribution syntaxique les verbes à double transitivité sont trivalents et constituent des propositions à quatre membres obligatoires: S (sujet) + P (prédicat) + Cd (complément direct) + Ci (complément indirect). La propriété spécifique de ces propositions consiste dans la cohésion entre leurs particularités sémantiques et syntaxiques. L'étude sémiotique des propositions à double transitivité détermine les relations syntagmatiques entre les membres de ces propositions et les types de ces constructions.

Du point de vue sémantique la cohésion entre le verbe et les termes postverbaux est assez étroite puisqu'elle compte sur l'orientation de l'action verbale simultanément sur deux objets (direct et indirect) et sur leur complémentation réciproque ainsi que sur la présence d'un membre qui indique l'objet en faveur ou en défaveur duquel a lieu l'action du verbe-objet d'attribution. (Blinkenberg 62) Du point de vue syntaxique l'objet direct se trouve en postposition par rapport au verbe transitif (sans préposition), mais l'objet indirect – en postposition par rapport à l'objet direct et il est précédé de la préposition «à» qui est vide de sens et sert d'indice d'objet indirect. L'ordre direct des mots dans la langue française est devenu une juxtaposition organisée où l'indépendance est changée en une dépendance entre les termes dont l'un commande l'autre. Par exemple:

J'avais laissé un mot à *mon père* (Pagnol).

Tu as juré: tu ne peux plus le dire à personne (Pagnol).

L'Allemagne même était un grand pays et qui *avait donné au monde des hommes illustres, des Goethe et des Beethoven* (Gamarra).

Il s'était mis à écrire à *Lucienne* des lettres de plus en plus fréquentes (Gamarra).

A la différence de la langue française dans le roumain les termes en fonction d'objet direct et d'objet indirect sont non seulement de simples fonctions du contenu sémantique du verbe transitif, mais dépendent du système casuel des substantifs, puisque les verbes transitifs ont la priorité de déterminer les cas des substantifs postverbaux. Notamment, l'objet direct s'exprime à l'aide du cas Accusatif (sans préposition ou avec la préposition «**pe**») qui historiquement s'est spécialisé comme l'alloforme de l'objet direct. (Drăganu 120) L'objet indirect s'exprime par le cas Datif qui indique en faveur de qui est accomplie l'action du verbe. Par exemple :

Vino frate, să legăm odată
Malurile tragicului râu (Păunescu).
Nuța bătea pragurile *tuturor moșnegilor din sat* (Druță).
Solului nu i se taie *capul*, zice Spancioc (Negruzzi).
Ciutura nu știa *firea lui Cărăbuș* (Druță).
Trei iezi cucueți
Mamei ușa deschuieti (Creangă).

Bien que tous les deux compléments direct et indirect soient les objets de la même action du verbe transitif, ils *diffèrent* par leur aire fonctionnelle. Vu que le complément indirect ne se trouve pas sur le même plan fonctionnel que le complément direct qui dans toutes les deux langues reste passif et indique seulement le résultat de l'action du noyau sémantique du verbe transitif, pendant que le complément indirect de la personne participe d'une manière ou d'autre au développement de l'action du verbe, étant plus proche du sujet de la proposition que du complément direct.

Dans l'exemple : *Le père donne des médicaments aux enfants*, (Gamarra) tant le sujet participe à l'action du verbe (le père donne des médicaments), que le complément indirect de la personne (les enfants prennent des médicaments).

Ainsi, la différence fonctionnelle entre le complément direct et le complément indirect des constructions étudiées consiste dans la mesure de leur participation au développement de l'action du verbe transitif.

La transitivité se rapportant en même temps à deux objets simultanés et différenciés représente un type de constructions transitives moins répandues que celles à un seul objet puisque le deuxième objet étant le plus souvent l'indication d'une personne dont l'idée se présente à l'esprit dans la situation donnée est facile à suppléer mentalement.

Pour ne pas alourdir l'expression on omet la position du second objet pour rendre la construction plus expressive. Par exemple :

Am scris pe zăpadă
Numele tău (Gr.Vieru)
Dar spune-*mi* tu cu cine-ai strâns
Cireșe prin păduri ?
Dar nu, nîcîcînd nu voi uita

Cireșele de-atunci ! (Gr.Vieru).

La survivance des cas Accusatif et Datif dans les pronoms personnels fait qu'à l'objet direct et à l'objet indirect d'intérêt constitué par un substantif correspond un objet pronominal :

Tu *mă* -ntrebi și *mi* pare bine
Cum *o* duc și cum trăiesc,
Mi – am găsit și eu un suflet.
Mă iubește și *l* iubesc (Gr.Vieru).

Dăruitu-*mi-l* -a cine
Dragul întrebatu-*m-a*
Nu *i*-am spus că-i de la tine,
Dar că-i de la maică-mea. (Gr.Vieru).

Dieu parle, il faut qu'on *lui* réponde (Musset).
On *me l*-a dit : il faut que je *me* venge (La Fontaine).
Et je puis, s'il *lui* faut ma vie
La lui donner (Musset).

Dans les exemples cités on observe la même substitution de la position de l'objet direct constitué par un substantif par des pronoms personnels à l'Accusatif ou au Datif dans toutes les deux langues comparées.

Certaines constructions verbales à double transitivité prennent deux objets dont le premier est un objet direct précédé de la préposition «**de**». Le second objet est d'habitude un objet de personne précédé de la préposition «**à**». La préposition «**de**» employée devant le substantif remplace l'article et selon l'opinion de la linguiste L.Iliya elle a la fonction de l'article et par conséquent entre dans la position de complément direct. (Iliya 720)

Les verbes transitifs employés dans ces constructions sont dans un nombre restreint tels que :

parler de qch à qun
servir de qch à qun
manquer de qch à qun
remercier de qch à qun

Quant aux groupes verbaux qui prennent un objet indirect précédé de la préposition «**de**», les constructions à double transitivité sont plus nombreuses :

faire cadeau de
faire part de
faire don de
rendre compte de

Par exemple :

Paul tira la conclusion *de* ce désastre (Pagnol).

Prends les proportions *de* l'immortalité (Baudelaire).
Lili supplia la Sainte Vierge *de* le protéger *contre* les limberts (Pagnol).
Il vous avait remercié *de* la manière dont vous l'avez reçu (Pagnol).
Je vous félicite *de* votre succès (Pagnol).

Dans la langue roumaine après les verbes transitifs qui expriment les valeurs : instrumentale, de séparation, de négation on emploie aussi la préposition «*de*» qui indique l'origine, la provenance et reste dans le domaine de la transitivité. Voici quelques verbes et groupes verbaux qui s'emploient dans les constructions transitives étudiées :

a se lepăda de	a-și aduce aminte de
a vorbi de	a-și da seama de
a se despărți de	a avea noroc de
a se convinge de	a face de răs
a se sătura de	a-ți fi dor de

Par exemple:

Doru mi-i <i>de</i> Dumneavoastră	Je vous aime, je vous souhaite
Ca unui zid <i>de</i> o fereastră (Dabija).	Comme un mur désire une fenêtre.
Eu <i>de</i> mamă și <i>de</i> tată	
Nu mă satur niciodată	
Eu <i>de</i> frați și <i>de</i> surori	
Nu mă satur până mor (Cântec popular)	
E ca aminte să-mi aduc	
<i>De</i> tine întotdeauna (Eminescu).	

Grâce au système casuel-prépositionnel et au pléonasme grammatical les mots en fonction de complément direct et indirect peuvent se placer tant en postposition qu'en préposition par rapport au verbe transitif. Par exemple :

<i>Solului</i> nu <i>i</i> se taie capul, zice Spancioc (Negruzzi).	
<i>Pe Nuța</i> au început s-o scuture frigurile (Druță).	
<i>Dochiței</i> <i>i</i> -au adus la școală copii fetele cu care a fetit cândva (Druță).	
Dragi boieri din lumea nouă	Chers amis du monde nouveau
Ziua bună <i>vă</i> zic <i>vouă</i> (Eminescu).	Je vous dis à tous adieu.

A côté des constructions transitives à deux objets indirects dans la langue roumaine il y a des constructions à deux objets à l'Accusatif dont le premier objet accomplit la fonction de complément direct, mais le second objet est précédé de la préposition «*la*» est le plus souvent correspond à la fonction du complément indirect au Datif. Ces constructions avec la préposition «*la*» sont utilisées surtout dans le langage parlé, mais elles pénètrent aussi dans la littérature. Par exemple :

Te spun *la* mama – Te spun *mamei*
Iar *la* cea măicuță
Să nu spui, drăguță,
Că *la* nunta mea
A căzut o stea (Alecsandri).

Alelei tâlhari păgâni!
Cum o să vă dau *la* câini (Eminescu).
Căci trebuie să vă spun că la Humulești... se fac multe giguri de sumani, care se vând *la* negustori armeni (Creangă).
... mă trezesc în cireșul femeiei și încep a cărăbăni *la* cireșe în sân, crude coapte, cum se găseau (Creangă).

Dans les constructions à double transitivité le complément indirect d'intérêt au lieu de la préposition «à» est précédé parfois par des prépositions apparentées, mais de sens rapproché telles que : contre, pour, envers, avec, sur, par, etc. Parallèlement dans la langue roumaine la position du complément indirect est précédé des prépositions suivantes : contra, împotriva, pentru, față de, din, spre, despre, peste... Les verbes transitifs de ces constructions sont orientés vers un objet extérieur. Par exemple :

Mătușa Zamfira și-a ridicat *spre* bărbat fața blagină (Druță).
Vasile a mai aruncat o privire *peste* pământul înverzit (Druță).
Eu în fiecare zi trebuie să vărs la bancă banii *pentru* biletele vândute (Druță).
Ci-mi împlețiți un pat
Din tinere ramuri (Eminescu).
Rusanda făcea în grabă rânduri *pentru* mazăre (Druță).
Mais je revois, après quarante années, *sous* les verrous le Quatorze Juillet (Béranger).
Il lui prend la tête dans ses mains (Duras).
Je vais faire une lettre *pour* mon père (Pagnol).
Il faut que vous sachiez tous
Ce que j'ai fait *pour* le prince
Pour la patrie et *pour* vous (Béranger).

L'étude des particularités syntaxiques et sémantiques des constructions verbales à double transitivité est liée à la réalisation de cette unité linguistique dans le langage parlé, pendant l'acte de communication, parce que la première et principale fonction de la proposition c'est la fonction de communication – la transmission d'une information à propos d'une situation concrète de la réalité objective.

Dans les informations ayant à la base les constructions verbales à double transitivité la fonction qui exprime des connaissances concrètes sur une situation réelle de la réalité objective connues au parleur et à l'auditeur est reconnu comme *le thème* de l'information et est accompli d'habitude par *le sujet logique*; la seconde fonction qui exprime la nouvelle information sur ces connaissances s'appelle *le rhème* et est accompli par *le prédicat logique* c'est-à-dire par les termes postverbaux – le prédicat, le complément direct et le complément indirect. Comme unité communicative les constructions verbales à double transitivité ont une telle forme du sens dans laquelle à gauche se trouve *le thème* c'est-à-dire ce que le parleur connaît et d'où il commence l'information, à droite se trouve *le rhème* de l'information, c'est-à-dire le nouveau pour lequel est créée cette information. Par exemple :

La liberté s'offre à vous pour soutien (Béranger).

Le mot *la liberté* est le thème de l'information et le reste – *s'offre à vous pour soutien* est le rhème.

Rădăcina aceasta (*le thème*) am găsit-o pentru cei tineri (*le rhème*) (Druță).

Rusanda (*le thème*) înfipsea oglinda după păretar (*le rhème*) (Druță).

Badea Mihalache (*le thème*) a luat calupul de pe genunchi (*le rhème*) (Druță).

Le temps (*le thème*) écrit l'âge d'un vin si doux (*le rhème*) (Béranger).

L'étude contrastive des constructions à double transitivité a montré que le statut fonctionnel de ces structures syntaxiques se caractérise par la même aire fonctionnelle c'est-à-dire elles sont employées dans la même zone syntaxique où prédomine la transitivité. La transitivité comme catégorie grammaticale de la langue se conçoit dans les deux langues comme une propriété du contenu sémantique de la proposition y compris les verbes transitifs qui déterminent la fonction des termes postverbaux et diffèrent par les particularités syntaxiques et lexicales de liaison entre les membres constituants des constructions verbales à double transitivité.

Références bibliographiques

Blinkenberg, Andreas. *Le problème de la transitivité en français moderne*. Copenhague : Ejnar Munksgaard, 1960.

Gac, Vladimir. *Teoritieskaia grammatika frantsuzskogo iazîca. Sintaksis*. Moscva : Nauka, 1981.

Drăganu, Nicolae. *Morfemele românești: ale complementului în acuzativ și vechimea lor*. București : Institutul de lingvistică română, 1943.

Eco, Umberto. *Tratat de semiologie generală*. București : Ed. Științifică și Enciclopedică, 1982.

Iliya, Ludmila. *Sintaksis sovremenogo frantsuzskogo iazîca*. Moscva : Izd-vo lit-rî na inostranîh iazîcah, 1962.

Saussure, Ferdinand. *Cours de linguistique générale*. Paris : Ed. Payet & Rivages, 1995.

Schveiger, Paul. *Însemnări cu privire la regimul verbal*. București, 1996.

Solntsev, Vadim. *Iazîcovoï znac i ego svoïstva*, Voprosî iazîcoznania, №2, Moscva : Nauka, 1977.

Sources littéraires

Alecsandri, Vasile. *Opere, vol.1*. Chișinău : Cartea moldovenească, 1976.

Béranger, Pierre-Jean. *Oeuvres choisies*. Moscou : Editions en Langues Etrangères, 1956.

Creangă, Ion. *Opere, vol.1*. Chișinău : Literatura artistică, 1989.

Druță, Ion. *Scrieri, vol.1*. Chișinău : Literatura artistică, 1989.

Eminescu, Mihai. *Opere alese, vol.1*. Chișinău : Cartea moldovenească, 1971.

Gamarra, Pierre. *Le maître d'école*. Paris : Gallimard, 1994.

Les plus beaux poèmes de la langue française. Paris : Le cherche midi éditeur, 1991.

Analiza semiotico-pragmatică a discursului politic

Tatiana VERDEȘ

Universitatea de Stat din Moldova

Abstract

The political speech represents a complex communication process, true or false data, objective or subjective opinions, positive or negative attitude, conveyed by different ways and by a variety of tools. As a result of the performed case study has been concluded that the audience, the consumer informs itself especially from the oral communications, these being more attractive, expressive and more convincing, and the connections between signs and the manner these connections contribute to the shaping of a new connotation are more interpretative, convenient. The truth is the one that is heard not the one told or read!

Key words: *semiotics, political speech, verbal/non-verbal communication, significant, designated, connotation.*

Résumé

Le discours politique est un complexe procès de communication, de vraies ou de fausses informations, des opinions objectives ou subjectives, une attitude positive ou négative, qu'on le transmet à travers de différents moyens. En conclusion de l'étude réalisée dans ce cas, on peut dire que le consommateur, il s'informe plutôt des communications orales qui sont plus attrayantes, plus expressives et plus convaincantes, mais les relations entre les signes et la façon comment ces relations arrivent à créer de nouvelles significations (connotations) sont plus faciles à interpréter et plus convenables. La vérité c'est ce qu'on entend et pas ce qu'on dit ou ce qu'on lit.

Mots-clés: *sémiotique, discours politique, communication verbale/nonverbale, signifiant, signifié, connotation.*

În ultimii ani, politica și discursul politic tot mai des apar în vizorul cercetătorilor, propunându-se variate accepții și abordări ale acestora. Indiferent de tipul de discurs politic, acesta susține și/sau promovează niște interese, iar scopul urmărit de actorul politic este de a influența, în favoarea sa, electoratul. Obiectivul acestui studiu de caz este de a semnaliza care tip de discurs politic are un impact mai pronunțat asupra societății și de ce. Astfel, s-a investigat cu deosebit interes arena politică din Republica Moldova, în special cea din 2013, când criza politică s-a agravat considerabil. Materialul investigat este variat: dezbaterile parlamentare, comunicatele de presă, declarațiile oficiale, emisiunile televizate.

Discursul politic reprezintă un proces complex de comunicare, informații adevărate sau false, opinii obiective sau subiective, atitudine pozitivă sau negativă, transmise pe diferite căi și prin intermediul variatelor mijloace. Problema care mai stârnește și astăzi numeroase controverse asupra unei accepții universale valabile privind noțiunea de discurs este *intenționalitatea*. În acest studiu se va pleda pentru utilizarea termenului de *discurs politic*, fiind sesizată o dublă intenționalitate, cea de a influența și cea de a persuadea.

Întrucât s-a propus o analiză semiotică, ne-am axat pe triada: semnificant – semnificat – conotație, definatoriu fiind aspectul pragmatic. Cu referire la termenul

conotație, menționez că Roland Barthes propune și termenul de *mit*. Diferențele între cele trei sisteme de semnificații nu se pot evidenția foarte bine, dar pentru scopuri analitice și descriptive se pledează pentru criteriul în care: semnificatul (înțelesul) este reprezentational și suficient pentru a decoda mesajul prim; **conotația** - reflectă valorile expresive care sunt atașate unei indicații, iar **mitul** indică concepte majore culturale care sprijină o vedere particulară de ansamblu, cum ar fi de exemplu libertatea, obiectivitatea, patriotismul ș.a. (Stoichițoi-Ichim, 2002)

La fel de important este să reamintim și obiectivele majore ale comunicării: comunicăm să fim recepționați, să fim înțeleși, să fim acceptați și/sau să provocăm reacții, constând în schimbări de comportament sau de atitudine. Scopul urmărit de actorul politic e unul complex, nu se presupune doar o reacție, ci și se impune o accepție.

Beneînțeles că discursul politic scris este unul literar, cizelat (cu excepția PiAr-ului), bine organizat, coerent și coeziv, unde empatia nu este atât de evidentă ca într-un discurs oral, iar tonalitatea vocii, gesturile nu își au efectul. De cele mai dese ori, discursul scris este cel oficial, iar discursul oral este cel neoficial sau mai puțin oficial, unul complementar sau unul inițial.

Investigându-se discursurile liderilor politici: V. Filat, M. Lupu, M. Ghimpu, V. Voronin, a declarațiilor oficiale (text scris) și a comunicărilor orale ce au aceeași tematică (Destrămarea Alianței, conflictul din „Pădurea Domnească”), urmăresc același scop (soluționarea situației politice dificile), pentru aceiași destinatari (cetățenii Republicii Molodova), se pot formula unele concluzii, credem convingătoare și remarcabile pentru studiul dat.

Primul pas în abordarea semiotică a discursului politic analizat a fost indentificarea tipurilor de semne (vizuale, verbale, sonore) care structurează un obiect, o scenă, o persoană etc.

Cu siguranță emoțiile degajate de actorul politic în ședința plenară sunt mult mai expresive și mai captivante, comunicarea nonverbală și paraverbală completând substanțial mesajul comunicat.

În acest sens, voi prezenta secvențe din discursul liderului Partidului Liberal, M. Ghimpu, care a cucerit publicul prin sinceritate și simplitate, sau după cum afirmă însuși politicianul „spun lucrurilor pe nume” (Conferința de presă a lui M. Ghimpu, din stenogramă):

Noi nu știm care e mai mare...un Vladuț sau al doilea Vladuț. În parte, unul și al doilea iată îs așa (arată cu mâna înspre podea) ambii sunt micuți...în parte fiecare din noi iată îi așa (arată din nou înspre podea). Împreună doar suntem reprezentativi, oameni de stat, oameni cu care discută Europa, cu Americanii, cu toata lumea. Nu! Nu! Noi vrem să fim așa (arată cu mâna la podea), nici o problemă! Mai departe continuați! Și o să vină Voronin și o să vă facă și mai așa (arată înspre podea)... Cu ce am început noi anul 2013? Cu scandal? Răscolim mai departe durerea acestei...soții, a doamnei Paciu? a mamei care a pierdut feciorul? Uităm că suntem oameni aleși nu pentru a produce durere și a-i ține în sărăcie și a ne face milioane, miliarde...că la noi

de obicei miliardari devin după ce au ieșit de la guvernare. La Guvern, liniște, pace... și atunci mă întreb dacă acolo e pace, acolo doar tot sunt reprezentanți ai partidelor ca și în Parlament, de ce la Guvern e pace, dar în Parlament...razboi? Nu Parlamentul e al Guvernului, dar Guvernul e al Parlamentului în toata lumea. Și la alegeri lumea votează parlamentarii, deputații...ori cineva crede că data viitoare oamenii vor vota membrii Guvernului? Mă îndoiesc! Tot deputații vor vota! Vor vota partidele conduse de Vlad Filat, de Mihai Ghimpu, de Marian Lupu, de Vladimir Voronin care acumă după toate eșecurile pe care le-a avut... chefuiește! Chefuiește și doarme!

În declarația oficială, mesajul este sintetizat și cizelat: "PL pledează pentru păstrarea Alianței pentru Integrarea Europeană, dar în alte condiții; (...) este împotriva candidatului PLDM, Vlad Filat, la funcția de șef al Cabinetului de miniștri... Poporul votează parlamentul".

Evidentă este filtrarea minuțioasă a discursului politic enunțat. Întrebările retorice, gesturile provocatoare, cuvintele deictice, ironicul ș.a. își pierd din farmec, nu mai sunt atât de expresive.

Cunoscut este și faptul cu domnul Ghimpu este o fire comunicabilă, dar și că este emițătorul ce se respectă și cere același lucru de la receptori: „*Vă rog nu mă întrerupeți, o să vă spun când să-mi puneți întrebări, dacă nu atunci numai briefing și buna ziua.*”

Din perspectiva triadei semiotice, propunem doar câteva nuanțări semantice:

Semnificant (învelișul sonor)	Semnificat (conceptul, primul sens)	Conotație (al doilea sens) (Jakobson numește mit)
<i>noi</i>	Reprezentanții Partidului Liberal	faci parte și tu
Diminutivele: <i>Vladuț, micuț...</i>	Prenume	Prenumele liderilor Vlad Filat, Vlad Plahotniuc, conotație ironică, subapreciere
<i>împreună</i>	Eu+tu +el +ea ...	Membrii Alianței pentru Integrarea Europeană; Liderii politici ai RM
<i>Voronin chefuiește și doarme!</i>	Nume, se bucură și doarme.	Oponentul e încântat de destrămarea Alianței, sărbătorește eșecul, doarme=indiferență etc.
<i>Ș.a.</i>		

Șirul de exemple poate continua, concluzia însă este certă, în cazul liderului M. Ghimpu, discursul politic oral se caracterizează printr-o pregnantă

persuasivitate, față de cel scris. Efectul oralității amplificând credibilitatea și veridicitatea celor afirmate. Stilul familiar place publicului, implicită fiind afecțiunea: vorbim la fel, gândim la fel, interese comune, mă regăsesc, prefer, Votez.

Cât privește discursul politic al lui Vl. Filat, acesta este unul echilibrat, concis, expresiv, accesibil, dar mai puțin emotiv, credem unul foarte corect și bine gândit, unde rațiunea stăpânește emoția, iar argumentul este cea mai bună armă: „*Toți funcționarii care au încălcat legislația vor fi destituiți, cu sau fără voința unora. Cei care îi protejează și care se asociază cu cei care au încălcat legislația, tăinuind un caz grav, de asemenea încalcă legea.*”

Semnificant	Semnificat (primul sens)	Conotație (al doilea sens)
<i>Toți funcționarii</i>	Funcționarii de stat	Funcționarii ce au știut de crima din Pădurea Domnească
<i>Voința unora</i>	Unii – o parte din mulțime	Partidului Democrat, Vl. Plahoniuc etc.
<i>Cei care protejează= cei care se asociază=cei care au încălcat legislația</i>	Acei – persoane / în corelație cu aceștia	V. Zubco, Vl. Plahotniuc ș.a.
ș.a.		

Camelia Cmeciu în „*Strategii persuasive în discursul politic*” (63) susține că arma omului politic este de „**a vorbi simplu fără a da impresia că, de fapt, vorbește mult**”, ceea ce credem că implementează cu succes Vlad Filat. Diferența dintre discursul oral și cel scris fiind mai puțin evidentă.

Un al treilea tip de discurs este cel propus de liderul PDM, Marian Lupu, un discurs bogat în neologisme, cizelat, expresiv, dar un pic confuz în accepția omului simplu:

Țin să reconfirm că nu calitatea de candidat mă interesează. Optez pentru consens și soluții rezultative de depășire a crizei. Cunoașteți etapele acestei epopei durabile pentru țară, dar mai ales pentru clasa noastră politică. Știți cum blocajul politic apărut din cauza mecanismului constituțional, în loc să fie depășit de partide, fiecare dintre ele tot încearcă să-l pună pe seama altuia. Culmea iresponsabilității a fost să consideri candidatul drept singurul de care ar depinde rezultatul alegerilor.” (Declarația M Lupu din 14.01.13)

Președintele Parlamentului RM denotă o bună pregătire oratorică, vocabular bogat, ținută și instruire profesională. Discursurile politice ale acestui lider vor fi mult mai interpretative, cu mesaje profund implicite.

Semnificant	Semnificat (primul sens)	Conotație (al doilea sens)
<i>Calitate de candidat</i>	Poziție, însușire	Funcție de stat, salariu de parlamentar
<i>Consens</i>	înțelegere	Indentitate în opinie, interese comune
<i>Epopoe</i>	Poem epic de mari proporții	Întâmplările, problemele existente în RM
ș.a.		

În cele din urmă, acest tip de discurs politic ar fi unul *cult*, incifrat, care interesează nu prin conținut, ci prin forma care îmbracă ideile. Parafrazându-l pe Pier Dac: „**un discurs politic bun nu trebuie să vorbească despre nimic, dar să lase impresia că vorbește despre toate**”. (546)

Amintim și de existența unui discurs mai agresiv, de tip *piar*, ponegrirea openenților pentru a scoate în relief propriile calități, valori. Un exemplu concludent în acest sens ar fi discursul liderului comunist, Vl. Voronin:

AIE a sărăcit Moldova, numai intrigi, acte banditești, jertfe, omoruri, probleme... Sunt niște minciunoși, se joacă cu cifrele, desenează pe foaie cifre grandioase ca să închidă ochii UE, ȋrchina gramota. (...) AIE nu are perspective de a conduce țara. Noi nu vom vota nimic, ei au încălcat legea, nu știu legea, nu sunt constituționali... Ți-am spus că noi suntem gata să declanșăm o revoluție nu că anticipate, e clar, și ai să participi și mata la revoluție, că altfel ai să stai așa toată seara așa cum stai acum în fața mea.

La o întrebare grăbită a jurnaliștilor, liderul a răspuns: „*Învață-te să răbzi și să ascunți, dacă vrei să-ți răspund la întrebare, dacă nu Privat! Tac, mai aveți întrebări?*” (Declarațiile lui Vl. Voronin în timpul Ședinței Parlamentului din 28 februarie 2013). (Similitudini cu M. Ghimpu)

Atacul asupra oponentului, interlocutorului e cel mai bun remediu pentru a reliefa propriile merite, oferte. După Brown și Levinson (70-72), actele care reprezintă o amenințare pentru imaginea pozitivă a interlocutorului (receptor sau destinatar) sunt: - insultele, acuzațiile, provocările, criticile, formulările ironice; - expresiile unor emoții violente; - menționarea unor subiecte tabu; - inserarea în discuție a unor informații pe de o parte, compromițătoare la adresa interlocutului și, pe de altă parte, avantajoase pentru locutor (laude); - necooperarea manifestă, punctată prin întreruperi sau prin elemente nonverbal (fața interlocutorului; a te face că nu auzi, a privi în tavan) și paraverbale (asociate celor nonverbale: sunete care denotă lipsa atenției, fluierat etc.) – regăsite ușor în discursurile politice ale liderului comunist.

În cele din urmă, semnalăm că în Republica Moldova: *adevărul e cel auzit, nu cel rostit sau citit!*

Investigația făcută ne permite să concluzionăm că discursul politic oficial (platformele, declarațiile, comunicatele de presă – textul scris) rămâne a fi virtual, destinat intelectualilor; iar majoritatea păturilor sociale se lasă manipulați, influențați de oralitate și emotivitatea declarațiilor „vii”, verbale, devinind și ei participanți ai pieselor regizate de actorii politici. Caracterul puternic conflictual, necooperativ este însoțit de un ansamblu de mijloace paraverbale (modul de a vorbi, de a pronunța, tonul, ritmul vorbirii, pauzele, intonația, timbrul vocii ș.a.) și nonverbale (ținuta, gesturile, mimica, manipularea unor obiecte etc.), care, câteodată, sunt imposibile de redactat în textul scris. Prin urmare, publicul, consumatorul se informează mai mult din comunicările orale, acestea fiind mai atractive, mai expresive și mai convingătoare, iar relațiile dintre semne și modul în care aceste relații contribuie la formarea unor noi semnificații (conotații) sunt mai interpretabile, convenabile.

Referințe bibliografice

- Brown, Penelope și Stephen Levinson. *Questions in Politeness. Strategies in Social Interaction*. Cambridge : Cambridge University Press, 1978, p. 70-72.
- Cmeciu, Camelia Mihaela. *Strategii persuasive în discursul politic*. Iași, 2005, p. 63.
- Dac, Pier. *L'os à moille*. 13 mai 1938 -7 juin 1940. Omnibus, 2007, p.546.
- Stoichițoi-Ichim, Adriana. *Semiotica discursului politic*. București, 2002.

Les modifications paradigmatiques des unités figées en contexte

Ina PAPCOVA

Université Libre Internationale de Moldova

Abstract

Phraseological units, despite their welded and locked character, demonstrate an amazing capacity of plasticity, which is proved by updating them in speech. Discursive transformations of phraseological units have multiple forms among which there are two major types: pure semantic and structural semantic transformations. In turn, the structural semantic transformations can be divided into syntagmatic and paradigmatic. In this paper we propose a classification of paradigmatic transformations relying on our corpus of examples from media and literary texts.

Key words: *phraseological units, modification, substitution, variants.*

Rezumat

Unitățile frazeologice, în ciuda caracterului lor sudat și blocat, dau dovadă de o capacitate uimitoare de plasticitate, faptul care este dovedit de actualizarea acestora în discurs. Transformările discursive ale UF au forme multiple printre care se deosebesc două tipuri majore: transformări semantice și transformări semantico-structurale. La rândul lor, transformările semantico-structurale pot fi divizate în cele sintagmatice și cele paradigmatic. În prezenta lucrare noi propunem o clasificare a transformărilor paradigmatic bazându-ne pe corpusul nostru de exemple format de texte mediatice și cele literare.

Cuvinte cheie: *unități frazeologice, modificare, substituția, variante.*

Les unités phraséologiques sont vues comme des unités stables dont le sens et la forme ont un degré de figement très élevé qui ne permet pas à ces formules d'avoir un comportement pareil à celui des syntagmes libres. Le blocage des transformations syntagmatiques et paradigmatiques est souvent évoqué comme un trait définitoire de ces unités qui distingue ce type de syntagmes des formations libres. Cependant, ce qui est vrai au niveau de la langue en tant que système, est relatif au niveau de la parole. Les preuves de cette affirmation sont des multiples emplois discursifs des unités figées qui attestent la possibilité d'opérer plusieurs modifications de ces structures en discours appelées dans la linguistique *défigements*. On distingue les défigements qui se produisent au niveau de sens sans affecter la forme des unités figées et ceux qui se produisent à la fois au niveau de forme et au niveau de sens. Ainsi, on peut parler des modifications sémantiques et de celles sémantico-structurelles. Parmi celles dernières nous distinguons les modifications syntagmatiques, les modifications paradigmatiques et le type mixte où l'on constate l'emploi simultané des deux procédés susnommés.

Le caractère fixe, soudé des UF se manifeste par le fait que celles-ci ne permettent pas souvent d'effectuer les opérations de substitution de leurs

composantes. Dans la conscience linguistique des locuteurs et par conséquent dans les sources lexicographiques elles sont représentées en une forme canonique fixe. Les variantes discursives sont souvent rejetées par les dictionnaires. Bien qu'elles existent dans les productions écrites et orales des locuteurs, elles sont perçues comme des cas marginaux, comme la manifestation de l'écart de la norme. Toutefois le fonctionnement discursif des UF a amené plusieurs linguistes à aborder le problème de fixité de ces unités d'un autre point de vue. Ainsi, G.Gréciano, S.Mejri, Ch. Bernet et autres linguistes considèrent que le caractère fixe et soudé de ces unités est à tort évoqué comme leur trait définitoire incontestable et mettent en valeur plutôt le caractère dynamique des phrasèmes. S.Mejri écrit à cet égard : « On a souvent considéré les SF comme des blocs rejetant toute variation ; les études récentes prouvent que cette vision ne correspond pas tout à fait à la réalité des SF, qui sont, au contraire, le siège de toute une gamme de variations ». (Mejri 26)

Au moment où les locuteurs effectuent l'opération de substitution à l'intérieur d'une UF, ils traitent cette unité considérée généralement comme stable et rigide, comme une séquence libre. En parlant de la possibilité de substitution d'un élément de cette structure, nous devons mentionner que ce procédé est évidemment plus facilement réalisé dans le cadre d'une unité ayant un degré de figement inférieur que dans le cadre de celle figée au maximum, mais cette possibilité n'est pas exclue pour ce type de structures, la substitution permettant l'adaptation de l'UF à la situation de communication en vue de la réalisation des objectifs pragmatiques. Charles Bernet, étudiant le procédé de substitution des composantes des expressions idiomatiques, distingue deux types majeurs de substitution : a) les substitutions basées sur l'assonance et l'homophonie ; b) les substitutions qui se basent sur les rapports sémantiques lorsque les deux termes appartiennent à la même classe distributionnelle. (Bernet 335) A notre avis, à l'intérieur de ces deux grandes catégories, il existe encore plusieurs sous-types que nous voulons présenter dans cet ouvrage.

Premièrement, en abordant le type de modifications basées sur l'assonance et l'homophonie, il est nécessaire de mentionner que ce type de modification caractérise plutôt l'emploi dans les textes médiatiques et surtout dans les titres des articles. Les titres sont des séquences les plus souvent marqués par la présence des UF employées aussi bien dans leur forme canonique que dans leur forme défigurée, car ils sont perçus par les lecteurs-destinataires des messages encore à l'étape de sélection, du choix des articles à lire et, par conséquent, la formule qui à la fois paraît connue et choque par sa forme inhabituelle, attire leur attention, suscite le désir de découvrir le jeu proposé par le journaliste et de déchiffrer le message codé par ce procédé. « Le titre joue un rôle spécifique dans le texte médiatique exerçant simultanément deux fonctions : la fonction de signalisation (attraction de l'attention du lecteur) et la fonction d'information (présentation de l'objet de la publication). Il donne également, une certaine tonalité émotionnelle servant ainsi d'un camerton ». (Zaharova 104) Pour cette raison, les substitutions basées sur les

jeux phonétiques jouissent d'un grand succès auprès du public visé. Parmi les modifications de ce type on observe les substitutions basées sur:

- L'adjonction du phonème : *Le hêtre et le néant (L'être et le néant), L'étoffe des zéros (l'étoffe des héros), Paul, le poulpe aux œufs d'or (la poule aux œufs d'or), Pincez-moi, je grève ! (Pincez-moi, je rêve !), à la queue bleue-bleue (à la queue leu leu) ;*
- La substitution du phonème par un phonème très proche – les paires des consonnes sourdes/sonores ou des consonnes ou des voyelles n'ayant qu'un trait distinctif entre elles : *C'est graff docteur ? (C'est grave docteur ?), Vide fait, bien fait (vite fait, bien fait), Sarkozy ménage la chèvre et le sou (ménager la chèvre et le chou), Le marchand de fables est passé (le marchand de sable est passé), Quoi de neuf docteur ? (Quoi de neuf docteur ?), Opération à cœur au vert pour les parents célibataires (opération à cœur ouvert), Tout feu, toute flemme (tout feu, tout flamme), «Dom Juan», le dernier des Sussi (c'est le cadet (le dernier, le moindre) de mes soucis), On connaît la Canson (connaître la chanson) ;*
- L'homophonie des deux termes : *Non de dieu (Nom de Dieu !), Maux de passe (mot de passe), Dans la favela Héliopolis, l'essor en est jeté (Le sort en est jeté !), La Ryder Cup à boue de nerfs (à bout de nerfs), UE : Sarkozy s'en sort tant bien que «mâle» (tant bien que mal), Sarkozy et les médias: leurre de vérité (L'heure de vérité), Payer Ruby sur l'ongle (payer rubis sur l'ongle), Un virus parvenu à bon porc (arriver, venir à bon port);*
- Les sonorités proches : *Du vent dans les pales (avoir le vent dans les voiles), Des buts et des couleurs (des goûts et des couleurs), Hadopi, haut les mails ! (haut les mains !), Noël au balcon, Pâques aux dictons (Noël au balcon, Pâques au tison (aux tisons)), Au petit bonheur l'essence (au petit bonheur la chance), Sur le front d'Avignon (Sur le front d'Avignon), Mieux moutard que jamais (mieux vaut tard que jamais), Croquis à croquer (joli à croquer) ;*
- La suppression d'un phonème : *En eaux roubles (pêcher en eau trouble).*

L'analyse de ces modifications nous permet d'observer que, bien que les critères phonétiques soient plus évidents, ceux sémantiques ne sont pas à négliger, car l'utilisation des deux permet à l'auteur d'atteindre l'effet voulu, de réaliser son objectif pragmatique.

En ce qui concerne les substitutions basées sur le critère sémantique, dans le cadre de ce groupe on peut également distinguer des sous-groupes différents :

- la substitution d'une composante par un synonyme;
- la substitution d'une composante par un para-synonyme (hyponyme ou hypéronyme);
- la substitution par un mot de la même classe distributionnelle;
- la substitution d'une composante par un antonyme;

- la greffe collocationnelle.

I. La substitution de la composante d'une UF par un synonyme ou par un parasynonyme est une des formes de commutation les plus souvent employées. Parmi les substitutions effectuées à l'aide d'un synonyme de l'élément de la structure figée on peut distinguer :

a) les variantes discursives attestées par les sources lexicographiques :

Ex. 1. Folcoche ulcérée, *ne me quittait plus d'une semelle*. (Bazin 105)

DEL: *ne pas lâcher (quitter) d'une semelle* - le suivre partout, s'attacher obstinément à ses pas »

Ex. 2. De plus en plus magnifique, de plus en plus occupé par les milles soucis dont il voulait bien me décharger, il ne jugeait plus utile de nous en *rebattre les oreilles*. (*ibidem* : 301)

Ex. 3. Je dis que tu nous *casses les oreilles*. Laisse ces enfants tranquilles et fous-moi le camp dans ta chambre. (*ibidem* : 48)

DEL: *casser (corner, rebattre, rompre) les oreilles à qqn.* - le fatiguer par ses paroles

Robert: *casser, rebattre les oreilles*

b) les variantes discursives originales créées par les locuteurs.

Ex. 4. L'amour, comme dit Frédie, si c'est la même chose que l'amour de Dieu dont *on nous rabâche les oreilles* depuis des années, ça doit être encore qu'une fichue blague. (*ibidem* : 118)

Robert: rabâcher – revenir sans cesse.

De trois variantes de l'expression *casser (corner, rebattre, rompre) les oreilles à qqn.* employées par le même auteur, les premières deux sont celles attestées par les dictionnaires DEL et Petit Robert, alors que la troisième représente une création originale de H.Bazin obtenue par la substitution faite d'après un modèle qui s'est avéré assez productif, car il ouvre tout un paradigme - V+(les + S) + (a + S) COI, et donnant ainsi une série de variantes :

<i>casser</i>	}	<i>les oreilles à qqn.</i>
<i>corner</i>		
<i>rebattre</i>		
<i>rompre</i>		
<i>rabâcher(v.a.)</i>		

Parmi les variantes originales créées par l'auteur on peut observer quelques types de substitutions :

1) La substitution par un synonyme proprement dit comme l'est le verbe *garder* pour le verbe *conserver* :

Ex. 5. Nous avons été conservés pour la bonne bouche. (*ibidem* : 427)

DEL: *garder qqch. pour la bonne bouche* « garder la plus agréable impression en dernier »

Ce type de substitution est facilement opéré dans le cas des expressions ayant un degré de figement intermédiaire où l'élément substitué fonctionne dans son sens direct. Quant à l'expression susnommée, ici cet élément est le verbe, ce qui permet son remplacement par un synonyme, tandis que la partie nominale *pour la bonne bouche* représente un noyau fixe, le plus soudé de l'expression et on peut parler de la portée du figement qui comprend le verbe plus son complément – V+COD. Il reste de voir si la préposition *pour* fait partie de ce noyau ou elle aussi peut être envisagée comme élément susceptible d'avoir les variantes. La consultation des dictionnaires nous permet de constater l'existence d'autres expressions ayant la même partie nominale : *rester sur la (sa) bonne bouche* et *laisser qqn. sur la bonne bouche* qui représentent les variantes aspectuelles dues à l'emploi de différents verbes. Dans ses variantes la partie nominale est introduite par la préposition *sur*. Ainsi, tenant compte de l'affirmation de la linguiste M.-H. Svensson que « tout ce qui ne fait pas partie de noyau peut avoir des variantes et certaines composantes ne sont pas employées obligatoirement » (38), nous obtenons le modèle suivant de l'expression : V+ COD + prép.+ dét.+ Adj. + S où le noyau est - Adj.+S, alors que les éléments V, COD, prép. et dét. sont variables selon la variante :

a) *garder, conserver qqch.(qqn.) pour la bonne bouche* ; b) *rester sur la (sa) bonne bouche* et *laisser qqn. sur la bonne bouche*.

2) Une autre modalité constitue en choix d'un para-synonyme qui peut être un terme plus approprié au contexte compte tenu des nuances que celui-ci peut apporter en comparaison avec la variante canonique. Christopher Gledhill mentionne ce fait affirmant que « dans les constructions verbo-nominales, le verbe générique peut être remplacé par un verbe plus spécifique exprimant un aspect statique *avoir de l'assurance*, inchoatif *prendre de l'assurance*, ou terminatif *perdre de l'assurance*. Certaines constructions verbo-nominales expriment un aspect perfectif par rapport au verbe simple ». (Gledhill 95)

De cette façon, les substitutions des verbes peuvent donner naissance aux variantes qui se distinguent du verbe initial par des nuances aspectuelles comme, par exemple le verbe *ricocher* qui indique une action rapide et suppose le mouvement en des directions différentes et même opposées, ce qui distingue la variante nouvelle *ricocher du noir au blanc* de celles attestées par le dictionnaire où les verbes - *aller, passer, changer* ont l'aspect duratif et indiquent un mouvement en une direction dans le cadre de l'expression *aller (changer, passer) du blanc au noir*, ou le verbe *pointer* indiquant une action plus rapide par rapport au verbe *mettre* et *fourrer* de l'expression *mettre(fourrer) son nez*, ou encore du verbe *lancer* qui exprime une action prompte et forte par rapport à celles exprimées par les verbes *ajouter, mettre, mêler* de l'expression *ajouter (mettre, mêler) son grain de sel* :

Ex.6. Cependant que nous-mêmes, dans le même temps, sans bouger, nous ricochions du blanc au noir, de souci en satisfaction. (Bazin 401)

DEL: aller (changer, passer) du blanc au noir - passer d'un extrême à l'autre, ricocher -« faire rebondir »

<p>aller changer passer ricocher (v.a.)</p>	}	<p>du blanc au noir</p>	<p>V+ (du+S + au+S)</p>
---	---	-------------------------	-------------------------

Ex. 7. Je ne voulais pas voir un flic pointer le nez dans le linge de Salomé. (ibidem : 397)

DEL: mettre (fourrer) son nez – se mêler de qqh., synonyme discursif pointer

<p>« diriger » mettre fourrer pointer(v.a)</p>	}	<p>son nez</p>	<p>V+ (son+S) dans qqh.</p>
--	---	----------------	-----------------------------

Ex. 8. Vous ne les avez pas, en effet! Place Monique, qui continue sa navette d'une pièce à l'autre et lance de temps en temps son grain de sel. (ibidem : 300)

Robert: ajouter, mettre, mêler son grain de sel -« intervenir, s'immiscer mal à propos dans une conversation », lancer « jeter, envoyer avec force et rapidité » :

<p>ajouter mettre mêler jeter (v.a.)</p>	}	<p>son grain de sel</p>	<p>V+(S+de+S)</p>
--	---	-------------------------	-------------------

3.) L'autre type de substitution du verbe prévoit le remplacement d'un verbe vide de sens ou avec un sens général par un verbe ayant un sens plus concret :

Ex.9. De dix à quinze ans la scène m'a fait rêver, rageur, à une république de gosses, retirée sur l'Aventin pour y traiter sur pied d'égalité avec la Rome des adultes. (ibidem : 381)

Ex.10. Il m'est désagréable de lui accorder cette satisfaction, mais il devient nécessaire de traiter. Après tout, traiter sur pied d'égalité avec elle, n'est-ce pas une victoire? (ibidem : 149)

Les variantes trouvées dans les dictionnaires diffèrent l'une de l'autre par l'emploi des articles défini dans celle donnée par Le Petit Robert et indéfini dans celle proposée par le DEL : être sur le pied d'égalité avec qqn., être sur un pied d'égalité avec qqn. et s'opposent par ce fait de celle originale où l'article est omis. L'opposition des verbes être vs traiter traduit l'opposition état vs action. Le verbe et l'article dans ces variantes sont des parties commutables, alors que la partie nominale pied d'égalité est le noyau de l'expression. Dans la structure V+(sur+(

le/un/art.0)+(S+de+ S))+avec+qqn., celle la partie S+de+S est stable les autres susceptibles de substitution représentant la portée du figement :

être
mettre
traiter
négocier

} sur(le/un) pied d'égalité avec qqn.

II. La substitution peut concerner le remplacement par un terme étant avec celui de la variante canonique en rapport d'hyponymie ou hyperonymie. Certaines de ces variantes sont très expressives en contexte et ne sont compréhensibles que dans le cadre de celui-ci. D'autres, basées sur des images vives peuvent être comprises en dehors du contexte d'origine compte tenu du fait que le transfert sémantique qui est à la base du processus de figement des composantes est effectué grâce aux figures de style et de pensée telles que la métaphore et la métonymie qui permet aussi bien leur encodage que leur décodage.

En guise d'exemple on peut proposer la variante de la locution adverbiale à *pas de loup* :

Ex. 11. Afin d'éviter, dans l'ombre, toute collision malodorante, nous prîmes le parti d'aller vider nos ordures à *pas de loup*, le seau serré contre notre cœur, comme le ciboire sur la poitrine de Tarcisius. (*ibidem* : 39)

Ex. 12. Ex. Mais elle ignore que je suis remonté par l'escalier de gauche, à *pas de loup*, et que je me suis dissimulé dans le placard aux ornements sacerdotaux, où aboutit le mouchard que j'ai percé. (*ibidem* : 146)

Ex. 13. Une demi-heure plus tard, me voici de retour. J'entre à *pas de souris*, comme si j'entraais vraiment dans une chambre mortuaire. (*ibidem* : 277)

Ex. 14. À *pas de souris*, sur l'extrême pointe de ses chaussons de feutre, la mère Polin gagne le vestibule. (*ibidem* : 207)

La variante à *pas de souris* est créée par la substitution du substantif *loup* par le substantif *souris* qui est en rapport de co-hyponymie avec le premier tous les deux étant en rapport d'hyperonymie avec le substantif mammifère. Ce qui rapproche ces deux animaux bien différents dans la représentation humaine est leur capacité de se déplacer silencieusement prouvée les expressions : *filer*, *trotter comme une souris* « silencieusement, furtivement », *on entendrait trotter une souris* « le silence est total », à *pas de loup* « de manière souple et silencieuse ». Outre cela, la structure de la locution est formée d'après le modèle dans lequel le noyau, la partie la plus soudée est à *pas de* ce qui confirme l'existence de l'expression à *pas de géant*. Ainsi, on obtient un modèle de locution dans lequel le complément de nom est un élément potentiellement remplaçable en dépendance des besoins de communication et en relation avec le sens phraséologique de base. Cette nouvelle expression est parfaitement décodable en dehors du contexte donné et pourrait être incluse dans les dictionnaires comme une variante, ce qui est relatif pour les exemples suivants qui sont très dépendants du contexte:

Ex.15. B VII, se croyant ainsi soupçonné d'éthylisme sacré, devînt pâle, se frotta les mains l'une contre l'autre à se faire craquer les articulations, mais ne dit mot. *Cette goutte de vin fit déborder le vase.* Il s'effaça, se cantonna de plus en plus dans son rôle de précepteur. (*ibidem* : 106)

Ex. 16. Ex. ... nous avons fait montre d'un certain laxisme quand, enfants, vous faisiez danser l'anse du cartable, mais votre insatiabilité financière a pris des proportions souvent intolérables. (Collange 65)

D'autres exemples de ce type de substitution mettent en relation les mêmes rapports lexicaux avec une seule distinction que pour atteindre le même effet que la variante canonique l'auteur a du recourir non seulement à la substitution, mais encore au procédé d'addition :

Ex.17. Six mille sept cents francs! Folcoche *ne se mouche pas de la main gauche!* Le risque, que l'avarice de ma mère accepte de courir, souligne l'importance de l'enjeu. (Bazin 149)

ne pas se moucher { du pied
du coude
de la main gauche (v.a.)

Ex. 18. Grand-mère!...Ah! certes, *elle n'avait pas le profil populaire de l'emploi*, ni le baiser facile, ni le bonbon à la main. (*ibidem* : 28)

Petit Robert: *avoir, le physique, la tête, la gueule de l'emploi* « avoir le physique correspondant au rôle à interpréter »

avoir { le physique,
la tête,
la gueule
le profil populaire(v.a.) } de l'emploi

III. La substitution d'un élément de la structure figée par un antonyme est un procédé employé un peu plus rarement que celui de remplacement par un synonyme. Toutefois, ce type de modification paradigmatique est utilisé également en discours pour créer des variantes des expressions existantes :

Ex. 19. Le cou de Madame Mère s'étira légèrement. Mais *son pain noir était mangé*. Les jeunes disparus, survint pour dîner et fêter en famille son soixante-cinquième anniversaire la grand-mère Daroux. (*ibidem* : 352)

L'expression *manger son pain blanc le premier* ayant le sens « commencer par des choses agréables, réussir d'abord, avant de subir des désagréments » (DEL) dans l'exemple suscitée est sujette de quelques transformations : la substitution d'une composante, l'omission d'une composante (premier) et la passivation de la structure, dont la première – la substitution de l'adjectif *blanc* par son antonyme

noir a comme effet la création d'un sens opposé : commencer par des choses désagréables. Ainsi, on obtient deux variantes qui s'opposent, mais qui ont la même structure : *manger son pain blanc le premier* vs *manger son pain noir le premier* V+(son+S+(Adj.)+le+Adj.num.)

Un cas très particulier de transformation qu'on pourrait également considérer comme ouverture d'un paradigme représente l'emploi des éléments étrangers à la classe distributionnelle dans la partie variable d'une locution contiguë. Par exemple, l'actualisation de la locution *avoir mal* à suppose l'emploi après la préposition d'un substantif faisant partie de la classe des substantifs indiquant les parties de corps - *avoir mal à la gorge, à la tête, aux dents, au dos*. Cependant, cette structure sert parfois de modèle pour la formation d'autres variantes où le substantif de la partie variable ne s'inscrit pas dans la série, mais comme la locution d'origine exprime l'idée de souffrance, de douleur qui, cette fois-ci, n'est pas la souffrance du corps, mais souffrance de l'âme, et l'opposition en contexte de ces deux accentue ce fait :

Ex. 20. *J'ai mal à mes jeunes*. Comme on a *mal aux dents* ou *mal à la tête*. (Collange 13)

Ex. 21. Comme *j'en ai assez d'avoir mal à ma « maternitude »*, j'ai décidé d'exprimer sur le papier cette frustration à laquelle je ne me résigne pas. (*ibidem* : 13)

IV. Le dernier type de modifications paradigmatiques que nous voulons présenter ici est celui nommé par A. Polguère « greffe collocationnelle ». Selon le linguiste, la greffe collocationnelle est un phénomène où « ...le collocatif semble « emprunté » à une autre collocation — généralement, une collocation dont la base est sémantiquement proche de la base à laquelle le collocatif emprunté est greffé ». (Polguère 2) L'auteur donne en guise d'exemple la collocation *soleil insoutenable* obtenue de deux collocations *chaleur insoutenable* (qui se présente comme collocation-source) et *soleil de plomb* (collocation -cible) :
chaleur insoutenable => *soleil insoutenable* = *soleil de plomb*

L'analyse de notre corpus des exemples nous permet de constater que le procédé pareil est également employé pour modifier les unités phraséologiques qui ne font pas partie du groupe de collocations et sont des unités figées de degré supérieur à celui des collocations. Il s'agit des expressions phraséologiques verbo-nominales. Dans ce cas, le procédé de transformation consiste en ce que le locuteur remplace le constituant de l'expression-source par un constituant de l'expression-cible celle-ci ayant le même modèle syntaxique V+(det.) +S et un sens synonyme ou proche de celui de la première expression. C'est le cas, à notre avis, des expressions *manger (avaler) le morceau* (avouer, dénoncer ses complices) et *lâcher le paquet* (dire ce qu'on a sur le cœur). Par cette transformation on obtient une expression avec le sens « dire ce qu'on a, dire son fait directement »

Ex. 22. Il avait vu cela, Fred, avec ses petits yeux et il commentait, il estimait ceci, il estimait cela... Enfin, satisfaisant mon impatience glacée, il *lâchait le morceau* : - Elle offre cent mille francs. (Bazin 314)

Source *manger (avaler) le morceau*

=> lâcher le morceau (greffe)

Cible *lâcher le paquet*

Le même procédé est utilisé dans le cas de l'expression *faire sa pelote* « amasser, accumuler de petits profits de manière à constituer une somme importante » qui est synonyme de la collocation *arrondir sa fortune*. En substituant le substantif de la première par celui de la deuxième, l'écrivain obtient une nouvelle variante avec le même sens :

Source *faire sa pelote*

=> *arrondir sa pelote* (greffe)

Cible *arrondir sa fortune*.

En conclusion, nous voulons mentionner que quelques soient les modifications effectuées des unités figées, le procédé de transformation de celles-ci ne se trouve pas en rapport d'opposition avec celui de figement, car l'unité ne disparaît pas telle quelle, mais on obtient à base du modèle existant une autre unité qui peut être contextuellement très dépendante et, par conséquent, avoir cette manifestation discursive unique, ou, au contraire, être plus indépendante du contexte dans lequel elle a été produite pour la première fois, et donc susceptible d'être actualisée dans d'autres contextes. Ces dernières variantes pourraient, à notre avis, compléter les articles des dictionnaires afin de refléter le caractère dynamique des unités figées.

Références bibliographiques

- Bazin, H. *Vipère au poing. La mort du petit cheval. Cri de la chouette*. Moscou : Progress, 1979.
- Bernet, Ch. « Sur les expressions du français populaire d'aujourd'hui et leurs variantes » *Grammaire des fautes et français non conventionnel*, GEHLF, Presses de l'École Normale Supérieure, Paris, (1992) : 233-237.
- Collange, Ch. *Moi, ta mère*, Ed. Livre du Poche, Paris : 1986.
- Gledhill Ch. « Vers une analyse systémique fonctionnelle des expressions verbonominales, constructions verbo-nominales et autres prédicats complexes ». *La Linguistique systémique fonctionnelle et la langue française*. Paris : Harmattan, 2009, p.89. http://stl.recherche.univlille3.fr/sitespersonnels/gledhill/Locutions_verbales_constructions_VN_et_autres_predicats_complexes_GLEDH%20ILL.pdf
- Mejri S. « Le figement lexical. » *Cahiers de lexicologie* 82 (2003) : 23-49
- Polguère A. « Soleil insoutenable et chaleur de plomb : le statut linguistique des greffes collocationnelles » (2007). <http://olst.ling.umontreal.ca/pdf/GreffesColloc2007.pdf> consulté le 02.06.11
- Rey A., Chantreau S., *Dictionnaire des expressions et locutions*. Les Usuels, Ed. Dictionnaires Le Robert, Paris : 1993.
- Svensson, M.-H. *Critères de figement. L'identification des expressions figées en français contemporain*. Umeå Universitet, 2004.
- Захарова Л.И. « Феномен языковой игры в современной публицистике (на материале заголовков газет). » *Проблемы фразеологической и лексической семантики*. Материалы межд.научн. конф. Кострома 18-20 марта 2004, Москва, p. 104-107.

Expresia pragmatică a unor elemente lexicale orale în textul publicistic

Viorica MOLEA

Universitatea de Stat din Moldova

Abstract

Orality is one of the most exploited sections by the publicists due to its bold expression and multiple functions and meanings. As an expression of the revival in the media language, the insertion of different lexical elements, which are specific for the orality, disclose an infinite source of values, functions and semantic subtleties, presenting an interest of high importance for the research.

Concerning the oral lexicon, preferred by the authors of journalistic texts, we can easily detect all the manifestations of this section: starting with the substandard vocabulary and ending with the “fashionable” verbal elements, or “elitist” recently borrowed words, which cannot be found in the dictionaries yet.

The multiple stylistic and pragmatic virtues of the different types of oral vocabulary’s elements confer dynamism to the text, ludic, comic, parodist, and burlesque nuances, revealing, therefore, the tight and continuous connection with the popular spirit. And this fact keeps the nation’s vigilance always awake.

Key words: *journalistic text, orality, oral lexicon, pragmatism, functions, values.*

Résumé

L’oralité est l’un des segments les plus souvent exploités par les publicistes en vertu de son expressivité soulevée, aussi que de sa multifonctionnalité et de sa polysémie. Étant l’expression du renouveau dans le *langage médiatique*, l’insertion des divers éléments lexicaux spécifiques pour l’oralité dans le texte journalistique révèle une source infinie de valeurs, fonctions, subtilités sémantiques, qui *présente* un intérêt particulier pour la recherche.

Si on parle du lexique oral préféré par les auteurs des textes journalistiques, on peut affirmer qu’on trouve toutes les manifestations de ce segment: à partir du vocabulaire médiocre jusqu’ aux éléments verbales dites „à la mode”, des mots récemment empruntés, „élitistes”, qui ne sont pas encore enregistrés dans les dictionnaires.

Les multiples vertus stylistiques et pragmatiques de divers types d’éléments du vocabulaire oral donne aux textes du dynamisme, des nuances ludiques, comiques, parodiques, burlesques, révélant, ainsi, un lien étroit et continue avec l’esprit populaire. Et ça maintient toujours éveillée la vigilance de la nation.

Mots-clés : *texte journalistique, oralité, lexique oral, populaire, pragmatique, fonctions, valeurs*

După o lungă perioadă de amortire, prins între capcanele unui limbaj îndochinat, depersonalizat, textul publicistic își permite tot mai mult liberalism în utilizarea limbii. Astfel, acum, limbajul publicistic, marcat de capriciile timpului și ale politicului, intră în slujba acestora cu toată forța relevanței de care este capabil. Asistăm la o prezentare zgomotoasă și frenetică a unor elemente de limbă care, până odinioară, nu erau admise în discursul mediatic pentru caracterul nonstandard, prea familiar al acestora sau erau folosite doar arareori în foiletoane

pentru a colora atitudini critice referitoare la elemente nonconformiste din societatea „înfloritoare” sau pentru a denatura unele realități și elemente străine ideologiei guvernatoare. Un vocabular preluat din limba vorbită conținea efecte surprinzătoare, necontrolabile, de aceea neconforme cu starea de lucruri și cu interesul puterii de atunci. „Aria limbajului colocvial nu este foarte mult valorificată în perioada totalitară, relevă A. Dănilă, cuvintele și expresiile acestei variante lingvistice având o întrebuințare limitată în timp și din punct de vedere tematic, aceea de a deforma realitatea prin prezentarea unor comportamente și atitudini neconforme cu adevărul...” (1) Astăzi, textul publicistic este pur și simplu „invadat” de asemenea vocabule, prin care se realizează nu doar funcția informativă, specifică mass-mediei, ci și numeroase alte funcții, care asigură pregnanță, persuasiune, intenționalitate etc. Oralitatea este unul dintre segmentele cel mai des exploatare de către publiciști în virtutea expresivității reliefate, precum și a polifuncționalității, a polisemantismului acesteia. Expresie a revirimentului în limbajul mediatic, inserția diverselor elemente lexicale specifice oralității în textul publicistic relevă o sursă infinită de valori, funcții, subtilități semantice, care prezintă un interes sporit pentru cercetare.

Întrucât limbajul publicistic este în continuă căutare de inedit, de aspecte proaspete, incitante, scandaloase chiar pentru a atrage „în plasă” cât mai mulți aderenți la politica editorială a publicațiilor, care le-ar asigura existența financiară, în primul rând, e și firească abordarea unui limbaj policolor, senzațional, achiziționat, evident, adesea, din limbajul colocvial, oral, acolo unde își alimentează expresia omul obișnuit. Totodată, se știe că mass-media este cea care deține acum adevărata putere (politică, socială, economică, culturală etc.) într-un stat. De capriciile ei depinde soarta unor personalități, politicieni, a unor proiecte economice, culturale sau de alt tip. De aceea, în toată lumea, se observă o tendință de „oligarhizare”, dacă putem spune, a instituțiilor media sau, mai exact, o încercare de a le transforma în „concernuri” de acumulare a puterii cuvântului, cu scop de acaparare a puterii politice și economice. Într-un studiu relativ recent, D. Rovența-Frumușani declară fără menajamente: „Mass-media concentrează puterea economică și socială (*logica profitului dictează structurile și practicile oligopolurilor mediatice*). Din acest motiv, profitul economic și nu angajarea socială primează, altfel spus apare pericolul „jurnalismului de piață” (Serge Halimi) care abdică de la funcția critică și culturală, fiind guvernat doar de mize financiare și de hegemonie”. (122) Prin urmare, nu este surprinzător faptul că, în aceste condiții, dictează cei care dețin aceste pârghii mediatice, adică „mass-media fixează agenda opiniei publice, iar presiunea mediatizării vieții politice implică, în primul rând, determinarea agendei în funcție de barometrul opiniei publice și difuzarea ei în cadrele unui discurs accesibil, „seducător”, memorabil”. (*ibidem*: 122) Anume un astfel de discurs se conturează tot mai deslușit pe paginile ziarelor, dar și în studiourile posturilor de radio și de televiziune.

În virtutea acestui fapt, încercăm să elucidăm valențele limbajului oral, folosit în exces în textul publicistic cu diverse scopuri.

Deși funcția primordială a limbajului publicistic, după cum se știe, este cea de informare, adică referențială, în textele media străbate tot mai mult atitudinea personală a celui care redactează textul. Notele subiective sunt din ce în ce mai pronunțate în editoriale, dar și în alte tipuri de texte publicistice. „Jurnaliștii afirmă de obicei că esența jurnalismului e informația, deci referențialitatea, în vreme ce unii dintre analiștii fenomenului avertizează împotriva manipulării și a persuasiunii. E cu atât mai necesară o descriere a discursului publicistic actual, real, cu excesul său de subiectivitate și de senzaționalism”, afirmă L. Ionescu Buiciuc. (5) Savantul S. Dumistrăcel observă, în acest context: „Mai mult decât să sporească universul de cunoaștere al interlocutorilor, comunicarea își propune să întărească *relația* cu aceștia.” (Ionescu-Buiciuc: 5, 34-35)

Această relație, despre care vorbește S. Dumistrăcel, este la fel de importantă în comunicarea din spațiul mediatic ca și însuși mesajul transmis. De aceea ea trebuie menținută în permanență prin toate mijloacele posibile, inclusiv de limbaj.

În limbajul presei scrise românești, de două decenii și ceva, se insistă pe resursele spectaculoase ale oralității, fapt confirmat și de numeroasele studii referitoare la acest aspect, de atenția ce i se acordă în ultimul timp. Totodată, asistăm la o saturație a textului publicistic cu astfel de elemente verbale, mai ales atunci când se depășește limita, iar textele devin mostre de mitocănie. Rodica Zafiu avertiza, în *Diversitate stilistică în româna actuală*, despre un atare pericol: „Pătrunderea masivă a elementelor de oralitate în stilul jurnalistic scris e un fenomen foarte evident, care a fost de mai multe ori comentat din punct de vedere lingvistic și care a trezit reacții contradictorii: de la satisfacția în fața expresivității, a vivacității inventive și a pitorescului pe care le aduce în scris registrul colocvial, până la iritarea produsă de neglijențele exprimării, de încălcarea normelor, de prezența unui lexic considerat de obicei vulgar”. (187)

Totuși, în cea mai mare parte, oralitatea constituie, deocamdată, o importantă probă de expresivitate și sugestivitate. Sensurile și valorile decupate din contextele în care se utilizează lexicul oral contribuie esențial atât la reliefaarea unor conținuturi evocatoare, cât și la pitorescul expresiei textuale.

Dacă e să vorbim de lexicul oral preferat de autorii textelor publicistice, putem afirma că regăsim toate manifestările acestui segment: de la vocabularul substandard până la elementele verbale așa-zise „la modă”, cuvinte recent împrumutate, „elitiste”, care nu sunt înregistrate încă în dicționare. „La nivel lexical, stilul colocvial se caracterizează prin utilizarea termenilor argotici, a elementelor de jargon, a neologismelor la modă, a diminutivelor, augmentativelor, a cuvintelor peiorative, a clișeele verbale sau a cuvintelor proprii diferitor graiuri; a termenilor compuși și locuționali, înscriind în semantica lor un proces metaforic (*linge-blide, a trage mâța de coadă, a vorbi ca o moară hodorogită* etc.), a termenilor cu o structură onomatopeică (*hodoronc, a miorlăi* etc.)” (156), remarcă cercetătoarea V. Bușmachi.

Lexicul popular, cel mai des invocat în diversele tipuri de text publicistic, are virtuți stilistice creatoare, apte să valorifice semnificații contextuale inedite, relevante. Acestea sunt cele mai diverse nuanțe cunoscute vorbitorilor de limba

română: familiar, vulgar, peiorativ, ironic, depreciativ etc. Iată, bunăoară, exprimarea unora dintre ele în diverse ipostaze contextuale: *Și dinspre ambele tabere **duhnește** a exclusivism național primitiv, a **fudulie**, a **îmbătoșare**, care nu au nimic în comun nici cu spiritualitatea, nici cu cultura și nici, cu atât mai puțin, cu interesele naționale ale Moldovei.* (**Iurie Roșca** Despre patriotismul moldovenesc sau simetria ca blestem istoric, *moldovasuverana.md*, 07.09.12) Lexicul popular inserat într-un context în care preponderent este utilizat limbajul standard sună oarecum strident, dizarmonic, însă, în planul semnificațiilor obținute la interferența stilurilor, al funcțiilor încifrate în conținut acesta are o pregnanță și o polivalență revelatoare. Resimțim, în text, o subtilă încercare a autorului de a se suprapune unor opinii, viziuni patriotarde ale politicianului autohton, denunțând involuntar veleități pretins didactice. În același timp, conotațiile elementelor popular-familiare, ușor vulgare reflectă atitudinea ironică, disprețul, „ambalate” astfel în snobism intelectual. Sub pretextul dezavuării tuturor factorilor dizgrațioși din politică, autorul montează, prin elementul verbal preluat din oralitate, funcția de manipulare, aceasta fiind, de fapt, finalitatea discursului.

E o încercare de a deturna mofturile noastre dinspre paratrăsnetele supărării proletare – guvernarea – înspre noi înșine. (Vsevolod Ciornei Nu vă mâniați, măi, *saptamina.md*, 28.12.12) În acest pasaj, cuvântul „mof”, folosit la plural, cu marca stilistică „familiar”(în DEX: „capricii, nazuri, fandoseli, fasoane”), evaluează, în contextul dat, o stare de lucruri defavorabilă colectivității din care face parte și autorul, cu accente de autocritică și indignare, vizând pretențiile nejustificate (sau exagerate) ale eventualilor cititori. În același timp, conotațiile depreciative ale cuvântului relevă și o conștientizare durută a unui unghi de vedere realist, de autoflagelare, și nu doar de condamnare a tot ce nu atinge propriul tărâm.

În presa de dincolo de Prut se înregistrează aceleași intenții și funcții prin utilizarea oralității, accentele fiind plasate pe evenimentele și personalitățile locului. Nu există o diferență de principiu în manevrarea elementului oral care ar departaja tranșant coloritul formal și conținutul al textelor publicistice. Distincțiile, de altfel, nesemnificative pot fi observate doar cu referire la utilizarea unor segmente ale oralității, și anume, ale elementelor cu marca „argotic” și „vulgar” sau ale așa-numitelor „barbarisme”, ce reflectă o stare de lucruri moștenită recent, cea a folosirii în exces a cuvintelor rusești în exprimare, cu forma lor originală sau „adaptată” în mod arbitrar de către vorbitorii basarabeni. Despre aceste unități de vocabular vom discuta mai încolo. Acum, însă, să relevăm câteva mostre de inserție a elementului oral și în textele de peste Prut: *Dar Andronescu pe care tocmai o toca Băsescu la Cristoiu era vecina lor de... canal TV! La două butoane de telecomandă, Andronescu juca pe România TV și-l „albea” pe Ponta de plagiat, premierul e nevinovat! Dar Ponta era mai la vale pe telecomandă, pe Realitatea TV, îl bușea pe Băsescu, în prezența lui Adrian Cioroianu și a țâfnoasei Andreea Crețulescu. (A fost mai potolită în prezența primului ministru)* (**Petre Barbu** La țacăneală, birjar!, *adevarul.ro*, 19.07.12) Cuvintele încărcate de semnificații stilistice, metaforice (*o toca, albea, îl bușea, țâfnoasei, mai potolită*)

exprimă cel mai bine alierea jurnalistului la atitudinea omului simplu, care vede într-un mod critic și emotiv evenimentele și disputele politice. Sensurile depreciativ, ironico-umoristic ale elementelor orale sugerează o stare de lucruri deplasată, scăpată de sub control, în care persoane ale politicului românesc se aseamănă mai curând cu niște clovni decât cu personalitățile oficioase cu care s-a obișnuit lumea și care ar trebui să gestioneze rațional situația. Prezența masivă a vocabularului marcat stilistic în acest text creează impresia unui spectacol grotesc, în care personajele sunt preluate dintr-o mahala gălăgioasă, scandaloasă, având un nivel de cultură redus. Prin urmare, autorul articolului a reușit să inducă cititorului său impresia unui show de prost gust tocmai prin virtuțile stilistice ale segmentului oral.

În altă parte găsim aceeași pertinentă reflectare a politicului românesc: *Președintele vorbește ca un caporal nervos, iar primul ministru ca un răcan de provincie... Practicăm, iresponsabil, o mândrie de țoapă, defilăm bățoși, în fundul gol, dinaintea unei opinii publice europene sufocate de perplexitate.* (Andrei Pleșu Lupta politică la noi, *adevarul.ro*, 09.12.12) Revolta contra unor acțiuni și discursuri cel puțin iresponsabile ale unor politicieni de prim-rang, precum și împotriva comportamentului incalificabil al clasei politice în întregime s-a lăsat detonată în vocabule și expresii nestandard, familiare, indecente chiar, dar care exprimă cel mai bine sentimentele și consternarea autorului în fața nechibzuinței și a infatuării mai-marilor zilei.

După cum spuneam, textele publicistice reflectă, și aici, ca și dincolo de Prut, întreg spectrul politic, cu diversele-i nuanțe îngroșate de limbajul utilizat, îndeosebi de lexicul oral.

În unele texte, cuvinte neologice sau chiar livești „coabitează”, în mod revelator, cu elemente de vocabular popular, familiare, argotice etc. Acestea sunt alăturate, îmbinate de către publiciști pentru a spori pregnanța discursului, dar și pentru a realiza diverse funcții pragmatice. Astfel, în contextul următor: *În Republica Moldova, Liga Tineretului Rus, „Patrioții Moldovei” și alte câteva grupări insignifiante au fost completate de la o vreme de Victor Șelin care a reușit să se pricopsească în cele din urmă cu acoperirea unui partid politic numit PSDM.* (Petru Bogatu „Russkie levii” împotriva Republicii Moldova, *jurnal.md*, 21.08.12), vecinătatea apropiată a cuvintelor „insignifiante” (cu marca „livresc”) și „să se pricopsească” („popular”) intensifică nota pamfletară a conținutului, conotația depreciativă a lui „a se pricopsi” dezvăluind realele intenții ale personajului vizat, demne de sarcasmul autorului. Funcția acestei distonanțe semantice este mai mult intențională decât referențială, dezaprobând și infierând, în primul rând, și abia apoi informând.

Intenții pragmatice și expresive asemănătoare relevăm și în alte situații contextuale: *El, care ieri s-a scăpat cu vorba („Eh, de-aș fi avut eu un prim-ministru ca Filat!”), credeți că azi nu înțelege că ceea ce a pornit Filat e un lucru bun pentru țară? – Înțelege, dar hambițul, rînza, orgoliul, spiritul de răzbunare și aranjamentele cupide de căpățuire personală și de familie îl abat de la interesele*

vitale ale Moldovei și... votează demiterea lui Plahotniuc, dar nu votează lichidarea Cuibului relor, CNA-ul!!! (V. Mihail Voronin: Dau foc la țară și plec la Moscova, *saptamina.md*, 01.03.13) Înșiruirea unor vocabule din registrul familiar, regional (cu sensul, aici, de orgoliu, mândrie, fudulie), urmată de elemente neologice (cu sensuri similare sau apropiate), deduc, în text, o intonație ascendentă, marcată de stridență stilistică, dezvăluind mai multe note semantico-expresive pertinente. Acestea descoperă atât atitudinea defavorabilă, profund dizgrațioasă a autorului din spatele textului față de personajul său, cât și profilul unui politician decăzut, cu frustrări și sentimente revanșarde exacerbate.

O performanță similară, cu conotații originale, regăsim în următorul exemplu: *Lupu, Plahotniuc și Ghimpu știau din start că e absurd să-i ceri lui Filat demisia, dar au crezut că Filat va mușca momeala. Toți deputații din PD (nu zic și de cei din PL cu IQ-ul mahărului de Colonița) știau prea bine că Filat nu va putea să demisioneze.* (V. Mihail Igor Boțan: Vlad Filat se află în imposibilitatea de a renunța la funcția de prim-ministru, *saptamina.md*, 15.03.13) Marca stilistică „familiar-argotic” a cuvântului „mahăr”, cu accentuate conotații depreciative, în îmbinare cu structura „de Colonița”, care se pretează însemnelor unui anumit brand, sporind valoarea ironică a întregii construcții, este revigorată de vecinătatea unui împrumut recent „IQ” (nivel de inteligență), producându-se o distonanță stilistică revelatoare de semnificații parodice inedite. Plasarea între paranteze a expresiei scoate în relief intenția de persiflare a autorului pentru a realiza și o funcție des invocată de mânuitorii cadrului jurnalistic – cea de manipulare – în direcția voită sau indicată de politica editorială.

Procedeul combinațiilor dintre elemente lexicale populare (familiare, argotice, regionale etc.) cu cele mai noi împrumuturi, neologisme livrești, deci, al provocării unor „confruntări” semantico-stilistice prin stridențe verbale constituie o sursă de valențe și sensuri proaspete, surprinzătoare. Astfel, asemenea extravaganțe contextuale întâlnim atât în presa din Basarabia, cât și în cea de peste Prut: *E ușor să ne blazăm, să ne lehamem, să nu ne cerem drepturile, să nu ieșim din turmă, să ne lăsăm păstoriți de aceeași ciobani care ne înfometează... să ne lăsăm coabitați, deși nu vrem coabitare.* (Robert Veress, Imposibila coabitare, *jurnalul.ro*, 03.09.12) Observăm lesne discordanța dintre elementele lexicale *să ne blazăm, să ne lehamem, ...să ne lăsăm coabitați*, o combinație în care cuvântul cu marca „popular” este „încorsetat” de două neologisme livrești, unul din ele fiind sinonimul acestuia, care produce efecte stilistice singulare și valori pragmatice inedite. Înșiruirea de verbe la conjunctiv într-un crescendo virulent, cu ponderea semantică revitalizată în contrastul de registre, exprimă starea de insatisfacție, conjugată cu note de revoltă contra sinelui, însoțite de o ușoară consternare în fața neputinței de a schimba lucrurile. O vecinătate similară, dar cu alte semnificații contextuale, avem în următorul pasaj: *Pe partea cealaltă erau niște WC-uri”, zice, iar eu mă zgâiesc la imaginea tremurândă și ea, sub emoția breaking news-ului.* (Florin Negruțiu WC-ul de aur. Și niște clanțe, *gandul.info*, 25.07.12) Asocierea, în context, a unui element popular „mă zgâiesc” cu un împrumut neadaptat încă în limba română, „breaking news-ului”, produce efecte de surpriză

la lectură, creează o impresie de caricatură sentimentală, dar și note de zeflemea, de satiră a unor realități.

O categorie aparte a oralității o constituie aparițiile recente de vocabular, folosite de majoritatea vorbitorilor, dar neadaptate încă, neatestate în unele dicționare, sau preluate de limba literară, dar în grabă mare, sub presiunea uzului; așadar, cuvinte „la modă”, cum spuneam, întâlnite frecvent, mai ales în limbajul tinerilor, în cea mai mare parte, marcate expresiv, cu un potențial semantico-stilistic neuzitat. În general, acestea au funcția de a contura niște realități, a reliefa prezentul, specificul timpului nostru. În mod particular, însă, acestea revendică multiple funcții și valori pragmatice inedite, ce vor completa și vor prolifera expresia lingvistică românească. Să urmărim câteva mostre din acestea, precum și impactul de sens pe care îl conțin: *Știu. Trebuie să facem „rating”*. *Știu. Trebuie să ne câștigăm o pâine. Știu. Când patronul o cere, trebuie să-i slujim prompt interesele, mai ales dacă Domnia Sa e politician de vîrf. Dar n-ar fi, totuși, nevoie și de alte câteva calități „anexe”? De nițică onestitate, de pildă. Sau de nițică responsabilitate. Sau, măcar, de nițică inteligență? De un dram de patriotism nu mai vorbesc.* (**Andrei Pleșu**, Câteva iritări, *adevarul.ro*, 04.02.13) Dicționarul online explică cuvântul „rating” prin „1) estimare a numărului de telespectatori care urmăresc programele TV; 2) evaluare, apreciere” (engl.); aici, renumitul autor conferă cuvântului, pe care îl plasează între ghilimele, conotații noi, ușor penetrabile: regretul, consternarea față de schisma morală produsă în societate, îndeosebi între cei din tagma jurnalismului. Cuvântul „rating”, definitoriu, în acest context, nuanțat prin elemente familiare reduplicate, „nițică, un dram”, învederează procese vădite și profunde de disfuncție morală în societate.

Un alt text cu modele de împrumuturi din engleză, preluate de așa-numitele elite sociale, relevă intenții semantice ușor deconspirabile: *Și junele domnișoare cochete, emanând glamour și simulând îngrijorare, savurează din ecranele TV răzmerițele scandaloase și încingerea spiritelor, mestecând cu satisfacție catastrofe, nenorociri și năpaste cu o maliție prost deghizată. Asta e, dom'le, business, n-ai ce-i face! Libertatea cuvântului se cheamă.* (Iurie Roșca, Despre patriotismul moldovenesc sau simetria ca blestem istoric, *moldovasuverana.md*, 07.09.12) „Glamour”, în DEX online, „farmec”, utilizat, mai ales, în mediul tinerilor cu „fițe”, marchează, în textul citat, o ironie subtilă, țintind filistinismul și perfidia în modul de prezentare a știrilor. Autorul demască și înfierează, în același timp, folosindu-se de însemne lingvistice moderne (*glamour, business*).

Limbajul presei periodice actuale nu mai este adresat doar unei părți a vorbitorilor de limbă română, așa cum era cu un secol în urmă, celor care știau carte, ci tuturor, indiferent de nivelul de instruire, de vârstă, de interese etc., în virtutea faptului că, astăzi, toată lumea știe să citească și chiar își folosește la maxim aceste abilități. Astfel, elementul lingvistic cel mai des invocat în aceste texte, oralitatea, devine elementul comun pentru toți eventualii cititori ai ziarului. Prin urmare, oralitatea actuală nu mai vizează o anumită categorie socială sau doar câteva; ea îi vizează pe toți în aceeași măsură, iar limbajul mediatic omogenizează receptorul. Până și aspectele „huliganice” (după M. Avram), vulgare, indecente sau

argotice ale limbajului oral nu fac diferența în textul publicistic, astfel că acestea pot fi întâlnite în toate publicațiile de limbă română. „Este adevărat că expresia limbii române în presa noastră este colorată, poate prea colorată uneori.” (151), susține C. Marcușan, referindu-se la manifestările „huliganice”, violente, într-un cuvânt, la „mijloacele stridente de expresie” (151) din limbajul jurnalistic.

În timp ce unii cercetători consideră avalanșa de elemente argotice, barbare, indecente, violente un fenomen binevenit pentru limbajul publicistic, care contribuie la înprospătarea limbajului scris, alții o condamnă, considerând-o „o adevărată piedică în calea civilizației”. (Bejan Doina Marta 1) Astfel, Lucreția Ionescu-Buiciuc crede că „o sursă stabilă de pitoresc lingvistic pare să o constituie acum limbajul vulgar, și mai ales cel violent, având printre trăsăturile lor esențiale tendința spre inovație, spre permanentă reînprospătare.” (1), pe când I. Condrea, dimpotrivă, reneagă utilizarea excesivă a acestora în textele media: „Aglomerarea de metafore și abuzul de barbarisme și neoașisme duc la încifrarea informației și la anumite dificultăți de decodificare a mesajului, lucruri care pot să-l îndepărteze pe destinatarul scontat. (335) Prezența unor expresii deosebit de colorate într-o informație sau într-un articol cu pretenții de analiză dă textului trăsături de parodie, chiar de prost gust” (334-335), este de părere autoarea.

Printre acestea, cel mai des întâlnite sunt elementele argotice și barbare (mai ales în spațiul mediatic basarabean), care descriu un tablou realist al relațiilor sociale și politice din spațiul românesc. Argoul, ca segment al limbajului familiar, folosit de un număr mai restrâns de vorbitori, este specific unor grupuri marginale ale societății (hoți, pușcăriași, interlopi), dar și tinerilor (în special, adolescenților), fiind exploatat de către jurnaliști, mai ales, în textele scrise și, mai puțin, în discursul oral media tocmai pentru caracterul, adesea, indecent al sonorității lor. Or, în textele scrise, aceștia scapă de „povara” pronunției respectivelor cuvinte. Acest lucru este relevat și de reputata lingvistă R. Zafiu: „Argoul contemporan, varianta de circulație destul de largă, în care latura practică, de pastrare a secretului, definitorie pentru argoul clasic – al hoților –, e înlocuită de spiritul de frondă și de nevoia de expresivitate, e tot mai atestat, în ultima vreme, în scris”. (193) Propunem câteva mostre spre examinare: *Nu mai spun că au ciordit până și Monitorul Oficial, ca să aibă unde-și publica tezele de doctorat.* (Lelia Munteanu Scrisoare către președintele Burkiniei Faso *gândul.info*, 13.07.12) Verbul „a ciordi” (marca „familiar” și „argotic”), cu sensul de „a fura”, are o relevanță specifică în contextul dat, întrucât exprimă cel mai reușit sentimentul de frustrare și consternare al omului simplu în fața unor fapte reprobabile ale politicianilor, care, cel puțin formal, ar trebui să aibă un comportament nescandalos.

Un argou la fel de răspândit ca și precedentul este „gașcă”, preluat și folosit îndeosebi de tineri, cu sensul de „grup restrâns de oameni care, unindu-se, recurg la acțiuni reprobabile; șleahță; bandă; clică; clan” (DEX online), este folosit de editorialistul P. Bogatu, care, în general, recurge destul de rar la astfel de elemente verbale: De la Lenin încoace, bolșevismul a fost mereu o gașcă de interlopi. O clică de gangsteri. O șleahță de ucigași care a expropriat, a uneltit și a omorât, ca până la urmă să pună mâna pe putere mai întâi într-o singură țară, iar mai apoi în

aproape jumătate din statele lumii. (Petru Bogatu Cea mai mare mistificare a secolului: Disparația URSS, jurnal.tv, 31.08.12) Așezând într-un șir sacadat cuvintele argotice sinonime, cu aceeași „forță” stilistică, autorul recurge la un procedeu mai vechi, de intensificare a notei expresive, pentru a re-deconspira fapte, evenimente ce continuă să rămână „o rană ce supurează”, infectându-ne existența. Segmentarea enunțului creează senzația de revoltă abia stăpânită, care este ținută în frâu tocmai pentru o abordare istorică și un cadru conjunctural ineluctabil.

O parte semnificativă a vocabularului popular-familiar din Basarabia o constituie barbarismele, un segment specific constituindu-l cuvintele rusești. Unele dintre acestea sunt utilizate în forma originală cu elemente morfematice românești, altele sunt scrise chiar cu grafie rusească. În presa de la Chișinău astfel de mostre sunt destul de răspândite, mai ales, în textele unor publiciști ca V. Mihail, redactorul ziarului Săptămâna, sau C. Tănase, redactorul-șef de la Timpul. Propunem câteva mostre de text, în care barbarismele apar cu diverse semnificații și valori expresive: Dodon nu și-a mai arătat obrazul, dar și-a trimis, cum ar spune colhoznicii, „maladniakul”, sau ca în armată: „sălăgile” cu fețe de repetenți din clasa a VI-a. (C. Tănase Circ în zi de doliu, timpul.md, 21.05.12) sau Chiar dacă bătaia de „bîdlo”, ramura lui preferată, nu este disciplină olimpică, Grișka ar fi putut intra în vederile vreunui selecționer pentru Londra 2012, dacă ar fi arătat mai devreme cât e de nervos cu nervii. (C. Tănase Petrenko, olimpicul ratat, timpul.md, 09.07.12) În primul context, cuvintele rusești, cu atașarea articolului substantival românesc, sugerează opțiunile politice ale politicianului I. Dodon, filorus declarat sau, în parte, camuflat, dar conține și atitudinea ironică, acidă a editorialistului față de acțiunile acestuia, marcate de un fals patriotism. În celălalt text, aceeași notă sarcastică, accentuată de conotația familiar-vulgară a rusescului „bîdlo” și de hipocoristicul rusesc „Grișca”, tratează elocvent elemente antinaționale ale politicului moldovenesc.

Pe de altă parte, atestăm chiar și inserția unor cuvinte rusești scrise cu grafie chirilică, fapt întâlnit mai rar, dar, în contextele în care apare, are un conținut nuanțat depreciativ. ”... Și-ncă-și mai zice, тоже мне!, Doctor habilitat! Doctor care are nevoie de doctor, căci se dă drept mare deștept în fața unor studenți! Ru-și-ni-că, Anatoale! (V. Mihail Abzaț, полный abzaț, Anatoale!, saptamina.md, 24.08.12)

Alte exemple în acest sens sunt destule pe paginile ziarelor, dar și ale blogurilor întâlnite pe diverse site-uri oficiale, cum ar fi *unimedia.md*, *publica.md*, *jurnal.md* etc., unele fiind irelevante, dacă nu chiar de-a dreptul supărătoare. Să observăm câteva dintre ele:

Deseori, îi întreb pe frații români de ce colaborează cu lichelele, de ce satrapii bolșevici, călăii românismului din Moldova Sovietică, sunt astăzi primiți cu mare cinste și **pohvală** în România. Căci e bine știut: cel ce se ia cu răul de mână la rău ajunge și rău o termină. (V. Mihail Greața, saptamina.md,

31.08.12); Filat, am mai spus, ar putea fi ca voi; voi ca el, niciodată. Pentru că omul acesta are **tolc la vorbă** și predisune interlocutorul la dialog. Indiferent de cine este interlocutorul: Merkel sau Putin, Șevciuk sau Băsescu. (V. **Mihail** Înflorirea Moldovei. Ofilirea României?, saptamina.md, 31.08.12) ; S-au lăsat pe tânjală, or prim-ministrul le-a dat „**oleacă de raslablenie**”, iar el personal a fost preocupat mai mult de intrigi și conflicte politice. (Între performanță și „**raslablenie**”, blog, **Grigore Vieru**, unimedia.md, 15.03.13)

Ușor putem vedea, în aceste texte, nota voit forțată a barbarismelor care mai mult dăunează prestației valorice a conținutului, denaturând astfel și aspectul formal al acesuia.

Așadar, reevaluând cele expuse mai sus, conchidem că prezența lexicului oral în textul publicistic contribuie, în mare măsură, la pregnanța și la îmbogățirea cu semnificații insolite a conținuturilor. În același timp, multiplele virtuți stilistice și pragmatice ale diverselor tipuri de elemente ale vocabularului oral conferă textelor dinamism, note ludice, comice, parodice, burlești, relevând, astfel, conexiunea strânsă și continuă cu spiritul popular. Iar acest fapt menține mereu trează vigilența națiunii.

Referințe bibliografice:

- Bejan, Doina Marta. *Huliganismul verbal și limbajul violenței în presa românească actuală*, [online]: academiaromana-is.ro/philippide/.../029-032%20BEJAN_RED.pdf – accesat: 17.07.12
- Bușmachi, Victoria. „Stilistica sistemului lexical al limbii române”. *Philologia*, mai – august, LIII (2012): 155 – 158.
- Condrea, Irina. „Limba presei periodice: clișee și formele de exprimare”. În *Probleme actuale de lingvistică română*. Chișinău: USM, 2000, p. 328-335.
- Dănilă, Adriana. *Observații privind componenta lexico-semantică în formularea titlului jurnalistic* [online] euromentor.ucdc.ro/NR1_v2/OBS%20privind.pdf; accesat: 14.03.13.
- Ionescu Buiciuc, Lucreția. *Vulgaritatea în limbaj*, 13/08/2011 [online] <http://lanoapte.ro/2011/08/vulgaritatea-in-limbaj/> accesat: 17.05.12
- Mărcușan Constantin. „Limbaj jurnalistic sau...„vadimizarea” limbajului?” în *Limbaje și comunicare*, VI, Partea I, Colocviul Internațional de Științe ale Limbajului. Suceava: Editura Universității Suceava, 2003, p. 151-155.
- Rovența-Frumușani, Daniela. *Analiza discursului. Ipoteze și ipostaze*. București : Tritonic, 2005.
- Zafiu, Rodica. *Diversitate stilistică în româna actuală*. București : Editura Universității din București, 2001.

Éléments de sémiotique du discours politique en tant que discours à dimension/visée argumentative

Eleonora MIHAILĂ

Université Libre Internationale de Moldova

Résumé

Le présent article représente une approche sémiotique à l'égard du discours politique en tant que discours à dimension/visée argumentative réalisée. La démarche dont l'auteur fait usage est dirigée du général au particulier. Dans cette optique, la recherche est axée sur les valences sémiotiques du discours politique en tant que discours à dimension/visée argumentative. Tout en poursuivant une approche orientée vers le détail, l'auteur s'est proposé d'analyser un discours politique de Nicolas Sarkozy afin de repérer et d'interpréter les valences sémiotiques qui s'en dégagent.

Mots-clés: *discours politique, sémiotique, signe, analyse du discours politique, actants, argumentation, persuader, acte argumentatif.*

Abstract

This article is a research focused on the political discourse as an argumentative discourse from the perspective of semiotics. The method applied by the author leads from general to particular. For this purpose, the research is focused on the semiotic features of the political discourse as an argumentative discourse. Using the detail-oriented approach, the author attempted to make the analysis of the political discourse of Nicolas Sarkozy with the aim of identifying and interpreting the available semiotic features.

Key words: *political discourse, semiotics, sign, analysis of political discourse, actants, argumentation, persuasion, argumentative act.*

À l'aube d'une nouvelle étape dans les sciences du langage, le sens a été considéré comme intrinsèquement historique et social, à travers des concepts comme « énonciation », « corpus de textes », « contextes », « conditions de production », « processus discursifs », « mécanismes de production ». Ce caractère éminemment social est la raison de la priorité accordée au discours politique dans les recherches des premières années, qu'il s'agisse de la thèse fondatrice de Jean Dubois, ou des thèses élaborées sous sa direction, sur le Congrès de Tours, la guerre d'Algérie ou le discours jaurésien. (Bonnafous et Jost 527) Les travaux d'analyse du discours politique de cette époque-là « avaient pour but de révéler sous le langage des présupposés idéologiques ». (Charaudeau, 2002) Or selon P. Charaudeau « il serait naïf de penser que son objet serait le seul contenu idéologique du discours, à moins de redéfinir l'idéologie » (*ibidem*) car l'analyse du discours politique touche à plusieurs composantes qui constituent le politique, telles que les « *faits politiques* comme actes et décisions qui relèvent de l'autorité ; les *faits sociaux* comme organisation et structuration des relations sociales ; des *faits juridiques* comme lois qui régissent les conduites et les rapports des individus vivant en société ; enfin les *faits moraux et psychiques* comme pratiques qui révèlent des systèmes de valeur ». (*ibidem*)

D'une autre perspective, K. Bochmann adopte une démarche plus ponctuelle en affirmant que « la politique ou bien l'activité politique est l'ensemble des actions pratiques, mentales, linguistiques et communicatives qui sont exercées dans l'intérêt des couches sociales et qui visent belliqueusement au maintien et à la consolidation ou bien à l'affaiblissement et à la conquête du pouvoir politique, et qui en fin de compte visent à la reproduction ou bien la succession des conditions existantes socio-économiques. » (Bochmann 1)

Pour commencer il serait censé de trouver une définition plus ou moins exhaustive pour la notion de « discours politique ». Or c'est une démarche pas aisée en vue de la diversité des opinions et du caractère complexe de cette notion. Afin de réconcilier les résultats de nos recherches, nous avons choisi comme point de repère les définitions de C. Salavastru et K. Bochmann.

Dans son ouvrage paru en 1999 sous le titre « Le discours du pouvoir. Essai de rhétorique appliquée » C. Salavastru de l'Université de Iassy de Roumanie traite le discours politique en tant que forme de la discursivité par l'intermédiaire de laquelle un certain locuteur (individu, groupe, parti) poursuit l'obtention du pouvoir.

K. Bochmann définit les textes politiques comme des « éléments de l'activité politique, ils sont déterminés idéologiquement et soumis au changement historique et social dans leur forme et leurs fonctions concrètes. Leur sujet est la politique, l'émetteur et le destinataire s'illustrent par la collectivité et leur fonction principale est la prise d'influence sur la conscience collective avec l'objectif de déclencher de la disponibilité des actions ou bien d'obtenir des actions ». (Bochmann 9)

Or il s'ensuit que le discours politique ne se prête pas à une approche, voire analyse, fondée sur un rapport binaire classique *signifiant-signifié* mais surtout sur la relation triadique *objet/référent – signe/representamen – interprétant* consacrée par le fondateur de la sémiotique moderne - Charles Sanders Peirce. (285)

En reprenant la tiercéité de la sémiosphère de facture peircienne, Bernard Lamizet, professeur de Sciences de l'information et de la communication à l'Institut d'études politiques de Lyon, postule dans la même lignée que « l'énonciation articule trois instances : le réel, le symbolique et l'imaginaire ». B. Lamizet transpose ce postulat dans le champ politique et affirme que le *réel* (l'« objet / référent ») désigne la contrainte et les pouvoirs, le *symbolique* (« le signe / representamen ») est l'instance propre de l'énonciation (représentation et communication des acteurs, des pouvoirs et des identités), tandis que l'*imaginaire* (l'« interprétant ») désigne « les projets dont sont porteurs les acteurs, les orientations des politiques, des stratégies et des discours, l'ensemble de ce à quoi peuvent croire les acteurs politiques ou de ce qui peut susciter la peur » (Lamizet). Or, il s'ensuit que l'énonciation assure une articulation entre contrainte/pouvoirs, acteurs et projet/orientations.

Le sujet concernant les méthodes d'analyse du discours politique est assez prolifique quant au pluralisme des points de vue véhiculés.

Selon Patrick Charaudeau « à l'heure actuelle, d'ailleurs, les études qui se développent sur le discours politique tentent de combiner plusieurs de ces méthodes : une analyse *lexicométrique* qui, en utilisant une méthode de traitement statistique des corpus, essaye de déterminer des univers sémantiques et des positionnements des locuteurs impliqués d'une façon ou d'une autre dans le champ politique ; une analyse *énonciative* qui met en évidence les comportements locutifs des acteurs de la vie politique et au-delà leur positionnement idéologique ; une analyse *argumentative* qui tente de mettre en évidence les logiques de raisonnement qui caractérisent lesdits positionnements . Parallèlement, est apparue dans les années 80 l'*analyse critique du discours* définie et développée par Teun A. van Dijk. » (Charaudeau)

Le discours politique peut être considéré aussi comme *le macro-signe de la communication politique*, dont la valeur s'institue par l'intermédiaire de la pragmatique. Comme macro-signe, le discours représente le langage-objet de la sémiotique et peut être étudié en fonction des trois dimensions proposées par Charles W. Morris: la *syntaxe*, qui considère le discours comme objet formel-structurel, la *sémantique*, qui présente le discours dans sa qualité d'objet porteur de sens et la *pragmatique*, où le discours apparaît comme l'objet de la communication.

Les démarches d'analyse du discours politique selon Siegfried Jäger ont été adoptées par nombre de chercheurs et sont les suivantes: l'analyse de la structure-macro du texte, l'analyse du contexte langagier, l'analyse du contexte non-langagier, l'analyse langagière-micro du texte, et une interprétation de texte récapitulative ou bien une analyse de discours. (33)

Or l'objectif de l'analyse sémiotique est selon Umberto Eco « d'étudier comment un texte est produit (...) comment toute lecture de ce texte ne doit pas être autre chose que la mise au clair du processus de génération de sa structure. » (8) En partant de cette assertion d'Umberto Eco, et à l'appui des concepts largement véhiculés par A. J. Greimas et J.-M. Klinkenberg, notre démarche sera axée sur 4 niveaux d'analyse sémiotique du discours politique, du plus superficiel au plus profond, que nous envisageons d'explicitier au fur et à l'appui du corpus sélectionné.

1) Le niveau de la segmentation.

Pour le côté pratique de nos recherches nous avons choisi comme objet d'étude le discours prononcé par Nicolas Sarkozy dans la salle de La Mutualité à l'issue du premier tour de l'élection présidentielle du 22 avril 2012. On est au moment où Nicolas Sarkozy est devancé par François Hollande, la distance dérisoire de 1.45% le plaçant dans la position potentielle de candidat sortant. Le parcours politique de Nicolas Sarkozy compte nombre de fonctions influentes, telles que : conseiller municipal de Neuilly-sur-Seine (1977-1983), maire de Neuilly-sur-Seine (1986-2002), Ministre du Budget (1993-1995), de la Communication (1994-1995) ainsi que Porte-parole du gouvernement (1993-

1995), ministre de l'Intérieur (2002-2004), ministre d'Etat, ministre de l'Economie, des Finances et de l'Industrie (2004), président de l'UMP (Union pour un Mouvement Populaire) (2004), Ministre d'État, ministre de l'Intérieur et de l'Aménagement du territoire (2005-2007). En 2007 Monsieur Sarkozy se porte candidat aux élections présidentielles dont il remporte le second tour et devient ainsi le 23^e président de la République Française. Sarkozy est un président qui déchaîne de nombreuses passions, en faisant l'objet de la sympathie ainsi que de l'aversion. Côté langage, il est à noter que la manière de discourir de Sarkozy a changé au fil des ans. Le dire nerveux et tranchant du Ministre de l'Intérieur, étayé par la plume de son conseiller Henri Guaino qui est un fervent gaulliste, a fait place à une allure plus tempérée, parfois évidemment populiste dans l'opinion de certains de ses auditeurs.

Après avoir *choisi le corpus* et *identifié la tonalité de l'analyse* on procède au repérage des éléments itératifs autour duquel est « bâti » le corpus, tout en respectant le principe de la pertinence. Il s'agit de préciser les disjonctions temporelles et spatiales du texte qui permettent de mieux confiner chaque séquence ainsi que ses sous-ensembles, i.e. les segments. L'ancrage temporel est repéré au moyen des signes qui indiquent le temps du discours analysé ou des événements relatés dans le discours analysé. L'ancrage spatial se réalise à l'aide des indices montrant le lieu où le discours est prononcé et le lieu des faits relatés dans le discours. On peut avoir également à faire aux disjonctions actorielles (au cas des changements au nombre ou à la qualité des acteurs du récit) et disjonctions événementielles (au cas de l'intervention de nouveaux événements dans la trame du corpus) qui donnent lieu aux *séquences* du discours. Les changements minimaux, comme c'est le cas du changement de l'installation de l'observateur dans le discours, appelée 'disjonction focale', déterminent les limites des *segments*.

Le discours de Sarkozy du 22 avril 2012 est structuré en deux séquences et quatre segments comme suit :

Séquences	Types de disjonction	Indices	Segments
1 ^{ère} séquence « <i>Les Français ont fait leur vote sous le poids de leurs angoisses</i> »	<i>disjonction actorielle</i> <i>disjonction spatiale</i>	<i>/Mes chers compatriotes/, /Les Français/ + /je/ + /angoisses/, /souffrances/, /lutte déterminée contre les délocalisations/, /la maîtrise de l'immigration/, /la valorisation du travail/, /la sécurité/, /le souci de préserver le mode de vie de nos compatriotes/</i> <i>/face à ce nouveau monde qui est en train de se dessiner/</i>	2 segments délimités par la <i>disjonction focale</i> (oscillation entre 1 ^{ière} et 3 ^{ème} personnes)

<p>2^{ème} séquence « Pour faire un choix dans la clarté N. Sarkozy propose d'organiser trois débats sans esquivé »</p>	<p>disjonction actorielle</p> <p>disjonction événementielle</p> <p>disjonction temporelle</p> <p>disjonction spatiale</p>	<p>/les deux candidats/ + /je/,</p> <p>/le moment crucial est venu (...) de faire un choix dans la clarté/ + /trois débats seront organisés/ + /je vais aller.../, /je préciserai.../, /j'y consacrerai.../</p> <p>utilisation prédominante du futur simple, futur immédiat et le présent de l'indicatif/subjonctif à valeur de futur immédiat</p> <p>/les questions de société/ - /les questions internationales/, /nos voisins européens emportés par la crise/</p>	<p>2 segments délimités par la disjonction focale (oscillation entre 1^{ère} et 3^{ème} personnes)</p>
---	---	---	--

Schéma A

2) *Le niveau actantiel.*

M. Lakehal apporte une illustration par excellence de ce niveau, en affirmant que « le discours politique est une démonstration d'autorité, une manifestation d'une force idéologique, une indication d'un idéal collectif, une dénonciation d'ennemis, une congratulation d'amis et d'alliés, une réponse aux attentes des masses populaires, des élites, des partenaires et du reste du monde. » (139)

Le niveau actantiel comprend *la structure actantielle* (les actants du discours politique), *les relations entre les actants et les parcours argumentatifs*.

a) *La structure actantielle.*

En appliquant le modèle greimassien au discours politique, on voit que *la structure actantielle* comprend les mêmes six actants qui se définissent selon les relations qu'entretient le sujet principal avec les autres personnages du discours. Les six actants greimassiens (inspirés d'ailleurs du schéma narratologique de V. Propp) sont présentés dans le schéma ci-dessous : (Greimas 180)

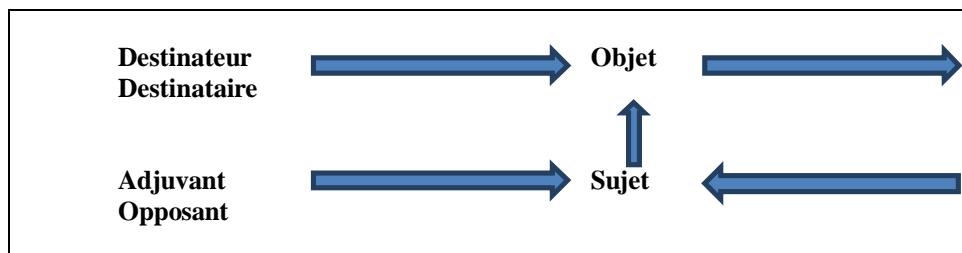


Schéma B

Les rôles actantiels se distribuent comme suit : un **objet**, une personne ou un bien spirituel ou moral fait défaut et est recherché. Cet **objet** de la quête est désigné par un **destinateur** comme devant être transmis à un **destinataire** (bénéficiaire). La recherche de l'objet est menée par un **sujet** qui rencontrera dans sa tentative des personnages qui lui apporteront de l'aide, des **adjuvants**, et des personnages qui contreront son projet, des **opposants**. Bien que créé pour être appliqué au récit, il n'empêche quand même qu'on l'utilise également pour le discours politique. Par ailleurs, Greimas signale que le rôle actantiel n'est pas une notion exclusivement anthropomorphe. Ainsi, d'après lui, l'esprit, Dieu, les classes, la matière, peuvent être considérés comme des actants.

Les actants dans le Discours de N. Sarkozy du 22 avril 2012 se présentent de manière suivante :

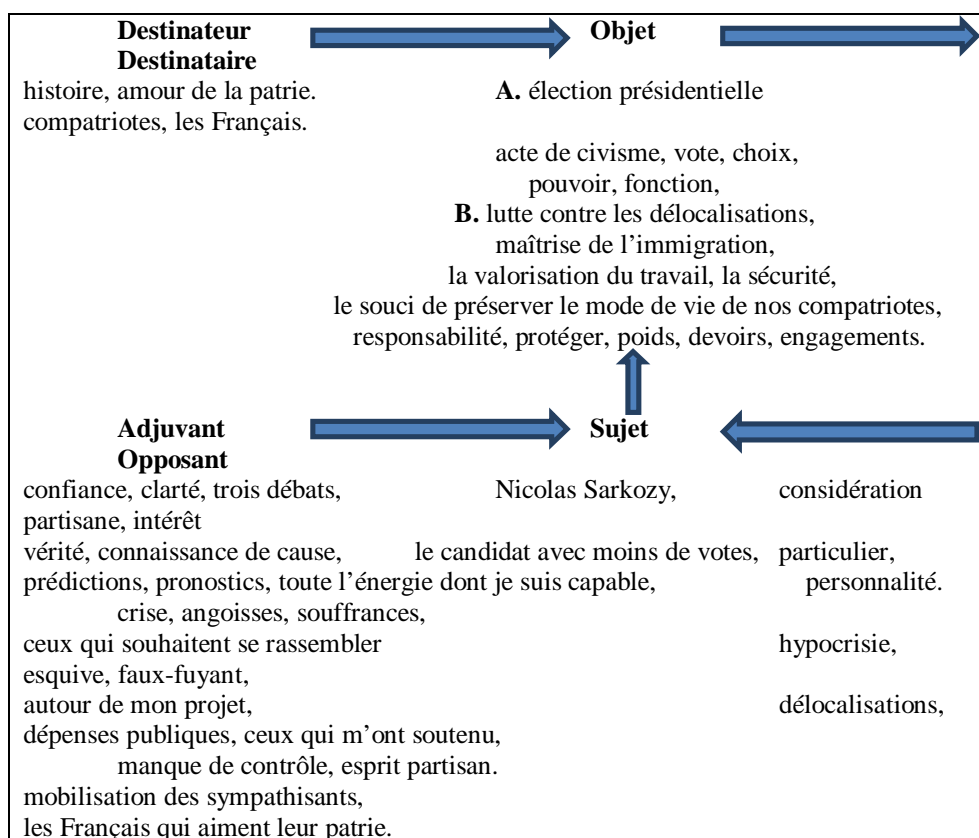


Schéma C

L'Anti-Sujet est l'autre candidat à l'élection présidentielle, Francois Hollande, qui a reçu plus de votes, une personnalité (voir dans le texte du discours : */choix de personnalités/*). Dans le plan de l'Anti-Sujet, il est à noter que l'Objet, le Destinateur et le Destinataire coïncident avec celui du Sujet.

L'Opposant de l'Anti-Sujet va s'emparer de l'Adjuvant du Sujet, i.e. tous les facteurs qui aident le Sujet à réaliser son Objet, tandis que l'Adjuvant de l'Anti-Sujet va s'approprier l'Opposant du Sujet, i.e. tous les facteurs qui empêchent le Sujet de réaliser son Objet. À la différence de son discours à l'issue du 1^{er} tour de l'élection présidentielle du 22 avril 2007 où il invoque à maintes reprises Madame Royale, cette-fois-ci N. Sarkozy ne prononce pas le nom de son contre-candidat dans son discours du 22 avril 2012. Il ne nous reste qu'en deviner la raison.

b) *Les relations actantielles*

Les six actants se trouvent entraînés dans des *relations* qui se situent sur différentes axes en fonction des actants impliqués. Par conséquent les trois relations se situent sur les trois axes actantielles comme suit :

- *la relation DESTINATEUR - DESTINATAIRE* serait la manifestation **de l'axe du "savoir" (cognitif)**

En paraphrasant Denis Bertrand, le Destinateur est « l'actant qui définit l'ordre des valeurs en jeu » (261) dans un discours politique. Le Destinateur peut être Dieu (pour un parti confessionnel ou pour une Église), l'histoire, le peuple, une philosophie ou idéologie, la morale, l'humanité, etc., tandis que le Destinataire peut être une classe sociale, une nation, une dynastie, etc. Cette relation se situe sur l'axe cognitif car on est devant la communication d'un certain savoir au destinataire, sur la quête et le parcours de cette quête. À son tour, le Destinataire devient Sujet au moment où il s'assume une des quatre modalités discursives, telles que : *vouloir-faire, savoir-faire, pouvoir-faire et devoir-faire*.

Dans le discours de N. Sarkozy de la soirée électorale du 22 avril, le discours du candidat Sarkozy est construit par excellence sur la modalité du *savoir-faire* (*/je sais que.../, /je les connais.../, /j'en mesure le poids/, /je connais les devoirs/ /je les comprends.../*). Or le discourant est parfaitement conscient du poids et de la responsabilité de l'obtention et de la possession de l'Objet qu'il désire – le Pouvoir. Même davantage, il est conscient du *devoir-faire* car il affirme avoir un */devoir de vérité et un devoir de courage/*. Chose curieuse pourtant, on marque la carence bien évidente du verbe « vouloir », tellement proliféré habituellement par N. Sarkozy, et du verbe « pouvoir ». Or le discourant le prononce une seule fois « je veux » et une seule fois « nous pouvons ». Est-ce l'empreinte de la fatigue d'une journée accablante ou le pressentiment du résultat négatif du second tour du scrutin?

- *la relation SUJET - OBJET* se situe dans **l'axe du "désir" (quête)**

Le sujet peut être disjoint de l'Objet (état de manque), ou bien le Sujet peut être conjoint à l'Objet (état de possession). Jean Beaufays, professeur de Science Politique à l'Université de Liège, parle même de la présence obligatoire d'un Anti-Sujet et d'un Anti-Objet dans le cadre du modèle général des discours politiques. Dans le discours de N. Sarkozy du 22 avril 2012, la situation n'est pas si simple que ça: le Sujet a été conjoint à l'Objet, mais il ne l'a plus et l'espoir dans une possession future n'est pas prononcé de la même manière impétueuse que lors de sa jubilation le 22 avril 2007.

- la relation *ADJUVANT* - *OPPOSANT* serait inscrite dans l'axe du "pouvoir" (réalisation).

Ces deux actants se définissant par rapport au sujet. Ainsi, l'Adjuvant donne du pouvoir au sujet pour l'aider à atteindre son objet, tandis que l'Opposant fait obstacle à sa quête. À la différence de l'analyse des structures narratives littéraires, l'étude du discours politique doit assigner à l'axe du pouvoir et aux actants Adjuvant et Opposant un rôle très important.

L'Adjuvant et l'Opposant ne sont pas obligatoirement de nature anthropomorphe. (voir le *Schéma C* plus haut) Il est curieux à noter que le nombre réduit des indices de l'Adjuvant du Sujet par rapport à ceux de l'Opposant du Sujet pourrait parler d'un problème précaire, ou qui est sur le point de s'aggraver, nécessitant une révision de la stratégie électorale (au cas où elle pourrait encore sauver la situation...). Or le potentiel du Sujet de réaliser son Objet (dans notre cas d'obtenir le pouvoir sous forme de la fonction de Président de la France) est directement proportionnelle à la qualité / quantité de l'Adjuvant et inversement proportionnelle à la qualité / quantité de l'Opposant.

c) *Le parcours argumentatif*

Quant au *parcours argumentatif*, c'est l'itinéraire sinueux poursuivi par le Sujet en quête de l'Objet, tout en proliférant des arguments afin de persuader l'audience et la faire penser/agir de la manière propre au Sujet.

Toujours puisant à ses sources antiques, la rhétorique, telle que rétablie par Chaïm Perelman dans son « Traité de l'argumentation. Nouvelle rhétorique » (rédigé avec L. Obrechts-Tyteca en 1958) est l'art de persuader par le biais du *logos* (une activité verbale qui se réclame de la raison et qui s'adresse à un auditoire capable de raisonner), de l'*ethos* (l'image que l'orateur projette de lui-même dans son discours et qui contribue puissamment à assurer sa crédibilité et son autorité) et du *pathos* (l'émotion que l'orateur cherche à susciter dans son auditoire. (Amossy 14) En réhabilitant l'épidictique (le discours d'apparat prononcé au cours d'une cérémonie) à côté du judiciaire et du délibératif (le politique au sens large ou tout ce qui demande une décision concernant l'avenir), Perelman les a inclus, la littérature y comprise, « dans le champ de l'argumentation ». (*ibidem* : 44)

Dans la même optique, Dominique Maingueneau laisse entrevoir la vérité d'une ubiquité de la dimension argumentative des énoncés, en se posant une question rhétorique : « Est-ce que l'ensemble des énoncés ne possède pas, de près ou de loin, une dimension argumentative ? » (Maingueneau 228) Dans la même lignée, Christian Plantin pose que « toute parole est nécessairement argumentative » (Plantin 18) car c'est un résultat concret de l'énoncé dans la situation. Dans le même ordre d'idées, Ruth Amossy apporte une précision qui vise la séparation des discours à *dimension/volonté argumentative* (description romanesque ou journalistique, article scientifique, la lettre amicale etc.) des discours à *visée argumentative* (le prêche à l'église, le discours électoral, la publicité, le manifeste, l'éditorial).

Il convient de conclure en présentant la position de Patrick Charaudeau qui envisage que l'acte argumentatif consiste en ce que « le sujet argumentant, tenant compte des instructions de la situation de communication dans laquelle il se trouve, doit se livrer à une triple activité discursive de mise en argumentation. Il doit faire savoir à l'autre (interlocutaire unique ou auditoire multiple) : (i) de quoi il s'agit (problématiser) ; (ii) quelle position il adopte (se positionner) ; (iii) quelle est la force de son argumentation (prouver). » (Charaudeau, 2008 : 4) Dans cet ordre d'idées, *problématiser* signifie imposer un domaine thématique (propos) et un cadre de questionnement qui consiste en une mise en question (proposition-opposition), en assurant ainsi une condition de disputabilité.

Prouver est l'activité discursive qui sert à justifier le choix du positionnement. Lors de la probation, le sujet argumentant établit des rapports de causalité (cause/conséquence) entre deux ou plusieurs assertions et assure la force du lien (de possibilité, de probabilité, de nécessité ou d'inévitabilité). En ce moment-là il effectue des opérations de raisonnement. Le processus de la probation se déroule également sous forme des choix opérés parmi les arguments de valeur qui sembleront au sujet argumentant les mieux à même de jouer le rôle de garant du raisonnement ou qui lui semblent pouvoir avoir un impact sur le sujet destinataire.

Or dans le discours de N. Sarkozy du 22 avril 2012 le candidat Sarkozy commence par féliciter le peuple français pour l'acte de civisme dont il a fait preuve en dépit des pronostics pessimistes quant à la présence aux urnes. Le candidat Sarkozy évite une problématisation franche, en la voilant sous le prétexte de la crise et de l'état d'incertitudes de l'électorat : */Les Français ont exprimé un vote de crise témoignant de leurs inquiétudes, de leurs souffrances, de leurs angoisses face à ce nouveau monde qui est en train de se dessiner/*. On a l'impression qu'il s'excuse en excusant, en se montrant empathique envers l'électorat. Or l'opération de raisonnement dont il fait usage à ce point afin de prouver est le déplacement des accents (à son avis, ce n'est pas la politique, dont il est le représentant par excellence, mais c'est /ce nouveau monde qui est en train de se dessiner/ qui se fait responsable des angoisses de l'électorat).

Après s'être positionné préalablement – */je les connais/, /je les comprends/* - le candidat Sarkozy dans son discours du 22 avril 2012 est soucieux de bien fonder le parti qu'il annoncera comme pris. Dans ce but, il annonce que */dans ce monde qui bouge si vite, le souci de nos compatriotes de préserver leur mode de vie est la question centrale de cette élection/*. Cet argument de valeur qui vient d'être déclaré par un candidat à la fonction de président a le dessein de reconforter l'audience et de garantir au candidat sa crédibilité et la sympathie de l'électorat. N. Sarkozy commence à persuader par le biais d'un enthymème (syllogisme elliptique) :

/J'ai exercé pendant cinq ans/

/J'en connais les devoirs/

La conclusion manque mais elle est bien évidente : *les devoirs (rassemblés dans l'isotopie de l'Objet /point B/ dans le schéma C plus haut) seront remplis avec la sagesse de l'expérience déjà acquise*. C'est là l'avantage qui manque au second

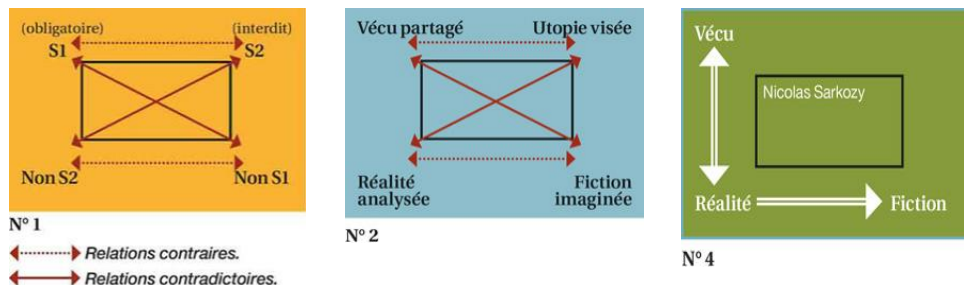
candidat, F. Hollande, et qui met en avant-garde le premier candidat, N. Sarkozy. Le candidat Sarkozy influence l'audience, en l'emmenant à déduire la conclusion convenable. Or il préfère l'implicite à l'explicite, parce que, de cette manière, il peut éviter la responsabilité de ses paroles.

Afin de persuader, le candidat Sarkozy propose un nouvel argument de valeur – */les trois débats/* – pour assurer le moment de la vérité à l'issue duquel le plus sincère candidat gagnera. Toujours dans le but de persuader, le candidat Sarkozy insiste sur le parti pris : la compréhension */je vais aller à votre rencontre/*, le support et le dévouement */j'y consacrerai toute l'énergie.../* et la disponibilité pour un dialogue avec */tout le peuple français/*. Le parallélisme syntaxique en cascade commence à trahir l'émotion et la verve discursive d'antan. Le candidat Sarkozy prie même l'électorat de lui croire (la fonction phatique qui confère de la sincérité et de l'authenticité à discours). Bien que souvent accusé de populisme, le discours de N. Sarkozy demeure un modèle de discours politique bien agencé où la raison et l'émotion se coudoient d'une manière expressive.

3) *Le niveau taxinomique.*

Le niveau taxinomique est le niveau le plus profond de la signification, constitué par les structures minimales de sens. Il renvoie à la structure élémentaire du récit se représentant sur un axe sémantique articulant des termes sémiotiques contraires, du type Blanc vs Noir. Le modèle taxinomique présuppose entre les unités de contenus contraires l'existence d'un ensemble de relations logiques basées sur la contrariété, la contradiction, la subcontrariété et l'implication. Cela permet de représenter cet ensemble de relations à l'aide du « carré sémiotique » conçu par le sémioticien A. J. Greimas (Schéma no.1). Le carré sémiotique révèle aussi les plans isotopes du récit constitués au moyen de l'itérativité de classèmes le long d'une chaîne syntagmatique. Grâce à la fonction de désambiguation de l'isotopie, le discours est homogène et susceptible d'être interprété.

D. Bertrand, Al. Dézé et J.-L. Missika ont revêtu ce carré des catégories de valeurs véhiculées dans les discours de la campagne présidentielle de 2007 (Schéma no.2) et ont constaté que le carré sémiotique peut constituer un outil de cartographie intéressant. Le discours du 22 avril 2012 du candidat de l'UMP trouve son ancrage à la fois dans le vécu partagé, la réalité analysée et la fiction, sur le mode d'incessants allers-retours entre ces trois pôles. (Isotopies : Vécu partagé : */j'ai exercé/*, */tous ceux qui m'ont soutenu/*, Réalité : */monde qui bouge si vite/*, */le souci est de(...)/*, */j'en mesure le poids/*, */Les Français ont le droit à la vérité/* etc. Fiction : */ce nouveau monde qui est en train de se dessiner/*, */nul n'aura le droit de se dérober/*, */qui aura la responsabilité/*, */qui devra protéger/*, */je préciserai/*, *j'y consacrerai/* etc.)



L'application des modèles d'analyse du discours politique présentés dans le présent article implique le développement / l'exploitation des capacités analytiques de l'analyste du discours politique. Cette activité qui valorifie pleinement l'acquis logique, linguistique et extralinguistique de l'analyste vise finalement à faciliter la compréhension et le processus de décodage du (des) message(s) émanant du discours politique. Vu la multitude des modèles abordés dans la littérature de spécialité, il est à la discrétion de chaque utilisateur de faire le choix le plus convenable pour en tirer parti d'une façon optimale.

Références bibliographiques

- Amossy, Ruth. *Argumentation dans le discours*. Paris : Armand Colin, 2012.
- Bertrand, Denis. *Précis de Sémiotique Littéraire*. Paris : Nathan Université, 2000.
- Bochmann, Klaus, Erfurt, Jürgen et al. *Der politische Text – sprachlich-kommunikatives Wesen und Voraussetzungen seiner sprachwissenschaftlichen Analyse. Thesen*. In: Bochmann, Klaus. (Hrsg). *Eigenschaften und linguistische Analyse politischer Texte*. Berlin: Akademie der Wissenschaften der DDR, 1986.
- Eco, Umberto*. Lector in fabula: le rôle du lecteur ou la coopération interprétative dans les textes narratifs. Paris : Librairie Générale Française, 2004.
- Greimas, A.J., *Sémantique structurale : recherche de méthode*. Paris : Larousse, 1966, p.180).
- Jäger, Siegfried. *Text & Diskursanalyse. Eine Einleitung zur Analyse politischer Texte*. Duisburg: DISS Auflage, 1994.
- Lakehal, M. *Dictionnaire de science politique*. Paris : L'Hartmann, 2005.
- Maingueneau, Dominique. *L'Analyse du Discours*. Paris : Hachette, 1991.
- Morris, Charles. *Fundamentele teoriei semnelor*. Cluj – Napoca : EFES, 2003.
- Peirce, Charles. *Semnificație și acțiune*. București : Humanitas, 1990.
- Plantin, Christian. *L'argumentation*. Paris : Seuil, 1996.

Sitowebographie :

- Bonnafous, Simone, et Jost, François. « Analyse du discours, sémiologie et tournant communicationnel », *Réseaux* 100 (vol.18, 2000) : 523-545. Repère. CNET/Hermès Science Publications. 2000.

<http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/reso_0751-7971_2000_num_18_100_2236#>.

Charaudeau, Patrick. « A quoi sert d'analyser le discours politique ? », *Análisi del discurs polític* (2002), Repère. Institut Universitari de Lingüística Aplicada – Universitat Pompeu Fabra, Barcelone, 2002, consulté le 11 avril 2013 sur le site de *Patrick Charaudeau - Livres, articles, publications*. <URL: <http://www.patrick-charaudeau.com/A-quoi-sert-d-analyse-le-discours.html>>.

---. « L'argumentation dans une problématique d'influence », *Argumentation et Analyse du Discours* no.1 (2008), en ligne depuis le 2 octobre 2008, consulté le 9 avril 2013. <URL : <http://aad.revues.org/193>>.

Lamizet, Bernard. « Sémiotique politique appliquée », *Sémiotique Appliquée / Applied Semiotics* no.25 (03 septembre 2010) : 5-22. Repère. University of Toronto, Mississauga. 2010 <<http://french.chass.utoronto.ca/as-sa/ASSA-No25/>>.

Discours de Nicolas Sarkozy, candidat à l'élection présidentielle, sur les résultats du premier tour de l'élection présidentielle et sur son projet pour la France, à Paris le 22 avril 2012. <<http://discours.vie-publique.fr/notices/123000849.html>>.

Aspecte semio-pragmatice ale actului de limbaj *scuza*: dimensiuni interculturale

Viorica CEBOTAROȘ

Universitatea de Stat „Alec Russo”, Bălți

Abstract

Speech acts and their linguistic realization are closely related to cultural values. Without exception, the linguistic expression of *apology* differs from one culture to another. Differences regarding the conventions of expressing and using the speech act of *apology* may lead to cross-cultural communication failure. Subsequently, this may have a negative impact on the relations between interlocutors. One way to avoid such misunderstandings is to know the cultural peculiarities of using this speech act. The article focuses on the differences in apologizing for breaking the normal conversational distance between interlocutors in Anglo and Romanian cultures.

Key words: *apology, speech act, cross-cultural communication, communication failure, conversational distance.*

Résumé

Les actes de langage et leur réalisation linguistique sont étroitement liés aux valeurs culturelles. Sans exception, l'expression linguistique des excuses diffère d'une culture à l'autre. Les différences concernant les conventions d'exprimer et d'utiliser l'acte de langage d'excuse peut conduire à une insuffisance de communication interculturelle. Par la suite, cela peut avoir un impact négatif sur les relations entre les interlocuteurs. Une façon d'éviter de tels malentendus est de connaître les particularités culturelles de l'utilisation de cet acte de langage. L'article se concentre sur les différences de s'excuser pour avoir enfreint la distance normale de conversation entre interlocuteurs dans les cultures anglo et roumaine.

Mots-clés: *excuse, acte de langage, communication interculturelle, distance normale de conversation.*

Interesul manifestat pentru problemele comunicării interculturale este însoțit tot mai mult de un interes sporit al cercetătorilor pentru fenomenul politeții lingvistice. Acest fapt indică importanța subiectului dat în relațiile interpersonale, în general, și în comunicarea interculturală, în special. Este axiomatic faptul că în procesul comunicării are loc nu doar un schimb de informație, ci și o manifestare a atitudinii interlocutorilor unul față de altul. Prin intermediul comunicării se stabilesc, se mențin și se întrerup relații sociale, formulele de politețe ocupînd un rol deosebit în acest sens. După cum subliniază T.Slama-Cazacu, folosirea formulilor de politețe este obligatorie, reprezentînd un ritual care reglează interacțiunea umană. (Slama-Cazacu 398)

Deși politețea este un fenomen universal, întîlnit în toate culturile, manifestarea sa lingvistică diferă de la o limbă la alta. Aceste diferențe devin vizibile mai cu seamă în comunicarea interculturală. Sînt frecvente situațiile cînd locutorii transferă normele caracteristice propriei culturi în limba străină în care comunică. Acest fapt poate duce la neînțelegere sau chiar la eșec în comunicare,

fără ca participanții să conștientizeze, cu adevărat, ce a stat la baza perturbărilor respective. În așa fel, cunoașterea a ceea ce este considerat comportament lingval adecvat într-o cultură devine o prioritate pentru asigurarea eficienței dialogului intercultural. O importanță deosebită în comunicarea interculturală o are interpretarea comportamentului verbal al interlocutorului, precum și a celui nonverbal, conform normelor și valorilor culturii căreia îi aparține acesta. Or, după cum menționează cercetătorii, valorile culturale se reflectă în comportamentul indivizilor, în modul lor de viață, precum și în toate nivelele de comunicare – verbal, nonverbal, emoțional. (Ларина 77)

Diferențele de cultură și, implicit, de exprimare a politeții se manifestă și în folosirea actelor de limbaj. Unul dintre actele de limbaj, ce se află în strânsă legătură cu politețea, întrucât contribuie la păstrarea și restabilirea echilibrului și a armoniei în relațiile interpersonale, este *scuza*. Deși e un act de limbaj universal, manifestarea sa lingvală se deosebește de la o limbă la alta. Echivalentele sale în diferite limbi sînt doar aparente, întrucât ele vizează diferențe semnificative în ceea ce privește situațiile care, conform normelor unei culturi, necesită prezentarea scuzelor. După cum susține F.Coulmas, chestiunea referitoare la faptul cum o oarecare funcție comunicativă este exprimată verbal într-o comunitate umană trebuie să fie însoțită de întrebarea cum reprezentanții culturii respective definesc funcția dată, precum și ce statut are funcția respectivă în comunicare. (Coulmas 70) Același cercetător menționează și faptul că a oferi un echivalent semantic al expresiilor verbale într-o altă limbă nu se identifică cu constatarea echivalenței acelor două expresii referitor la funcția comunicativă. (*ibidem*)

Scuza este un act de limbaj care, din punctul de vedere al schimbului de informație, nu pare să fie foarte important. Importanța sa se referă la nivelul interpersonal, avînd funcția de a echilibra relațiile interpersonale dintre interlocutori. Fiecare societate sau grup socio-cultural își are normele și valorile sale culturale referitor atît la folosirea adecvată a *scuzei* în comunicare, cît și la situațiile care necesită scuze.

Unul dintre aspectele distinctive ale actului de limbaj *scuza* în limbile engleză și română ține de frecvența lui în comunicare, el fiind întîlnit mai des în limba engleză decît în limba română.

Utilizarea mai frecventă a *scuzei* în engleză, comparativ cu româna, nu înseamnă neapărat că poporul englez ar fi mai politicos decît cel român. Fiecare limbă își are modalitățile sale de exprimare a politeții și ar fi nejustificat să facem unele concluzii despre politețea unui popor, comparînd doar un singur aspect al ei. Totuși, din punct de vedere al comunicării interculturale, este util să cunoaștem ce stă la baza frecvenței mai înalte a *scuzei* în limba engleză în raport cu limba română. Acest fapt își are rădăcinile în valoarea culturală anglo-saxonă ce se manifestă în comportamentul nonverbal, și anume în gradul de proximitate a spațiului dintre indivizi. Comunicarea interumană are loc la o anumită distanță dintre interlocutori, care variază în dependență de mai mulți factori, cum ar fi relațiile personale dintre interlocutori, statutul lor, vîrsta, locul și timpul comunicării. (Ларина 77) Distanța dată variază pentru diferite culturi. În cultura

engleză, bunăoară, distanța respectivă este mai mare decât în cultura română. Acest aspect al comunicării nonverbale – gradul de proximitate dintre indivizi – își află reflectare în utilizarea frecventă a *scuzei* în limba engleză. În limba engleză există un cuvânt special – *privacy* („autonomie personală”) - care nu are echivalent în alte limbi europene și care relevă importanța respectării spațiului personal în cultura anglo-saxonă. (Wierzbicka 47) Cuvântul dat este des folosit în comunicare și reflectă una dintre valorile de bază ale acestei culturi – dorința fiecărui individ de a avea un perete în jurul său. (*ibidem*) Prin aceasta se explică accentul care se pune în cultura dată pe drepturile și autonomia fiecărui individ. Spațiul personal, a cărui respectare este obligatorie, se manifestă în viața de zi cu zi a englezilor. (Ларина 79) Observațiile asupra comportamentului englezilor în locurile publice (transport, stradă, magazine etc.) au constatat că *privacy* nu este o noțiune abstractă, ci o realitate obiectivă. Se creează impresia că fiecare reprezentant al acestei culturi este înconjurat de un cerc invizibil ce împiedică apropierea celorlalți. Acest cerc stăvilește accesul altor indivizi în spațiul *privacy* și chiar îi respinge în momentul în care aceștia au încălcat așa-zisa „graniță”. Ca dovadă a acestui fapt, nu vom asista niciodată la situația când englezii s-ar îmbulzi, întrucât aceasta ar însemna o nerespectare a simțului distanței.

Prin intermediul acestei valori culturale se poate explica de ce în limba engleză frecvența scuzelor este cu mult mai înaltă decât în limba română. În română scuzele sînt prezentate, de regulă, în urma unui contact nemijlocit dintre două persoane, dar vom atesta cazuri când acestea ar putea lipsi (bunăoară, în transportul public, în magazine etc.). Aceasta ne vorbește despre o mai mare toleranță față de atingerea fizică în cultura noastră, mai cu seamă în situațiile când ea nu poate fi evitată. Scuzele lipsesc și în cazul în care două persoane care se cunosc bine încalcă spațiul personal. Pentru reprezentanții culturii române, prezentarea scuzelor în asemenea cazuri este considerată de prisos. Aceasta poate fi explicat prin accentul ce se pune în cultura română pe importanța apropierii dintre indivizi, a familiarității, a sincerității, a solidarității. Prezentarea scuzelor pentru nerespectarea spațiului personal dintre prieteni poate fi uneori interpretată drept un mijloc de a scoate în evidență dorința emițătorului de a se distanța de interlocutor. Doar astfel s-ar putea explica replica *Sîntem prieteni. Nu e nevoie să-ți ceri scuze pentru aceasta*. Deci lipsa scuzei dintre prieteni este un lucru firesc, iar prezența ei ar indica dorința de a-l menține pe celălalt la „distanță”, fapt ce nu e binevenit în relațiile dintre prieteni.

Englezii însă sînt cu mult mai pedanți în ce privește respectarea spațiului dintre indivizi. Ei își cer scuze chiar în situația când are loc doar contactul „zonelor autonome”, ceea ce ar însemna că scuzele sînt emise și în absența contactului nemijlocit dintre indivizi. Cu alte cuvinte, în cazurile când doar spațiul fizic a fost încălcat, fără a exista vreo atingere propriu-zisă, englezii își cer scuze.

La o analiză a expresiilor verbale, utilizate la prezentarea scuzelor pentru încălcarea distanței în aceste două limbi, observăm că ele diferă. În limba engleză în asemenea cazuri *scuza* este exprimată prin formula *Sorry* („Îmi pare rău”), care este forma eliptică a construcției *I am sorry*. Observăm deci că *scuza* engleză

reprezintă o exprimare a regretului. Din punct de vedere al clasificării actelor de limbaj în acte directe și indirecte, în dependență de prezența sau lipsa în cadrul enunțului a unor indicatori ai forței ilocuționare¹, formula dată este considerată de către cercetătorii englezi scuza directă, *sorry* fiind un indiciu al forței ilocuționare a actului de limbaj *scuza* în această limbă. Fiind un act direct, înțelegerea forței sale ilocuționare nu prezintă nici o dificultate, el fiind interpretat cu ușurință drept *scuză*. Considerăm important să subliniem aici faptul că scuzele emise în cultura engleză în situațiile încălcării spațiului sînt numite de către antropologul Kate Fox *scuze-reflex (reflex apology)*, adică scuze prezentate în mod automat, fără ca ele să conțină vreo admitere a vinei. (Fox 150) După cum explică K.Fox, există o regulă implantată adînc în cultura engleză: de fiecare dată cînd are loc vreun contact nedorit, determinat de neatenție (iar pentru englezi orice contact este, conform definiției, nedorit), se spune *sorry*. (*ibidem*) Mai mult decît atît, *scuza* este reciprocă, ea fiind rostită de către ambii indivizi (*Sorry – Sorry*). Atît o parte, cît și cealaltă, recunoaște existența unui dezechilibru și, în același timp, dorește să restabilească echilibrul pierdut. După cum constată cercetătorii, Anglia este, probabil, unica țară din lume, unde trebuie să-ți ceri scuze dacă cineva te-a călcat pe picior. Cu alte cuvinte, victima își cere scuze. Din perspectiva unui reprezentant al culturii române, acest fapt pare, într-un fel, neobișnuit sau poate chiar ridicol, întrucît în cultura română își cere scuze cel care se face vinovat de cele întîmplate, și nu cel care a avut de pățimit. În cultura română, persoana al cărei spațiu personal a fost încălcat, poate să reacționeze la scuza prezentată de interlocutorul său prin enunțul *Nu face nimic* sau ar putea, uneori, chiar să nu zică nimic. În cultura engleză însă, așa cum am afirmat, își cer scuze ambii interlocutori. Este interesant faptul că, de multe ori, nu vinovatul își cere scuze primul, dar persoana, al cărei spațiu a fost încălcat. Posibilitatea exprimării reciproce a regretului denotă faptul că în cultura anglo-saxonă actul de limbaj *scuza* este folosit pentru a semnala recunoașterea dreptului fiecărui individ de a nu fi deranjat. (Ogiermann 263) Acest detaliu subliniază importanța valorii *privacy* în cultura engleză, valoare ce ține de respectarea spațiului personal al fiecărui individ. În asemenea cazuri, *scuza* constituie un semn ce indică recunoașterea dreptului ambelor părți de a avea acest spațiu doar pentru sine. Respectiv, o încălcare, oricît de mică a spațiului personal al unui individ, este semnalată prin emiterea scuzei-reflex.

În cultura engleză, *scuza* pentru încălcarea spațiului personal este rostită repede, fără a afișa sentimente de părere de rău. În acest sens, cercetătorii englezi subliniază faptul că formulele de scuze din limba dată și-au pierdut încărcătura semantică, ele devenind doar semne prin care indivizii își manifestă atenția față de cei din jur. (Aijmer) Nu putem afirma același lucru despre *scuza* din limba română, care își păstrează încărcătura semantică. Probabil, pornind de la aceasta, s-ar putea explica de ce englezii spun mai frecvent și cu mult mai multă ușurință *sorry* decît românii spun *scuze*. A spune *sorry* în limba engleză ar echivala cu *v-am observat* și mai puțin cu *sînt vinovat*. În limba română, *scuza* presupune existența unei greșeli comise sau a unei jigniri aduse interlocutorului. (DEX, 967) Recunoașterea ei nu este un lucru plăcut. Din acest motiv, pentru unii reprezentanți ai culturii

române „cererea de scuze cauzează o stare de obstinație, pentru că în viziunea lor a-și cere scuze înseamnă a pierde din propria demnitate”. (Palii 23) Deși semantica cuvântului englez *sorry* presupune exprimarea regretului, această atitudine lipsește în cazul prezentării scuzelor pentru încălcarea spațiului personal în această limbă. Cu toate acestea, prezența lui *sorry* în cultura engleză este obligatorie. Lipsa scuzei, în asemenea cazuri, poate avea consecințe nedorite în comunicarea interculturală.

În limba română, *scuza*, prezentată ca rezultat al încălcării spațiului personal, este exprimată atât direct, cât și indirect. Exprimarea directă a *scuzei* se realizează prin următoarele mijloace:

- utilizarea locuțiunii performative *Cer scuze*;
- forma eliptică a locuțiunii performative – *Scuze*;
- verbul performativ *a scuza* la modul imperativ – *Scuză/Scuzați(-mă)*.

Forța ilocuționară a unui enunț ce conține acești indici este explicită, deoarece ea poate fi ușor determinată de interlocutor în cadrul interacțiunii. Deși structura ce exprimă regretul *Îmi pare rău* poate fi folosită, de asemenea, la prezentarea scuzei în limba română, ea este mai rar întâlnită în situațiile în care este încălcat spațiul personal. În opinia noastră, preferința pentru formele *Scuze/ scuzați* poate fi explicată prin tendința spre economie, adică prin înclinația vorbitorilor „de a-și reduce la maximum activitatea (...) fizică”. (DȘL 191) Aici se poate observa un punct de tangență cu scuzele din limba engleză: în ambele limbi, vorbitorii pledează pentru cea mai scurtă formulă: *Sorry* în limba engleză și *Scuze* în limba română.

Exprimarea indirectă a *scuzei* în limba română, în urma încălcării spațiului personal, este foarte ambiguă. Ea poate avea forma exclamației *Vai!*, care are în registrul colocvial forma *oi!*, apărută sub influența limbii ruse (ой!). Din această cauză, asemenea enunțuri nu sînt recunoscute uneori ca avînd forța ilocuționară a scuzei. Însă pentru asigurarea eficienței în comunicare este foarte important ca receptorul să determine corect forța ilocuționară a enunțului auzit. Înțelegerea corectă a forței ilocuționare devine primordială în cadrul dialogului intercultural, ea constituind cheia succesului în comunicarea dintre reprezentanții diferitelor culturi. În cazul în care *scuza* pentru încălcarea spațiului personal este prezentată indirect, fiind voalată sub forma unor interjecții, din partea interlocutorului ar putea urma replici de felul *Ați putea, cel puțin, să vă cereți scuze!* Dacă asemenea replici pot fi auzite în comunicarea dintre reprezentanții culturii românești, cu atât mai mult ele ar putea apărea în comunicarea interculturală. Un rol deosebit în exprimarea indirectă a scuzei îl are în asemenea cazuri componenta paraverbală. Este important ca, prin intermediul intonației, emițătorul scuzei să-și exprime părerea de rău pentru cele întîmplate, deși acest sentiment ar putea lipsi ca atare. Aici atestăm o altă deosebire dintre scuzele-reflex din limba engleză, care sînt produse în mod automat, și cele din limba română, care necesită o exprimare, fie și superficială, a regretului. Aceasta se referă, mai cu seamă, la cazurile de exprimare

indirectă a scuzei, unde elementele paraverbale „oferă receptorului repere utile pentru decodaj”. (DȘL 372)

O altă modalitate de exprimare indirectă a scuzei pentru încălcarea spațiului personal este formula *N-am vrut!* Intonația cu care este prezentată o asemenea scuză trebuie să transmită, ca și în cazul scuzelor analizate mai sus, regretul emițătorului pentru cele întâmplate. Uneori, aceste două formule sînt folosite la un loc (*Vai! N-am vrut!*). În cazul neexprimării regretului prin intermediul intonației sau prin expresia feței, enunțurile date nu vor avea efectul perlocuționar² scontat de emițător, ele nefiind interpretate drept scuze. Acest fapt poate duce la neplăceri în relația dintre indivizi.

Deosebirile constatate la analiza scuzelor pentru încălcarea spațiului personal în limbile română și engleză reprezintă o dovadă a faptului că actul de limbaj *scuza*, ca și celelalte acte de limbaj folosite în comunicare, reflectă valori culturale. *Scuza* din limba engleză este o reflectare a valorii ce ține de autonomia personală (*privacy*) a fiecărui individ, valoare, prin care se subliniază dreptul fiecărui individ nu numai la libertate în acțiune, dar și la un spațiu fizic personal. Respectarea dreptului fiecărui individ la autonomia personală reprezintă un element ce asigură reușita în comunicarea cu reprezentanții culturii anglo-saxone. Necunoașterea acestui aspect și, implicit, încălcarea lui, poate avea urmări nedorite în comunicare. Din acest motiv, cunoașterea particularităților privind utilizarea limbii în comunicarea interculturală constituie o condiție ce asigură realizarea ei eficientă.

Note

¹Forță convențională specifică, asociată conținutului propozițional al unui enunț, exprimând felul în care este „luat” enunțul de către participanții la schimbul verbal (drept aserțiune, solicitare, promisiune, scuză etc.) [DȘL, 256].

²Actele perlocuționare sînt constituite de efectele pe care le produce asupra receptorului rostirea unor enunțuri cu o anumită forță ilocuționară. Efectele perlocuționare nu au indicatori expliciți în structura enunțurilor, ci sînt legate de mecanisme exterioare planului verbal. Ele pot fi însă desemnate prin anumite verbe, ca: *a convinge, a amuza, a liniști, a consola, a flata* etc. (DȘL 384)

Referințe bibliografice:

- Aijmer, Karin. *Conversational routines in English: convention and creativity*. New York : Addison Wesley Longman, 1996.
- Bidu-Vrâncănu, Angela și al. *Dicționar de științe ale limbii*. București : Nemira, 2001.
- Coulmas, Florian. “Poison to your soul. Thanks and Apologies Contrastively Viewed”, *Conversational Routine: Explorations in Standardized Communication*, the Hague: Mouton Publishers, 1981.
- Dicționarul Explicativ al limbii române*. București : Univers Enciclopedic, 1998.
- Fox, Kate. *Watching the English. The Hidden Rules of English Behaviour*. London : Hodder and Stoughton Ltd, 2005.

Ogiermann, Eva. *On Apologizing In Negative And Pozitive Politeness Cultures*. John Benjamins Publishing Company, 2009.

Palii, Alexei. *Cultura comunicării*. Chişinău : Epigraf, 2008.

Slama-Cazacu, Tatiana. "Politeness Strategies and Contrastive Foreign Language Teaching", *Languages in Contact and Contrast: Essays in Contact Linguistics*, editat de V. Ivir, D.Kalogjera, Berlin, New York: Mouton de Gruyter, 1991.

Wierzbicka, Anna. *Cross-Cultural Pragmatics: The Semantics Of Human Interaction*. Berlin, New York : Mouton De Gruyter, 1991.

Ларина, Татьяна. *Категория вежливости и стиль коммуникации: Сопоставление английских и русских лингво-культурных традиций*. Рукописные памятники Древней Руси, 2009.

Etimologia unor termeni ce denumesc grade militare în limba română

Marin BUTUC

Academia Militară "Alexandru cel Bun"

Abstract

The study of term etymology is not a concern strictly related to philological matters, but also covers other areas, because the origin of terms for military ranks not only reflects the true history of words, but the real history of the society in different historical periods as well.

Terms are the expression of political, economic, cultural, military metamorphosis and so on. Specialized languages contain their own terminological inventory throughout the historical development of various specialized fields with their own achievements and inherent interactions, reflecting the historical course of the evolution and development of a nation that uses its language in all social events.

Key words: *military ranks, terminological inventory, historical course, various specialized, social events.*

Résumé

L'étude de l'étymologie des termes ne représente pas une préoccupation strictement de matière philologique, mais vise aussi d'autres domaines, car l'origine des termes désignant les grades militaires reflète non seulement l'histoire véritable des mots tirés à part, mais aussi l'histoire réelle de la société dans différentes périodes historiques.

Les termes sont l'expression des métamorphoses produites au niveau politique, économique, culturel, militaire, etc. Les langages spécialisés contiennent en leur propre inventaire terminologique toute l'évolution historique de divers domaines spécialisés avec leurs propres réalisations et interactions inhérentes, reflétant le parcours historique de l'évolution et du développement d'un peuple qui utilise sa langue dans toutes les manifestations sociales.

Mots-clés: *grades militaires, inventaire terminologique, parcours historique, domaines spécialisés, manifestations sociales.*

În contextul evoluției istorice a terminologiei militare românești, pe perioade și epoci, atât abandonarea treptată a unor termeni învechiți, preponderent utilizați în Evul Mediu timpuriu (termeni ce denumeau grade militare), cât și modernizarea propriu-zisă a lexicului militar, prin adaptarea împrumuturilor latino-romance occidentale, dar și tendința de creare a unei terminologii militare științifice și delimitarea, în linii mari, a terminologiei militare pe genuri și specii militare, constituie, de fapt, o consecință a procesului de „renaștere” culturală și social-politică, ce s-a produs în Principatele Românești (cu excepția Basarabiei care s-a aflat sub ocupație țaristă în perioada 1812–1917). Acest fenomen al modernizării a început cu primele decenii ale secolului al XIX-lea, datorită imboldului dat puțin mai înainte de reprezentanții Școlii Ardelene. Particularitățile terminologice moderne din sistemul lexical românesc încep să fie pregnant funcționale, odată cu adoptarea Regulamentului Organic (1830), în care termenii militari obțin un sens strict și mult mai exact cu o semantică lexicală specializată. Astfel, terminologia

militară românească devine, treptat, compatibilă cu statutul terminologiilor moderne, întrucât structurarea și standardizarea metalimbajelor terminologice este condiționată de primele normări, de primele tradiții de limbă română literară. Rolul de factor decisiv al unificării limbajelor terminologice îi revine, cu certitudine, Școlii Ardelene, care, prin elaborarea primelor cărți de gramatică, a favorizat și crearea primelor terminologii unificate științifice. Reprezentanții Școlii Ardelene au contribuit substanțial și la crearea unui stil modern, în toate domeniile, prin promovarea masivă a neologismelor. (Istrati 34) Așadar, despre o racordare relativă a terminologiei militare românești, la principiile terminologiilor moderne europene, se poate vorbi numai începând cu sfârșitul sec. al XVIII-lea și prima jumătate a sec. al XIX-lea, când arta militară românească își ia un avânt în sensul înzestrării și echipării, după principiile europene, fapt ce a avut repercusiuni directe asupra limbajului militar specializat. „În această perioadă se face trecerea de la stadiul vechi la cel modern al limbii române literare” (Ursu 7), ceea ce a favorizat schimbări substanțiale în cadrul limbajelor specializate, inclusiv în cel al terminologiei militare românești.

Din punct de vedere istoric, terminologia militară românească dispune de două mari epoci: Epoca Medievală (sec. XIV–XIX) și Epoca Modernă, ce cuprinde o sută zece ani (1780–1890). Cea din urmă a transmis terminologiei militare actuale aproape întregul inventar terminologic militar, pe care actualmente îl utilizăm. Trecerea de la terminologia veche (*dărăban, dragon, fuștaș, bulucbaș, beșliu, cătană, chehaia, codrean, agă, armaș* ș.a.) la terminologia modernă (*soldat, caporal, plutonier, sergent, locotenent, maior* ș.a.) s-a realizat, anume începând cu sfârșitul sec. al XVIII-lea și prima jumătate a sec. al XIX-lea, etapă calificată, pe bună dreptate, drept una „de renaștere a domeniului militar național”, după un răstimp de stagnare, din cauza asupririi fanariote.

Renașterea fenomenului militar românesc de la sfârșitul sec. al XVIII-lea și începutul sec. al XIX-lea se datorează și anumitor oportunități de natură socială și politică, cum ar fi răscoalele de eliberare națională, care au impulsionat factori de creare a unui stat cu instituții naționale, cu limbă națională și, respectiv, cu terminologie națională modernă. Aceste evenimente istorice au stimulat formarea și desăvârșirea limbii literare, care presupunea și o creare a limbajelor specializate (prin împrumuturi din alte limbi) pentru toate domeniile de activitate ale statului, inclusiv arta militară. Anume, aceste condiții fac posibilă apariția Regulamentelor Organice ale statelor românești (acte normative ce au început să reglementeze activitatea tuturor instituțiilor statului, după principiile de funcționare ale statelor europene, dezvoltate la acea vreme).

Regulamentele Organice au favorizat apariția primelor lucrări lexicografice militare, care vin să oficializeze existența și funcționarea unui număr mare de termeni militari, cu semnificații militare exacte. După anul 1830, au început să fie promovați termeni ce denumesc grade militare, cu semnificații bine determinate, care, de fapt, au marcat începutul unei etape noi în evoluția terminologiei militare românești, care funcționa conform principiile limbajelor specializate moderne.

Termenii militari ce denumesc grade militare, în majoritatea lor, au fost puși în circulație anume în această perioadă.

Analizând termenii militari ce denumesc grade militare, în succesiunea lor propriu-zisă, am putea lesne stabili că aproape fiecare termen are o istorie aparte, ca și în alte limbi, marcată de o concretă proveniență etimologică. Bunăoară, termenul militar *soldat*, cu semnificația de tânăr care își face serviciul militar în armată, fără a avea vreun grad, vine din limba franceză *soldat*, unde are aceeași semnificație. Însă, în limba franceză acest termen datează încă din secolul al XVI-lea, care, la rândul său, a fost împrumutat din italiană, de la *soldato*, cu semnificația de „cel care exercită meseria armelor, fiind plătit pentru acest serviciu; ostaș plătit”. Valoarea semantico-funcțională de „ostaș plătit, mercenar” a fost atestată chiar la Giovanni Boccaccio, în anul 1353. Ulterior, în cadrul limbii italiene, mai capătă o nuanță semantică minoră, pe care ne-o oferă dicționarul etimologic al limbii italiene și anume: cea de „luptător, care exercită o misiune, luptând cu abnegație pentru un ideal anume.” (Cortelazzo, 5: 1222) În Epoca Veche, termenul italian *soldato* a fost derivat de la verbul *soldare* „a angaja, a înămi”, ceea ce specifică faptul că militarii din Epoca Veche, care purtau acest nume erau plătiți pentru a face servicii militare, informație confirmată și de alt derivat „*soldo*” care înseamnă „salariu militar; plata soldatului mercenar”. (Черных, I: 186) Acest termen la fel s-a format de la *soldare* „a angaja, a închiria”. (Фасмер, III: 709)

Prin urmare, termenul *soldat*, cu semnificația pe care o cunoaștem noi astăzi, a funcționat, inițial, în limba italiană, având semnificația de „mercenar”, pierzându-și pe parcursul evoluției sale această valoare lexico-semantică, ajungând să denumească noțiunea de „persoană care își face serviciul în armată, fără a avea vreun grad militar”.

Tot în acest context de explicare etimologică se înscrie și termenul militar *caporal*, care, în limba română, provine din franceză (*caporal*), cu varianta veche de *corporal*. În limba franceză, termenul *caporal* este atestat pentru prima dată în anul 1540, cu semnificația de „conducător, șef”. Însă, începând cu anul 1600 îl întâlnim în scrierile de limbă franceză cu semnificația de „comandant peste zece militari, fiind deținător de grade militare inferioare”. (Dauzat, Dubois 133) În limba franceză a provenit de la italianescul *caporale* „comandant secund, brigadier” (Фасмер, II: 187), derivat al latinescului *caput, capitis* „cap”, care avea însă și semnificație militară de „fruntaș, căpetenie, comandant”.

La începutul sec al XX-lea, în organizarea militară românească, termenul militar *caporal* denumea primul grad în infanterie după soldatul simplu. (Candrea 216)

Termenul militar sergent, în limba română, a fost împrumutat din franceză (*sergent*), care chiar din perioada medievală avea semnificația de „militar”. Începând cu secolul al XVIII-lea obține sensul de subofițer. (Dauzat, Dubois 687) Termenul francez *sergent* este moștenit din latină *serviens*, – *entem* „slujitor”, mai concret de la forma de acuzativus *servientem*, care a fost formată de la verbul latinesc *servare* „a servi, a sluji”. (Фасмер, III: 608) Înainte de a avea sensul de

slujitor, verbul *servio*, persoana I de la *servare*, denumea starea de „a se afla în robie”, „a fi în subordinea cuiva...” (compară: *servus* „slujitor”, „asuprit”, „dependent” „rob”). (Черных, II: 157)

Termenul militar *sergent*, în limba română, devine funcțional la începutul sec. al XX-lea, având același sens - grad inferior în armată, mai mare decât caporalul. Exista mai multe sintagme în care funcționa acest termen: *sergent instructor* (sergent însărcinat cu instrucția soldaților), *sergent major* (cu sensul terminologic de „plutonier”). Îl atestăm și ca termen administrativ-politic: *sergent (de oraș)* (gardist, agent de poliție pentru paza orașului). (Candrea 1138)

La începutul sec al XX-lea, în organizarea militară românească, termenul plutonier denumea un subofițer ce comanda un pluton. Deosebirea vestimentară a acestuia era asigurată de cele două inele de fir lat, care erau purtate la umăr. Termenul *plutonier* este ca atare un derivat de la *pluton*, care denumea o subdiviziune a unui escadron sau a unei companii de infanterie.

Termenul *pluton* este împrumutat din franceză *peloton*. (Candrea 960) sau, probabil, din italiană *plotone*. În franceză *peloton* este atestat în anul 1578 în regiunea franceză Aubigné, având semnificația militară de „grup de soldați”. În spațiul de limbă franceză, termenul *peloton* are o istorie foarte veche, datând încă din secolul al XII-lea, cu forma de *pelote*, în descrierile campaniilor militare ale lui Carol cel Mare (sec. XVIII–XIX). Termenul *peloton* cu forma veche de *pelote* vin din latină – *pilotta*, diminutiv al lui *pila* „minge (pentru jocuri sportive)”. (Dauzat, Dubois 548) După părerea noastră, relația dintre „minge” și „grupul de soldați” denumit *peloton* s-a produs printr-o asemănare, comparație, ce consta în procesul de implicare a *plutonului* în luptă, care era „lansat”, „aruncat” (ca pe o minge) în procesul operațiunii militare, acolo unde considera comandantul suprem că era nevoie de intervenția acestuia.

În organizarea militară românească, deși la începutul sec. al XX-lea plutonierul era un subofițer care comanda un pluton, actualmente, acest termen denumește un grad militar superior plutonierului adjutant și inferior plutonierului major, fără a fi specificat grupul militar condus.

În secolul al XIX-lea, limba română, de rând cu alte limbi europene, pune în circulație termenul militar locotenent (în limba germană – *Leutnant*, în engleză – *lieutenant*, în rusă – *лейтенант*). Acest termen militar a fost împrumutat din limba franceză (*lieutenant*), având la început forma de *luetenant*. Cu semnificație militară, în monumentele de limbă franceză scrisă, este atestat începând chiar cu secolul al XVI-lea. Franceza a moștenit acest termen din latină, și anume de la sintagma *locum tenans* (cel care înlocuiește pe cineva mai mare în funcție, locțiitor). (Фасмер, II: 477) Sintagma latină *locum tenans* avea semnificație militară chiar de pe timpul Romei Antice, cu sensul de „locțiitorul comandantului militar suprem sau locțiitorul comandantului unei mari unități militare”. (Черных, II: 474)

În Țările Române, pe timpul suzeranității otomane, avea sensul de reprezentant al unui domn român pe lângă Poarta Otomană. Totodată, ca termen învechit, îl atestăm și cu sensul primar de locțiitor al domnitorului sau locțiitor al unui demnitar. Începând cu secolul al XIX-lea, îl atestăm funcționând cu sensul

militar de „ofițer cu un grad inferior căpitanului”. Sensul lexico-terminologic de *locțiitor* o păstrează și în sintagma terminologică *locotenent-colonel*, având sensul actual. (Candrea 722)

Notă: *Este necesar de menționat că după modelul acestui termen militar locotenent, în limba română s-a format și cuvântul locțiitor, utilizat atât în context nemilitar (locțiitorul șefului ș.a.), cât și în context militar (locțiitorul comandantului pentru activitate administrativă, locțiitorul comandantului pentru activitate didactică ș.a.).*

Termenul căpitan a venit în limba română din limba italiană, încă din Evul Mediu, probabil, prin filieră levantină; cf. neogr. *χαπιτάβ*, alb., bg. *kapitan*, tc. *kaptan*, sb. *kapetan*, magh. *kapitany*. (Ciorănescu 147) Limba română l-a preluat din italiana medievală *capitano*. În limba italiană, însă, chiar de la început desemna un titlu dat vasalilor ai unor importante localități rurale. Pentru prima dată este atestat în limba italiană în anul 1279, cu forma de *capitaneo* și, ulterior, în 1363, cu forma de *capitano*. Din 1566 este atestat cu semnificația de „comandant al unei companii de soldați”. (Cortelazzo, 1: 199)

Termenul italian *capitano* a fost moștenit din latina târzie *capitaneus* „cel care se distinge prin măreție” (Cortelazzo, 1: 199), derivat al lui *caput*, *capitis* „cap”. Latinescul *caput*, *capitis* „cap” avea însă și sensul de „fruntaș, căpetenie”, care s-a extins și în româna medievală, unde a obținut sensul de „conducător militar, căpetenie de ostași”: C. Cantacuzino menționează „Însă nici hunii fără de mare pagubă în capete și întralalți ai lor, nici dintr-acel războiu nu rămân.” (Cantacuzino 101) Cu aceeași semnificație s-a păstrat până în prezent. (Черных, I: 376)

În întreaga Epocă Medievală, atât în limba română, cât și în alte limbi europene (it. – *capitano*, fr. – *capitaine*, span. – *capitán*, ger. – *Kapitän* ș.a) termenul *căpitan* desemna o persoană ce comanda o oștire sau un element de structură a acesteia, având, astfel, sensul de „comandant militar”. În Țările Românești, mai însemna și un ofițer care comanda o administrație sau o structură de slujbași: *căpitan de județ* (căpetenie de județ cu atribuții militare, administrative și polițienești); *căpitan de dărăbani* (comandantul militar al dărăbanilor); *căpitan de margine* (comandantul militar al trupelor aflate la hotare și destinate să apere frontierele). (Georgescu 59) În Epoca Medievală, termenul *căpitan* mai însemna și „căpetenie de haiduci; șef al unei bande de hoți”. (Noul dicționar ...214)

La începutul secolului al XX-lea, pe lângă sensul militar de ofițer ce comandă o companie de infanterie, un escadron de cavalerie sau o baterie de artilerie, mai era și un titlu purtat de civili sau de militari, care se aflau în capul unei administrații sau comanda un grup de slujbași: *căpitan de poștă*, *căpitan de județ*, *căpitan de dărăbani*, *căpitan de margine*, *căpitan de târg*. (Candrea 216)

În prezent, termenul *căpitan* este întâlnit în terminologia militară, având sensul bine stabilit, și anume de „ofițer cu grad superior celui de locotenent major și inferior celui de maior”, totodată, mai desemnând și un ofițer de marină, comandantul unei nave militare, comerciale ori al unui port. (Noul dicționar ...214)

Termenul militar maior a fost împrumutat din limba rusă (*майор*), care l-a preluat din germană (*Major*). În limba rusă, acest cuvânt este atestat din perioada secolelor XVI–XVII, însă, cu toate acestea, în spațiul de limbă rusă, utilizarea frecventă și cu sens specializat militar bine stabilit a început pe timpul lui Petru cel Mare (1682–1725). Lingviștii etimologi consideră că limba germană a preluat acest termen din una din limbile romanice (fr. – *major*, span. – *mayor*), care au moștenit cuvântul din latină de la forma gradului comparativ *māior* (pentru genul masculin și feminin), *maius* (pentru genul neutru) cu sensul de „cel mai mare, cel mai influent, cel mai înalt” al adjectivului latin *magnus*, ce semnifică „mare, important”. (Черных I: 503)

La începutul sec. al XX-lea, în limba română, termenul maior desemna un ofițer superior, cu un grad militar poziționat între căpitan și locotenent-colonel. Deosebirea vestimentară a acestuia se datora semnului de distincție alcătuit dintr-un galon lat de aur și o tresă la chipiu; la tunică, avea un galon de aur, de-a lungul, contra epoletului și un inel de metal alb în curmeziș. În această perioadă îl atestăm cu o valoare terminologică ce desemna categoria de trupe în care se făcea serviciul militar – *maior de infanterie*, *maior de cavalerie*, *maior de artilerie*. (Candrea 739)

O istorie la fel de interesantă o are și termenul militar – colonel, care, la începutul sec. al XX-lea, avea sensul de „ofițer superior, cu funcția de comandant al unui regiment”. Cuvântul a fost împrumutat din franceză – *colonel*, fiind atestat în spațiul de limbă franceză în anul 1803, cu semnificația de comandant de regiment. Cuvântul din limba franceză *colonel* este derivat de la lexemul francez *colonna* „corp de armată”. (Candrea 309) Se presupune că termenul românesc *colonel* ar fi putut fi împrumutat, mai întâi, din italiană (sec. al XVIII-lea), de la *colonnello*, apoi a fost reînnoit din francezul *colonel*. În italiană *colonnello* denumea atât „un corp de soldați format din mai multe companii” (în anul 1472), cât și „comandantul acestui corp de soldați” (în anul 1518). În 1764 este atestat în limba italiană cu sensul „superior oficial care avea comanda unui regiment”. (Cortelazzo, I: 254) Lexemul *colonnello* este derivat de la substantivul *colonna*, care, pe lângă semnificația de „element de construcție cu formă cilindrică, poziționat vertical, destinat să susțină o greutate”, mai avea și sensul de „detașament militar implicat într-o mare unitate ce parcurge un itinerar unic la ordinele unui singur comandant, pentru a atinge un obiectiv definit” (în anul 1680). Atât termenul francez *colonna*, cât și termenul italian *colonna* ambii sunt atestați încă din secolul al XII-lea, care au fost moșteniți din latină, de la substantivul *columna* „columnă, coloană”.

Credem că specializarea militară a lui *colonna*, cu semnificația de „element de construcție”, s-a produs anume prin asocierea funcției pe care o exercita *colonna*, ca element de construcție, și funcția unității militare, ca element tactic, ce avea rolul de susținere, de sprijin al unităților ce mergeau primele în luptă.

Termenul militar general a fost pus în circulație, cu semnificația actuală, încă din sec. al XVIII-lea. Respectivul termen militar a fost împrumutat din franceză *général*, fiind o abreviere a sintagmei franceze *capitaine général*, cu valoare lexico-semantică de „comandant general, suprem” (Фасмер, I: 401) Francezul *général* însă este moștenit din latină, de la adjectivul *generālis*, care

întrunește sensul de „comun, general”, „important”, „cel care conduce pe toți, cel care se află înaintea tuturor”. Acest sens al cuvântului latin (*generālis*) s-a format de la un alt sens al acestui cuvânt latinesc, care era mult mai vechi, și anume cel de „apartenent unui neam” (*genus* „neam”).

În limba franceză, termenul *général*, inițial a fost doar un adjectiv cu semnificația de „comun tuturor ființelor sau obiectelor din aceeași categorie”, „principal”, „dirigitor”, de la care a derivat termenul francez *général* – „grad de ofițer superior”, o formă abreviată a sintagmei militare *capitaine général* „comandantul general”. Adjectivul francez *général* s-a substantivizat și a obținut un sens militar, după ce a fost trunchiată sintagma *capitaine général*. Respectiva sintagmă terminologică de *capitaine général* a fost funcțională în limba franceză pe tot parcursul secolului al XVI-lea, fiind atestată în aceeași perioadă și în limba germană (*General Kapitan*). Începând cu secolul al XVII-lea însă apare cu forma trunchiată și substantivizată de general, care are semnificația de „comandant general, suprem”. (Черных, I: 185)

Profesorul A. Ciorănescu consideră că este un împrumut din franceză (cu diferitele sale variante), pătruns în limba română prin intermediul limbii ruse în secolul al XVIII-lea, care, mai târziu, a fost revigorat sub aspect formal de împrumutul francez. În limba română veche îl atestăm cu formele *generar*, *gheneral*, *ghererar*, *ghinărar* (Noul dicționar ...521): „... au ieșit înaintea nemților, scriind la acel prințip gherealeș cu mare rugăciune, ...” (Cantacuzino 254)

În prezent, substantivul *general* denumeste gradul cel mai înalt în ierarhia militară, ceea ce demonstrează că sensul lui inițial s-a păstrat.

În concluzie, putem menționa faptul că studierea și stabilirea etimologiei termenilor nu reprezintă o preocupare strict filologică, dar ține și de alte domenii de activitate, întrucât proveniența termenilor ce denumesc grade militare reflectă nu numai istoria propriu-zisă a cuvintelor luate aparte, dar și istoria de facto a societății pe perioade și epoci. Domeniile sociale de activitate reprezentate prin termeni, sunt o expresie a metamorfozelor produse la nivel politic, economic, cultural, militar ș.a. Limbajele specializate conțin în inventarul lor terminologic întregul parcurs istoric al diverselor domenii specializate cu inerentele lor realizări și contacte, oglindind drumul istoric al evoluției și dezvoltării în întregime a poporului.

Referințe bibliografice:

- Candrea, I. A., Adamescu Gh. *Dicționarul enciclopedic ilustrat „Cartea Românească”*, București : Cartea Românească, 1926.
- Cantacuzino, C. *Istoria Țării Românești*. Chișinău : Litera, 1997.
- Ciorănescu, Al. *Dicționarul etimologic al limbii române*. București, 2002.
- Cortelazzo, Manlio, Zolli, Paolo. *Dizionario etimologico della lingua italiana*, 1/a-c, Zanichelli, 1998.
- . *Dizionario etimologico della lingua italiana*, 5/s-z, Zanichelli, 1998.
- Dauzat, Albert, Jean, Dubois, Mitterand, Henri. *Nouveau dictionnaire étymologique et historique*. Paris : Librairie Larousse, 1964.

Georgescu, H., *Dicționar enciclopedic militar (C – D)*. București: Editura Academiei de Înalte Studii Militare, 1997.

Istrati, G., *Limba română literară*. București : Minerva, 1970.

Noul Dicționar Universal al Limbii Române. București/Chișinău : Editura Litera Internațional, 2006.

Ursu, N. A., *Formarea terminologiei științifice românești*. București : Editura științifică, 1962.

Черных, П. Я., *Историко-этимологический словарь современного русского языка*, 3-е издание, том I. Москва : Издательство ”Русский язык”, 1999.

---. *Историко-этимологический словарь современного русского языка*, 3-е издание, том II. Москва : Издательство ”Русский язык”, 1999.

Фасмер, М., *Этимологический словарь русского языка, том I (А-Д)*. Москва : Издательство ”Прогрес”, 1964.

---. *Этимологический словарь русского языка, том II (Е-Муж)*. Москва : Издательство ”Прогрес”, 1967.

---. *Этимологический словарь русского языка, том III (Муза-Сят)*. Москва : Издательство ”Прогрес”, 1971.

**INTERCULTURALITÉ
ET ALTERNATIVES SÉMIOTIQUES
DE LA TRADUCTOLOGIE**

InfoTerminographe Communautaire: architecture, actualisation et consultation

Ludmila HOMETKOVSKI,

Université Libre Internationale de Moldova.

Résumé

Dans le cadre du colloque sera présentée la base de données terminologiques *InfoTerminographe Communautaire*, conçue et créée par nous-mêmes dans le cadre de l'Université Libre Internationale de Moldavie (Certificat de droits d'auteur série OI, no 603/2188). L'auteur décrit les étapes parcourues et les méthodes de travail employées pour élaborer le produit terminographique. La fiche terminologique ITeC – l'élément principal de la base de données, réunit dans son contenu les informations terminologiques utiles à un large spectre d'utilisateurs, y compris dans le but de la traduction, par l'intermédiaire de la triade notion juridique communautaire/terme juridique/texte juridique communautaire.

Mots-clés : *terminologie, terminographie, bases de données, ITeC, texte communautaire.*

Abstract

In the framework of the colloquium there will be presented the terminology database *Community InfoTerminographe*, designed and created by ourselves within the Free International University of Moldova (Certificate of copyright, OI series, No. 603/2188). The author describes the passed steps and methods of work used to develop the terminographic product. The terminology record ITeC is the main element of the database, which comprises in its content relevant terminological information available to a wide spectrum of users, including the purpose of translation through the triad: community legal concept / term legal / community legal text.

Key words: *terminology, terminography, database, ITeC, community text*

Les méthodes de travail dans la terminographie varient selon les finalités et les utilisateurs du produit terminographique. L'utilisateur peut être l'homme, ainsi que la machine (l'ordinateur). Nous sommes intéressés en priorité par des utilisateurs intellectuellement doués, c'est-à-dire, de l'homme. La création du produit terminographique représente le résultat d'un processus complexe qui englobe plusieurs étapes au cours desquelles on a appliqué des différentes méthodes.

L'étape préliminaire de la création de la base de données terminologique (BDT) *InfoTerminographe Communautaire* (ITeC) a commencé par à établir le domaine et le sous-domaine de la recherche terminologique. On a choisi le sous-domaine du Droit communautaire selon les critères suivants:

- extension des relations de la République de Moldova avec les États membres de l'UE;
- manque d'une terminologie communautaire, systématisée dans un produit terminographique qui répondrait aux besoins des utilisateurs;
- imperfection des produits terminographiques existants dans le domaine communautaire.

À cette étape on a déterminé les fonctions du produit terminologique par l'identification des utilisateurs potentiels, détermination de leur besoins, établissement des priorités etc. On a aussi identifié les contraintes qui peuvent survenir pendant son élaboration. De cette manière, l'impossibilité de la création de l'ITeC sans les spécialistes de la formation technique, a été qualifiée en tant que contrainte. Afin de remédier la situation, nous avons sollicité l'aide du spécialiste dans le domaine des nouvelles technologies informationnelles et ultérieurement la construction de la base de données terminologique (BDT). Pendant cette période, l'auteur a réussi à apprendre une terminologie spécifique et l'administration de la base de données sans l'aide du spécialiste informaticien.

L'étape préliminaire a compris l'élaboration de la conception générale de la base de données, c'est-à-dire l'invention et la description de l'architecture de la base et le processus de travail. Ainsi, on a élaboré la configuration générale et déterminante de la composition des rubriques concrètes qui doivent être incluses dans la base, les options de travail, le moteur de recherche, la façon de présenter les informations pour l'utilisateur et pour l'administrateur etc. En suivant les exigences de l'auteur, l'informaticien a choisi le programme pour élaborer la base. La première variante de l'architecture ITeC a été présentée à l'auteur pour la tester et la vérifier. Pendant ce contrôle, on a observé certains problèmes techniques (par exemple, l'espace limité des champs pour introduire l'information) qui ont été ensuite éliminés par l'informaticien. Le contrôle suivant a eu des résultats positifs, et cela a permis à l'auteur d'enregistrer l'information et de compléter la BDT.

L'étape de documentation. C'est le point de départ de l'activité terminographique. En conformité avec les normes internationales la documentation comprend: a) la collecte et le traitement systématique de l'information enregistrée, qui permet le stockage, la recherche et l'utilisation et/ou sa diffusion; b) l'ensemble de documents réunis dans un but déterminant (Organisation Internationale de normalisation 1987:3). Pour élaborer le produit terminographique proposé, la documentation a commencé par identifier les sources qui auraient permis de fournir des informations fiables pour l'ITeC et de les classifier.

En partant du principe de l'utilité, de l'adéquation et de l'acceptabilité de notre base de données par les utilisateurs potentiels, nous avons établi quelques sources pertinentes de documentation:

- documents légaux européens: traités européens, règlements, directives, déclarations, législation nationale etc.;
- documents bibliographiques: monographies, manuels, publications périodiques, thèses de doctorat etc. dans le domaine du droit communautaire;
- documents terminographiques: dictionnaires spécialisés, lexiques, bases et banques de données etc. (uni-, bi- ou multilingues) en droit;
- documents lexicographiques: dictionnaires généraux, dictionnaires de synonymes et d'antonymes etc.;
- documents particuliers (rapports, traductions etc.) utilisés rarement par nous, mais avec beaucoup de prudence.

Pour obtenir ces documents primaires, l'auteur a étudié des documents secondaires: bibliographies, journaux des bibliothèques etc. *La méthode de collection des données* a nécessité aussi l'aide des spécialistes en droit de l'UE, dans les relations internationales et en philologie.

Pendant la documentation, nous avons constaté que l'information adéquate concernant un terme communautaire peut être obtenue de plusieurs sources étudiées d'une manière parallèle. Si on ajoute des informations pertinentes et actualisées, l'ITeC contribuera essentiellement à la réduction du temps de l'utilisateur en vue d'obtenir l'information nécessaire. De cette perspective, le principe de l'efficacité est absolument caractéristique à notre produit.

L'étape de documentation prévoit aussi la méthode d'évaluation des données. Les données recueillies sont soumises au contrôle pour éliminer les informations erronées ou insuffisantes. Ainsi, on a établi quelques critères d'évaluation:

- l'autorité et la crédibilité de l'auteur de la source;
- l'actualité du document;
- la qualité du document;
- la qualité de la traduction;
- la crédibilité du document par rapport aux autres documents considérés comme plus sûrs.

La méthode d'enregistrement des données suppose l'incorporation de ces données dans un produit terminographique. Dans le cas de l'ITeC, la méthode d'enregistrement a eu un caractère sélectif, s'étant limité à l'introduction des données nécessaires conformément à la structure de la fiche terminologique. Ainsi, on a enregistré:

- 1) des données visant le terme: la forme de base du terme, la catégorie grammaticale, l'étymologie, les formes abrégées, les équivalents dans autres langues, le terme introduit dans des contextes, les phraséologismes juridiques, des commentaires tirés de différentes sources, qui par leur contenu peuvent éclaircir le terme donné;
- 2) des données visant les concepts: la définition, la polysémie, les synonymes, les antonymes, les hypo-/ hypéronymes;
- 3) des données à caractère organisationnel: les sources utilisées, la date d'enregistrement de la fiche, le nom de la personne qui a enregistré le terme.

Les premières catégories de données nous ont orientés vers l'établissement et l'analyse du rapport triadique - notion communautaire/terme communautaire/texte communautaire (Fig.,1) : a) la notion juridique communautaire se matérialise dans le terme qui la désigne; b) le terme exprime cette notion s'il est présent dans le texte juridique communautaire; c) le terme ne joue qu'un rôle d'intermédiaire, c'est entre la notion et le texte que s'établit un rapport direct.

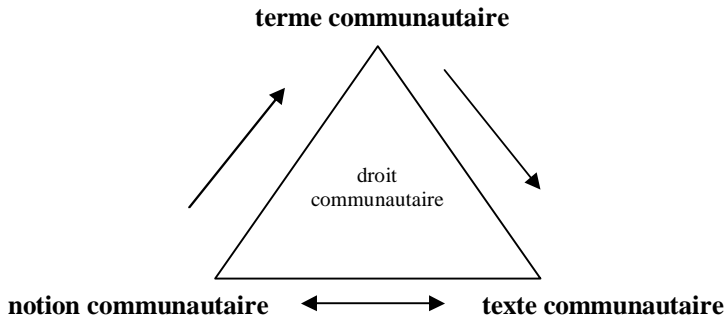


Fig. 1. La Triade notion communautaire/terme communautaire/texte communautaire.

L'étape de synthèse. À cette étape, on introduit toutes les informations importantes concernant les termes, c'est-à-dire, on élabore les fiches terminologiques proprement dites qui sont réunies en BDT sous forme d'une collection de fiches. Les informations qui doivent être inscrites dans ces fiches sont tirées des fiches documentaires ou directement des autres documents établis préalablement.

A part la fiche terminologique, l'utilisateur de l'ITeC a à son disposition les rubriques *A propos de l'ITeC*, *Mode d'emploi*, *Corpus* et *Contactez-nous*, qui contiennent des données à caractère informatif et terminologique. La rubrique *A propos de l'ITeC* contient le paratexte du produit où on décrit la base de donnée, on met en évidence ses avantages, on établit les catégories d'utilisateurs et on donne des explications sur les sources utilisées, etc. La rubrique *Mode d'emploi* est une sorte de guide d'utilisation de la base. Ici, on peut trouver des explications et des exemples concernant les possibilités de recherche des termes par différents modalités, ainsi que la description des options offertes à l'utilisateur. Un des plus importants éléments de l'ITeC c'est la rubrique *Corpus*, composée de quatre parties, correspondantes avec les quatre langues impliquées dans la base, qui contient les plus importants actes européens. L'architecture de l'ITeC permet que le corpus législatif soit complété sans limite. Enfin, la rubrique *Contactez-nous* assure le contact entre l'administrateur de la base et l'utilisateur. Le dernier peut envoyer des suggestions en vue de perfectionner la base, corriger les possibles erreurs et signaler certaines difficultés techniques d'utilisation de l'ITeC, formuler différents commentaires, etc.

Lors de l'étape de synthèse, après l'enregistrement des termes de base, les boîtes de recherche et les filtres alphabétiques placés sur la page principale de l'ITeC deviennent fonctionnelles. Les boîtes de recherche, correspondantes aux quatre langues, assurent la méthode systématique de recherche lorsque le mot-clé est introduit dans la boîte. Dans la boîte de langue française, à l'introduction des premières lettres du mot-clé, viennent à l'aide de l'utilisateur les suggestions de recherche. Les filtres de recherche par lettres assurent la méthode alphabétique de recherche, où les termes sont affichés en ordre alphabétique. Les indexes

alphabétiques restent néanmoins nécessaires pour une recherche rapide d'un terme même si l'ITeC est conçu comme un système complexe et multidimensionnel.

Pour introduire les données dans l'ITeC à cette étape et pour une actualisation permanente de la base, l'administrateur a les options suivantes : *Ajouter un nouveau terme* (la création d'une nouvelle fiche), *Modifier le contenu de la fiche terminologique* (la modification ou l'annulation de certaines informations de la fiche), *Recherche* (l'accès direct à la fiche du terme cherché), *Supprimer* (l'annulation de certaines fiches), *Enregistrer* (la confirmation des données introduites), *Retour* (retour à l'étape précédente). Dans le cas où l'administrateur n'a pas introduit dans le champ *Terme* l'information, la machine n'enregistre pas cette fiche. Les lettres initiales du nom de l'auteur et la date de la rédaction de la fiche sont enregistrées automatiquement. L'administrateur peut aussi modifier le contenu des rubriques *A propos de l'ITeC*, *Mode d'emploi*, *Corpus* et *Contactez-nous*.

L'étape finale. A l'étape finale a lieu le traitement des données terminologiques, la présentation et la livraison de celles-ci à l'utilisateur sous forme de BDT ITeC, ainsi que l'analyse de valeur de la base.

Par le traitement des données on sousentend la réalisation de l'analyse statistique des données introduites dans la base, en partant des possibilités offertes par la machine : total termes, termes polysémantiques, termes avec synonymes, termes avec antonymes, termes avec hyponymes, termes avec hyperonymes, termes avec formes abrégés.

La présentation des données de l'ITeC suppose l'initiation du public dans le spécifique et les avantages de la base. La livraison de l'ITeC à l'utilisateur implique l'installation du programme dans les salles de traduction spécialisée des facultés des langues étrangères des institutions d'enseignement supérieur, dans les médiathèques et autres sous-divisions des universités par le réseau local Intranet. Le placement de la base de données dans le réseau Internet permet l'accès de celle-ci par tous les désireux soit par l'ordinateur, soit par le téléphone portable, à l'aide du dispositif WAP (Hometkovski 2010 : online).

En ce qui concerne *la méthode de l'analyse de valeur*, elle est réalisée par les critiques ou analystes. L'analyse de valeur du produit prévoit la vérification des plusieurs aspects de l'activité du terminographe : la qualité du terminographe-auteur ; la qualité de la base; l'évaluation technique et scientifique (la vérification de l'existence de la documentation source, la délimitation de la sphère d'intérêt des termes sélectionnés en conformité avec la spécialisation du dictionnaire ; la vérification de l'utilisation des principes de terminographie, etc.)

Après toutes ces étapes, l'activité de terminographie ne se considère point finie, parce que l'actualisation de la base doit être faite en permanence, pour disposer d'informations vraiment utiles. La réalisation des bases de données consiste dans une bonne organisation, une documentation rigoureuse et adéquate, une participation des utilisateurs réels et une révision périodique. Autrement dit, les étapes analysées ne sont qu'une période d'accommodation et orientation du terminographe dans ce domaine, il est important de maintenir les résultats obtenus.

Donc, la tâche du terminographe est de continuer la documentation et l'enrichissement exhaustif des fiches, même si l'exhaustivité reste un objectif difficile à accomplir.

La structure de la fiche terminologique. La fiche terminologique est le produit principal du terminographe. Dans le cas de l'ITeC, la fiche a un schéma assez ambitieux et contient les champs suivants : *Terme, Catégorie grammaticale, Etymologie, Définition, Traduction (Româna), Traduction (English), Traduction (Рускiй), Polysémie, Synonyme(s), Antonyme(s), Hyponyme(s), Hyperonyme(s), Contexte (Français), Contexte (Româna), Phraséologismes juridiques (Français), Phraséologismes juridiques (Româna), Abréviation, Commentaires encyclopédiques, Auteur, Date de rédaction.*

La fiche est monolingue, la langue principale est le français. Le répertoire des termes traités, provenus de l'expérience réelle, est établi par l'examen attentif d'un ensemble des textes (législation, œuvres doctrinaires, sources lexicographiques, etc.) en vue d'obtenir certaines informations représentatives, exhaustives et réelles. La dénomination du terme s'introduit dans sa forme lexicographique de base, c'est-à-dire on introduit « l'unité lexicale – terminologique » (Gutu 2008 :211).

La catégorie grammaticale des termes décrits par les abréviations *n. m.* – nom masculin, *n. f.* – nom féminin, *adj.* – adjectif, *v.* – verbe et l'étymologie de ceux-ci ont été enregistré dans la base après la consultation des sources à caractère grammatical et étymologique.

La définition est l'élément-clé de la fiche. Nous avons même opté pour l'introduction de deux ou plusieurs définitions identiques par leur contenu, mais différentes d'après le mode et la source de définition. Les définitions sont numérotées, les sources sont indiquées obligatoirement en conformité avec les standards bibliographiques dans le même champ. Dans le cas de l'enregistrement de plusieurs acceptions pour un terme dans le cadre du même domaine référentiel, celles-ci sont inscrites dans le champ *Polysémie*, sont numérotées et on indique aussi les sources. Il faut également mentionner que dans l'ITeC, il n'y a pas de fiche terminologique sans définition, parce que la description, la traduction, la classification, l'hierarchisation, etc. ne sont pas possibles si elle manque.

Les équivalents du terme-vedette dans les langues roumaine, anglaise et russe sont introduits dans les champs respectifs, le rapport d'équivalence entre ces langues en étant basés sur le parallélisme *concept – terme* pour chaque langue. Le choix des langues impliquées en ITeC est motivé par :

- Le statut privilégié de la langue française dans le domaine du droit,
- Le degré d'extension de la francophonie en République de Moldova ;
- Le statut de langues officielles de l'UE (pour les langues française, anglaise, roumaine) ;
- La présence de la langue russe dans l'espace de la communication sociale en République de Moldova ;

Pour l'enregistrement des synonymes, antonymes, hyponymes et hyperonymes dans la structure de la fiche de l'ITeC sont prévues des champs différents.

Plus bas suivent les champs nécessaires pour les contextes dans la langue française et roumaine. Dans ces champs on introduit la phrase (les phrases) où il apparaît le terme et les sources d'où il a été extrait. Les contextes de différents sources authentiques sont utiles non seulement pour l'exemplification linguistique du terme dans le texte spécialisé, mais aussi pour l'enrichissement de la définition de nouvelles informations juridiques, tout comme les commentaires encyclopédiques.

Dans les champs prévus pour les phraséologismes juridiques dans la langue française et roumaine, on introduit des phraséologismes extraits de la législation communautaire du corpus législatif de l'ITeC et des autres sources authentiques. Le phraséologisme juridiques est « la combinaison ossifiée des mots » (Corlateanu 1992 : 119) a connotation juridique composé de plusieurs mots dont l'un est un terme juridique et qui se répète dans le langage juridique comme une formule fixe. Ces combinaisons constantes sont utilisées en tant que constructions « soudées », dont les composantes ne peuvent pas changer de place.

Le champ *Abréviation* est destiné aux formes d'abréviations généralement acceptées (sigles, acronymes). Enfin, nous observons, les initiales de l'auteur de la fiche qui porte la responsabilité pour l'information introduite et la date de la création (modification) de la fiche, informations considérées en tant qu'une bonne pratique dans l'activité de terminographe.

L'auteur a le droit d'introduire en cas de nécessité différentes notes explicatives dans les champs de la fiche sous forme de *Note* : (par exemple, dans le texte de la note peut être inclu une référence à la législation du corpus législatif de la base). Avec un astérisque (*) sont marqués les termes qui font l'objet de la description d'une fiche terminologique à part. L'utilisateur peut aussi obtenir la fiche terminologique sous forme de papier en utilisant l'option *Imprimer*.

Le caractère complexe de la fiche de l'ITeC élargit le cercle d'utilisateurs possibles à partir des spécialistes (philologues, terminologues, terminographes, juristes-linguistes, éditeurs et traducteurs des textes juridiques communautaires, juristes, fonctionnaires dont l'activité tient de l'UE, etc.) jusqu'aux non-spécialistes (chaque citoyen qui est intéressé de la législation de l'UE et le droit communautaire). Par exemple, les traducteurs des textes communautaires y trouveront le terme dans les langues française, roumaine, anglaise et russe, la définition dans la langue française, des synonymes (s'il y en a et s'ils sont enregistrés), des formes abrégées, des contextes et phraséologismes juridiques dans la langue française et roumaine ; les juristes (parfois plurilingues) ont à leur disposition la définition du concept français décrit dans la fiche, sa traduction dans autres trois langues, des commentaires encyclopédiques, et enfin le corpus législatif quadrilingue qui peut être consulté sans quitter l'ITeC ; les étudiants, particulièrement en langues étrangères, droit, relations internationales entrent aussi dans le cercle des possibles utilisateurs de l'ITeC ; par le contenu des définitions,

des contextes et des commentaires encyclopédiques cueillis par l'administrateur suite à une documentation rigoureuse dans différentes sources crédibles, même l'utilisateur non-initié dans le domaine du droit communautaire trouvera des informations utiles et intéressantes sur l'Union Européenne et sa législation.

Lors de l'enregistrement des données dans la BDT, pour assurer la qualité du produit terminographique, l'auteur a privilégié le partenariat avec les spécialistes du domaine visé. En conclusion, nous considérons que ce projet contribuera à l'harmonisation et la diffusion du langage juridique communautaire, par harmonisation on a en vue la correspondance des termes et des concepts que ceux-ci incarnent dans le cadre de la même langue, ainsi que l'uniformisation du processus de traduction en d'autres langues.

Références bibliographiques:

Organisation internationale de normalisation. ISO 704-1987. Principes et méthodes terminologiques, Genève : ISO, 1987.

Hometkovski, Liudmila. 2010, *InfoTerminographe Communautaire*. In:

<http://lhometkovski.ulim.md>

Guțu, Ana. "Traducerea textului tehnic: soluții epistemologice", *Introduction à la traductologie française*, Chișinău : ULIM, 2008, p. 206-219.

Corlăteanu, Nicolae și Melniciuc, Ion. *Lexicologia*, Chișinău : Lumina, 1992.

The Power of Language: Chaucer as Translator in The Manciple's Tale

Richard GARRETT,

US Fulbright Scholar, Moldova State University

Abstract

Some notable medieval poets, including Geoffrey Chaucer, were interested in meta-translation: in their texts these writers are calling attention to not only their roles as author and artist, but they also are advertising and defending their use of the vernacular language. As a rule translation into the vernacular was seen as questionable or suspicious during this period by these writers' respective cultures, particularly in the case of the English translators. Particularly for Chaucer, writing in Middle English, a language that was a relative newcomer in relation to other European vernacular literatures and of course to their classical precursors, authorship had an inherently dubious quality. In this paper I explore Chaucer's *The Manciple's Tale* and argue that this relatively ignored tale should be studied more extensively for what it says about authorship and translation. In the *Manciple's Tale* Chaucer explores in depth questions of language, its risks, and its consequences, examining fully notions of discretion in speech and language. The *Manciple's Tale's* significance lies in the fact that it is one of Chaucer's most distinctive, original translations, a point that scholars have generally not pursued.

Key words: *medieval poets, meta-translation, vernacular language, authorship, translation, language.*

Résumé

Certains poètes médiévaux, Geoffrey Chaucer y compris, se sont intéressés à la méta-traduction. Dans leurs textes ces auteurs annoncent et défendent l'utilisation de la langue vernaculaire. Généralement, la traduction dans la langue vernaculaire était considérée comme douteuse ou suspecte pendant cette période par les cultures respectives, en particulier dans le cas des traducteurs anglais. Particulièrement pour Chaucer, qui écrivait en anglais du Moyen Âge, une langue qui était relativement nouvelle par rapport aux autres littératures vernaculaires européennes. Dans cet article j'explore *Le Conte du Manciple*, écrit par Chaucer et je soutiens que cette histoire relativement ignorée devrait être étudiée plus largement pour ce qu'elle dit au sujet de la paternité de la traduction. Dans son ouvrage Chaucer explore des questions approfondies sur la langue, ses risques et ses conséquences, examinant des notions de discrimination parole/langue. L'importance de *Le conte du Manciple* réside dans le fait qu'il est considéré une traduction distinctive et originale de Chaucer, fait que les chercheurs n'ont généralement pas encore mis en valeur.

Mots-clés : *poètes médiévaux, méta-traduction, langue vernaculaire, paternité, traduction, langage.*

Geoffrey Chaucer's *Manciple's Tale* is a commentary on the fiction/truth dialectic, and it comments on the power and judicious use of language. In this tale Chaucer is reacting against contemporary literary conventions, such as those of *fin amor* and attempting to legitimize himself as a writer in an artistic milieu that

privileges *fin amor*. But the *Manciple's Tale's* significance lies primarily in the fact that it is one of Chaucer's most distinctive, original translations, a point that scholars have generally not pursued. My argument here is that Chaucer is able to most freely express the quandary in which medieval poets found themselves regarding truth versus fiction and thus their status as original, serious poets, through translation or rewriting, and that he seized upon the beast fable as the ideal form through which to express the condition of the fourteenth-century English poet.

Chaucer conveys his message in the *Manciple's Tale* through a brief tale that is seemingly straightforward but in fact decidedly complex. It is generally agreed among critics that "the subject of the tale is language"¹ but also that the tale deconstructs any affirmative, established, confident view of discourse and "finally leaves the poet no function at all."² As Michaela Paasche Grudin succinctly characterizes the critical consensus, "We are to believe that Chaucer concludes the *Canterbury Tales* by negating the assumptions about discourse and poetry that shaped it."³ A deconstructive reading of the *Manciple's Tale*, however, overlooks the subtle ways in which Chaucer uses language to affirm the importance and necessity of expression and not silence. To read any one part of the tale, especially its moral counseling silence, as Chaucer's final statement on human discourse is to miss his artfulness.

In the *Manciple's Tale* Chaucer explores the judicious use of language and the idea of having and losing the power of speech. This suggestion is embodied in the crow, whom Phebus taught to speak so well that he could "countrefete the speche of every man". (134) When the crow announces the adultery of Phebus' wife, he does it in what sounds like bird-talk: "Cokkow! Cokkow!" Cokkow!" (243) The wise crow in his excitement and temptation to *jangle* (gossip, tattletell)⁴ has been transformed into a foolish, lewd cuckoo.⁵ Or has he? Perhaps not quite yet. This seemingly bestial tweeting can be understood, of course, as a punning "Cuckold! Cuckold! Cuckold!" Larry D. Benson writes, "That the cuckoo/cuckold pun was known at this time is clear from Jean de Condé's *Messe des oiseaus*, 310-12, or Clanvowe's *Boke of Cupide*, ed. Scattergood, 1975, 183-85."⁶ Phebus does not understand the utterance, however, and calls for a translation:

"What, bryd? What song syngestow?
Ne were thow wont so myrily to syng
That to myn herte it was a rejoysynge
To heere thy voys? Allas, what song is this?" (244-247)

To this request the crow replies bluntly: "On thy bed thy wyf I saugh hym swyve" (256) Perhaps it is this direct, frank, common language which contributes to Phebus' violent reaction. This retelling in candid speech that his audience can understand proves to be the crow's undoing. The irony here is that this short, simple, "bestial tweeting" of the crow is laden with import; it conveys everything Phebus needs to know. Conversely, the translation into "human language," spelled out in more transparent, understandable terms, has catastrophic results, grave

consequences for the translator as well as the subject of his tale and even his audience. The idea of the crow transforming into a cuckoo takes on added interest when we consider the crow's forced exile and loss of community: in the marriage debate in *The Parliament of Fowls*, the outspoken cuckoo argues that all birds should remain single.⁷

The crow's counterfeiting here is, paradoxically, manifestly honest, and it fails catastrophically. For having revealed the "truth" of Phebus' wife, the crow is stripped of his lovely white feathers and becomes black, and he loses his power of speech and song, left only to squawk gratingly, or sadly, like Chaucer's crow "with vois of care" in *The Parliament of Fowls*.⁸ And all crows, in perpetuity, must pay this penalty, which seems an onerous one for the "indiscretions" of one loyal, honest creature.

The *Manciple's Tale* has a great deal to say about language and art. The word "tongue" appears ten times, numerous for such a short tale. And the Parson in the succeeding tale makes numerous references to the "synnes" and "humilitee" of the tongue and mouth, echoing the Manciple's theme that "whan [one] speketh moore than it nedeth, it is synne". (373) So what is Chaucer's point here, with these commentaries on the dangers of discourse?

The best approach to convey truths, Chaucer implies, is through ironic and latent language. To justify this idea Chaucer assumes the authority of Plato. Through the voice of the Manciple, Chaucer justifies his "fictions" by suggesting an apparently straight, equivalent line of translation from the classical philosopher to his own tale, casting himself as simply a replicator in (Middle) English of the ideas and words of Plato, when in fact he is crafting a complex, original story.

Chaucer was esteemed by his contemporaries as a translator. Indeed the late fourteenth-century French poet Eustace Deschamps famously wrote of his English counterpart in a *balade*: "Chaucer, le grant translateur."⁹ In *The Manciple's Tale* one can see Chaucer's formidable abilities as a translator distinctly manifest themselves. The tale is original and differs from its sources in a number of respects. Although he was probably familiar with the story of the raven in Ovid's *Metamorphoses*, the principal sources for Chaucer's *The Manciple's Tale* were likely two Old French poems, the massive *Ovide moralisé*, written early in the fourteenth century, and the mid-fourteenth-century *Voir Dit* by Guillaume Machaut. Upon examination of these two works, we can clearly note the differences between their tell-tale crow (or raven) stories and that of Chaucer, differences that are significant and demonstrate Chaucer's originality as a translator. The anonymous *Ovide moralisé* is a faithful yet greatly expanded translation of the *Metamorphoses* that adds allegorical commentary of, as the title suggests, a highly moral, and Christian, nature. The poem thus presents Phebus as a figure for God and the raven for the devil, and Coronis, Phebus' wife, for humankind. In his translation Chaucer avoids the Christian allegorizing altogether, and although he does include a "secular" moral—the danger of jangling and the corresponding prudence of silence—his tale is not a moral one (in the sense of a *moralitas* typology). One of Chaucer's specific touches that makes his tale original

is his villainizing, in a sense, Phebus, ascribing some culpability to this deity, and victimizing the crow, portraying him as, if not guilt-free, at least significantly more innocent than his master. Machaut also modifies the characters of Phebus and the crow in a similar fashion, but less markedly than does Chaucer.

Chaucer does closely follow the *Ovide moralisé* in his moral, as the French poem clearly denounces, with harsh invective, “jenglerie,” “jengles,” “jenglerres,” and “jengleours,” and concludes:

Mieux doit mentir,
Ou taire soi, pour pais avoir,
Que mal souffrir pour dire voir. (246-248)

It is better to lie
Or to keep quiet in order to have peace
Than to suffer harm for telling the truth. (*my translation*)

The most notable difference in the respective morals is that in the *Ovide moralisé* it is the poet himself, or a vague narrational voice that comments throughout the entirety of the work, moralizing on the narrative tales, yet in Chaucer, of course, the moral lesson and diatribe are taken over fully by the “gentil” Manciple. The Manciple’s voice embodies the spirit and, to some extent, the wording of the French text. The main difference is one of simplification: Chaucer simplifies the narrative dramatically, omitting episodes that in the French poem are clearly important considering their length and how they logically and seamlessly fit into the narrative. The French poem in its narrative structure and content closely follows the *Metamorphoses*. The poet evidently wanted to render the tales exactly as they appear in Ovid; no element of the stories themselves is missing. In the *Manciple’s Tale*, however, entire scenes and episodes from the earlier tales are omitted. For example, in the *Metamorphoses*, the *Ovide moralisé*, and Machaut’s version, Phebus’ raven, on his way to inform Phebus of his cuckolding, meets a crow who warns the raven against janglerie, attempting to dissuade him by recounting her own similar experience, in which she witnessed one of Pallas’ servant girls betraying her mistress and promptly told Pallas of what she had seen.

Pallas’ crow, who already had been transformed once by the goddess from a beautiful princess into a bird to escape being ravished by Neptune, now endures a second transformation at the hands of Pallas, this time having her feathers changed from white to black and being banished as a consequence of her “janglerie.” The insouciant raven, however, dismisses the crow’s warnings and hurries off to inform his master. In his tale Chaucer completely removes the entire narrative of Pallas and the crow, the story within a story, which naturally leaves us wondering why. The *Manciple’s Tale* is one of Chaucer’s more dramatic alterations of his sources to be found in the *Canterbury Tales*. The classical myth in his hands becomes a simpler and more stark tale, perhaps appropriate to the voice and character of the “lewed” Manciple (who, like the raven from the Ovidian tales, was warned about

the perils of janglerie and the virtues of silence, by his mother), but there must be something more we can point to. The chief effect of Chaucer's elision is to make Phebus' crow (raven) appear less guilty, and to make Phebus, and particularly his wife, appear more guilty. Chaucer's crow, although turning somewhat verbose after initially being a little coy in telling his master of his wife's adultery, informs Phebus, we sense, out of a sense of loyalty or idealism, in innocence, without having been warned in advance against tattle-telling.

Another change in Chaucer's tale that serves to mitigate the crow's guilt is the excessive punishment he suffers in relation to his "crime," particularly when compared to his punishment in the French sources. (*and in Ovid*) This harsh punishment that Phebus metes out to his loyal servant, for simply telling the truth, evokes a sense of pathos in the reader for the crow. In the Latin and French sources, the crow (raven) is punished chiefly by being changed from white to black. In none of the sources do we see Phebus castigating the crow for his actions or directly blaming him. Chaucer goes much further, having Phebus heap multiple punishments, both physical and psychological, upon the creature:

And to the crowe, "O false theef!" seyde he,
"I wol thee quite anon thy false tale.
Thou songe whilom lyk a nyghtyngale;
Now shaltow, false theef, thy song forgon,
And eek thy white fetheres everichon,
Ne nevere in al thy lif ne shaltou speke.
Thus shal men on a traytour been awreke;
Thou and thyn ofspryng evere shul be blake,
Ne nevere sweete noyse shul ye make,
But evere crie agayn tempest and rayn,
In tokenyng that thurgh thee my wyf is slayn."
And to the crowe he stirte, and that anon,
And pulled his white fetheres everychon,
And made hym blak, and refte hym al his song,
And eek his speche, and out at dore hym slong
Unto the devel, which I hym bitake;
And for this caas been alle crowes blake. (292-308)

Even the Manciple himself can't resist getting in on the act and "bitake[s]" the crow unto the devil. Phebus, after rashly and angrily killing his wife, even goes so far as to claim that the crow is responsible for his wife's death. (302) Earlier in the narrative Chaucer uses only two lines to describe Phebus' killing of his unfaithful wife, and then he writes seventeen lines to detail the indignities suffered and penalties paid by the faithful, truth-telling bird. The effect of all this unbalanced treatment, ostensibly, and on its surface, may be to induce in the audience more antipathy for the crow and sympathy for Phebus, and his wife, but what Chaucer effectively does here is to render the crow a pathetic creature, while not fully exonerating him, and to ascribe more culpability to Phebus. And, while Phebus' wife, in the narrative, comes across as a somewhat innocent victim of both

Phebus and the crow, through the Manciple's digression and apology for his choice of words to describe Phebus' wife, Chaucer indirectly assigns blame to her and underscores her sullied role in the affair. This censorious stance toward and demystification of the wife of Apollo are wholly absent in the Latin and French sources.

So why would Chaucer make these significant changes and deletions of a story he is translating? One possible answer is that Chaucer is trying to make a veiled statement about certain contemporary social issues that concern him, as well as about traditional literary and cultural institutions that he questions. For example, through his victimization of the crow and corresponding villainization of Phebus, Chaucer seems to be exposing and criticizing the inequitable, oppressive relationships between institutional powers and those groups or individuals subservient to them. If we examine the relationship between the crow and Phebus in this context, we can see that the *Manciple's Tale* illustrates this problematic association.

It is curious to note that, as John J. McGavin points out, "With very few exceptions, critics have inclined to agree with the Manciple and consign Phoebus' crow to the devil."¹⁰ These critics have seemingly unquestioningly accepted the Manciple's moral on the virtues of silence as Chaucer's moral. As I have already suggested, however, Chaucer's text challenges this traditional precept, and the Apollonian myth which embodies it. Other critics have commented on the servitude or "slave morality" of the Manciple,¹¹ but few have examined the crow in this light. In the Latin and French source texts, Apollo's crow is inscribed as a sordid creature (perhaps not only because of the lewd, dishonorable scene he has witnessed but also because he unabashedly recounts the scene?) who deserves the indignities he suffers as a result of his jangling. In the *Manciple's Tale*, however, the crow engenders more pathos: Chaucer departs from his sources in that he explicitly puts the crow in a cage (131) (anticipating Lydgate's use of the caged bird motif), which evokes an image of servitude from the beginning of the narrative. And the crow's subsequent fleecing, blackening, and banishment at the hands of his lord, in addition to the maledictions Phebus heaps upon him, for being faithful, loyal, and telling the truth, clearly reflect a gross imbalance and unjust power relation, and this fable can thus be seen as Chaucer's way of critiquing oppressive relations between nobility and the lower classes. Chaucer also is subverting the prevailing medieval Apollonian mythos that idealizes the god, and, as well, the courtly romance conception of woman in this mythos.

One of Chaucer's significant departures from his source texts that underscores his translational objectives in the *Manciple's Tale* is his treatment of Phebus' wife. Indeed readers of Chaucer know her as "Phebus' wife" and nothing else, but in the *Metamorphoses* as well as the French texts she is named Coronis of Larissa. Thus through suppressing her name and therefore her identity and turning her into an anonymous wife, Chaucer begins his demystification and humbling of this deified figure who, notwithstanding her cuckolding of Apollo, is generally depicted in idealized terms in the French poems, a depiction not unlike that of the

regal lady in courtly romance. As another leveling device, Chaucer then lowers the level of discourse in the form of the Manciple, particularly in reference to Phebus' wife, to reflect greater offense on her part. Acknowledging his "knavyssh speche," the Manciple emphatically concludes his report to Phebus of his wife's philandering by bluntly stating "For on thy bed thy wyf I saugh hym swyve". (256) He then uses the colloquial word "lemman" to refer to Phebus' cuckold and also indirectly in reference to Phebus' wife. (220) The Manciple also twice uses the word "wenche" in his *apologia*, another possibly lewd and offensive word, in suggesting that the only difference between Phebus' wife and a poor woman who has also "werke[d] amys" is a socially-constructed linguistic one: the former is called a "lady" and the latter labeled a wenche or lemman. "Wenche" usually denotes a lower-class woman, often a servant, and is, according to E. Talbot Donaldson, "not a respectable word in Chaucer's eyes."¹² In this digression the Manciple, somewhat incongruously, appeals to the authority of Plato in order to vindicate his use of "lemman" and "wenche" in reference to Phebus' wife where "lady" or "lovere" might be thought more polite and appropriate. These words merit a closer examination in this context, wherein The Manciple interrupts his narrative and begins his digression thusly:

His wyf anon hath for hir lemman sent.
Hir lemman? Certes, this is a knavyssh speche!
Foryeveth it me, and that I yow biseche. (204-206)

He thus implores his audience to forgive him his use of "lemman," which some might find offensive, particularly in reference to the wife of Apollo. With Chaucer the term "lemman" usually carries connotations of "adultery, lust, treacherous love, and rape . . . But the word was not held to be coarse, and the Manciple is the only pilgrim to apologize for it. . . . Perhaps Chaucer felt that the word had lower-class connotations and was somewhat old-fashioned. (Benson 954) Intriguingly, the meanings of "lemman" in the *Middle English Dictionary* vary from "concubine" to "the Virgin Mary; God, Christ."¹³ One wonders whether Benson interprets the word in a pejorative sense because of its use in the fabliau *The Miller's Tale*, where both Nicholas and Absolon repeatedly apply the term to the "likerous" Alisoun. "Lemman" thus seems more appropriate for a "knavyssh" tale like the Miller's and its use in not only a morally didactic beast fable but one which features gods such as Apollo carries more ironic connotations.

One of the significant points of this passage is its antifeminism: the Manciple is plainly expressing a series of misogynistic remarks directed against Phebus' wife but also against women in general. In addition to the words above, he also considers woman in animalistic terms, comparing her to a bird, a cat, and, more pointedly, a "she-wolf". Moreover, the "lemman" with whom Phebus' wife cuckolds her husband is not another god, or king, or, as in the courtly romance, a princely hero, but an underling, as the Manciple emphasizes:

“For under hym another hadde shee,
A man of litel reputacioun,
Nat worth to Phebus in comparisoun. (198-200)

With the choice of her lover Phebus’ wife is adding insult to injury, the Manciple makes clear. This unflattering portrayal of the lover is an addition to the story on the part of Chaucer, and reflects a parodic strain vis-à-vis the ideals of *fin’ amor* wholly absent in the *Ovide moralisé*. In Chaucer’s tale the myth has been reworked to ascribe more baseness to the event and more guilt to Coronis and to Phebus, while reclaiming the crow.

One of Chaucer’s more intriguing ironic strokes in the *Manciple’s Tale* can be seen when we contrast this antifeminist discourse regarding Phebus’ wife with the end of the tale, in which the Manciple repeatedly invokes his mother during his verbose moralisation, and (paradoxically) relies upon saws taught to him by his mother to drive home his final assertions to his fellow pilgrims. What are we to make of this story-teller who follows his digressions wherein he insults women with invoking another woman as an *auctour*?

As suggested above, one of the principal translational changes that Chaucer makes in his myth of Phebus and the crow is his inversion of courtly ideals and *fin’ amor* that the *Ovide moralisé* upholds and that Machaut’s *Le Voir Dit* ostensibly upholds but in actuality questions as well. This inversion reveals some of Chaucer’s objectives as a translator, i.e. satirizing the popular poetics of the late Middle Ages. In addition to Chaucer’s reworkings demonstrated above, another significant element of Chaucer’s poem that departs from the French texts, particularly from the *Ovide moralisé*, is its commentary on art and the artist. Like the account in the *Metamorphoses*, the narrative in the *Ovide moralisé* practically ignores the fact that Apollo is a musician. The only reference comes when the crow informs Apollo of his wife’s philandering, whereupon Apollo drops his lyre. Chaucer’s account, is a however, is an exploration of the complexities of art and of the power yet also the vulnerabilities and failings of the artist. Chaucer fills his brief tale with numerous references to music and song and, of course, story-telling itself. Of all the various qualities associated with Phebus, it is that as an artist that Chaucer privileges, as we can see near the beginning of the tale when Phebus is praised for his music and song:

Pleyen he koude on every mynstralcie,
And syngen that it was a melodie
To heeren of his cleere voys the soun. (113-115)

And as Phebus’ artistic counterpart, the crow is also described as having a voice nonpareil:

Therwith in al this world no nyghtyngale
Ne koude, by an hondred thousand deel,
Syngen so wonder myrily and weel. (136-138)

Chaucer valorizes the crow's representation of the artist by adding, "And countrefete the speche of every man / He koude, whan he sholde telle a tale" (134-135), and it is this specific description of the crow as tale-teller that is most significant. The operative word here, of course, is "countrefete," which carried the same meaning in the fourteenth century as "counterfeit" does today-- denoting something deceptive and false – as well as meaning "to imitate, emulate, or represent something". (*MED: Middle English Compendium*) This notion of emulating or representing the speech of every man while at the same time using covert or duplicitous language underscores the challenge for Chaucer and others writing in English in the fourteenth and fifteenth centuries, one that attained its resolution in the fable genre.

In Chaucer's case, this challenge lay in the realm of language itself. Simply the choice of the vernacular tongue as his literary medium – his attempt to "countrefete the speche of every man" – had a transgressive quality to it. Chaucer's use of English, particularly in the *Canterbury Tales* and in *Troilus and Criseyde*, challenges the authority of the hierarchy of medieval languages. These two texts gave English the weight and esteem it needed (and had hitherto been missing) to stand on its own as a literary language, comparable with classical, French, and Italian authors. His novel choice of English for these two works, and its significant and lasting influence on the English language and literature, can be compared in some respects to Dante's decision earlier in the century to write the *Divine Comedy* in Italian. Nicholas Watson states that during the fourteenth and fifteenth centuries "Middle English writing was and went on being much preoccupied with its own legitimacy and status, while the use of written English, both in England itself and in Scotland, was highly politically charged throughout the period... Writing in English raised large questions about national/cultural identity and about the consequences of the spread of literacy and learning both down the social scale and across the gender divide." Watson further adds that the "general literary history of Middle English [is] one whose focus is sociopolitical and linguistic, rather than formal or aesthetic."¹⁴ Adding to this subversive character is Chaucer's choice of the Manciple to narrate this tale featuring the speech of every man.

While English was making inroads at the turn of the century as the language for a variety of written texts, it nevertheless had to wait almost a century after Chaucer wrote the *Canterbury Tales* before Caxton made it the standard literary language with his first printing press in English. As a London poet and diplomat for Richard II, Chaucer must have faced a degree of hostility to his choice of English verse, in that the main language of Richard II's court, a significant part of his audience, was Parisian French.¹⁵ And Latin and Anglo-Norman continued to be widely used, not only in schools, monasteries, churches, law courts, and municipal and guild records, but in literature as well. Numerous fourteenth-century tracts, poems, and hagiographies were composed in Latin, and one of the most important writers of the early fourteenth century was Nicole Bozon, a Franciscan writing in Anglo-Norman, who wrote, among other works, a number of Aesopic fables.

Writing at the same time as Chaucer, John Gower wrote two of his three principal works, the *Mirour de l'omme* and the *Vox clamantis*, in Anglo-Norman and Latin, respectively. Watson suggests that Gower chose to write the former, his first long poem, in Anglo-Norman “perhaps as the most appropriate language for a member of the gentry such as himself to address his peers.”¹⁶ Chaucer’s decision to write a collection of tales in Middle English recounted by a diverse group of individuals that span the various classes, estates, and professions of late medieval England provided him with the framework to represent the array of voices and dialects that peopled fourteenth-century England.

Although closer to Machaut’s *Le Voir Dit* than to the *Ovide moralisé*, particularly in its anticourtly elements, the *Manciple’s Tale* departs from Machaut’s poem, its most immediate source, in a couple of significant ways. One such change is Chaucer’s deletion of one of the key features of *Le Voir Dit* (as well as of Ovid’s tale): Phebus’ “*amie*” (Coronis) was pregnant with his child, whom Phebus saves and who would become Aesculapius, the god of healing and medicine. Chaucer’s suppression of this element also serves to enhance the guilt of Phebus and his wife, and by extension mitigate that of the crow, by obviating the pathos that certainly would have adhered to Phebus and his wife had Chaucer included the pregnancy. Perhaps an even more significant change associated with this element is Chaucer’s creation of a literal cuckolding and adultery in that he transforms Coronis, Phebus’ “*belle amie*,” to Phebus’ wife, thus, again, increasing the culpability of both the god and his wife. And the crow’s jangling in this context, a report of a literal cuckolding, takes on a less blameworthy note. Chaucer’s crow’s shout of “Cokkow!” is an original touch; nowhere in either of the French sources do we see the bird crowing “Cocu!” or “Cucuault!”, the Old French corresponding terms. Chaucer also displays his originality through his choice of the Manciple as his narrator, and this choice underscores Chaucer’s subtle challenge to the prevailing contemporary institutions as well as his safeguarding of the position of the poet while still managing to convey his message about art and the artist.

In the *Canterbury Tales*, Chaucer presents himself as a compiler of tales told by others, and Chaucer the poet therefore disassociates himself from his Manciple narrator, just as the Manciple disassociates himself from the characters in his tale – when Phebus slings the crow out the door and “unto the devel,” the Manciple interjects, “which I hym bitake.” Like Chauncleer exhibiting his pride of voice, Phebus’ crow conveys his words a little too flauntingly, the result being the exile of crows from a paradisiacal home. Both birds express themselves, their voices, imprudently, and there seems a heavy price to pay – the permanent loss of language. But, as with so much of the *Manciple’s Tale* that we have observed, there is more than one way to read this situation. What appears to be a loss of language may instead be a rebirth, offering a unique, multifaceted perspective of the notion of “lost in translation.” The experience of Chauncleer and of Phebus’ crow suggests not only a loss of voice, language and the meaning of words, but also of home and community (with the obvious potential- or near-loss of life itself). Yet since their stories are retold, their stories – and thus their language – live on in

the words of their translators, in this case the Nun's Priest and the Manciple, and of course Chaucer himself.

Notes

- ¹ Britton J. Harwood, "Language and the Real: Chaucer's Manciple," *Chaucer Review* 6 (1972): 268.
- ² Helen Cooper, *The Structure of the Canterbury Tales* (Athens: University of Georgia Press, 1984) 199.
- ³ *Chaucer and the Politics of Discourse*. Columbia: University of South Carolina Press, 1996. 150.
- ⁴ The *Middle English Dictionary* definitions for *jangling* include "tale-telling" and "calumny"; a *jangler* is a "calumniator" and "raconteur"; and the verb *jangler* means "Of a bird: to chatter, twitter. See Middle English Compendium online, University of Michigan.
- ⁵ In *The Parliament of Fowls*, the narrator describes the raven or crow as "wys," and the "unkynde" (unnatural) cuckoo is called a "fol" and "lewed" (ll. 363, 505, 616).
- ⁶ *The Riverside Chaucer*, ed. Larry D. Benson. Boston: Houghton Mifflin, 1987. See "Notes," p. 954.
- ⁷ See line 607.
- ⁸ See line 363.
- ⁹ See Tim William Machan, *Techniques of Translation*, 1985.
- ¹⁰ See "How Nasty Is Phoebus's Crow?" *The Chaucer Review* 21.4 (1987): 444.
- ¹¹ Ann W. Astell, "Nietzsche, Chaucer, and the Sacrifice of Art," *Chaucer Review* 39 (2005): 323-40; Louise Fradenburg, "The Manciple's Servant Tongue: Politics and Poetry in the Canterbury Tales," *ELH* 52 (1985): 85-118.
- ¹² *Speaking of Chaucer*, 1970, 25n., quoted in Benson, 954.
- ¹³ *Middle English Dictionary*. Middle English Compendium online. University of Michigan.
- ¹⁴ See "The Politics of Middle English Writing," *The Idea of the Vernacular*, ed. Jocelyn Wogan-Browne (University Park: The Pennsylvania State University Press, 1999) 331.
- ¹⁵ See William Rothwell, "The Trilingual England of Geoffrey Chaucer," *Studies in the Age of Chaucer* 16 (1994): 45-67.
- ¹⁶ "The Politics of Middle English Writing," 333.

Bibliographical references

- Astell, Ann W. "Nietzsche, Chaucer, and the Sacrifice of Art," *Chaucer Review* 39 (2005): 323-40.
- Benson, Larry D., ed. *The Riverside Chaucer*. Boston: Houghton Mifflin, 1987.
- Blanchot, Maurice. "Translating." *L'Amitié (Friendship)*. Trans. Elizabeth Rottenberg. Stanford: Stanford University Press, 1997.
- Boethius. *Isagogen Porphyrii*. Ed. Samuel Brandt. Corpus Scriptorum Ecclesiasticorum Latinorum 48. Vienna and Leipzig, 1906.
- Bryan, W. F., and Germaine Dempster, eds. *Sources and Analogues of Chaucer's Canterbury Tales*. New York: Humanities Press, 1958.
- Chaucer, Geoffrey. "The Manciple's Tale." *The Riverside Chaucer*. Ed. Larry D.

- Benson. Boston: Houghton Mifflin, 1987.
- . "The Nun's Priest's Tale." *The Riverside Chaucer*. Ed. Larry D. Benson. Boston: Houghton Mifflin, 1987.
- Coghill, Nevill. "Chaucer's Narrative Art in the *Canterbury Tales*." *Chaucer and Chaucerians: Critical Essays in Middle English Literature*. Ed. Derek Brewer. Tuscaloosa: University of Alabama Press, 1966. 136-39.
- Cooper, Helen. *The Structure of the Canterbury Tales*. Athens: University of Georgia Press, 1984.
- "Countrefete." *Middle English Dictionary*. Middle English Compendium online. University of Michigan.
- de France, Marie. *Fables*. Ed. and Trans. Harriet Spiegel. Toronto: University of Toronto Press, 1994.
- de Machaut, Guillaume. *Le Livre du Voir Dit*. Paris: Livre de Poche, 1999.
- Donaldson, E. Talbot, ed. *Chaucer's Poetry*. New York: Ronald Press, 1958.
- Downing, Angela. "Chaucer's *General Prologue to The Canterbury Tales*." *Thematic Development in English Texts*. Ed. Mohsen Ghadessy. London: Continuum International, 1995. 159.
- "Fable." *Middle English Dictionary*. Middle English Compendium online. University of Michigan.
- Fradenburg, Louise. "The Manciple's Servant Tongue: Politics and Poetry in the *Canterbury Tales*," *ELH* 52 (1985): 85-118.
- Godefroy, Frederic. *Dictionnaire de l'ancienne langue française et tous ses dialectes de IXe au XVe siècle*. Paris: F. Vieweg, 1881.
- Grudin, Michaela Paasche. *Chaucer and the Politics of Discourse*. Columbia: University of South Carolina Press, 1996.
- Harwood, Britton J. "Language and the Real: Chaucer's Manciple," *Chaucer Review* 6 (1972): 266-78.
- "Jangling." *Middle English Dictionary*. Middle English Compendium online. University of Michigan.
- "Lemman." *Middle English Dictionary*. Middle English Compendium online. University of Michigan.
- Lerer, Seth. *Chaucer and His Readers: Imagining the Author in Late-Medieval England*. Princeton: Princeton University Press, 1993.
- "Lewed." *Middle English Dictionary*. Middle English Compendium online. University of Michigan.
- Lindah, Carl. *Earnest Games: Folkloric Patterns in the "Canterbury Tales"*. Bloomington: Indiana University Press, 1987.
- McGavin, John J. "How Nasty Is Phoebus's Crow?" *The Chaucer Review* 21.4 (1987): 444-58.
- Machan, Tim William. *Techniques of Translation: Chaucer's Boece*. Norman: Pilgrim, 1985.
- "Manciple." *The Oxford English Dictionary*. 2nd ed. Oxford: Clarendon Press, 1989.
- Manning, Stephen. "The Nun's Priest's Morality and the Medieval Attitude toward Fables." *JEGP* 59 (1960): 403-16.
- Muscatine, Charles. *Chaucer and the French Tradition*. Berkeley: University of California Press, 1957.
- Ovid. *Metamorphoses*. Ed. William S. Anderson. Norman: University of Oklahoma Press, 1997.

Ovide moralisé: Poème du commencement du quatorzième siècle, 5 vols. Ed. C. de Boer. Amsterdam: Johannes Müller, 1915-38.

Rothwell, William. "The Trilingual England of Geoffrey Chaucer," *Studies in the Age of Chaucer* 16 (1994): 45-67.

Wheatley, Edward. *Mastering Aesop: Medieval Education, Chaucer, and His Followers*. Gainesville: University Press of Florida, 2000.

Wogan-Browne, Jocelyn, et al., eds. *The Idea of the Vernacular: An Anthology of Middle English Literary Theory, 1280-1520*. University Park: The Pennsylvania State University Press, 1999.

Le vocabulaire français dans le miroir de l'imagé, de l'imaginable et de l'imaginaire

Constantin FROSIN

Université « Danubius », Galați

Résumé

Cette étude est basée sur un corpus d'exemples tirés de l'Encyclopédie des Blagues (Edigo) et de mon projet de dictionnaire imagé, très apprécié par M. Axel MAUGEY, Professeur à la Sorbonne IV et au Canada (Montréal). Elle attire l'attention sur les gaffes que peut commettre un locuteur de français ignorant les nuances et la polysémie des mots français, exemple : « Vous attendez un enfant ? demande la directrice du collègue à un énorme monsieur, qui répond : Non, j'ai toujours été comme ça... ». Ce qui revient à dire que c'est le contexte qui tire au clair les sens parfois plus ou moins vagues ou diffus. Ou que l'humour joue sur ses propres marqueurs stylistiques, qui vont jusqu'à conférer de nouveaux sens aux mots, par des contextualisations inédites, insolites ou bizarres, spécifiques de l'humour. Le fait est que le français est une langue incroyablement riche et inventive, comme résulte de cette étude.

Mots-clés : *nuance, sens figuré, polysémie, équivoque, double sens, humour.*

Abstract

This study is based upon a corpus of examples taken from the "Encyclopedia of jokes" and from my Imagery Dictionary project, very well received by Axel MAUGEY, Professor at Sorbonne IV and in Montréal (Canada). It draws your attention to the blunders a French speaking person could make if she ignores the nuances and the French words polysemy, for example: « *Vous attendez un enfant ? demande la directrice du collègue à un énorme monsieur, qui répond : Non, j'ai toujours été comme ça...* » // *Are you waiting for a child ?*

Key words: *shade, figuratively, polysemy, ambiguity, double meaning, humor*

Pour commencer par le commencement, je dirai que j'ai eu l'honneur et le plaisir de connaître M. Axel Maugey, Professeur à la Sorbonne, à Neptune, en Roumanie, où il était invité, comme moi, au Colloque organisé par l'Union des Ecrivains de Roumanie. On a fait connaissance et, l'instant d'après, il me demanda ce que j'avais noté sur un bout de papier. C'était des mots français que j'avais décomposés à ma façon et redéfinis, ce qui a eu le don de le surprendre outre mesure, comme quoi il me demanda ce que j'entendais faire de ces trouvailles. Je lui dis que j'avais en vue un dictionnaire imagé du français, il ne put retenir son enthousiasme et me dit que, le jour où ce dico serait prêt, je devrai le chercher, il irait avec moi aux plus grandes maisons d'éditions, tout d'abord à Gallimard, et que ce sera une première absolue dans le domaine de la linguistique française !

Malheureusement, je n'ai jamais eu le temps depuis de mettre dûment la main à la pâte et de rédiger un tel dictionnaire, mais à présent que l'occasion se représente, j'essaierai de vous en parler aussi, car cette question ne dépasse pas le thème choisi. Lauréat de l'Académie Française, Professeur à l'Université de Montréal aussi, ce grand Professeur a avalé, pour ainsi dire, mon projet, et dit qu'il

l'attend toujours (nous sommes restés en contact, du reste il est le parrain de ma revue : *Le Courrier international de la Francophilie*). C'est déjà la preuve que cette initiative mienne n'est pas dépourvue d'intérêt, au contraire.

Ces derniers temps, j'ai eu entre les mains *La Grande Encyclopédie des Blagues*, publiée par Edigo (imprimée à Finidr, en République Tchèque, sans date de parution), où j'ai pu trouver d'autres preuves de l'incroyable richesse et fantaisie du lexique français, et dont je cite des extraits à l'appui de mes affirmations. Je procéderai à l'examen de ces extraits, puisque certifiés par l'usage des Français :

1) Deux chiens se promènent. Tout à coup, l'un d'eux se met à frétiller. -*T'as vu, dit-il, un réverbère neuf ! Ça s'arrose.*

Au-delà de la personnification et de l'innocent jeu de mots (pour les chiens), c'est aussi une flèche contre les personnages qui lèvent le coude et imitent les chiens, en arrosant (lisez : en compissant) grilles et palissades, murs ou tout objet qui leur paraît apte à les cacher des autres, comme si les ivrognes avaient honte de ce qu'ils font. La joie humaine, occasionnée par la pendaison de la crémaillère ou par des étrennes, devient objet de la dérision dans les cas des animaux, que les hommes imitent à des moments où ils se ravalent eux-mêmes à cette condition...

2) -*J'ai perdu mon chien*, dit madame Dupont à sa voisine. -*Faites passer une annonce. -Ça ne sert à rien, il ne sait pas lire !*

Cette blague flétrit et stigmatise la bêtise humaine, l'ironie est mordante, malgré l'économie de moyens, il n'y a presque pas de marqueurs stylistiques, les mots sont plutôt sages, de tous les jours, et pourtant, c'est le contexte qui leur confère une force stylistique impressionnante ! La personnification n'est pas de mise ici, elle n'est point admise, on refuse aux chiens la moindre intelligence, mais la dame, hélas, prouve qu'elle n'en a point, tout comme son chien...

3) Une baleine se faisant attaquer par des requins, leur dit : « C'est assez (Cétacés), je me cache à l'eau (cachalot) pour protéger mon dos fin (dauphin, lisez mon petit) » (cétacé, cachalot, dauphin).

Si les deux premières blagues ne supposent aucune construction lexicale plus spéciale, cette troisième implique même une certaine créativité, bien que, à première vue, on ne fasse que jouer sur les sonorités. Il y a fort à parier que bien peu de gens, voire de Français, pourraient se rendre compte du fait que, par exemple, *C'est assez !* signifie et renvoie à Cétacés, que *je me cache à l'eau* signifie : moi, je suis un cachalot, ou que *protéger mon dos fin* signifie « pour protéger mon dauphin », *id est* mon petit. Cette homophonie, pour forcée qu'elle soit, est du plus grand effet !

4) Que dit la maman grenouille à son petit qui revient à une heure tardive ? -*Dis donc, t'es tard !*

Avec le 3^e exemple, toute une série de constructions du même genre vient d'être inaugurée, et si nous n'avons point recours aux règles de la phonétique ou de la phonologie, ou aux dénominations plus que savantes de la stylistique (il s'agit des figures de style), c'est pour que tout un chacun puisse jouir de l'impressionnante capacité de cette langue de produire des effets inattendus, qui

étonnent voire éblouissent tant le lecteur que l'auditeur. Rappelons-nous que le français est la seule langue où Jésus signifie (ou dérive) de *Je suis celui qui suis/qui est*, et cette dénomination du Christ n'existe qu'en français (ne fût-ce que parce que Jésus visita la France, en compagnie de Madeleine...).

Ce qui est intéressant dans cet extrait, c'est que *têtard* signifie également *enfant*, non seulement le petit de la grenouille, si bien que *t'es tard* réunit les 3 sens : petit de la grenouille, enfant, être/venir/rentrer tard. Voilà ce qui s'appelle maîtrise du langage... lorsqu'on a le sens de l'humour !

5) Comment faire aboyer un chat ? On lui donne une tasse de lait et il la boira (= et il aboiera)

La réponse (supposée), suggérée par la question, conduit à une construction homophonique élaborée, où l'on préfère compliquer les choses : on eût pu utiliser tout aussi bien le présent - qui aurait été logique car dans le prolongement (et le sillage) du présent du verbe *donner*), que le futur ; mais non, selon la grille de lecture des blagues et selon l'horizon d'attente du lecteur/auditeur, l'effet de surprise est encore plus grand lorsqu'on détourne l'attention de la réponse que tout le monde attend, car les humoristes sont imprévisibles, la plupart du temps. Ils détestent de marcher dans les sentiers battus, de tomber dans le commun et le vulgaire, comme quoi même le commun du mortel doit faire un effort pour pouvoir comprendre la pointe – entendre la plaisanterie !

6) Comment tondre facilement un mouton ? Le faire courir, car cela lui fait perdre l'haleine.

Dans cet exemple, l'homophonie est parfaite : perdre l'haleine – perdre la laine, pas même question de paronymie. Mais le jeu de mot (si calembour il y a...), au fait, un jeu d'esprit lequel, même s'il ne force pas l'équivoque, n'est pas fondé sur un mot pris à double sens, mais à triple sens, car la pauvre bête, à bout de forces et sans souffle, n'opposera plus aucune résistance, comme quoi on pourra la tondre sans difficulté. *Perdre l'haleine* signifie aussi suffoquer, étouffer, épuiser... En effet, l'humour est une entreprise de longue haleine !

7) Une petite souris, enrouée, triomphe : - *Ça y est, j'ai un chat dans la gorge !*

Apparemment, oui, ce calembour force l'équivoque, mais, en fait, la locution figée : *avoir un chat dans la gorge*, signifiant : être enroué, nous éclaire sur le sens de la blague, laquelle est loin d'être un coup de maître ; tout juste, on a su trouver la juste place à cette belle et intéressante structure idiomatique. L'effet surprise est provoqué par la joie de la souris de pouvoir se faire enfin forte d'avalier un chat, le chat étant son éternel rival et ennemi. Elle l'a eu, finalement, mais grâce à un état de santé précaire, se retrouvant dans la lexie figée mentionnée. Loin de nous leurrer, elle se leurre elle-même... Loin de nous donner le change, elle se donne elle-même le change... C'est cela le charme de l'humour de qualité, où les Français sont passés maîtres !

8) Quel est le comble pour un photographe ? Avoir des pellicules...

Alors là, voilà un mot pris à double sens, à cela près que la pellicule photographique ou filmique est au singulier, tandis que pour avoir ce sens de

« petites écailles formées de tissu épidermique nécrosé qui se détachent du cuir chevelu », il a fallu transformer ce singulier en pluriel, l'équivoque ayant à gagner de ce changement, surtout pour les personnes qui ignorent ce sens du mot *pellicule*... Décomposer ce mot serait tout aussi désobligeant que de décomposer un mot comme *concupiscent*...

9) Quel est le comble du coq ? Avoir la chair de poule !

Pour un coq, être pris pour une poule, à cause de sa chair (de poule), ce serait une tragédie... Une fois de plus, on a eu recours à une lexie complexe, une locution figée : *avoir la chair de poule*, dont le sens est d'avoir peur, tout simplement... Et pourtant, ce serait inconcevable qu'un coq ait peur, n'est-ce pas ? Lui, qui par son chant chasse les ténèbres et annonce la pointe du jour et le lever du soleil, la renaissance du monde comme qui dirait. L'habileté et l'intelligence populaire ont triomphé encore une fois – pour la combienième fois, comme on le verra par la suite ?

10) Quel est le comble pour un électricien ? Ne pas être au courant...

On a affaire ici à un cas plus spécial, où le sens d'une expression consacré par l'usage courant, est forcé, voire déterminé à revêtir d'autres sens, complémentaires : ne pas être au courant de son métier, *id est* ignorer l'abc de son métier, mais aussi ne pas être connecté à l'électricité, *id est* réparer quelque chose les yeux dans la poche, d'après l'oreille comme qui dirait, sans avoir la possibilité de vérifier ; un troisième sens est possible : fonctionner à l'électricité, ce qui reviendrait à dire que cet électricien ne saurait faire son métier/son devoir, tout simplement soit parce qu'il a peur du courant électrique, soit qu'il ignore tout des ficelles du métier. Comme on le constate, plus les choses sont simples, plus elles sont compliquées, et l'on doit fournir un effort plus gros pour en venir à bout... Le SD (le Système D (débrouille-toi) devient SDH – Sens De l'Humour- on ne peut pas faire sans !.

11) Quel est le comble pour un avion ? Avoir un antivol...

Dans ce cas précis, la faute est à la polysémie du français, certains mots ayant parfois des dizaines de sens. Ici, on joue tant sur le son que sur le sens. Antivol, qui signifie « dispositif protégeant certains objets et particulièrement les véhicules, contre le vol », revêt ici un tout autre sens, jouant particulièrement sur le son, comme quoi il perd son sens initial, et devient : dispositif empêchant un avion de s'envoler et de voler... Inventivité, créativité lexicale, fantaisie débordante, imagination excessive ? Qui sait. L'important c'est que l'humour atteigne son but : faire sourire les gens, les mettre de bonne humeur !

12) Quel est le comble pour un policier ? D'arrêter un oiseau parce qu'il vole...

Le même double sens est employé ici, mais le but c'est de prendre en dérision les policiers, dont la bêtise, insinue-t-on, est proverbiale (surtout lorsqu'ils font d'un simple accident un procès-verbal, alors, s'ils verbalisent sur le compte des chauffeurs (chauffard, prétend-on...), ceux-ci verbalisent sur le compte des flics, pourquoi pas, si démocratie il y a, *id est* la kratos/force des mots (en oubliant que parfois elle peut entraîner la kratos/force des maux...). Et pourtant, l'on oublie qu'il y a des oiseaux qui volent, tel le perroquet voleur... Mais l'humour résulte ici

également de l'équivoque du verbe *arrêter*, qui signifie d'abord « interrompre ou faire cesser un mouvement ou une marche », ou un vol, dirions-nous, ce qui serait impossible pour un policier qui marche à pied... Mais tant qu'il y a de l'humour, le monde continuera de tourner...

13) Quel est le comble du facteur ? D'être timbré !

Pour un facteur (postal), *être timbré* au sens propre du mot, ce serait passer comme une lettre à la poste, ou bien un autre sens, que l'on découvrira plus loin, serait qu'il a été affranchi, dont le sens figuré signifié *émancipé*, ou qui *a vu le loup*, ou qui a eu des expériences sexuelles intéressantes, hors du commun... Heureusement, ici, *timbré* renvoie à tout autre chose : *cinglé, piqué, sonné, toqué*... Donc, écervelé, un peu fou. Ça dépend de quelle oreille on l'entend, du point de vue dont on pose la question sur le tapis ! Le fait est que cette construction est resplendissante d'humour !

14) Quel est le comble de la propreté ? Se laver les mains avec des gants pour ne pas salir le savon.

Là, on tombe déjà dans le sophisme, la spéculation humoristique est poussée au-delà des limites de la raison, et il est notoire que tout ce qui franchit les bornes du raisonnable, fait rire, relève déjà d'une forme d'humour – un comique de langage, si l'on veut. Aucun calembour ici, mais l'équivoque est maximale, car on joue sur le sens de toute cette phrase, qui renverse nos us et coutumes, pour ainsi dire... Du moins au début, l'inédit s'accompagne du bizarre et du loufoque, ce qui fait parfois que l'on se tape le cul par terre... de rire. C'est se payer une pinte de bon sang, et cela aide à couler des jours heureux !

15) Quel est le comble de la clé ? Se faire mettre à la porte.

Le comble, cette fois, c'est que la clé est faite pour être mise à la porte ! Seulement, la locution figée *mettre quelqu'un à la porte*, signifie lui donner le balai, le foutre à la porte, l'inviter à fermer la porte de dehors... Une construction lexicale dotée d'un sens propre, mais qui a engendré un sens figuré, sur lequel on joue ici ; l'équivoque est terrible, parce que ce qui est le fait d'une clé, devient anormal, sa destination première devient une destination nullement enviable. Seulement, c'est selon le côté de la porte où l'on envisage de mettre la clé... En tout cas, le sourire aux lèvres, on peut aisément s'imaginer qu'une clé qui n'a pas ouvert la bonne porte peut se faire virer, *id est* se faire mettre à la porte – de l'autre côté du seuil, au rancart !

16) Quel est le comble pour une abeille ? D'avoir le bourdon.

L'écart est énorme entre *le bourdon* qui signifie *le mâle de l'abeille* (mais pour cela, le bourdon est précédé par *faux* : le faux bourdon) et *avoir le bourdon* qui signifie avoir le cafard, être en proie à une grande tristesse, voire une tristesse invincible. L'équivoque s'appuie ici sur le fait que les faux bourdons ne sont pas les bienvenus dans les ruches, voire ils en sont haineusement chassés. Et pour une abeille ouvrière, par exemple, ce serait le comble qu'elle ait son bourdon à elle, car c'est la reine des abeilles qui, le moment venu, peut en avoir... Et puis, l'atmosphère de la ruche est très tendue quand un faux bourdon en approche, elles

en sont très ennuyées, voire très tristes, probablement, car le mec en question vient ruiner leur travail !

17) Quel est le comble du cuisinier ? D'être dans le potage (dans une situation désespérée).

Le potage est, en effet, le fait du cuisinier. Dérivé probablement du vocable *jardin potager*, le potage serait synonyme de *soupe*. Mais je pense que dans l'expression *être dans le potage*, cela n'a rien à voir – ou très peu – avec le potage proprement dit, mais plutôt au *pot*, car *pot* entre dans des expressions comme *manque de pot* – malchance. *Manquer de pot* signifie donc jouir de malchance, ce qui s'apparente à « être dans une situation désespérée ». L'on pourrait donc parler d'une sorte de paronymie, car *potage*, décomposé en pot + âge, pourrait signifier une malchance qui n'en finit plus (à cause de *âge*), être condamné à perpète à la malchance, être abonné au guignon à perte de vue... Le fait est que l'humour fait flèche de tout bois, voire de tout boa !

18) Un monsieur est à l'hôpital avec la tête enveloppée d'un solide pansement. Son infirmière lui dit : - *Mon pauvre monsieur, votre femme doit vous manquer ? -D'habitude oui, mais cette fois, elle m'a eu !*

Apparemment, le verbe *manquer* pourrait suggérer que le malade languit après sa femme, que le fait de garder le lit dans une chambre d'hôpital lui fait mal, que la solitude est difficile à supporter. La polysémie du français y joue encore son rôle, poussant très loin l'équivoque qui résulte à première vue, ce qui assure l'effet comique résultant après la mise au point du mari, victime de la colère de sa femme... aimée. Il paraît qu'elle lui ait jeté quelque chose à la tête ou qu'elle l'ait frappé d'un objet contondant, ce qui lui a valu quelques journées d'hospitalisation. Ainsi donc, l'affirmation interrogative de l'infirmière devient : elle doit rater ses coups la plupart du temps, c'est du moins ce qu'en déduit le mari infortuné. En tout cas, le quiproquo est là, qui force notre sourire, au cas où l'on n'ait pas saisi la pointe d'entrée de jeu. Le sens de l'humour encense notre bonne humeur !

19) Cellule à deux. L'un colle des timbres sur le corps nu de l'autre. Le directeur lui demande ce qu'il fait. Le fou lui répond : *Mais je l'affranchis avant de me l'envoyer !* (je veux qu'il s'émancipe avant que je ne le monte).

Malgré la dureté et la vulgarité de cette séquence (voire une trivialité masquée), cela vaut la peine de s'en occuper, puisque ça existe dans les livres édités, on le dit entre Français, etc. *Affranchir* signifie, entre autres, « rendre quelqu'un indépendant, libérer (sa conscience, etc.) », ou alors désigne une composante morale ou spirituelle ou encore une manifestation de la personne humaine. Un synonyme possible, rattachant ce sens à celui de cette séquence, serait *émanciper*. Seulement, le *Trésor de la Langue Française* nous dit que ce verbe signifie aussi *dépucceler*, en argot, et c'est bien l'argot que parlent les détenus dans les prisons. S'il en est ainsi, il est possible de conférer au mot *timbre* un sens proche du mot *timbré* du français populaire, ce qui pourrait donner « rendre fou, exciter, bourrer le crâne quant aux avantages de ce rapport »... Ensuite, il ne faut pas perdre de vue que *s'envoyer une femme ou un homme*, signifie : avoir des relations intimes. Voilà donc comment une histoire de timbrage précédent

l'opération de poster une lettre, devient tout autre chose, qui n'a rien à voir avec les sens standards des mots respectifs, ce nouveau sens blessant parfois les natures plus délicates. N'importe, vive l'humour !

20) Un énorme monsieur attend à la sortie de l'école. La directrice s'approche : - *Vous attendez un enfant ? -Non, j'ai toujours été comme ça.*

La situation ici présentée est des plus hilares, voire hilarantes... Le seul tort qu'on peut donner à ce monsieur, c'est d'être *énorme*, probablement fort grand et gros. La directrice lui pose une question des plus innocentes, s'enquit tout simplement s'il attend quelqu'un, mais comme il s'agit d'une école, il est normal qu'on attend la sortie d'un enfant qui fréquente les cours de cette école-là. Mais l'homme en question, probablement souvent ironisé par ses collègues ou proches, trouve normal qu'on se moque de lui et répond très spontanément qu'il n'attend pas d'enfant, qu'il n'est pas donc enceint, mais gros de par sa nature, sa constitution physique... Comme qui dirait, qui se sent morveux se mouche... *id est* ceux qui se reconnaissent le défaut s'appliquent ce qu'on en dit. Quoi qu'il en soit, le rire ne nuit pas à la santé, l'humour non plus !

21) C'est un type qui croise un de ses copains dans la rue. -*Tiens, Albert, ça va ? - Ben, figure-toi que ma belle-mère est morte la semaine dernière... - Oh, merde ! Qu'est-ce qu'elle avait ? -Bon, trois fois rien : une table, un buffet...*

Cette blague nous montre que le cynisme même peut avoir un effet comique ou que cela vaut la peine de fustiger par l'ironie, de tels penchants au cynisme. Le poly-sémantisme du verbe *avoir*, même s'il n'égale pas le verbe *faire*, qui cumule env. 3000 contextualisations en locutions figées, est substantiel, puisque dans ce contexte précis, *avoir* signifie : quelle maladie avait-elle, qui pouvait lui provoquer la mort. Mais le type demandé, peut lui chaut de la mort de sa belle-mère (il s'en réjouit même, apparemment), le seul côté ennuyeux de cette histoire, histoire de rire, certes, est qu'elle ne lui/leur ait rien légué, sinon des meubles sans importance. Mais à quelque chose malheur est bon, peut-on lire entre les lignes...C'est ça l'humour : subtilité et choses insolites, bizarres, capables de (re-)mettre quelqu'un de bonne humeur !

J'espère franchement que ces quelques extraits attireront l'attention aux intéressés sur les sens possibles des mots, sur ce qu'on peut dire des choses extrêmement graves lorsqu'on ignore la polysémie des mots français - autant s'aventurer sur des sables mouvants... Et l'on peut dire que le dicton latin *Castigat ridendo mores* s'applique à merveille dans le cas de l'humour français, qui jongle avec les jeux de mots, les calembours, etc.

Et maintenant, en toute modestie, je vous offre en pâture quelques exemples tirés de mon dico imagé, à paraître Dieu sait quand, lequel n'en est pas moins attendu par les spécialistes du français et par les grandes maisons d'édition françaises.

Abaisser : chercher *l'abc* de toute chose, en scrutant toute chose en profondeur ; formé probablement d'une forme du verbe abattre (possible : *abat*) et du verbe hisser, ce qui renvoie à *Ad augusta per angusta* de nos ancêtres latins...

- Abaissement** : une abbesse qui ment, ce dont on peut dire pis que pendre, car quoi de plus terrible, que de voir des abbés mentir en chœur ?!
- Abaisseur** : c'est quelqu'un qui veut passer pour la sœur d'un abbé où il n'y a que des hommes (moines) ; ce mensonge est si bizarre, que le péché qui en résulte est terrible, et marque à jamais celui qui le fait...
- Abajoue** : quelqu'un qui, au lieu d'abattre de la besogne, abat des plats en quantité, ce qui fait que ses joues se gonflent démesurément ; peut se dire aussi d'un chasseur qui met tout le temps en joue, au point d'en abattre ses propres joues ; un autre sens (ou non-sens, si l'on préfère) : un abat-jour où il ne fait pas jour, mais il fait tout le temps nuit (ce qui peut nuire, voire abattre certaines joues, plus ou moins calées en maths, etc.) ; à bas joue, pourrait être la définition de tels politiciens, qui jouent par terre, se traînent comme les serpents... en serrant les pans de son veston...
- Abandonné** : donné à partir d'un certain an (ou temps), ou donné sans un ban, ou sans le ban et la bannière...
- Abandonnique** : un abandon qui vous fait un pied de nique, qui vit dans la crainte d'être niquelé (préfère-t-on nickelé ?), comme un pied (plus ou moins marin)
- Abasie** : un point de départ qui s'origine en Asie... ; possible étymologie de l'allemand : *Abber, Sie...*
- Abasourdis** : des abats ourdis, d'où l'expression : *numéroter ses abattis*.
- Abasourdissant** : abat en train d'assourdir.
- Abâtardir** : se faire tard, faire de vieux os, vieillir, à propos du groupe ABBA ;
Dire : abats tes tares, y renoncer (fig.) ;
A bas tard, faut 'l dire : on a d'autre chose de mieux à faire...
- Abattage** : faire de l'abattage (fig.) : rendre vieux, épuiser, faire perdre son énergie, etc. ; abattre l'âge des pauv' vieux... ; Maison d'abattage : où l'on entre jeune et d'où l'on sort déjà plus vieux, car on y abat votre âge... ; ou, tout simplement, à bas ton âge !
- Abat-jour** : possible adjectif pour la nuit...
- Abat-son** : sorte de moulin, devant lequel on fait d'habitude l'âne...
- Abattu** : généralement dit d'un cheval, qui ne sait plus où le bât le blesse ; parfois, se dit d'abats mis en lieu sûr, au secret...
- Abat-vent** : appareil qui produit un courant d'air à bas vent, ou à petit vent, ou, en temps de guerre, un blindé qui abat surtout des vans.
- Abat-voix** : dispositif qui abat la voix des stentors ; ou, adverbe : à voix basse
- Abbé** : indique les efforts et l'ahan d'un bégayeur qui apprend à lire... tout comme les moines apprennent à aimer Dieu et à nous le faire respecter.
- Abbesse** : une personne qui n'est jamais à la baisse, à cause qu'elle est bien supérieure aux autres... sœurs
- Abc** : un abcès engendré par la soif des mots, de la connaissance
- Abdiquer** : en bon français, l'antonyme d'indiquer
- Abdomen** : adverbe signifiant à dos d'homme
- Abée** : une lettre A bien béante, et qui parfois baye (aux corneilles)

Aberrance : qui opère à l'aide d'un *aber* rance ; qui erre en quête d'un abbé

Obsession: quand l'aube cesse de paraître, c'est la nuit éternelle, le cauchemar absolu, l'obsession (mot à mot : la cession de l'aube)

Profession : lieu où l'on professe

Professer : être enclin à fesser les indisciplinés ;
avoir une forte envie d'aller à la fesse ;
être un gay en devenir, ou être d'accord avec les mariages gay.

Les savants sont enclins à exclure ce qu'on pourrait appeler les étymologies populaires, comme si les premiers Français étaient tous des savants ou que les seuls savants existant à l'époque, faisaient des mots, les autres attendant que les mots leur tombent tout prêts dans le bec... Nonobstant ce, des mots comme *professeur*, *obsession* et tant d'autres prouvent bien qu'à leur origine il y a eu une sorte d'étymologie populaire.

Ou si l'on préfère, il s'agit de la fantaisie extraordinaire de cette langue, qui semble manier le mot mieux que ne le faisaient les manieurs de sabre qu'étaient les Français, spadassins redoutables, chevaliers parfaits. Et, ajouterais-je moi, les maîtres de l'Humour de qualité. Mais plus c'est beau, plus ça fait bobo... et l'on se retrouve un pied bot ! A bon entendeur, salut ! Il faut ouvrir l'œil et le bon ! Il faut ouvrir l'œil le bon... ! Attention ! Attends, Sion... !

Références bibliographiques

Chazaud, Bertaud de. *Dictionnaires de synonymes et mots de sens voisin*, Paris : Ed. Gallimard, 2003.

La Grande Encyclopédie des Blagues, publiée par Edigo (imprimée à Finidr, en République Tchèque, sans date de parution).

Le Grand Robert de la Langue Française, en 6 volumes, Paris : Ed. Dictionnaires le Robert, 2001.

Le Trésor de la Langue Française Informatisé. : atilf.atilf.fr/

Отражение интеркультурологических особенностей военной субкультуры в переводе художественного фильма

Оксана МИХАЙЛОВА

Академия Внутренних Войск Министерства Внутренних дел Украины

Abstract

Issues of cross-cultural communication can occur not only at the level of national cultures contact, but also at the level of subcultures interaction. Military subculture has its own features that distinguish it from all other professional cultures. This allows to consider the opposition of military and civilian cultures both in the framework of a certain national culture, and in the intercultural aspect. When translating a work of art (feature film), a translator must take into account these features to maximize the conveyance of the source pragmatics.

Key words: *cross-cultural communication, military subculture, feature film translation, pragmatics of translation.*

Résumé

Les problèmes de la communication interculturelle peuvent apparaître au niveau du contact des cultures nationales ainsi qu'au niveau de la communication des subcultures. La subculture militaire a ses propres particularités qui la distingue de toutes les autres cultures professionnelles, ce qui permet d'étudier l'opposition des subcultures militaire et civile dans le cadre nationale ainsi que dans le cadre interculturel. Traduisant une oeuvre littéraire (un film) le traducteur doit tenir compte de ces particularités pour atteindre la réflexion maximale du potentiel pragmatique de l'original.

Mots-clés: *communication interculturelle, subculture militaire, traduction d'un film, pragmatique de traduction.*

Сознательно или нет, на протяжении своей жизни люди входят в состав тех или иных социальных групп. Каждая группа имеет свою субкультуру в составе материнской культуры и имеет как общие с ней черты, так и отличия. Отличия могут быть вызваны социальным настроением, образованием, традициями и другими причинами. Субкультуры базируются на взаимном восприятии ее членов, которое определяется их расовой, религиозной, географической, языковой, возрастной, половой, трудовой, семейной принадлежностью. В соответствии с такими видами принадлежности они придерживаются той или иной модели поведения. Определяющим фактором коммуникативного поведения может служить принадлежность к какой-либо организации или профессиональной группе, которая имеет свои нормы, правила, принципы и модели общения, свой список традиций и правил, которые директивно или опосредованно приписываются членам этой организации (профессиональной группы), формы общения друг с другом и с представителями других сообществ.

Проблемы межкультурной коммуникации приобрели в последнее время значительную остроту для современной лингвистической теории, их изучение осуществляется в разных направлениях и в связи с разными аспектами. (Донец, Стернин, Тер-Минасова, Hofstede)

Большинство современных исследований направлены на выявление особенностей коммуникации разных национальных культур без учета субкультурных различий, в то время как субкультурные характеристики очень важны для понимания особенностей общения. Одной из важных для современного общества, но мало изученных, является военная субкультура, которая выступает неотъемлемой частью любой национальной культуры. Важную роль субкультурные особенности играют и для перевода, который является видом межкультурной коммуникации. Переводя художественное произведение, в частности, художественный фильм, переводчик должен адекватно отражать характерные черты субкультуры, как поведенческие, так и языковые. Современная теория художественного перевода имеет немало количество исследований, связанных с отображением разных аспектов прагматики художественных произведений в переводе, однако субкультурные черты персонажей и особенности их передачи в процессе перевода художественного фильма до сегодняшнего дня не были предметом научного исследования.

Прежде, чем перейти к анализу перевода художественного фильма и отражения в этом переводе особенностей военной субкультуры, необходимо охарактеризовать военную субкультуру как таковую и установить ее отличия от гражданской субкультуры. Признак, по которому мы выделяем эти субкультуры, не является обычным и однозначным. Это, безусловно, признак принадлежности к определенной профессиональной области, но необычность такого разделения состоит в том, что одна профессиональная субкультура (военная) противопоставляется всем остальным профессиональным группам, которые в этом случае объединяются в одну субкультуру (гражданскую). Такое разделение объясняется тем, что армия имеет свои особенные правила, не свойственные никакой другой профессиональной субкультуре одного и того же общества. Социальные функции армии – обеспечение мира и общественного порядка – обуславливают и специфику коммуникативной культуры. Однако военные образования все же функционируют не изолированно от социума, которого они защищают, а в тесном контакте с ним. В связи с этим и возникает проблема межкультурной коммуникации военных и гражданских.

По теории Г.Хофстеде (28), культуры можно классифицировать в соответствии с ментальными программами, которые формируются у человека в течение жизни. В нашем случае можно говорить, что ментальная программа формируется, когда человек, выбирая учебное заведение и систему образования (военную или гражданскую), формирует модели поведения и общения, свойственные выбранной культуре. Таким образом, источником ментальных программ является культура и социальное окружение, т.е. те

условия, в которых осуществляется социализация и инкультурация человека. Ментальные программы определяются так называемыми культурными измерениями, к которым относятся:

- дистанция власти;
- коллективизм/индивидуализм;
- маскулинность/феминность;
- степень избегания неопределенности.

Эта классификация разработана относительно национальных культур в целом, но может быть применена и к субкультурам. В нашем анализе профессионально маркированной является военная субкультура, следовательно, ей, очевидно, свойственны свои особенности избранной модели. Тип гражданской культуры совпадает с типом общенациональной культуры. Поскольку исследовался перевод на русский язык французского фильма «Mon colonel», мы будем анализировать особенности русской (украинской русскоязычной) и французской национальных культур по отношению к военной субкультуре. При этом, как будет показано ниже, военная субкультура независимо от типа национальной культуры имеет свои интеркультурологические особенности, вследствие чего ее можно рассматривать как субкультуру, имеющую интеркультурологическую основу с одной стороны, и культурно-национальные особенности в рамках конкретной национальной культуры – с другой стороны. Все эти особенности отражаются на средствах коммуникации, используемых внутри военной субкультуры, и должны быть учтены переводчиком (который чаще всего является гражданским лицом) для достижения полноценной прагматической адаптации перевода. Рассмотрим отдельно каждый признак, характеризующий представителей той или иной культуры.

Признак «дистанция власти» показывает, какое внимание в разных культурах уделяется иерархическим отношениям между людьми и как варьируют культуры относительно этого признака. Некоторые культуры имеют преимущественно иерархическую или вертикальную структуру, в то время как в других культурах иерархия выражена не так сильно или наблюдается горизонтальная структура построения отношений с властью. Военная субкультура принадлежит к иерархичным структурам с высокой дистанцией власти, где ко всем высшим должностным лицам выказывается особенное уважение и демонстрируется покорность. Гражданская субкультура в русскоязычном обществе является преимущественно культурой с низкой дистанцией власти, где наибольшее значение придается таким ценностям как равенство в отношениях, в том числе служебных, и индивидуальная свобода. В такой культуре эмоциональная дистанция между начальниками и подчиненными незначительная. Например, сотрудники всегда могут подойти к своему шефу с вопросом или выразить критическое замечание. Что касается французской гражданской деловой культуры, то в ней дистанция власти выражена в гораздо более высокой степени. Во французских организациях имеют место четко выраженные иерархические

отношения, значительно более высокий уровень ответственности высших должностных лиц и гораздо менее демократичные отношения между коллегами. Но горизонтальный уровень отношений проявляется, например, в деятельности профсоюзов, которые играют очень большую роль во французском обществе и добиваются демократических решений путем забастовок и выдвижения социальных требований. Таким образом, уровень дистанции власти и степень иерархичности отношений военной субкультуры гораздо выше, чем в каждой из рассматриваемых гражданских культур. В военной культуре существует жесткая субординация, когда зависимость подчиненного от начальника в высшей степени сильна.

Высокая дистанция власти в военной субкультуре выражается в характерных языковых клише, которые используются в служебном общении, подразумевающих формулировку приказа командиром и реакцию на него со стороны подчиненного.

По признаку «индивидуализм-коллективизм» военную субкультуру можно отнести к культуре с крайне высокой степенью коллективизма. Люди, которые воспитываются в военном коллективе (военный лицей, военный ВУЗ), учатся воспринимать себя как часть «мы-группы». «Мы-группа» отличает себя от других групп в обществе и является источником создания собственной идентичности. Между индивидом и группой с самого начала развиваются отношения зависимости. «Мы-группа» служит защитой для индивида, от которого в ответ требуется постоянная лояльность относительно группы. В военной культуре существует жесткая необходимость воспринимать себя как члена коллектива, а также коллективная ответственность за действия одного или нескольких членов группы.

В гражданской субкультуре люди, как правило, воспринимают свое «я» отдельно от других людей. Это «я» выражает личную идентичность человека и отделяет его от других «я». Причем в основе классификации других людей лежит не их групповая принадлежность, а индивидуальные признаки. Цель воспитания в обществе заключается в том, чтобы сделать человека самостоятельным, то есть научить независимости. Это касается преимущественно гражданских субкультур, которые относятся к национальным культурам индивидуалистского типа. Французская культура, как и большинство западноевропейских национальных культур, принадлежат как раз к культурам, в которых главенствует индивидуализм. Русскоязычная культура, как и все славянские культуры, относят к коллективистским. Чувство коллективизма в славянской культуре, безусловно, развито намного больше, чем в западноевропейской или американской. Однако все равно степень коллективизма в военной субкультуре (независимо от национальности) намного выше, чем в гражданской и сопоставима, возможно, только со степенью коллективизма, принятой в восточных национальных культурах (китайской, японской и т.д.).

Признак маскулинность/феминность, согласно теории Г.Хофстеде, определяет социальные, заранее определенные, культурные роли. Однако

относительно того, что считать «мужским», а что «женским», в каждой конкретной культуре существуют разные мнения. Поэтому как критерий разделения на маскулинные и феминные культуры Г.Хофстеде предлагает традиционно разделение общества. То есть мужчинам приписывается твердость, ориентация на конкуренцию, соперничество и стремление быть первым. Женщинам приписывается ориентация на дом, семью, социальные ценности, а также мягкость, эмоциональность и чувственность. Согласно такому распределению в маскулинных культурах центральное место занимает работа, сила, независимость, материальный успех, конкуренция и соперничество, а также существует четкое размежевание мужских и женских ролей. В феминных культурах эти признаки считаются не такими важными. На первом плане тут находятся эмоциональные связи между людьми, забота о других членах общества, сам человек и смысл его существования.

Военная субкультура с очевидностью принадлежит к маскулинным культурам со всеми характерными для таких культур проявлениями. Что касается общенациональной украинской (русскоязычной) культуры, то она, напротив, в исторической перспективе имеет все признаки феминной культуры, где на первом плане эмоциональность, чуткость, человек и смысл его жизни. То же можно сказать и о французской национальной культуре, имеющей традиционно все признаки феминности.

Маскулинность в военной субкультуре проявляется в воспитании культа силы, мужества, агрессивности, духа соревнования и соперничества по принципу «если ты не победишь, то победят тебя». Кроме этого, люди, которые сознательно выбирают профессию военного, характеризуются большей степенью воинственности и агрессивности характера, чем другие представители общества. Для действий в условиях боевой готовности или войны эти черты являются уместными, без них армия не будет армией. В то же время характерным для военных является перенесение этих особенностей на службу в мирных условиях и на общение не только с военными, но и с гражданскими на всех уровнях, особенно на службе.

Что касается признака избегания неопределенности, то в культурах с его высоким уровнем индивид ощущает стресс и чувство страха. Высокий уровень неопределенности, согласно теории Г.Хофстеде, ведет тут не только к повышенному стрессу у индивидов, но и к освобождению у них большого количества энергии. Поэтому в культурах с высокой степенью избегания неопределенности наблюдается высокий уровень агрессивности, для выхода которой в таких обществах создаются особенные каналы. Это проявляется в существовании многочисленных формализованных правил, которые регламентируют действия и дают возможность для людей максимально избегать неопределенности в поведении. Например, в культурах с высоким уровнем избегания неопределенности в организациях создаются особенно детальные законы или неформальные правила, которые устанавливают права и обязанности всех и каждого. В таких культурах поспешность – это

нормальное явление, а люди не склонны к принятию быстрых изменений и сопротивляются возможным нововведениям.

В культурах с низким уровнем избегания неопределенности люди в большей мере склонны к риску в незнакомых условиях, и для них характерен более низкий уровень стрессов в незнакомой ситуации. Молодежь и люди с отличным, другим поведением, воспринимаются в таких обществах более позитивно, чем в культурах с высоким уровнем избегания неопределенности. В культурах с низким уровнем рассматриваемого признака наблюдается четкое противоборство по отношению к введению формализованных правил, которое чаще всего эмоционально окрашено. Поэтому правила устанавливаются только в случаях крайней необходимости. И украинская (русскоязычная), и французская национальные культуры в целом принадлежат к культурам с низким уровнем избегания неопределенности, а, значит, и гражданская субкультура всех этих культур имеет такой уровень. Военная субкультура, напротив, имеет высокий уровень формализованности, расписанности всей жизни по минутам и по шагам, и как причина и следствие этого, – высокий уровень избегания неопределенности. В военной культуре большое внимание уделяется внешним, формальным признакам всех сфер службы и жизни, которым подчинено все. Жизнь военного регламентирована многочисленными руководящими документами, начиная с уставов и заканчивая распоряжениями непосредственного начальника. Регламентируется все: внешний вид, выполнение служебных обязанностей, поведение как на службе, так и в свободное время. Речь военных также строго регламентирована и, как уже отмечалось, полна формализованных клише, использование которых обязательно. Содержание таких клише имеет интеркультуральную природу, т.к. их смысл одинаков как во франкоязычной, так и в русскоязычной военной культуре, однако конкретное лексико-грамматическое наполнение таких устойчивых формул отличается в разных языках, а неправильный их перевод, в свою очередь, нарушает картину военной коммуникации, лишая ее субкультурной принадлежности, подобно тому, как неправильный или дословный перевод фразеологизма искажает смысл оригинала.

События художественного фильма «Mon colonel» отражают как непосредственно жизнь и правила коммуникации военных внутри субкультуры, так и отношения военной и гражданской субкультур. Основная проблема фильма лежит несколько в иной плоскости и является моральной проблемой, относящейся к обществу в целом независимо от национально-культурной и профессионально-культурной принадлежности. Однако необходимым фоном, на котором разворачиваются события фильма, является жизнь французской военной части и ее взаимоотношения с алжирским гражданским населением, с одной стороны, и взаимодействие современных военных и полицейских, которые проводят расследование в наши дни, – с другой стороны.

Для переводчика, в первую очередь, важным является правильное отражение языковых особенностей общения в военной среде, которые связаны с характеристиками военной субкультуры, описанными выше. В первую очередь хотелось бы остановиться на переводе самого названия фильма. Словосочетание, выведенное в название, является формой военного обращения к старшему по званию. Притяжательное местоимение *mon* в данном случае является обязательной формой выражения вежливости подчиненного по отношению к старшему по званию. В русской военной речи такой специфической формы обращения именно к старшему по званию не существует, все военные обращаются друг к другу, добавляя к званию обращение *товарищ*, сохранившееся с советских времен. То же самое можно сказать и об украинских военных. Следует заметить, что в первые годы после провозглашения независимости в украинской армии была попытка перейти на обращение *господин* (*пане*), но затем по решению командования военные вернулись к привычной форме *товарищ*, которая сохраняется и по сей день. В многочисленных упоминаниях исследуемого фильма в интернете, его название переводится дословно *Мой полковник*, что, безусловно, неверно, т.к. такое словосочетание не имеет ничего общего с военным обращением, вынесенным в название. Нами был найден только один русский перевод этого фильма, выполненный, безусловно, человеком гражданским, имеющим о военной коммуникации очень общее представление. В этом переводе и название фильма, и такие же обращения в диалогах самого фильма (*mon colonel*, *mon capitaine*, *mon lieutenant*) переводятся без притяжательного местоимения:

Sous-lieutenant Rossy, à vos ordres, mon colonel

Младший лейтенант Россси. Готов к службе, полковник.

- *Vous avez à les réunir et les nommer chacun un chef d'îlot.*

- *Moi, mon capitaine?*

- *Введите их и назначьте каждого главным по кварталу.*

- *Я, капитан?*

Такой перевод нельзя считать удовлетворительным, т.к. в русскоязычном военном общении такое обращение к старшему по званию не принято, а, следовательно, воспринимается как недостаточно вежливое и не отражающее дистанцию власти. Использование принятого в России и Украине обращения *товарищ* также было бы неуместным в переводе французского фильма, поскольку для французской военной субкультуры такое обращение абсолютно недопустимо и неправдоподобно. Поэтому наиболее приемлемым компромиссным вариантом перевода могло бы быть сочетание обращение *господин* и соответствующего звания. Таким образом, и название фильма, с нашей точки зрения следует переводить как *Господин полковник*.

В приведенном примере наблюдается еще один неверный вариант перевода военного речевого клише *à vos ordres*, которое во французской военной речи употребляется и как реплика-рапорт, и как реплика-ответ на

приказ. Соответственно, она может переводиться, например как *по вашему приказанию прибыл, прибыл для прохождения службы*, а также как *слушаюсь* и т.д. Фраза *готов к службе*, использованная в приведенном варианте перевода, не является клише, принятым в военной речи на русском языке, а следовательно, нарушает необходимую формализованность военного общения. В нашем случае эту реплику, с нашей точки зрения, следовало бы перевести как *Младший лейтенант Росси прибыл для прохождения службы, господин полковник*.

Приведем другой пример диалога между военными, содержащего необходимые формализованные элементы:

1. Commandant: – Il s'agit du colonel assassiné.

Général: Une sorte de journal... Je veux une note pour midi trente...

Майор: Из-за этого и убили полковника.

Генерал: Это что-то типа дневника... Я требую доклад к 12.30...

2. Lieutenant: Mes respects, commandant.

Commandant: Bonjour, lieutenant. Du nouveau sur l'assassinat de Duplan?

Lieutenant: Rien de nouveau, commandant.

Commandant: Si. On a reçu cet enveloppe. Je veux votre rapport pour midi.

Лейтенант: Здравия желаю, майор.

Майор: Есть что-то новое по делу Дюплана?

Лейтенант: Ничего, майор.

Майор. Вот тут кое-что. В этом конверте. Я хочу получить отчет до обеда.

В обоих примерах допущены ошибки при переводе приказа *Je veux une note (votre rapport) pour...*. Во-первых, в двух случаях приказное клише переведено по-разному (*Я требую доклад* и *Я хочу получить отчет*), во-вторых, в обоих случаях использована определенно-личная конструкция с местоимением *я* и личной формой глагола, что не принято для формулировки приказа в русской военной речи. В русскоязычных военных диалогах приказы формулируются при помощи инфинитивных форм глагола, следовательно, перевод этих фраз должен содержать инфинитив, а кроме того, и *note*, и *rapport* в данном случае подразумевают документы одного типа и должны переводиться, по нашему мнению, словом *рапорт*, а сама команда – выражением *подать рапорт*. Также военный характер диалога нарушает указание времени в переводе. В оригинале четко указано время (*pour midi trente – pour midi*) и в первом, и во втором случае, разница в полчаса семантически мотивирована необходимостью для майора ознакомиться с рапортом лейтенанта, прежде, чем подать его генералу. В переводе эта четкость нарушена, т.к. во втором случае время не указано, а сказано *до обеда*, в результате чего частично теряется смысл высказывания. Кроме того, по нашему мнению, в переводе второй части необходимо в обращении лейтенанта к майору добавить *господин*, несмотря на отсутствие притяжательного местоимения *mon* в оригинале, т.к., как уже было выше

сказано, обращение к старшему по званию одним словом, обозначающим звание, звучит фамильярно.

Несоблюдение точности в переводе в том случае, если речь идет о времени, было отмечено и в других местах. Например:

- *Vous me donnerez votre réponse demain à 18 heures.*
- *Ответишь мне до 6 часов завтра*

В переводе использован очень характерный для гражданского человека и совершенно не свойственный военному способ выражения времени. Военный, особенно в служебной обстановке, никогда не скажет *6 часов*, если речь идет о вечернем времени.

Приведем еще один пример диалога, в котором четко отражены различия между речью гражданского и военного лица:

- *Oui, mon colonel*
- *Rossy, en uniforme on ne dit ni oui, ni non! On dit affirmatif ou négatif! Comme disait Blaise Pascal : "exprimez-vous à soldat et vous deviendrez soldat". Savez-vous, pourquoi cette ville s'appelle Saint-Arnaud?*
- *Oui, mon colonel... Affirmatif, mon colonel! C'est au nom du général Saint-Arnaud qui a conquis la région en 1837.*
- *Il n'était alors qu'un capitaine et il employait la force. Sans plaisir. Et pour remplir sa mission.... Traduisez-moi ça en langue claire, habitable même pour un militaire de carrière.*
- *Je vais essayer.*
- *Rossy, en uniforme on dit pas qu'il va essayer, mais qu'il va réussir!*
- *Affirmatif, mon colonel, je m'y mets dès ce soir!*
- ...
- *Да, полковник!*
- *Не говори «да» или «нет»! Говори «так точно» или «никак нет»!*
- Блез Паскаль говорит: «Солдаты говорят по-солдатски». Знаешь, почему этот город называется Сент-Арно?*
- *Да... Так точно! Генерал Сент-Арно завоевал эти земли в 1837 году.*
- *Он был капитаном, и применял силу крайне неохотно, лишь для выполнения миссии... Переведи это на язык доступный простому солдату.*
- *Я постараюсь*
- *Не говори, что постараясь, сделай это!*
- *Я сделаю это немедленно ночью, полковник!*

В этом диалоге подчеркивается отличие между военными и гражданскими, которое проявляется в форме языкового выражения мысли. На наш взгляд, перевод недостаточно удачен, т.к. переводчик почему-то опустил слова полковника *en uniforme on ne dit...* (*on dit pas*), в то время, как это и является ключевым в диалоге. В переводе обязательно нужно употребить слово *военный* (*военные не говорят «да» или «нет», они говорят «так точно» и «никак нет»; военные не говорят, что постараются, они говорят, что сделают*). В этом диалоге подчеркнута не только разница в языковом оформлении речевых высказываний военных и гражданских, но и в

образе мысли – у военного сомнений возникать не должно, особенно когда речь идет о выполнении приказа. Также допущена ошибка в переводе фразы *Et pour remplir sa mission*, в котором использовано слово *миссия*, имеющее в русском языке более глобальное и менее определенное значение, чем слово *задание*, употребляемое военными именно в данном контексте.

Удачей переводчика в этом и других диалогах между полковником Дюпланом и лейтенантом Росси в фильме является, по нашему мнению, обращение полковника к лейтенанту на «ты» в переводе (в отличие от обращения на «вы» в оригинале). Такая форма очень точно передает принятое в русскоязычной военной среде обращение начальника к подчиненному, особенно при общении один на один, в отсутствие свидетелей, и особенно если подчиненный гораздо моложе начальника по возрасту.

Следует отметить, что в фильме нашли свое отражение многие характерные признаки, свойственные военной субкультуре, которые были перечислены выше. В приведенных нами примерах отражены два признака: высокая дистанция власти и высокий уровень избегания неопределенности. Именно эти два признака ярко выражены в языке военных и представлены в виде формализованных языковых клише, устойчивых выражений, которые, с одной стороны, поликультурны, т.е. имеют одинаковое содержание и целевую направленность в военной субкультуре разных национальных культур, а с другой стороны, имеют разное конкретное языковое наполнение в зависимости от национально-культурной принадлежности военных.

Два других признака (коллективизм и маскулинность) также нашли свое отражение в содержании фильма, но они проявляются скорее в образе действий героев, нежели в их речи, и не имеют четких языковых форм, а, следовательно, не представляют для переводчика трудностей, связанных именно с адекватным отражением этих признаков в переводе.

Библиографические ссылки

Донец, П. Н. *Основы общей теории межкультурной коммуникации: научный статус, понятийный аппарат, языковой и неязыковой аспекты, вопросы этики и дидактики*. Харьков: “Штрих”, 2001. 386 с.

Мовна комунікація в діяльності сил охорони правопорядку: Теоретичні засади галузевої комунікації: Монографія / За редакцією докт. філол. наук, проф. Л.М. Пелепейченко. Харків: АВВ МВС України, 2008. 270 с.

Тер-Минасова, С. Г. *Язык и межкультурная коммуникация: Учеб. пособие*, Москва: Слово/ Slovo, 2000. 624 с.

Hofstede, Geert H. *Culture's Consequences. Comparing values, behaviors, institutions, and organizations across nations*/by Geert Hofstede. – 2nd ed. Thousand Oaks etc., 2001.

Samovar, L. A., Porter, R. E. *Communication between cultures*, Belmont, CA, Wardsworth, 1991.

La traduction – une pratique de mise en discours des cultures

Angelica VÂLCU

Université « Dunărea de Jos », Galați

Résumé

Les nouvelles conditions de la mondialisation offrent à la traduction un statut de médiateur diplomatique qui fait circuler, très rapidement, les significations d'une culture à l'autre. Une culture, quelles que soient les procédures de sa constitution, est matérialisée en textes considérés comme le résultat « graphique et livresque des procédures dynamiques de la mise en discours ». (Calame 62) La traduction devient, ainsi, une voie d'accès vers une nouvelle culture et un facteur qui agit sur les cultures et les sociétés.

Notre article porte sur la traduction en tant que communication interculturelle qui, sauf les informations des contenus, nous communique des spécificités culturelles, autrement dit, ce qui caractérise le Même et l'Autre et sur le fait que les modes de traduire véhiculent des informations sur le traducteur et sa culture dans leurs relations avec l'Altérité.

Mots-clés: *communication interculturelle, le Même / l'Autre, traduction / mise en discours*

Abstract

The new conditions of the globalisation turns the translation into a diplomatic mediator as it spreads very quickly the meanings of one culture to another. A culture, disregarding of the procedures of its formation, is materialized in texts which are considered the result of graphic and livresque dynamic procedures of the discourse. (Calame 62) Thus, the translation becomes an instrument of access to a new culture and an agent which influences the cultures and the societies.

Our article is focussed on the translation as an intercultural communication which, apart from the information that it contains, offers the reader specific cultural information, in other words the characteristic traits of the Same and the Other. The article also discusses the ways in which the translation gives information on the translator and his culture in their relationship with the Otherness.

Key words: *intercultural communication, the Same / the Other, translation / discourse*

Mondialisation, globalisation et dialogue interculturel

Dans ce monde de la globalisation - « extension du raisonnement économique à toutes les activités humaines » (Defays : 2012) et de la mondialisation - « extension planétaire des échanges, qu'ils soient culturels, politiques, économiques ou autres » (*idem*), le professeur de langues, en tant qu'instructeur linguistique et médiateur culturel, devient, selon J. M. Defays, un agent au service de la mondialisation, de la globalisation et de l'universalité. Le professeur Defays fait la distinction entre la *mondialisation* qui serait celle des techniques, du marché, de l'information, etc. et l'*universalité* qui serait celle des valeurs, des droits de l'homme, de la culture, de la démocratie, etc.

La didactique de la communication interculturelle développe une théorie destinée à minimiser et même à éviter les « chocs » qui peuvent se manifester

dans les rencontres entre des personnes de cultures différentes. L'éducation interculturelle a une double finalité (Beacco *et al* 10) : d'abord, elle facilite l'acquisition des compétences langagières et interculturelles : « il s'agit d'enrichir, avec une économie de moyens les ressources langagières et culturelles constituant les répertoires individuels. Ses objectifs seront différenciés selon les besoins des apprenants, les langues et les contextes ». (*ibidem*) Deuxièmement, apprendre l'interculturel vise la formation de la personne, « il s'agit d'encourager les individus au respect et à l'ouverture face à la diversité des langues et des cultures dans une société multilingue et multiculturelle et de favoriser leur prise de conscience de l'étendue de leurs compétences propres et de leur développement potentiel ». (*ibidem*)

Parler de compétence interculturelle c'est parler de la capacité d'un individu à mobiliser et à adapter aux circonstances, le répertoire pluriel de ses ressources langagières et culturelles pour interagir avec les Autres, pour répondre aux besoins de communication dans tout contexte et pour faire évoluer ce répertoire.

La caractéristique essentielle de la communication interculturelle est la diversité culturelle – qui est, aussi, de nature économique, sociale, politique, religieuse – et qui à cause du racisme, des stéréotypes, de l'intolérance, de la discrimination, etc., peut donner naissance, souvent, à la crainte, à l'anxiété ou au rejet, dans les collectivités locales et nationales. Le dialogue entre les cultures est un remède au rejet à la violence car « Le dialogue interculturel est un échange de vues ouvert et respectueux entre des individus et des groupes appartenant à des cultures différentes, qui permet de mieux comprendre la perception du monde propre à chacun »¹. L'objectif de l'éducation interculturelle est d'apprendre à vivre ensemble « dans un monde multiculturel, et de développer un sens de la communauté et un sentiment d'appartenance ». (*ibidem*)

Culture / interculture. Le concept de culture est complexe. Nous allons mentionner quelques définitions données à ce concept par différents spécialistes en linguistique, didactique de langues, traductologie, ethnologie.

Le dictionnaire TLFi : « Ensemble des moyens mis en œuvre par l'homme pour augmenter ses connaissances, développer et améliorer les facultés de son esprit, notamment le jugement et le goût. » (<http://www.cnrtl.fr/definition/cultura>)

J. M. Defays et S. Deltour définissent la culture comme :

« un ensemble – diffus ou cohérent, selon le cas – de connaissances, de valeurs, de jugements (...), de représentations, de sentiments, de mythes, mais aussi d'attitudes, de comportements, de faits et gestes, d'objets symboliques... que partagent – plus ou moins consciemment, unanimement, selon le cas – les membres d'une même communauté et qui les distinguent d'une autre communauté ». (2003 : 68)

Ph. Blanchet voit la culture comme un :

« ensemble de schèmes interprétatifs, c'est-à-dire un ensemble de données, de principes et de conventions qui guident les comportements des

acteurs sociaux et qui constituent la grille d'analyse sur la base de laquelle ils interprètent les comportements d'autrui (*comportement* incluant les comportements verbaux, c'est-à-dire les pratiques linguistiques et les messages). (Blanchet 7)

En ce qui nous concerne, nous allons considérer la culture au sens très élargi de « modes de vie et de pensée communs à une communauté », autrement dit, au sens de « modes d'être ». (Cordonnier 38) S'intéresser à ces « modes d'être » aide le traducteur à s'approprier des modes de traduire liés aux contraintes socio-historiques et culturelles de la communauté dont on traduit la langue.

Quelle que soit la définition qu'on donne à la notion de culture et quelles que soient les procédures et les stratégies de la construire, la culture d'un peuple se trouve manifestée dans un texte « entendu comme résultante graphique et livresque des procédures dynamiques de la mise en discours ». (Calame 40) Le discours est, selon les deux didacticiens belges, J. M. Defays et S. Deltour : « une pratique communicative (...) liée à certaines situations (un professeur, un politicien, un médecin...), caractérisée par certaines relations interpersonnelles (...) et certains contenus culturels, idéologiques (...), généralement en rapport avec certaines activités (...) ou groupes sociaux (...) ». (2003 : 68)

Dans un colloque sur la traduction, Eugen Coşeriu [1] affirme que tout comme pour *parler* nous observons les locuteurs natifs, pour traduire nous devrions observer les traducteurs, car *traduire* est une technique particulière d'emploi de la langue. E. Coseriu (1985) considère la traduction comme une manière de parler par le truchement des textes (« hablar por medio de textos ») et voit la place de la traductologie dans le domaine de la linguistique du texte et non pas dans le domaine de la linguistique contrastive. Dans ce contexte, la traduction n'est seulement une opération linguistique, mais, elle est le résultat de la mise en discours des interrelations sociales et culturelles, premièrement dans sa propre culture et ensuite entre les cultures « autres » (il y a des didacticiens qui préfèrent le terme de cultures « autres » que celui de cultures « étrangères ») en présence. Les éléments culturels ont un grand rôle dans la traduction, en général, « y compris dans ce qu'on appelle traditionnellement la traduction scientifique et technique, même si ce type de traduction n'est pas le lieu où les enjeux culturels se manifestent avec le plus d'acuité ». (Cordonnier 39)

Jean-Louis Cordonnier affirme que pour traduire une langue étrangère, deux conditions sont absolument nécessaires : l'étude de la langue étrangère et l'étude de l'ethnographie de la communauté dont cette langue traduite est l'expression. L'opération traduisante est profondément marquée par la position du traducteur dans sa relation avec l'Altérité et par la conception qu'il a du rôle de sa propre culture dans la relation avec l'Altérité. La traduction assure la survivance du texte ; elle permet au texte de se compléter, de se reconstruire et de « racheter dans sa propre langue ce pur langage exilé dans la langue étrangère, libérer en le transposant ce pur langage captif dans l'œuvre, telle est la tâche du traducteur ». (Man 1991)

On dit que pour traduire efficacement une œuvre littéraire, le traducteur doit ressentir une « affinité spéciale » pour l'œuvre et son auteur. Mais comment définir cette affinité spéciale ? Il est vrai qu'il existe des ressemblances entre les activités effectuées par l'écrivain et celles réalisées par le traducteur : « Tous les deux doivent se plier aux limites que leur impose la recherche du mot juste. Tous les deux connaissent des périodes d'aridité, des moments d'inspiration, et tous les deux doivent ressentir la découverte lorsqu'ils avancent dans l'œuvre ». (Caloren 36) On cite souvent l'affinité entre Nerval et le poète allemand Heine et Nerval a traduit Heine ou l'affinité de Baudelaire pour E. Allen Poe et Baudelaire a traduit E. A. Poe.

Ressentir une affinité spéciale pour un auteur, pour sa langue et pour sa culture requiert de la part du traducteur de s'identifier complètement à cet auteur, à cette langue et à cette culture. Dans la mise en texte de ces paramètres, le traducteur mettra en œuvre non pas « son donné à lui, mais celui de l'écrivain qu'il traduit. Ayant affaire à une pensée étrangère, il s'agit de la réchauffer, de la vêtir, pour la rendre sienne et ce n'est pas certes une tâche facile ». (Blais 1982)

« Le moi » de l'auteur, qui est « autre » pour le traducteur, deviendra « le moi » de celui-ci. Chacune de ces entités, *moi* et *autre*, se définit en termes de ce qu'il est mais, en même temps, surtout en termes de ce qu'il n'est pas. La mise en place du dialogue interculturel (entre le moi et l'autre) doit être fondée sur la neutralisation « des incompréhensions et des mécompréhensions entre les hommes » (Besse 1993), et sur « la reconnaissance de la spécificité de l'Autre ». (Abdallah-Preceille 178-179)

La mise en discours du culturel

La traduction est une création par laquelle le traducteur produit un texte qui prétend être la réplique du texte source. La traduction est, donc, une pratique d'écriture mais en même temps, une pratique de sélection de ce qui appartient à la langue et de ce qui appartient, en propre, au texte comme spécificité et singularité. On dit qu'il s'agit d'une pratique critique qui consiste à trier « ce qui revient à la volonté stylistique de l'auteur et ce qui est inhérent à la langue qu'il utilise. » (Szlamowicz 2011) « Le traducteur reçoit donc un texte qui a subi un processus de traduction, celui de l'interprétation-classification-diffusion qui le définit déjà désormais. Et ce statut pragmatique du texte-déjà-paru fait partie de l'objet que le traducteur a devant lui. » (*ibidem*) La traduction est une mise en texte, une ré-communication d'un discours en tant que parole singulière ou événement situé subjectivement et culturellement.

« Cette tension entre le pré-texte (c'est-à-dire tout ce qui déborde le texte lui-même avant de le lire — espace culturel, typologie, ethos textuel...) et sa singularité linguistique, stylistique, sa pensée propre, est l'espace de travail du traducteur. Parce que la parole est un événement, elle surgit dans l'entre-deux d'un échange. La traduction reproduit cet entre-deux en y ajoutant un tiers : la culture

allophone. Et un tiers-médiateur : le traducteur. La traduction est nécessairement une pratique de l'entre-deux » (*ibidem*)

Une traduction ne s'adresse pas au même locuteur que le texte source qui a un autre univers culturel et linguistique. Selon J. Szlamowicz, le texte traduit est un événement inséré dans la structure de la culture d'où il surgit. Il est vrai que la compétence linguistique du traducteur, en langue cible, résout le problème du lexique et des structures profondes de la langue, mais elle néglige la dimension pragmatique du texte qui est chaque fois singulière. C'est pour cela qu'il est absolument nécessaire que la compétence linguistique soit couplée à une compétence culturelle, à la maîtrise des normes socioculturelles car, une « faute » socioculturelle peut produire, parfois, plus de désastres communicationnels qu'une faute linguistique.

Exemples :

1. TS - « Imi tremurau de tot picioarele, stângul pe ambreiaj, dreptul pe accelerație. (Petru Popescu, *Slalom*, România literară, 8.VII.1971) (Eliade 246)

1. TC - « Mes jambes tremblaient très fort ; je tenais le pied gauche sur l'embrayage et le pied droit sur l'accélérateur »

Dans la traduction en français, la traductrice introduit un terme supplémentaire, vu « qu'en français on distingue entre *jambe* et *pied* ; le verbe *trembler* ne peut être suivi que par le terme *jambe* le terme *pied* étant exclu ». On observe aussi l'introduction du terme *pied* car « les verbes *tenir sur* ou *appuyer sur*, etc. ne peuvent être suivis que par *pied*, le terme *jambe* étant exclu. » (*ibidem* : 248)

2. TS – « Văzusem în copilărie la Veneția, în piața San Marco, un călugăr franciscan învăluit îngerește în zboruri de *hulubi* » (Ionel Teodoreanu, *Masa Umbrelor. Întoarcere în timp*, E.S.P.L.A.). (*ibidem* : 266)

2. TC – « Quand j'étais petit, j'avais vu dans la Place Saint Marc de Venise un moine franciscain entouré comme par des anges par une volée de *pigeons* »

On pourrait dire que l'auteur de la traduction a le choix entre *pigeon* et *colombe*. Mais, Irina Eliade affirme qu'il faut employer le terme *pigeon* pour des raisons extralinguistiques : « on ne parle pas de colombes de la Place Saint Marc de Venise, tout le monde se faisant photographe en train de nourrir des *pigeons*. » (*ibidem* : 269)

Nous apprécions que, de la perspective du principe fondamental de la théorie interprétative (voir M. Lederer et D. Seleskovitch (1993)), c'est le sens global du texte qui guide le traducteur et que l'analyse des conditions de restitution des significations des culturèmes (pour G. Lungu – Badea, (*op.cit.* 121) *le culturème* est non seulement, une unité porteuse d'informations culturelles mais, il comporte aussi les éléments culturellement marqués dans un texte), historiques, culturels, littéraires, etc., nous permet d'établir « le seuil de connaissances suffisant pour atteindre le niveau de compréhension nécessaire à une traduction fidèle ». (Lungu-Badea 127)

L'opération de traduction est le résultat de l'interaction de plusieurs facteurs : la situation d'énonciation / production de chaque texte, le but suivi, le degré d'implication des locuteurs par rapport à leurs propos, les contraintes génériques ou typologiques, la nature du support où les textes seront publiés, les valeurs prédominantes de chaque culture.

Conclusions

Dans l'enseignement d'une langue étrangère et dans tout contexte exolingue, la compétence culturelle, autrement dit la connaissance approfondie des pratiques sociales propres à la culture cible, devrait faire partie intégrante de l'apprentissage de la langue cible. Une pédagogie de l'interculturel ne signifie pas adopter une stratégie didactique destinée seulement aux apprenants non-natifs, la pédagogie de l'interculturel s'adresse aux natifs tout comme aux non-natifs. Il s'agit de découvrir l'Autre, non pas par un ethnocentrisme négatif qui signifierait l'effacement de cet Autre, mais par un ethnocentrisme positif par le truchement duquel, en dévoilant l'Autre, on peut créer sa propre identité. Le traducteur est celui qui « montre » l'Autre en mettant en discours de la culture de celui-ci et qui « se fait ainsi « l'importateur » de faits linguistiques propres à la culture allogène [...] Traduire, c'est déjà aller vers l'autre.» (Szlamowicz 2011)

Notes

¹*Livre blanc* s'adresse aux décideurs et aux praticiens aux niveaux national, régional et local, auxquels il veut fournir des lignes directrices et des outils analytiques et méthodologiques pour promouvoir le dialogue interculturel. Conseil de l'Europe, [Livre blanc sur le dialogue interculturel – vivre ensemble dans l'égalité](http://www.coe.int/t/dg4/intercultural/source/white%20paper_final_revised_fr.pdf), p. 29 http://www.coe.int/t/dg4/intercultural/source/white%20paper_final_revised_fr.pdf, 2008.

Références bibliographiques

- Abdallah-Preteuille M. *Vers une pédagogie interculturelle*, Paris : Anthropos, 1996.
- Beacco, Jean-Claude, Michael Byram, Marisa Cavalli, Daniel Coste, Mirjam Egli Cuenat, Francis Goullier et Johanna Panthier (Division des Politiques linguistiques), *Guide pour le développement et la mise en œuvre de curriculums pour une éducation plurilingue et interculturelle*, Conseil de l'Europe, Strasbourg, www.coe.int/lang/fr, 2010.
- Benjamin, Walter, « La Tâche du traducteur », *Mythes et Violence*, traduit par Maurice de Gandillac, Les Lettres Nouvelles, Paris : Denoël, 1971, p. 273 apud Brigitte Donvez, op. cit. p. 45
- Besse H., (1993) « Cultiver une identité plurielle », *Le français dans le monde* n° 254
- Blais, Johanne, *André Gide et la traduction*, Université d'Ottawa, Canada, 1982 <http://www.ruor.uottawa.ca/fr/bitstream/handle/10393/3561/MK56428.PDF?sequence=1>, Paris : Editions Anthropos.

- Blanchet, Philippe, *L'approche interculturelle en didactique du FLE*, Cours d'UED de Didactique du Français Langue Étrangère de 3e année de Licences, Service Universitaire d'Enseignement à Distance, Université Rennes 2 Haute Bretagne, p.7, http://eprints.aidenligne-francais-universite.auf.org/40/1/pdf/Blanchet_inter.pdf
- Calame, Claude, « Interprétation et traduction des cultures », *L'Homme*, **163 | juillet-septembre 2002**, [En ligne], mis en ligne le 03 juillet 2007. URL : <http://lhomme.revues.org/index172.html>. Consulté le 09 mars 2013.
- Caloren, Claire, *La traduction, la critique et la création littéraires : Philip Stratford et Samuel Beckett*, Université d'Ottawa, Canada, 1989, p. 36.
- Collès, Luc, *De la culture à l'interculturel*, <http://alainindependant.canalblog.com/archives/2010/03/11/17158445.html>
- Cordonnier, Jean-Louis, « Aspects culturels de la traduction : quelques notions clés », *Meta : journal des traducteurs*, vol. 47, n° 1, 2002, p. 38-50. URI : <http://id.erudit.org/iderudit/007990ar>, p.39.
- Coșeriu, Eugen, „Lo erroneo y lo acertado en la teoria de la traducción”, in *Hombre y su lenguaje. Estudios de teoria y metodologia linguistica*. Madrid : Ed. Gredos, Estudios y Ensayos, nr. 272. <http://tesiscap3.htm>, 1985.
- Coșeriu, Eugen, „Lo erroneo y lo acertado en la teoria de la traducción”, in *Hombre y su lenguaje. Estudios de teoria y metodologia linguistica*. Madrid : Ed. Gredos, 1985. Estudios y Ensayos, nr. 272. <http://tesiscap3.htm>
- Defays, Jean-Marc et Deltour, Sarah, *Le français langue étrangère et seconde. Enseignement et apprentissage*. Liège, Mardaga, 2003, p. 68.
- Defays, Jean-Marc, Université de Liège, « L'enjeu culturel des défis linguistiques », *Colloque international « Le français : défi des temps modernes! »*, BUZAU, 27- 28 avril 2012.
- Donvez, Brigitte, *Traduction et traductibilité chez Jacques Derrida*, École de traduction et d'interprétation de L'Université d'Ottawa, sous la direction des Professeurs Annie Brisset et Théodore Geraets <http://www.ruor.uottawa.ca/en/bitstream/handle/10393/4503/MQ36684.PDF?sequence=1>
- Eliade, Irina, *Cours de la théorie et de la pratique de la traduction*, Centrul de multiplicare al Universității din București, 1973.
- Lungu-Badea, Georgiana, *Teoria cultuuremelor, teoria traducerii*, Ed. Universității de Vest, Timișoara, 2004, p. 127.
- Man, Paul de, « Conclusions : "La Tâche du traducteur" de Walter Benjamin », *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, vol. 4, n° 2, 1991, p. 21-52., URI : <http://id.erudit.org/iderudit/037092ar>
- Szlamowicz Jean, « L'écart et l'entre-deux : traduire la culture », *Sillages critiques* [En ligne], 12 | 2011, mis en ligne le 27 octobre 2011, consulté le 15 mars 2013. URL : <http://sillagescritiques.revues.org/2314>

La sémiotique et le jeu de traduction

Elena GHEORGHITĂ

Université d'État de Moldova

Abstract

The article is dedicated to aspects concerning application of instruments provided by semiotics and game theory to study communication via translation, both in written and oral form. We have taken up one of the most relevant issues in modern translation studies – definition of translation as process. We have also analysed language means used to build TRANSLATION GAME mental space, as well as key aspects of activities performed by the translator, who is the key figure of the process. Special attention is paid to risk, which is the most important element of the translator's episteme and the determining factor for the intentional horizon of the translator. Looking for the variant, solution, which would guarantee the best possible effect on the receivers, the translator sometimes has to take risks and even sacrifice parts to keep the integrity of the original message. Semiotics, game theory and decision-making theory together seem to offer the best instruments to analyse the issues of translator as *homo ludens*.

Key words: *translation studies, translation game, game of strategy, mental space, risk, decision-making.*

Rezumat

Prezentul articol este dedicat aspectelor aplicării instrumentarului semioticii și teoriei jocurilor pentru studierea comunicării prin traducere, atât în forma scrisă, cât și în cea orală. Este abordată una din cele mai actuale probleme ale traductologiei contemporane – definiția traducerii ca proces. În articol se analizează și instrumentele lingvistice de creare a spațiului mental *jocul traducerii*, precum și aspectele principale ale activității traducătorului, care este figura centrală a procesului. O atenție specială este acordată riscului. El este elementul cheie al epistemei traducătorului și factorul determinant pentru stabilirea orizontului intențional al acestuia. Traducătorul, în căutarea variantei, soluției, ce ar garanta cel mai bun efect asupra auditoriului, uneori este nevoit să-și asume riscuri și chiar să sacrifice părți pentru a păstra integritatea mesajului original, iar pentru analiza problematicii activității unui *homo ludens*, cum este traducătorul, cele mai potrivite sunt instrumentele oferite de semiotică, teoria jocurilor și teoria luării deciziilor împreună.

Cuvintele-cheie: *traductologie, jocul traducerii, joc strategic, spațiu mental, risc, luarea deciziilor.*

Introduction

Aucune méthode d'étude de la traduction connue aujourd'hui, appliquée séparément, n'est pas en mesure de refléter le processus complexe et multiforme de la communication des porteurs de cultures différentes. Afin de recréer l'image réelle de la traduction, il est important d'établir l'influence réciproque de la traduction comme produit, de la réalité sociale et du processus de la traduction. Nous considérons qu'il est plus approprié de présenter la traduction comme un jeu de stratégie, en utilisant le terme de mis en circuit par T. Schelling (en anglais

game of strategy). (Schelling 1981) Nous sommes d'avis qu'uniquement en respectant cette condition il soit possible de dresser une carte plus ou moins exacte, suivant laquelle le traducteur pourra « passer avec succès à travers le bois » (nous nous permettons d'utiliser la métaphore construite par U. Eco (Eco 2002)), où l'auteur attire le lecteur étranger par le biais du traducteur.

La traduction a connu dans son histoire diverses modalités d'approche : soit à travers les sciences de la linguistique et de la sociolinguistique, des études psychologiques ou de l'herméneutique, les sciences de la communication etc. Nous voulons opérer dans ce qui suit avec une perspective moins traditionnelle d'analyse de la traduction, notamment à partir de la théorie des jeux, plus particulièrement du jeu stratégique.

Quelques notions sur le sens du lexème *jeu* et le risque dans le contexte de la traductologie

Pour étudier l'essence ontologique du jeu, il est nécessaire de comparer quelques définitions des unités qui désignent un jeu en général. En roumain il existe au moins deux lexèmes utilisés pour cette notion: *joc* et *joacă*. Le mot « *joacă* »¹ est un dérivé du verbe *a juca* et signifie une distraction enfantine. Le mot « *joc* » a plusieurs significations parmi lesquelles on retrouve celle de *modèle simplifié et formel d'une situation, construit afin de rendre possible l'analyse mathématique d'une situation*². C'est surtout ce terme qui convient pour dénommer uniquement une théorie mathématique, la théorie des jeux, qui est celle des situations de conflit dans laquelle deux ou plusieurs parties ont des buts et des tendances opposées.

En russe, en allemand ou en français il n'y a qu'un seul mot pour désigner l'essence formelle du phénomène décrit par le mot roumain *joc* – *узпа*, *spiel*, *jeu*. En anglais, comme en roumain, il existe deux mots pour décrire le phénomène de *jeu*: *game* et *play*.

On trouve dans les dictionnaires de langue anglaise plusieurs significations du mot *game*³. Ce lexème désigne une procédure ou une stratégie utilisée pour atteindre un objectif, fonctionnant dans ce contexte comme synonyme du mot *tactique*. D'autre part, *play*⁴ est le mot qui détermine les actions ou les manœuvres du joueur. D'ailleurs, l'anglais, comme le roumain, est plus sensible à l'essence et aux hypostases du jeu, mais, chose curieuse, il semble que les significations des concepts *joc*, *game* et *play* ne se superposent pas du tout. Il ne nous reste qu'à supposer qu'une erreur de traduction a été commise lorsque les idées des savants John von Neumann, John Nash, Oskar Morgenstern ont été transposées en roumain, le traducteur étant influencé par le fait que dans les travaux de ces auteurs il s'agissait principalement des jeux (échecs, poker). La théorie de la prise de décisions stratégiques serait plus adéquate pour désigner en roumain les idées des auteurs cités.

Pour mieux comprendre le rôle et le fonctionnement de la notion jeu en traductologie, il est important de revenir à certaines visions théoriques concernant la définition de la traduction.

Dans les recherches plus récentes, la traduction est définie comme un transfert culturel. K. Reiss et H. Vermeer décrivent le processus de la traduction comme une forme de transfert interculturel d'une information. Il est important d'observer l'interprétation du terme *culture* dans les écrits de ces théoriciens et de préciser le sens attribué à cette notion par les auteurs allemands. Selon eux, le traducteur ne doit pas être intéressé par la réalité objective, ni par le fait que l'information soit vraie ou fausse du point de vue de la logique. Ce qui est important pour la traduction c'est la valeur des faits historiques telle qu'elle se présente dans un texte concret, partant des normes qui existent dans la société source (la culture) et de la situation actuelle du texte (et/ou de celui qui a produit le texte), ainsi que les changements de cette valeur dus à la traduction du texte respectif dans le texte cible. (Reiss K. & Vermeer H. 13)

Pour Reiss et Vermeer la culture est l'équivalent de la norme, la langue (*Lekt* (Reiss K. & Vermeer H. 26)) en étant un élément constituant. La manière dont la culture est décrite dans l'ouvrage des chercheurs allemands ressemble fortement au concept de *norme linguistique*, introduit par le linguiste Eugeniu Coseriu. (Coseriu 144) Lorsque les auteurs allemands affirment fermement que la traduction est une sorte de transfert culturel, ils n'envisagent en aucun cas l'aspect social du concept de culture. Il s'agit plutôt de ce que Coseriu appelle *Usus* (usage). En fait, il semble que c'est le transfert des normes linguistiques qui est envisagé. En d'autres termes, ce qui est naturel dans une situation communicative dans une langue source, doit être exprimé d'une manière naturelle dans la langue cible. Dans l'ordre des idées analysées, nous sommes d'accord avec l'opinion exprimée par U. Eco qui soutient que, le plus souvent, la culture ne peut pas être traduite.

Examinons deux séquences, une d'un roman italien et une autre d'un roman américain: '*Ordinai un caffè, lo buttai giu in un secondo ed uscii dal bar*' (littéralement *J'ai commandé un café, je l'ai avalé rapidement et je suis sorti du bar*) et la traduction du fragment en anglais *Il est resté avec la tasse dans la main pendant une demi-heure, en sirotant son café et en pensant à Mary*. La première proposition ne peut faire référence qu'à un café italien servi dans un bar d'Italie, car il est impossible d'avalier vite le café américain, chaud qui est servi dans une grande tasse. Le personnage du deuxième exemple ne peut pas être Italien (au moins un Italien ordinaire qui sert un café habituel), parce qu'il s'agit d'une grande tasse contenant beaucoup de café. (Eco 18) Pour saisir les différences mise en valeur par U. Eco, il est nécessaire de quelque chose de plus que la connaissance de la norme linguistique ou du domaine, sur lesquels on insiste souvent quand il s'agit de la traduction.⁵

Le traducteur, comme tout représentant de n'importe quelle autre profession, est objet d'évaluation. Ses qualités personnelles et les résultats de son activité peuvent être soumis à l'évaluation. Cette caractéristique d'être un objet

d'évaluation nous permet d'affirmer que la constitution du concept repose sur le phénomène de la réalité.

L'étude du concept de *traducteur* a identifié un niveau important de densité sémiotique qui, selon nous, est fortement lié à la pertinence et à l'importance de ce concept pour la communauté linguistique et culturelle, à la valeur axiologique et théorique du phénomène reflété dans son contenu. Il est à noter que grâce à la spécificité de l'activité engagée, c'est-à-dire du processus de traduction, le concept de *traducteur* ne peut pas être réduit à une seule langue ou à une seule culture.

La densité sémiotique du concept de *traducteur* s'explique partiellement par la diversité de métaphores qui le constituent. Par surcroît, il comporte une forte teinte ludique. L'élément ludique ne peut pas être exclu de la parole, car la pensée et la façon de son expression sont tout aussi importantes pour les locuteurs d'une langue, et le concept de *traducteur* comporte plusieurs métaphores, ce qui entraîne un certain risque, donc un élément de jeu.

Suivant J. Huizinga le risque est une des principales propriétés du jeu. Quels risques existe-il dans la traduction? Avant toute chose il s'agit d'un danger réel qu'on associe à l'activité du traducteur, comme par exemple en cas de guerre. Dans la lettre ouverte du 13 juin 2013 adressée au Premier ministre anglais David Cameron par les associations professionnelles internationales de traducteurs AIIC, FIT, IAPTI on dit que les traducteurs qui ont assisté les troupes britanniques sont devenus des cibles pour les militants - 25 représentants de ce métier ont perdu leur vie entre avril-juin 2013. (<http://aiic.net/page/6559/open-letter-to-uk-prime-minister-cameron/lang/1>) En traduisant un texte interdit pour des raisons politiques, religieuses ou autres le traducteur s'expose aux risques. Les traducteurs de l'œuvre de Salman Rushdie sont devenus victimes des attaques terroristes. Les œuvres traduites de Shakespeare ont été censurées, en plus *Macbeth* et *Henry IV* ont été interdits dans les théâtres populaires et royaux. Le risque est donc partie composante ontologique du concept de *traducteur* et un des facteurs déterminant l'horizon intentionnel du traducteur.

Le fait d'attester dans la structure du concept de *traducteur* des éléments associés au *risque* confirme la véracité de notre idée: de présenter le processus de traduction à travers la théorie des jeux et le traducteur en tant que *homo ludens*. Le risque est un des facteurs déterminant l'horizon intentionnel du traducteur. Suivant les termes de la théorie cognitive le traducteur encourt le risque de ne pas réussir trouver l'équilibre entre deux intentions essentielles: celle de correspondre à la structure et celle d'être en accord avec l'objectif (ou avec les émotions).

Du point de vue phénoménologique on a suffisamment de raisons pour affirmer que le traducteur est un joueur, un *homo ludens*. De tous les états émotionnels un seul nécessite une attention particulière. Il s'agit du doute. C'est notamment ce sentiment qui représente le fondement de la dissonance cognitive du traducteur et dans les conditions duquel on remonte les différences entre les langues et les cultures. Le niveau de dissonance cognitive détermine le niveau de compétence en matière de traduction. C'est justement la dissonance cognitive qui représente la dimension du savoir-faire du traducteur. Le perfectionnisme

constructif est une qualité indispensable pour le traducteur qui ne peut pas et ne doit pas être sûr et certain de l'exactitude de la traduction proposée. Il est convaincu de l'existence d'une autre version de traduction qui peut être meilleure que la sienne, mais il prend risque et présente sa version, même si par la suite il va la revoir et l'améliorer. Le risque et la dissonance cognitive sont, plus exactement, les éléments nous permettant de présenter le processus de la traduction comme un jeu.

La théorie de la prise des décisions et la traduction

L'idée d'optimiser le processus de traduction/interprétation préoccupe depuis longtemps les spécialistes. L'heuristique du jeu et l'heuristique de la théorie de la prise des décisions marquent les travaux de plusieurs théoriciens de la traduction venant de diverses dimensions socioculturelles et partageant des visions théoriques différentes : K. Reiss, H. Gerzymisch-Arbogast, D. Robinson, G. Voskoboïnik, N. Garbovski, E. Kunitsyna et autres.

Encore en 1967 J. Levy a essayé de construire un modèle du processus de la prise de décision en traduction. C'est lui qui a proposé l'application du soi disant principe *minimax* pour résoudre les problèmes pratiques de la traduction, qui cherche à déposer un effort minimal et d'obtenir une efficacité maximale. La théorie classique de la traduction prône la condition de prendre des décisions optimales, ce qui signifie, en fait, le choix de la traduction équivalente (dans le sens générique de la notion) et ce n'est que la traduction optimale qui peut être équivalente, donc la traduction optimale est toujours équivalente. (Latyshev & Semenov 73) Dans cet ordre d'idées, J. Levy considérait que, dans l'activité pratique, on choisit la variante qui produit le maximum d'effet informatif et dont l'identification nécessite un minimum d'effort. (Levy 1179)

Il s'ensuit que nous ne pouvons pas surestimer la comparaison traditionnelle de la langue avec un jeu aux échecs. Les joueurs aux échecs peuvent substituer, de commun accord, n'importe quelle pièce par un pion, alors qu'aucun élément du système d'une langue ne peut être arbitrairement substitué par un autre élément. La structure du système de la langue ne dépend pas uniquement des règles du jeu, mais aussi des règles de la substitution des éléments, qui sont soumises à des lois immuables liées au contenu et à la compatibilité de ces éléments.

D. Gorlée compare la traduction (dans le sens traditionnel du terme) avec un puzzle ou même avec un contrat. Elle dit que la traduction est régie par des règles strictes, mais que la traduction teste aussi l'ingéniosité. Pour Gorlée, le jeu de la traduction est une variante plus sophistiquée du puzzle et représente la forme supérieure de l'exercice mental. (Gorlée 77) Le terme qu'utilise la linguiste pour dénommer le phénomène de la traduction est *sémiotraduction* (*semiotranslation*), qui semble être inspiré par les idées de Ch. Pierce.

Pour D. Gorlée, la langue est une activité ludique, une activité d'un système ouvert, donc les jeux du langage sont une forme d'*action* (*play*). Selon son opinion,

cela explique le fait que la partie créative du processus de la traduction ne peut pas être apprise de façon traditionnelle. L'auteur pense que la théorie du jeu explique le processus de la traduction, mais le simplifie, à la fois: le réductionnisme rationnel de l'auteur insiste trop sur l'abstraction de ce que Saussure appelle *langue*. Ainsi l'actualisation du système qui est la *parole* n'est pas correctement mise en valeur dans les visions de D. Gorlée. La comparaison avec le jeu est justifiée pour la linguiste par le fait qu'un jeu a comme but l'identification de la solution la plus appropriée en fonction des règles du jeu établies. D.Gorlée s'inspire de la notion du *jeu de langage* élaborée par L. Wittgenstein dans son ouvrage *Tractatus Logico-Philosophicus*. La représentation de la traduction comme un jeu a pour la chercheuse française ses avantages et ses inconvénients. Le jeu de la traduction est un de décision personnelle fondée sur des choix rationnels et réglés entre les solutions alternatives. (Gorlée 80)

L'analogie avec le jeu aux échecs permet d'établir le parallélisme entre les règles du processus de traduction et les règles de la langue. Mais dans la traduction il n'est pas question de victoire ou de défaite, il s'agit plutôt de la réussite ou de l'échec dans le processus de recherche de la solution optimale produisant un équivalent.

Pour Gorlée la traduction est une explication de la sémosis. (*ibidem* : 226) Dans le contexte de la représentation de la traduction en tant que jeu (qui pour la linguiste est une métaphore et non pas un terme technique), la conclusion à laquelle aboutit l'auteur consiste en ce que l'hypothèse implicite de la métaphore du jeu est le fait qu'en *sémiotraduction* (*semiotranslation*) le nombre de joueurs est défini, tout comme sont définis le début et la fin du jeu. Cette analogie, dit Gorlée, ne permet pas de résoudre tous les problèmes qui y sont liés. En fait le joueur/traducteur de Pierce semble avoir suffisamment de ressources pour continuer le jeu jusqu'à l'infini. (*ibidem* : 227)

M. Guidere occupe une position critique concernant la démarche de la chercheuse française, en affirmant que la théorie du jeu néglige les facteurs émotionnel, psychologique et idéologique qui pourraient intervenir dans le processus de traduction, surtout pour certaines catégories spécifiques des textes. On ne tient pas compte de lacunes de la formation et de l'information, qui pourraient affecter le traducteur ou le texte. M. Guidere conclut qu'une telle approche de la traduction est formelle et idéaliste car elle fait abstraction des contraintes, parfois aléatoires, de la réalité professionnelle. Le chercheur estime que la traduction est, en fait, privée de dimension ludique. Selon lui, il est évident que le souci pour la stratégie à aborder rendra illusoire le plaisir du traducteur ou du destinataire de la traduction, suite à un éventuel „jeu” de la traduction. Il serait bien, dit M. Guidere, qu'une telle approche (de la perspective de la théorie des jeux) soit limitée seulement à la traduction des textes spécialisés. (Guidere 75)

Il a été considéré nécessaire et essentiel pour l'analyse du rôle de la théorie du jeu dans la traduction de s'adresser au nouveau concept de traduction multidimensionnelle introduit par H. Gerzymisch-Arbogast⁶, qui prend en considération les défis imposés par les types de textes de plus en plus complexes,

qui impliquent, avec la catégorisation intralinguale et polisémiotique, des connaissances de la gestion du texte et des compétences génériques (en terminologie, localisation des logiciels, traduction d'hypertextes, etc.).

Pour les théoriciens, le processus de la traduction présente un intérêt à part. Dans une publication récente, la chercheuse russe E. Kunitsyna fait une tentative d'argumentation théorique du fondement ludique de la traduction des textes signés par W. Shakespeare. (Kunitsyna 2009) Il s'agit surtout de la traduction et du traducteur, parce que ce que c'est le texte écrit et son transfert dans une autre langue, aussi sous forme écrite, qui est étudié. Dès le début de sa publication l'auteur prévient qu'elle n'a aucune intention de construire un modèle mathématique de la traduction sur la base des postulats de la théorie des jeux (comme stratégie (*game*), ainsi comme une série d'actions, visant d'assurer un objectif (*play*)).

La chercheuse russe accorde beaucoup d'attention non pas au processus de la traduction en tant que jeu, mais à la personnalité du traducteur qu'elle considère le personnage-clé dans le processus de transposition du texte d'une langue dans une autre. (Kunitsyna 85-101)

Selon la chercheuse russe, le traducteur est en quelque sorte le concourant de l'auteur et bien sûr il veut obtenir une victoire⁸. En effet, pour Kunitsyna, il existe quelques types de jeux:

- Le traducteur avec l'auteur;
- Le traducteur avec le lecteur.

On comprend que le traducteur est à la fois lecteur de l'ouvrage et auteur de la traduction.

Kunitsyna estime que les traducteurs de Shakespeare ont toujours pris soin du gain du lecteur : soit dans la situation quand ils essayaient d'être au maximum fidèles au texte original, donc à son auteur, soit quand ils créent, en effet, une autre œuvre dramatique, dans leur tendance de rendre les idées de Shakespeare plus accessibles et plus claires aux destinataires de la traduction.

Suivant l'idée exprimée par E. Kunitsyna dans le contexte de l'étude des traductions des ouvrages de Shakespeare comme jeu, dans la traduction de tout type de texte il est possible de faire une division conventionnelle en deux éléments : le jeu auteur - traducteur et le jeu traducteur – lecteur. (*ibidem* : 75) Il est nécessaire de bien délimiter ces deux étapes, au moins parce qu'il existe souvent des situations, quand, en lisant ou en entendant une phrase dans une langue, on n'arrive pas sur le coup à transmettre son sens, même par le biais de la langue maternelle. Il est également nécessaire de faire la distinction entre la traduction – substitution d'un équivalent adapté et la traduction – interprétation, comme recherche d'un bon équivalent, en utilisant les connaissances particulières (sur le sujet du message, la culture des porteurs de la langue, les moyens par lesquels il est nécessaire d'exprimer une idée ou une autre, le contexte de la communication, etc).

Conclusion

L'auteur du texte source qui dispose de certains espaces mentaux (voir plus de détails, par exemple (Fauconnier & Turner, 2006)), commence à construire des espaces mixtes. Il en résulte un texte (produit du discours de l'auteur) avec lequel le traducteur travaille. Désormais son rôle, en tant que joueur, est d'identifier l'espace de base et de récupérer l'espace conçu par l'auteur (nous considérons que le terme *reverse engineering* ou *reconstruction* reflète bien précisément l'essence du processus qui a lieu pendant la traduction).

Le succès du jeu de la traduction dépend des résultats de la première phase (le jeu traducteur – auteur). Si le traducteur arrive, au moins partiellement, à décrypter de façon adéquate les espaces mixtes conçus par l'auteur (*holons*, dans la terminologie de H. Gerzymisch-Arbogast (Gerzymisch-Arbogast, 2008)), il a la chance de les rétablir de façon bien claire dans le message adressé au public porteur de la langue cible, qui, finalement, sera celui qui gagnera dans ce jeu.

Notes

¹ <http://dexonline.ro/definitie/joaca>

² <http://dexonline.ro/definitie/joc>

³ <http://www.merriam-webster.com/dictionary/game>

⁴ <http://www.merriam-webster.com/dictionary/play>

⁵ Voir par exemple http://old.russ.ru/ist_sovr/20000328_shahova.html Shakhova N. *Qui est capable d'anticiper (Кому дано предугадать, Наталья Шахова)*

⁶ http://www.euroconferences.info/proceedings/2007_Proceedings/2007_Gerzymisch-Arbogast_Heidrun.pdf Universal Thought in Translation

⁷ Il s'agit surtout de la traduction et du traducteur, parce que ce que c'est le texte écrit et son transfert dans une autre langue, aussi sous forme écrite, qui est étudié.

⁸ «gagner» pas à l'auteur, mais pour l'auteur... p.83, mise en italique, par Kunitsyna

Références bibliographiques

Coseriu, Eugeniu *Introducere în lingvistică*. Cluj: Editura Echinocțiu, 1999.

Eco, Umberto *Experiences in Translation*. Translated by Alastair McEwen. Toronto - Buffalo - London : University of Toronto Press, 1999/2001.

Fauconnier, Gille, Turner, Mark *Mental spaces: conceptual integration networks*. In : *Cognitive linguistics: basic readings* / edited by Dirk Geeraerts. – Walter de Gruyter, 2006, p. 303-371.

Gerzymisch-Arbogast, Heydrun *Fundamentals of LSP Translation*. In: Selected Contributions to the EU Marie Curie Conference, Vienna 2007. – *MuTra Journal*, volume 02, 2008. (on-line http://www.translationconcepts.org/pdf/MuTra_Journal2_2008.pdf) (consulté le 25.01.2013).

Gorlée, Dinda *Semiotics and the problem of translation with special reference to the semiotics of Charles S. Peirce*. Amsterdam, Rodopi, 1994.

Guidère, Mathieu. *Introduction à la traductologie. Penser la traduction: hier, aujourd'hui, demain.* De Boeck, 2008.

Levy, Jiri *Translation as a Decision Making Process.* In: To Honor Roman Jakobson – vol.2 – The Hague: Mouton, 1967, p.1171 – 1182.

Reiss, Katharina/Vermeer, Hans *Grundlegung einer allgemeinen Translationstheorie,* Niemeyer Verlag, Tübingen, 1984.

Schelling, Thomas *The Strategy of Conflict.* Harvard: University Press, 1981.

Куницына, Евгения *Шекспир. Игра. Перевод.* Иркутск: ИГЛУ, 2009.

Латышев, Лев, Семенов, Аркадий. *Перевод: теория, практика и методика преподавания.* Москва: центр «Академия», 2003.

Шахова, Наталья. *Кому дано предугадать:*

http://old.russ.ru/ist_sovr/20000328_shahova.html (consulté le 25.01.2013).

Stratégies de médiation interculturelle dans la traduction de l'humour. Étude de cas : les blagues roumaines socioculturelles et politiques

Carmen ANDREI

Université « Dunărea de Jos », Galați

Résumé

Dans cet article, je présente les stratégies adoptées par un traducteur lorsqu'il a affaire à un discours humoristique et je souligne son rôle de médiateur culturel. Mes argumentations s'étaient centrées sur les histoires drôles appelées communément des *blagues*. Les blagues sont vues comme des condensés de l'esprit, de la mentalité, de l'humour, des habitudes culturelles et langagières d'un peuple et le mécanisme de leur construction donnent du fil à retordre tant aux linguistiques qu'aux traducteurs, des plus amateurs aux professionnels chevronnés. Pour les premiers, c'est la construction qui l'emporte (les ruptures d'inférences linguistiques), pour les seconds, c'est la réception. Je passe en revue quelques types généraux d'humour, les difficultés récurrentes rencontrées dans la traduction de l'humour se manifestant dans les blagues universelles pour présenter par la suite la spécificité des blagues roumaines socioculturelles (y compris ethniques) et politiques. L'approche se fait par le prisme de l'interculturel afin de montrer certaines difficultés dans la réception de notre humour à *la roumaine* par l'Autre, le non natif Roumain. J'insiste sur la thèse qu'un certain hermétisme dans la « compréhension » est dû à une construction sur des *realia* non partagées par les interlocuteurs.

Mots-clés : *traduisible, altérité, blague, vision culturelle, jeux de mots, inférence, humour.*

Abstract

This paper presents the strategies adopted by the translator when dealing with humorous discourse and emphasises his / her role as a cultural mediator. The corpus here in focus consists of funny stories commonly known as *jokes*. The jokes are seen as condensed expressions of wit, mentalities, humour, cultural and linguistic patterns specific to a certain (national) group and the decoding of the mechanisms of their construction poses difficulties to both linguists and translators, from the most inexperienced to the most experienced ones. For the former, the interest in the linguistic construction (linguistic incompatibilities) prevails; for the latter, joke reception is shown more concern with. The paper provides an overview of several common types of humour, discusses the difficulties that recur in the translation of humour in universal jokes and presents subsequently the specificity of the Romanian socio-cultural (ethnicity-related included) and political jokes. The corpus is investigated from a cross-cultural perspective in order to highlight difficulties arising in the reception of typically Romanian humour by the Other, i.e., the non-native Romanian speaker. Particular stress is laid on the idea that the somewhat hermetic nature of such humour that may hinder its "understanding" is due to its being constructed upon *realia* that the interlocutors do not share.

Key words: *translatable, alterity / otherness, joke, cultural perspective/background, puns, inference, humour.*

Des plages d'intraduisibilité sont parsemés dans le texte, qui font de la traduction un drame, et du souhait de la bonne traduction un pari. /Ricœur/

*L'humour noir est la politesse du désespoir.
/Achille Chavée, surréaliste belge/*

1. Traduire l'humour : facettes de l'humour et difficultés dans la traduction des blagues

Il convient d'abord de faire quelques distinctions méthodologiques et d'établir deux définitions opérationnelles, la première pour *l'humour* (y compris noir) et la seconde pour les *blagues*, vu le manque de consensus des spécialistes sur les frontières notionnelles. Les spécialistes sont unanimes à reconnaître que, dans leur rotondité, *humour* et *blagues* acquièrent plusieurs significations en fonction des emplois contextuels et co-textuels. Il y en a qui le range dans la catégorie du comique, alors que d'autres rangent le comique sous la rubrique de l'humour. (Schoentjes, 2001 : 221)

Mon idée de départ se présente comme suit : dans les blagues roumaines règne l'humour noir (*blach humor, black comedy* ou *dark comedy* en anglais) touchant à la fois la sensibilité, le sentiment moral et les principes éthiques du récepteur qui peut le rejeter. Les réactions extrêmes du récepteur sont verbalisées par « je ne supporte pas cela » ou « c'est inacceptable ». Autrement dit, la réception de l'humour, dans toutes ses nuances, réside dans la posture (y compris idéologique) qu'il suppose chez l'énonciateur : chacun de nous réagit à sa façon, bienveillante ou malveillante en fonction du thème, de la manière dont il est exploité. Derrière un horizon d'attente il y a donc tout un arrière-plan culturel, intellectuel, éducationnel, émotionnel, etc. [1] Jaune, rouge ou noir, tous les types d'humour entretiennent des liens ambigus avec la dénonciation, comme le souligne Dominique Noguez dans *L'Homme de l'humour* [2]. Pour ce spécialiste, l'humour noir est le roi incontestable, la source de toutes les autres formes. De même, la frontière entre *humour* et *ironie* s'avère assez mince, le seul critère qui permettrait de caser un propos est le degré de détachement affiché à l'égard du sujet et la différence fondamentale résiderait dans la visée pragmatique du discours [3]. Si l'humour en tant que pratique droite et franche fait rire, l'ironie en tant que mode indirect et dissimulateur fait (seulement ?) sourire / sous-rire. (Schoentjes 222 et 223) Le terme anglais *dry humour* qui définit l'humour ironique « qui pique un peu » nous est également utile dans le repérage. Le discours humoristique, caractérisé par l'économie des moyens formels, a comme principe de génération le défigement sémantique qui exige une attention particulière dans la traduction.

Une seconde précision terminologique porte sur le mot *blague*. J'utiliserai le mot *blague* dans son sens de « plaisanterie » ou « histoire imaginaire à laquelle on essaie de faire croire », tel que donne également le dictionnaire le *Petit Robert* (1993 : 228), malgré son acception très générale et surtout banale [4]. C'est pourquoi je préférerai le mot plat « blague » et tout en gardant une perspective

linguistique, j'insisterai sur les visées culturelles de la production et de la réception des blagues par l'Autre.

La traduction des blagues soulève donc, à part des difficultés des inférences entre des systèmes linguistiques différents, le problème de la médiation interculturelle. La théorie de Paul Ricœur sur l'hospitalité langagière « où le plaisir d'habiter la langue de l'autre est compensé par le plaisir de recevoir chez soi, dans sa propre demeure d'accueil, la parole de l'étranger » (20) me semble appropriée à plus d'un titre et recoupe celle d'Anthony Pym qui défend la thèse du traducteur comme un communicateur entre cultures, un véritable *go-between* qui devrait faciliter la coopération interculturelle. S'il sait *pourquoi* et *pour qui* il faut traduire, alors il sait habituellement *comment* traduire (38-39). Le traducteur est un intermédiaire dans les pratiques de coopération culturelle, non pas un négociateur. L'originalité de l'étude de Pym consiste dans l'introduction de la notion d'*interculturalité* du traducteur, remarquablement étayée et argumentée. Une raison pratique lui sert d'appui : la connaissance des langues et des cultures étrangères requiert, de la part du traducteur, un certain déplacement à la fois subjectif et social vers les positions intermédiaires. (*ibidem*)

Une éthique du contenu chercherait à distinguer ce qu'il faut et ce qu'il ne faut pas traduire (blasphèmes, langage sexiste, etc.). Mais qu'est-ce que *politiquement correct* ? Pym est *pour* la traduction, pour tout traduire pour faciliter la coopération. Le traducteur n'est pas membre d'une seule culture confessionnelle ou nationale. Il se trouve dans plusieurs cultures à la fois, dans un espace interculturel, au carrefour des cultures : « Le traducteur est interculturel dans le sens où l'espace du traduire – le travail du traducteur – se situe dans les intersections qui tissent les cultures et non dans le sein d'une culture unique. » (*ibidem*) Par ailleurs, dans les années '60 naissait dans la traductologie le courant qui promouvait l'approche de l'Autre. Certains théoriciens deviennent vite les adeptes d'un naturalisme purement descriptif : la finalité éthique de la traduction est de servir les attentes de l'autre. D'autres, comme Catford, affirment justement qu'il n'y a pas d'équivalence culturelle parfaite, correcte entre le texte de départ et le texte d'arrivée, ce qui prouve que le traducteur se trouve devant ce que l'on appelle *intraduisibilité culturelle*.

Antoine Berman, l'un des pères de la traductologie, pense que « l'acte éthique consiste à reconnaître et à recevoir l'Autre en tant qu'Autre » quels que soient sa provenance et le contenu de ses propos. (74) Que le lecteur sache que le texte source est d'une autre culture s'avère cependant un principe abstrait. La traduction littérale à l'état pur est, elle aussi, réductrice voire fautive. Le cas particulier de la traduction des blagues socioculturelles et politiques renforce les propos d'Antoine Berman. Une traduction véritable, à égale distance de la paraphrase et de l'imitation, ne fait économie de « l'épreuve de l'étranger » (« désir de traduire » dans les termes de Ricœur, 2004 : 57, « choc de l'incomparable » dans ceux de Détienne, 2000 : 48). Elle sera, selon une autre formule consacrée par Antoine Berman, « l'auberge du lointain » où le traducteur espère être hospitalièrement accueilli [5]. C'est à Berman que l'on doit la paternité de la

théorie du traducteur comme médiateur culturel, chargé de faire connaître « l'étrangeté » de l'Autre dans ce qu'il a de plus humain.

De nouvelles théories des années '70 telles que le *skopos* dont la paternité appartient à Hans J. Vermeer, émergeaient pour invoquer des arguments culturalistes, tout en proposant de remplacer le concept d'équivalence par ceux d'*adéquation* et d'*acceptabilité*. Comme l'étymologie l'indique, ce sera une traduction centrée sur le but ou l'objectif, précision importante dans la traduction des blagues : si l'on sait pourquoi et pour quel objectif on traduit, on sait quelle stratégie ou quelle technique on adopte tout en tenant compte du contenu du texte source et du but d'avoir un produit final qui se constitue en ensemble cohérent. Je souscris à cette théorie qui sous-tend une autre notion-clé, à savoir *l'effet*, autrement appelée *équivalence fonctionnelle* (*skopos theory* en métalangage anglophone), qui s'oppose à l'équivalence de signifié) selon laquelle dans la traduction il y a toujours moyen de rendre une égalité de valeur de change. Dans ses travaux sur l'humour, Diana Popa analyse cette idée de *skopos* atteint, qu'elle appelle « functional constancy » là où l'humour / la blague fait rire, la traduction a produit les mêmes effets que l'original. (56) Dans la même lignée, Eugène Nida insiste sur la primauté du sens/du contenu et de la forme dans toute traduction, ce qu'il appelle *équivalence conventionnelle* au profit du contenu et de la signification originelle (*équivalence dynamique*). (159) Les propos de ce théoricien font date dans l'histoire puisque sa théorie repose sur la diminution de l'importance de l'équivalence formelle si chère aux comparatistes. Nida est l'un des premiers à insister sur le rôle du destinataire, sur l'adéquation traductionnelle en suivant le principe de la théorie de l'information. Il y a une objection quand à la validité de cette théorie de l'équivalence d'effet: que faire dans le cas de trou culturel, d'absence de référent dans la culture-cible ? Là, c'est un *problème* de traduction auquel mes solutions sont, certes, subjectives.

2. Typologie générale des blagues

Tout en présentant brièvement une typologie générale – je dirais aussi généreuses – des blagues, je passerai en revue des situations problématiques et des solutions ponctuelles dans la traduction de ce que l'on appelle globalement des blagues culturelles, non avant de rappeler qu'il y a une distinction importante entre les *problèmes* de traduction et *difficultés* dans la traduction. Rappelons en passant la condition *sine qua non* ou la caractéristique inhérente de la *narrativité* pour la réalisation d'une blague est: il faut qu'il y ait un micro-récit ou une petite histoire ou, au moins, une interaction verbale de type question-réponse.

J'identifie comme difficulté de traduction la saisie de l'effet humoristique d'une blague, effet qui naît d'un double jeu sur la langue et sur la réalité à laquelle se réfèrent les mots. Si le présupposé est une connaissance de faits de civilisation, il convient que ces connaissances soient acquises au préalable. L'effet spontané est manifestement annulé s'il faut ajouter des explications, autrement dit, c'est «

l'assassinat de blague ». (Laurian, 1989 : 18) Les réactions vont du simple étonnement à la frustration et à l'incompréhension.

Il convient de mentionner que les blagues bêtes et méchantes, gratuites, qui trahissent le besoin de défoulement du locuteur, des tares psychiques honteuses, ne font pas l'objet de notre analyse. De même, une étude contrastive et exhaustive des blagues de partout m'est impossible pour des raisons éditoriales.

Pour des raisons méthodologiques, j'emprunte à Debra S. Raphaelson-West une classification opérationnelle des blagues. (1989 : 128-141) Selon cette spécialiste, il y a trois grands groupes de blagues:

2.1 Les blagues universelles qui jouent sur l'inattendu, les stéréotypes ou, tout court, les blagues stéréotypées. Dans cette catégorie font partie les blagues qui font rire tout le monde, nées des grands universaux humains. Elles fustigent les vices et les travers humains tels que la bêtise, la naïserie, l'avarice, la jalousie. Ainsi, dans toutes les cultures on rencontre des blagues savoureuses sur : les femmes blondes ; les policiers (à ce titre, l'une des blagues en vogue sur les policiers roumains est : « Pourquoi est-il marqué "Police rurale" sur les voitures roumaines ? Réponse : parce que les policiers sont tous des ploucs/ des paysans » ; le sport et les sportifs ; la maladie, les médecins et les pharmaciens ; les commerçants et les clients ; les militaires (la rigidité, la stupidité des dirigeants) ; les ingénus et les cancre ; les paysans vs les citadins ; les relations familiales, un personnage symbolique national, etc.

Bien des blagues culturelles dérivent des mots d'esprit passe-partout si l'on garde le préjugé / le cliché ou la stéréotypie colporté(e) sur la mappemonde. Par exemple : le policier qui est vu dans la plupart des cultures sociétales comme l'idiot de la famille, donne tout un arsenal chez les Italiens pour qui la personne du carabinier est la risée de la gendarmerie ; même si les Juifs sont étiquetés comme un peuple cupide, ils savent faire preuve d'autodérision dans les mots d'esprit qu'ils colportent sur les mères juives jugées ironiquement comme des mamans poules.

2.2 Les blagues linguistiques sont réputées comme difficiles à traduire. Habituellement, on recommande d'utiliser les mêmes stratégies comme pour les jeux de mots (les *puns* anglais). Elles sont souvent construites sur une macro-ambiguïté et sur des expressions idiomatiques ou dialectales (Landheer, 1989 : 33-43). La difficulté vient du figement linguistique, de la *fixité du français standard* qui « touche à la concaténation des phonèmes dans une unité lexicale » des signifiants et des signifiés qui entrent dans des constructions morphologiques s'inscrivant dans un système qui impose des limites, la combinatoire syntagmatique dans la syntaxe, des paramètres énonciatifs – les niveaux de langue, sémantiques – les mécanismes tropiques comme la métaphore et la métonymie et pragmatiques. (Mejri, 2010 : 31-41) Je cite ci-dessous un exemple classique de traduction bloquée à cause des fixités du français (Sfar, 2008 : 81):

Français. Une petite mandarine va voir sa maman en pleurant: « Maman, il y a un mois, j'ai rencontré un jeune citron. Il y a eu un zeste déplacé et je crois que je vais avoir des pépins ».

Les raisons pour lesquelles la traduction s'avère problématique se déclinent comme suit :

- le genre grammatical de *mandarine* et de *citron*; mandarine, du genre féminin, citron, du genre masculin, susceptible à former un couple;
- la proximité phonétique du couple: *zeste/geste* ;
- l'appartenance du mot *zeste* à la structure sémantique de *mandarine* et de citron, des agrumes en général;
- la dualité sémantique entre *avoir un geste* et l'expression idiomatique *avoir des pépins*;
- la relation d'inférence entre *pépins* et *agrumes*.

Pour répondre à l'exemple ci-dessus, je donne ma traduction en roumain de cette histoire imaginaire drôle afin d'argumenter en faveur de la thèse que les mots d'esprit sont traduisibles lorsque les fixités linguistiques ou inférentielles sont partagées et les universaux stéréotypiques reconnus.

Roumain. O lămâie / o mandarină / o clementină / o portocală se duce la mama ei plângând : „Mami, am întâlnit un pomelo / un kiwi / un grepfrut, mi-e grroooază, n-am avut ghiță de coajă și mă tem că o să facem/avem sâmburei”.

Donc, pour ce qui est du genre grammatical du couple « fautif », si je garde la mandarine (toujours du féminin en roumain, je ne peux pas garder le citron parce que c'est du féminin en roumain. Une traduction par « lămâie » pour le coupable mâle serait lamentable, elle serait possible pour la partenaire femelle. Alors, un autre agrume du masculin serait le pamplemousse ou le pomelo. Pour avoir un fruit masculin qui ait des pépins, le kiwi est approprié à la limite. Pour produire le même effet, je fabrique une proximité phonétique entre « grijă » et « coajă » et, en anticipant la perte que j'ai avec « avoir de pépins », j'ai recours à un jeu de mots sur « pépins » en me servant du diminutif roumain « sâmburei » (« petits pépins » pour suggérer les bébés nés de cette liaison interdite). Un choix subjectif a été aussi d'infantiliser légèrement les propos de la « fille », par les marques phonétiques du langage hypocoristique des enfants.

De surcroît, à cette question épineuse du figement linguistique du genre grammatical de tel ou tel agrume, qui développe à son tour des dualités et des champs sémantiques propres, je réponds par un contre-exemple qui montre que le traducteur devient un co-auteur du texte à traduire. Ce dernier nous est donné par Tudor Ionescu, grand traducteur roumain (8) :

Français. Quel est le sport le plus *fruité* ? La boxe: parce qu'on reçoit une pêche en pleine poire, on tombe dans les pommes, on reçoit encore des marrons et on n'a pas besoin de ramener sa fraise.

Roumain. Care este sportul *cel mai plin de vitamine* ? Boxul: deoarece iei câteva peste dovleac de ți se umflă pătlăgica, îți ajung ochii cât cepele, ți se clatină fasolele și creierii și ți se fac varză de atâtea castane.

À part les blagues linguistiques que tout locuteur perçoit comme des bizarreries de la langue, dans la même grande catégorie sont classées :

1. les blagues construites sur une anomalie sémantique (re-catégorisation grammaticale)
2. les blagues construites sur une anomalie phonétique ;
3. les blagues construites sur une anomalie homonymique ;
4. les blagues construites sur un défigement. Exemple : « sauter un repas »
5. les blagues pragmatiques

3. Les blagues roumaines socioculturelles (y compris ethniques et professionnelles)

Cette catégorie regroupe les blagues ethniques qui sont interchangeableables, en étroite dépendance de l'audience et du blagueur. (Raphaelson-West, 1989 : 132) La difficulté de la traduction d'un jeu de mots à visée socioculturelle apparaît lorsque le référent culturel est non transposable, faute de terme correspondant ou par prudence ou pudeur [6].

Le chapeau généreux des clichés, préjugés et stéréotypiques socioculturels contient :

- en Grande-Bretagne, des mots d'esprit avec les Irlandais et les Écossais construits sur les stéréotypes de la bêtise, de l'ivrognerie et de l'avarice;
- à l'Ouest du Canada, des histoires drôles avec les Newfies (les Terre-Neuviens réputés benêts et faux gentils) ;
- en Russie, on plaisante sur le compte des Ukrainiens que les Russes voient pas très futés, nationalistes et pingres, et sur le compte des Géorgiens, considérés comme des obsédés bisexuels, de riches machos et, dernièrement, des mafieux;
- en Serbie, la tête de pipe c'est le Bosniaque ;
- en France, on se moque(ait) des Belges, jugés comme esprits lents et balourds;
- Les Hongrois se déchaînent sur les Sicules (Hongrois de Transylvanie).

En Roumanie, les blagues sur les Tziganes (des Rromes, selon la nouvelle nomenclature ethnique) et les Sicules sont dans le vent. Les Tziganes ont la réputation de fainéants, de voleurs, de personnes sales, mais surtout de menteurs (comme des arracheurs de dents). Toutes les histoires les concernant sont racistes et discriminatoires comme dans le cas des Magrébins vus par les Français ou des Sicules vus par les Roumains. Je donne quelques exemples :

Sur leur réputation de voleur :

- Que fait un Tzigane lorsqu'il se trouve devant un ordinateur ?
- Il cherche d'abord dans la Corbeille.

- Comment appelle-t-on un Tzigane muni d'un téléphone portable ?
- ROMTELECOM [compagnie roumaine de téléphonie]

De ce fait sont apparues des blagues « internationalisées » qui marient plusieurs stéréotypes et préjugés nationaux : les Roumains sont traités de voleurs tous sans faire de distinction ethnique comme dans

Obama, Poutine et Băsescu se trouvent dans le même avion. Pendant le vol, Obama sort la main par le hublot et dit :

- Nous survolons les États-Unis.
- Comment tu le sais ? demandent les autres.
- J'ai frôlé un gratte-ciel.

Poutine sort la tête par le hublot et dit :

- Et maintenant nous sommes au-dessus de la Russie.
- Comment tu le sais ? demandent les autres.
- J'ai senti une odeur de vodka.
- Et à présent nous survolons la Roumanie, dit le président roumain.
- Comment tu le sais ? demandent les autres.
- Ma montre a disparu.

Sur l'hygiène précaire des Tziganes :

Deux Tziganes, mari et femme, regardent leur « pouradel » [*même en langue tzigane*], qui est vraiment très sale. L'homme dit à sa femme :

- Qu'est-ce qu'on fait, ma Piranda [*prénom usuel pour une Tzigane*] ? On le lave ou on en fait un autre ?

Sur leur esprit revancharde :

- Comment se suicide un Tzigane ?
- Il sniffe ses chaussettes.
- Comment se suicide un Roumain ?
- Il raconte cette blague à un Tzigane.

Sur leur caractère radin :

La Tzigane rentre très fière du marché, munie d'une cuillère en bois et dit à son mari :

- Voilà ce que j'ai acheté pour remuer dans la soupe !
- Il rétorque très offusqué :
- Nous, on n'a pas de quoi manger et tu achètes des meubles ?

Sur leur manque d'éducation :

La Tzigane s'écrie :

— Oh, mon Dieu, j'ai si peur : il y a une araignée sur le mur !

Le Tzigane lui répond avec aplomb :

— T'es sottte. Qu'est-ce que tu veux y voir ? Un Picasso ?

Sur une homophonie, assez complexe, à laquelle j'offre une « variante » en vue d'une réception appropriée :

Un Rrom fait son apparition dans un bistrot et crie :

— Garçon, un rhum, s'il te plaît !

Le garçon le regarde avec mépris et lui répond :

— Vas-y, blaireau, je t'ai déjà remarqué !

L'opacité de cette blague est évidente. La proximité phonétique de Rrom / rhum fonde la double entente. Je propose de jouer sur le couple *Gitane/ gitane*.

Les blagues ethniques nationales supposent la connaissance de préjugés nationaux. (Laurian 10) Autrement, la frustration issue de l'impossibilité de transposer en langue cible la blague se marie à l'effet zéro sur l'auditeur. Les gens de l'Olténie, région historico-géographique de la Roumaie ont la réputation d'être un peu balourds ou simples d'esprit à laquelle on rajoute peu de souci pour l'hygiène personnelle. Exemples :

Un Oltean [habitant de l'Olténie] va au lit muni de deux pierres. Savez-vous pourquoi ? Il lui en faut une pour éteindre la lumière et l'autre pour fermer la fenêtre.

— Comment reconnaît-on un Oltéan participant à un mariage ?

— Il a un nouvel équipement de sport [training].

Dernièrement, vu le scandale international de l'exportation de la viande de cheval qui passait pour la viande de bœuf ou de veau, a pullulé toute une panoplie de blagues qui jouent sur ce malentendu.

Un autre aspect qui mérite d'être envisagé : dans toutes les cultures il y a des blagues sur les gens lents. Chez nous, les gens de la Transylvanie font l'objet de telles blagues. Exemple :

Jean, habitant de l'Ardéal épouse Marie. Après quelques mois de mariage, elle intente un procès à son mari, et demande le divorce.

— Pourquoi voulez-vous divorcer de Jean ?

— Depuis qu'on est mariés, il ne m'a pas touchée. Je suis toujours vierge, la risée du village !

— Pourquoi ne l'avez-vous pas touchée, Monsieur ? demande le juge. Vous ne l'aimez pas ? Vous ne savez pas comment on fait ? Y a-t-il une autre raison ?

— Monsieur le juge, je sais, je peux et je veux, mais pourquoi se dépêcher ?

Coda : Les blagues sur les catégories professionnelles, les policiers – eux aussi réputés simples d’esprit et fumistes ou les prêtres orthodoxes – sur qui le folklore a développé une panoplie de blagues ayant comme sujet leur luxure et leur avarice sont une pépinière riche à exploiter.

4. Les blagues politiques

Une catégorie à part sont les blagues sur les politiciens puisque les connotations politiques supposent une bonne connaissance de contextes particuliers, tels que socio-économiques et culturels sous-jacents où les politiciens font preuve de leurs travers. Dans les régimes totalitaires, les blagueurs ont payé de leur vie parfois ou du moins de leur liberté pour avoir osé les inventer ou les raconter. Cette catégorie comprend des blagues localisées, avec un fort substrat politique. Pour les pays ex-communistes qui ont connu de terribles dictatures, un régime totalitariste, imaginer de telles blagues était un moyen de se « sauver par la culture ». Je cite un seul exemple :

À l’époque de Ceaușescu, la poste émet un timbre avec sa photo. Déguisé, Ceaușescu va au bureau de poste pour voir si le timbre se vend bien.

— Cela ne se vend pas, dit le fonctionnaire.

— Pourquoi ?

— Parce qu’il ne colle pas.

Ceaușescu demande un timbre, crache sur la partie avec la colle, met le timbre sur l’enveloppe et le montre au fonctionnaire.

— Pourquoi tu dis que ça ne colle pas ? Voilà, ça colle !

— Oui, dit le fonctionnaire, mais tout le monde crache sur l’autre côté.

Ce qui devient un phénomène symptomatique pour la majorité des blagues politiques, c’est qu’elles deviennent des universaux, valables dans toute dictature. La « manœuvre » la plus simple ayant le même effet de dissidence est de remplacer un nom par un autre. J’ai trouvé la même blague sur Internet, avec de légères variations, disons « restaurée à l’identique » avec Traian Bănescu, président en titre de la Roumanie.

Je donne un dernier exemple relatif au « patriotisme » roumain à la même époque de Ceaușescu. Ce dernier exemple est cruel : il est construit dans un registre ludico-grotesque qui frôle le paroxysme et, pour ceux qui ont vécu les horreurs du communisme, l’effet est plus que poignant :

Deux vers intestinaux, père et fils papotent pour faire passer le temps. Le fils dit à son père :

— Papa, tu sais, on raconte que dehors il fait très beau, le ciel est clair, l’herbe est fraîche, il y a même des arcs-en-ciel et, en plus, on respire du bon air.

— Oui, mon fils, c’est vrai ce que l’on raconte.

— Bah, alors, pourquoi reste-t-on si enfermés dans les déjections ?

— Parce qu'ici, c'est la Patrie, mon enfant.

Pour faire le point

Je reprends l'idée que, dans le cas de la traduction de l'humour en général, présent dans toutes ses formes, non seulement dans les blagues, mais aussi dans toutes les anecdotes, les plaisanteries ou les histoires drôles, il est absolument nécessaire qu'il y ait des types de connaissances communes au locuteur et à l'auditeur pour la compréhension, ce que Laurian appelle « des présupposés cognitifs des situations » (10sq) à savoir :

- a) des références précises des mots – en particuliers pour les langues où les référents extralinguistiques de l'une sont inexistantes pour l'autre ;
- b) des connotations précises des mots ;
- c) des homonymies, des ambiguïtés, des doubles sémantismes ;
- d) de la perception de ressemblances phoniques ;
- e) des mentalités, des comportements, des traits psychologiques propres ou donnés pour propres à un groupe linguistique ;
- f) de types de textes, de styles, de publications propres à un groupe linguistique ;
- g) des valeurs morales religieuses, scientifiques connues et / ou partagées qui imprègnent les locuteurs d'une langue ;
- h) un environnement social, politique, économique rapporté à l'actualité, à l'histoire, etc.

Les blagues jouent éminemment sur des ruptures inférentielles par rapport à une norme donnée, de sorte que leur propre est de détourner l'attention de l'interlocuteur et de transgresser, comme je l'ai montré, une certaine norme de nature linguistique ou pragmatique.

Mon constat final est que, dans toute démarche d'analyse des blagues, un double critère de classification s'impose : il faut d'abord identifier les univers de croyance (connus ou opaques) que partagent les partenaires culturels, ainsi que les visions culturelles du monde (communes ou spécifiques) qui, elles aussi, jouent un rôle décisif dans la réception et la « compréhension » des blagues. Je suis amenée à affirmer que la majorité des blagues sont traduisibles, mais il faut prêter une attention particulière à leur dimension socioculturelle. Il y a donc des blagues adaptables et des blagues difficiles à traduire, linguistiques par excellence, qui jouent sur des mécanismes phonétiques et sémantiques à la fois. J'ai souscrit aux recommandations de Nida-Taber qui proposaient trois pas basiques dans la traduction des blagues : dans un premier temps, l'analyse de la structure de surface du texte (les relations grammaticales et sémantiques, voir *supra* les traductions en roumain), ensuite, dans un deuxième temps, la réalisation du transfert du matériel analysé dans la langue-cible et, dans un troisième temps, la restructuration du matériel transféré de sorte qu'il soit accepté par le récepteur.

Dans toutes ces situations, les stratégies recommandées sont : l'adaptation – en fonction de la disponibilité d'un correspondant de même nature dans la langue cible ; l'homomorphie – calquer sur / imiter la forme ; l'appropriation ; la compensation ; la traduction libre – ré-exprimer à travers un équivalent idiomatique pour les séquences qui ne possèdent pas de correspondant direct dans la langue d'arrivée ; la création totale. Comme pour la traduction des jeux de mots, si l'on trouve la clé de la traductibilité des blagues, à savoir provoquer le même *effet* chez l'auditeur (Eco 2007 : 94-96) que celui que le locuteur anticipe chez son auditeur, il n'y a plus de difficulté de traduire les blagues.

La tentative ou l'exercice de la traduction des blagues ou des histoires drôles recensées par le folklore d'un peuple (à travailler du point de vue didactique avec les étudiants en FLE ou au masters en traductions spécialisées) devient ainsi un défi et un bel exercice d'adresse qui témoigne du rôle du traducteur en tant que médiateur (inter)culturel ou, pour reprendre une belle formule consacrée par une professionnelle, « marieur empathique des cultures ». (Wuilmart, 1990 : 236)

Notes

[1] Une matière morbide ou scatologique peut être traitée avec détachement, amusement, gaieté, indifférence tant par l'humoriste que pour le destinataire de son message (lecteur, spectateur, etc.). Le risque de glissement dans le mauvais goût, scandale, voire indécence, dans d'autres formes telles que *sick comedy* (humour malsain, malade ou morbide) ou *gallows humour* est sensible. Ce dernier type est une sorte d'humour noir appliquée à soi-même, le rire de l'homme qui rit plus ou moins jaune, avec plus ou moins de résignation face à une situation désespérée.

[2] La différence entre l'humour noir et l'humour rouge est sensible : si les thèmes de prédilection de l'humour noir sont la mort et la finitude, ceux de l'humour rouge sont surtout les malheurs infligés à l'homme. L'humoriste fait de la langue son territoire : l'extériorité, c'est l'expression de son existence objective, tandis que son intériorité est le témoignage d'une appropriation subjective.

[3] Cf. O. Ducrot, le discours ironique est manifeste si l'on identifie d'emblée la dissociation entre le locuteur et l'énonciateur, ce qui dans le cas de l'humour est inverse : l'humour les rapproche, les unit.

[4] Ce phénomène complexe connaît d'autres appellations, surtout celle que le Romantisme allemand (d'Iéna) a imposée depuis avant 1800, connue sous le nom de *Witz*, c'est-à-dire *mot d'esprit*. *Le mot ou le trait d'esprit* (Lacan proposait de traduire *Witz* par cette seconde appellation) a fait l'objet du célèbre livre de Freud *Der Witz und seine Beziehung zum Unbewußten* (Leipzig, 1905), traduit en français par *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient* pour sa structure de surface et de profondeur, ses techniques et ses visées qui mettent en rapport des choses et des pensées hétérogènes, tout en les condensant, tout en les combinant, les « mariant » dit Freud dans des « mésalliances » inattendues afin de provoquer la surprise et le rire de l'auditeur. Par l'utilisation d'un zeugme inspiré – « le mot d'esprit ou l'esprit des mots », Freud montrait que le mot d'esprit relève d'une formation de l'inconscient plus qu'une production volontaire. Cette distinction importante nous ouvrirait des perspectives de lecture et de recherche psychanalytiques.

[5] La théorie de Berman, *grosso modo*, se résume comme suit : il faut sentir l'étranger, mais pas l'étrangeté, rendre accessible une œuvre étrangère tout en respectant son caractère étranger. Berman est l'adepte d'une éthique positive de la traduction, d'ouverture, de dialogue, de décentrement, de métissage. Le traducteur doit développer une « analytique » qui lui permet de repérer les systèmes de déformation. L'éthique impose au traducteur de contrôler sa « pulsion traductrice »

[6] Dans la culture nipponne par exemple, culture qui vénère autant l'hygiène que la discrétion corporelle, les histoires de pets sont un élément récurrent: la distraction sonore (le prout) est approuvée puisque amusante, tandis que la pollution olfactive (le sniff) équivaut à l'exclusion sociale.

Références bibliographiques

- Berman, Antoine. *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*. Paris : Génie, collection « L'ordre philosophique », 1999.
- Détienne, Marcel. *Comparer l'incomparable*. Paris : Seuil, 2000.
- Eco, Umberto. *Dire presque la même chose. Expériences de traduction*. Traduit de l'italien par Myrie Bouzaher. Paris : Grasset, 2007.
- Freud, Sigmund. *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*. Traduit de l'allemand par Denis Messier, Paris : Folio Essais, 1992.
- Ionescu, Tudor. *Știința sau / și arta traducerii*. Limes : Cluj-Napoca, 2003.
- Landheer, R. « L'ambiguïté : un défi traductologique », *Méta*, n° spécial *Humour et traduction*, Montréal : Presses Universitaires de Montréal, 1989, p. 33-43.
- Nida, Eugène. *Toward a Science of Translating*. Leiden : E.J. Brill, 1964.
- Popa, Diana-Elena. « Jokes and Translation », *Perspectives : Studies in Translatology*, vol. 13, 2005, nr. 1, p. 48-57.
- Pym, Anthony. *Pour une éthique du traducteur*. Arras : P. U d'Artois, 1997.
- Raphaelson-West, Debra S. « On the feasibility and strategies of translating humor », *Meta*, n° 34, 1989, p. 128-141.
- Ricoeur, Paul. *Sur la traduction*. Paris : Bayard, 2004.
- Schoentjes, Pierre. *Poétique de l'ironie*, Paris : Seuil, 2001.
- Sfar, Ines. « Traduire les blagues : jouer par / avec les mots », *Equivalences / sous la dir. de Salah Mejri*, n° 35 - « Jeux de mots et traduction », 2005, p. 85-101.
- Vermer, Hans J. « Skopos and commission in translational action », *The Translation Studies Reader*/sous la dir. de L. Venuti, London&New York : Routledge, 1989.
- Voisin, Marcel, *Des cultures et des hommes*. Jumet : IPH, 2001.
- Wuilmart, Françoise. « Le traducteur littéraire : un marieur empathique de cultures », *Méta* n°35 /1, Montréal : Presses Universitaires de Montréal, 1990, p. 236-242.

Sitowebographie

- Laurian, Anne-Marie. « Humour et traduction au contact des cultures », *Meta : journal des traducteurs*, vol. 34, 1989, n° 1, p. 5-14, 16 juin 2011.
<<http://www.erudit.org/revue/meta/1989/v34/n1/003418ar.pdf>>
- Mejri, Salah. « Traduction et fixité idiomatique », *Méta : journal des traducteurs*, vol. 55, 2010, 6 septembre 2011. <<http://www.erudit.org/revue/meta/2010/v55/n1/039600ar.html>>
www.100blagues.com
<<http://www.erudit.org/revue/meta/2010/v57/n1/index.html>>

Aspects du transfert des connotations culturelles dans les traductions de Mircea Ioniță

Natalia SPANCIOC-COCIERU
Université d'État de Tiraspol

Résumé

L'étude ci-dessous présente une incursion analytique dans l'une des traductions de M. Ioniță, « Gougoutsă-capitaine de navire », écrit par S. Vangheli, en vue de mettre en évidence quelques uns des aspects du transfert des connotations culturelles de l'espace moldave. Ces aspects concentrent du point de vue lexical des termes et des séquences qui véhiculent une charge socio-culturelle spécifique, des termes et des séquences à charge civilisationnelle, renvoyant à des particularités locales: coutumes, croyances, culture matérielle, des particularités géographiques, systèmes socio-politiques et administratifs spécifiques qui renferment des allusions de toutes sortes: littéraires, historiques, folkloriques, etc. Le traducteur a fait de son mieux pour rester fidèle à l'oeuvre et à ses valeurs, tout en essayant de s'encadrer dans le registre de la langue cible.

Mots clés: *connotations culturelles, des allusions, des associations, des transferts directs, le transfert littéral et le transfert indirect.*

Abstract

The article below exposes an analytical approach of one of the translations achieved by M. Ioniță, "Gougoutsă-capitaine de navire", by S. Vangheli, with the purpose of pointing out some cultural connotations transfer aspects of Moldavian space. These aspects refer, from the lexical point of view, to the terms and sequences with a specific socio-cultural value involving local peculiarities: customs, traditions, geographical features which, in their turn, create various allusions with an impressive folk, literary and historical character. The translator did his best to remain faithful to the work and its values, at the same time trying to integrate with the norms of the target language register.

Key words: *cultural connotations, allusions, association, direct transfer, literal transfer and indirect transfer.*

Tout système linguistique, étant vu comme moyen d'expression des univers conceptuels spécifiques dans lesquels évoluent les différentes communautés linguistiques, connaît des zones de diversification spécifique. La transposition de cette diversification dans la traduction constitue la pierre de touche de tout traducteur car sa qualité détermine la compréhension holistique du texte traduit et son approche à niveau interculturel et global.

Les zones de diversification spécifique concentrent du point de vue lexical des termes, des séquences à charge civilisationnelle qui renvoient à des particularités locales: coutumes, croyances, particularités géographiques, sociales, administratives et politiques, renfermant une grande variété d'allusions: folkloriques, historiques, littéraires etc., et des termes ou séquences à charge variétale diatopique, diastratique ou diachronique.

L'expression de ces aspects dans la traduction nous renvoie aux particularités de la connotation, phénomène qui se rapporte à l'implicite, aux

champs associatifs, à la représentation globale d'un fait ou d'une personne. E. Nossak a défini la connotation comme « l'aspect où la connaissance et la science collaborent avec l'intuition et, souvent, s'identifie avec la dernière par l'achimie du sens et de la sensibilité, où l'invisible acquiert une forme, du sens et de l'expressivité ». La charge véhiculée par les connotations fonctionnant à l'intérieur d'une communauté linguistique est, elle aussi, de nature civilisationnelle car elle exploite « la connaissance répandue dans le public de certaines valeurs culturelles et sociales ». (Vinay 244)

Le but de cette étude est de montrer comment se fait l'accès au sens d'un texte traduit contenant des connotations culturelles spécifiques, pour le lecteur français, compte tenu que ce dernier n'est pas le lecteur auquel le texte s'adresse initialement. Pour ce faire, nous avons étudié les différentes solutions traductives adoptées par M. Ionita lors de la traduction de "Guguță și prietenii săi", de S. Vangheli, qui contient des séquences renfermant plusieurs connotations culturelles.

On s'imagine la difficulté de la tâche: d'un côté le souci de clarté, de cohésion, de cohérence, de l'autre, celui de rester fidèle aux valeurs artistiques et culturelles promues par l'écrivain. Traduire l'intraductible. C'est justement cela qu'un traducteur d'oeuvres littéraires doit faire, au risque de paraître redondant, gauche et banal.

Nous présenterons dans ce qui suit des solutions dans l'ordre de la complexité: transfert direct, traduction hétéronymique ou littérale, traduction indirecte.

Transfert direct

Les noms propres de personne, géographiques, les réalités culturelles etc. sont, dans la plupart des cas, transférés directement en langue cible. Ces noms ont un fonctionnement référentiel et un grand pouvoir d'évocation en dehors de leur fonction dénomminative. Ils créent des associations d'esprit et des images plus ou moins connues par la communauté linguistique qui les utilise, mais leur virtuel se transmet difficilement dans une culture autre que celle d'origine, parfois étant même perdu. Selon Jean-Louis Vaxelaire (2007)

les noms propres ont un contenu sémantique et peuvent se charger de sèmes afférents socialement normés. Ces sèmes afférents sont plus ou moins partagés dans la culture d'origine. Ces traits ne sont activés dans la transmission du message que s'ils sont suffisamment partagés par les sujets communicants.

On réalise très bien l'expressivité des noms propres cités ci-dessous en roumain et la perte inévitable de la traduction française au niveau connotatif:

Guguță- Gougoutsă; Victor Iepure-Victor Epouré; Teodor Putină -Théodor Poutina; Ion Cumpănă- Jean Coumpana etc.

Les réalités culturelles ont aussi été transférées et adaptées au français, mais, tenant compte de leur charge sémantique, le traducteur a trouvé nécessaire de les expliquer par des notes:

Ene- Ené (personnage populaire imaginaire qui fait endormir les petits enfants);
Urătură -“ouratoura” (vers récités par ceux qui parcourent en groupe les rues, la veille de jour de l’an);
Brîie- briie (braie qui orne la partie inférieure des murs blanchis à la chaux);
Casa mare - “Cassa mare”(chambre pour les hôtes dans une maison paysanne);
Tindă – tinda (entrée dans une maison paysanne);
Plugușor- Plougouchoroul (vers qu’on récite à l’occasion du Nouvel An);
Buhai – Boukhai (instrument populaire fait d’un baril dont un bout est garni de cuir et par lequel passe une mèche de poils de cheval qu’on tire en produisant un son pareil au meuglement d’un boeuf);
Hârtop- Hyrtope (ravin en moldave);
Haiduc – haïdouk (brigand justicier);
Pud- poude (mesure de poids valant 16,382 kg).

Pe la miezul nopții buhaiului i-a rămas numai oleacă putere, dar bădica Traian abia a prins gustul să în calece pe cal.- Au milieu de la nuit le bukhai n’avait plus de force pour meugler, mais l’oncle Trayan avait justement pris plaisir à monter à cheval.

Le transfert direct a été utilisé et dans le cas de quelques dénominations géographiques: *Răut- Réout, Chișinău- Kichinev, Bălți-Beltsy.*

Traduction hétéronymique

Un autre mécanisme adopté par le traducteur a été l’utilisation des hétéronymes qui sont des équivalents de dictionnaire. La traduction hétéronymique ou littérale directe ou, encore, terme à terme, de certaines séquences est possible chaque fois que les systèmes des langues mises en contact par la traduction présentent une structuration lexico-sémantique commune:

(1) Când s-a întors, în mâinile tatei fluiera coasa.(ibidem) -Lorsqu’il revint, la faux sifflait déjà entre les mains de son père.

(2) La curte, îl aștepta pe Guguță un cavalierist cu o pușcă de soc.- A la cour, un fusil en sureau à la main, un cavalier attendait Gougoutsa.

Le premier exemple fait allusion aux rituels du ménage auxquels les pères initiaient auparavant les fils dès l’âge le plus précoce. On regarde avec nostalgie en arrière et on réalise combien le monde a changé depuis l’enfance de Guguță. L’exemple suivant fait une autre sorte d’allusion, l’allusion aux jeux pratiqués par

les enfants de la campagne, autrefois réunis « sous le même bonnet », aujourd'hui en quelque sorte réservés et distants.

Les vers de l'exemple qui s'ensuit font allusion aux traditions liées au Nouvel An et, à la fois, à la superposition des deux calendriers qui fonctionnent dans le système conceptuel des Roumains, ce qui fait que l'évocation du nom d'une fête éveille à l'esprit de l'interlocuteur roumain une série de connotations et de détails concernant la saison, la date, les événements saisonniers, rituels, coutumes, liés à la respective fête. Dans la traduction, ce système de connexions est neutralisé, la tradition des « semailles » au jour de l'an restant une réalité au niveau de la conscience du peuple moldave:

*Să trăiți, să înfloriți
Ca merii, ca perii
În mijlocul primăverii*

*Que vous viviez et fleurissiez
Comme les pommiers et les
poiriers
Au milieu de l'été...*

Si dans les exemples ci-dessus le traducteur considère que la traduction hétéronymique transmet suffisamment d'information au lecteur français ou que le contexte récupère une partie de cette information, il se rend compte que la simple traduction hétéronymique de certaines séquences (parfaitement possible dans tous ces cas) neutralise le texte d'arrivée et le rend opaque car il y a une sorte de fracture dans la transmission du sens. C'est pourquoi on a utilisé de nouveau l'explication par des notes de sous-sol:

Cățeluș cu părul creț - Toutou aux poils crépus
(titre d'une poésie populaire moldave pour les tout petits enfants)

La note explicative offre au lecteur français des indices de lecture en signalant les connotations qui aident ainsi à la construction du sens de l'énoncé respectif. Les efforts du traducteur en vue de la reconstitution de l'information renfermée par les allusions en TA (texte d'arrivée) quand il les considère pertinentes pour la compréhension du message nous rappellent les techniques de sémantisation de l'emprunt direct. Rappelons ici que l'emprunt direct, comme procédé direct de traduction appliqué aux termes civilisationnels spécifiques, impose l'utilisation des techniques de sémantisation dans les cas où ces termes ne sont pas entrés dans le circuit linguistique international. Ces techniques sont les gloses périprastiques insérées dans le texte même, si le texte le permet, ou ajoutées en note.

Traduction indirecte

La traduction des séquences complexes figées ou non figées englobant une connotation socio-culturelle peut imposer le recours à des traductions indirectes, le plus souvent, à des adaptations. L'adaptation est un ensemble de modalités de transfert culturel qui concernent les termes marqués du point de vue civilisationnel et les interférences discursives causées par la non-correspondance des connotations

variétales dans les langues mises en rapport par la traduction. (Cristea 174) Les principales modalités de transfert du culturel, que nous appelons des adaptations sont: *la neutralisation de la charge spécifique, la périphrase explicative, la conversion* de l'unité marquée source par une unité qui évoque une autre réalité. Le texte permettant, le traducteur peut éviter cette solution, qui est considérée en général comme une sorte d'échec de la traduction, et faire appel à l'une des formes de l'adaptation, à savoir, la périphrase explicative: *Guguță a pus-o de mămăligă. – Gougoutsa se grattait l'oreille.*

Le mot *mămăligă* comporte une connotation humoristique significative au niveau du roumain, fait qu'on n'atteste pas dans la langue française, le traducteur étant ainsi obligé d'utiliser une structure équivalente qui évoque une autre réalité, invoquant un certain degré humoristique :

Când mama și tata s-au întors din câmp, Guguță stătea pe pragul ușii și cioplea un melesteu - Quand le père et la mère revinrent des champs, Gougoutsa était assis sur le pas de la porte et taillait une queue de bois pour tourner la polenta.

La queue de bois apparaît insuffisante et le traducteur entrevoit la nécessité de recourir à la périphrase explicative « *pour tourner la polenta* », qui fait allusion aux plats des moldaves.

La transposition des éléments folkloriques réussit parfaitement au traducteur, l'image créée ne diffère pas trop de celle authentique, il n'y a qu'une différence au niveau des effets sémantiques de certains phonèmes:

Vâjâiele prin nuiiele ↔ Du bruit dans la haie
Cotcodaci prin copaci ↔ et des cocoricos dans les arbrisseaux

Les clichés intensifs sont des structures compositionnelles mais figées, du type Dt+dt (+intensif), où Dt peut être un nom, un verbe ou un adjectif exprimant la notion base et dt est le terme d'intensité qui indique le degré superlatif de la notion de base. Le choix du terme d'intensité est idiosyncrasique, les différentes langues appliquant des filtres comparatifs spécifiques: « Chacune des deux langues qui font l'objet de cette comparaison s'est créé des ressources spécifiques pour exprimer l'intensité dans des séquences automatisées ». (Cristea152)

La traduction des clichés intensifs se fait par des procédés indirects: modulation, équivalence, adaptation, utilisés seuls ou en diverses combinaisons, le but étant de rendre en langue cible l'idée d'intensité maximale:

- (1)E cît un stog de fân ↔ Il est aussi grand qu'une meule de foin.
- (2)Era vânătă de frig ↔ Elle était bleuie de froid.
- (3)Tata muia cutea în apă, ascuțea coasa și Guguță rămânea cu buza friptă ↔
Le père trempait la queue dans l'eau, aiguisait la faux, et le garçon restait Gros
-Jean comme devant.

Dans le cas des expressions verbales la solution traductive à laquelle le traducteur a donné préférence est l'équivalence car, assez souvent, ces structures figées et non-compositionnelles font allusion à des situations dans lesquelles on les utilise comme des formules reflexes, automatisées. Nous précisons que l'équivalence est le procédé de traduction indirect qui « met en relation deux micro-situations discursives. » (*ibidem*: 104) La traduction se fait donc par l'intermédiaire de la situation de communication respective qui est commune dans les deux langues, et il peut y avoir (ou non) réorganisation des moyens d'expression. Si la situation n'existe pas dans la culture informée (de la langue cible) ou si l'expression véhicule une charge socio-culturelle spécifique on fait également appel à l'adaptation, du cumul de ces deux procédés résultant ce qu'on appelle une équivalence culturelle.(Codleanu 163)

Par la mise en équivalence la traduction reconstitue la situation de communication, transmet le sens global de l'expression respective mais la charge civilisationnelle, y compris l'allusion est, d'habitude, neutralisée.

- (1)Guguță a înghițit gălușca - Ainsi Gougoutsa dut faire contre mauvaise fortune bon coeur.
- (2)De atunci băiatul răsărea ca din pământ...- Dès lors le garçon surgissait comme par miracle...
- (3)Oamenii ieșeau din casă încotoșmănați, iar când mergeau, parcă aveau scripcă la picioare.- Les hommes sortaient de leurs maisons emmitouffés, et la neige craquait sous leurs pieds comme s'ils marchaient sur des cordes de violon.
- (4)Două ciocănitore care au dat sfoară în pădure se tăvăleau de râs - Les deux piverts qui avaient répandu la nouvelle se tordaient de rire.
- (5)L-am tras de limbă și omul ne-a spus cum a învățat a buchisi - Je l'ai fait parler et l'homme nous a dit comment il avait appris à lire.
- (6)Zâmbea mălăieț ca un zemos – Il souriait la bouche en coeur.
- (7)Toba lui de ocean!- Maudite lunette!

La charge socio-culturelle contenue par les expressions verbales qui contiennent toutes sortes d'allusions socio-culturelles plus ou moins transparentes est difficilement récupérables dans la traduction qui se fait d'habitude, comme nous l'avons vu, en passant par la situation énonciative commune. Le traducteur est intéressé de transmettre le sens global de l'expression en utilisant une expression équivalente, éventuellement appartenant au même registre de langue.

On peut donc conclure que les aspects de nature socio-culturelle spécifique contenus dans un texte puisent dans un fonds national, culturellement spécifique, c'est pourquoi ils se prêtent mal au transfert dans une autre culture. En général le transfert des connotations culturelles connaît des parcours différents en fonction de la pertinence dans la compréhension du message de cette charge et de l'élément qui la véhicule. La perte devient une réalité inévitable. Cela d'autant plus qu'il y a, assez souvent, perte de l'allusion d'une époque à l'autre, le lien avec le référent

extérieur à la séquence linguistique qu'elle connote à un moment donné étant détruit.

Références bibliographiques

- Codleanu, Mioara. *Implications socio-culturelles dans l'acte traductif: l'adaptation*. Constanța : Ovidius University Press, 2004.
- Cristea, Teodora. *Contrastivité et traduction*. București : Universitatea, 1982.
- Vangheli, Spiridon. *Guguță și prietenii săi*. Chișinău : Ed. Turturica, 1996.
- Vangheli, Spiridon. *Gougoutsa – capitaine de navire*. trad. M. Ioniță, Chișinău : Literatura artistică, 1984.
- Vaxelaire, Jean-Louis. *Ontologie et dé-ontologie en linguistique: le cas des noms propres*, in : www.Revue-texto.net/Inedits/Vaxelaire_Ontologie.pdf
- Vinay, Jean-Paul, et al. *Stylistique comparée du français et de l'anglais*. Paris : Didier, 1977.